

*** Traque Mortelle**

Sandra Alves

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Traque mortelle

Sandra ALVES



Suspense

NOUVELLES
PLUMES

TRAQUE MORTELLE

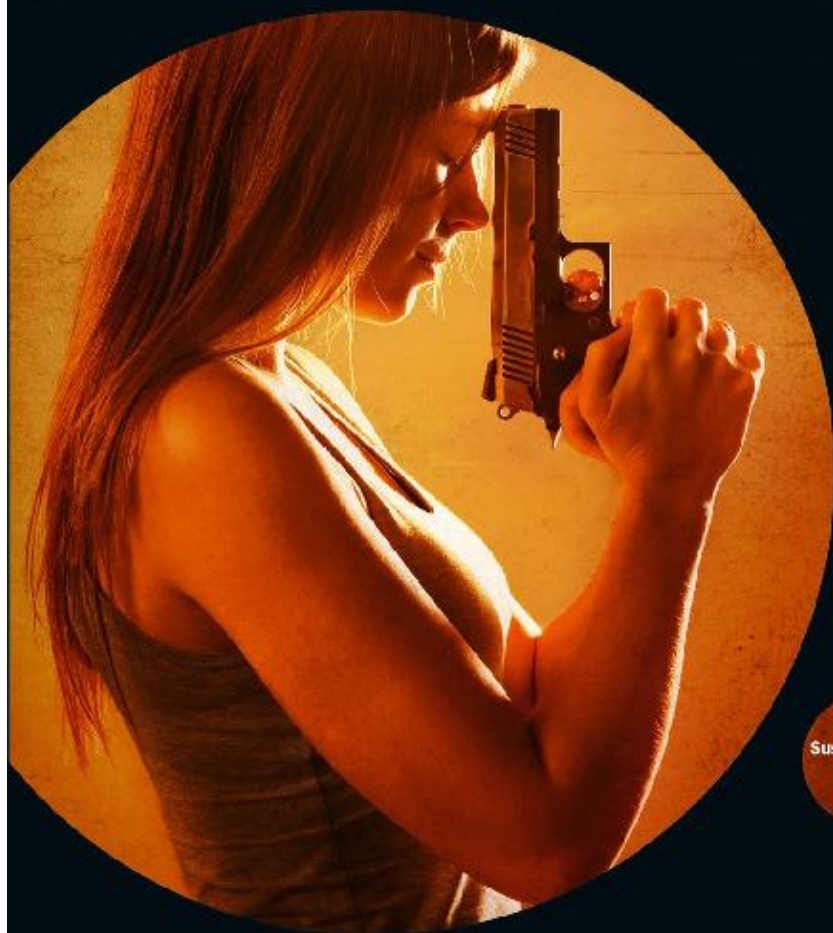
SANDRA ALVES

France Loisirs (2014)

9782298090512

Traque mortelle

Sandra ALVES



Suspense

 NOUVELLES
PLUMES

Prix des lecteurs France Loisirs 2014

Sandra Alves

Traque mortelle

Policier

Éditions de Noyelles

À ma mère, femme d'exception.

À mon père, homme généreux.

À mes frères, mes deux mentors.

— Allô ?

— Judith, c'est Jean-Pierre. Je te réveille ?

— D'après toi ? Quelle heure est-il ?

— Six heures et demie ! Désolé, mais il va falloir se lever. On vient de trouver le corps d'une femme au bois de Vincennes. Le procureur et la scientifique sont déjà là. Il ne manque plus que vous.

— Ah ? Mais on était de permanence ce week-end, ce qui signifie que je suis en...

— Repos, je sais ! Mais je n'ai que ton groupe de disponible. Tu sais bien qu'avec ces histoires d'incendies, c'est un peu compliqué.

— C'est le groupe de Hugues qui est de perme, me semble-t-il. Pourquoi ne leur refiles-tu pas le bébé ?

— Hugues ne se sent pas bien.

— Et Vincent ? Ce ne serait pas la première fois que tu lui donnerais les commandes.

— C'est toi qu'il me faut sur cette affaire. Alors, tu réunis ton groupe et tu nous rejoins ! Je t'envoie l'adresse.

— Tu as appelé Magalie et les gars ?

— Non, je te laisse t'en charger.

— Ben voyons !

— Bon écoute, ou tu es là dans l'heure, ou tu risques de te retrouver en week-end prolongé, toi et ton groupe ! Si c'est comme ça qu'il faut que je te parle...

— Disons qu'au moins, là, ça a le mérite d'être clair ! Mais tu vas te prendre Magalie sur le coin de la tête.

— Tu es déjà sous ta douche, n'est-ce pas ?

— C'est bon ! À tout à l'heure.

Éreintée, elle se laissa retomber sur le lit et fixa les moulures au plafond, y cherchant le courage et la motivation dont elle allait avoir besoin pour affronter son neuvième jour de travail consécutif.

Résignée, elle se leva et disparut dans la salle de bains. Dans la chambre, des photos çà et là, montraient un homme brun et élancé tenant dans ses bras une petite fille au regard émeraude, âgée de sept-huit ans au plus. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure que Judith réapparut en culotte, les cheveux encore humides. Elle se planta face au miroir et contempla, sans grande conviction, le reflet de ce petit bout de femme au corps de danseuse, sculpté, sec, musclé et droit. Après une brève hésitation, elle attrapa son portable et composa le numéro de son amie et collègue, Magalie. Après quelques sonneries, le répondeur s'enclencha et, ne voulant pas laisser de message, elle raccrocha et s'empressa de rejoindre le reste du groupe. Elle enfila un pantalon en coton noir, une chemise rose pâle, mit son pendentif en forme de papillon et finit par se maquiller très légèrement. Elle attrapa son badge qu'elle glissa dans sa poche. Puis, d'un geste désinvolte, prit son Glock C19 rangé dans son holster et l'accrocha à sa ceinture. Elle sortit de la chambre, emprunta le couloir, passa devant le salon et arriva devant la porte de la chambre de sa fille sur laquelle était tagué « No Entry ». Elle l'ouvrit délicatement et entra sans un bruit. Elle s'avança dans la pénombre, s'assit sur le lit avant d'embrasser Sarah sur le front.

— C'est toi, m'man ?

— Qui veux-tu que ce soit, mon ange ?

— Je sais pas, moi. Thom Yorke, sourit l'adolescente, arrachant un rire à sa mère.

— Désolée, ce n'est que moi.

— Il est quelle heure ?

— Il te reste encore deux bonnes heures de sommeil, mais moi, je dois aller bosser.

— Je croyais que tu étais off, aujourd'hui ?

— Je le croyais aussi. Tu m'appelles, s'il y a un problème, d'accord ?

— Heureusement que je ne comptais pas sur un petit-déj préparé par ma maman !

— Tu en auras un demain, promis.

— Ouais, ouais, je compte là-dessus.

— Bon, faut que j'y aille.

Judith écarta les cheveux sur le front humide de l'adolescente et y déposa un léger baiser.

- À ce soir, ma puce !
- Bisou, maman !

Judith était au volant de la Golf TDI série quatre noire qu'elle s'était offerte lorsque sa vieille Twingo d'occasion l'avait lâchée. L'habitacle était sobre et rigoureux, reflétant la « classe allemande ». On était loin des fantaisies françaises et de leurs courbes improbables, et sa tenue de route faisait rougir plus d'une berline.

L'autoradio diffusait du jazz, *Ascenseur pour l'échafaud*. Elle n'aimait pas particulièrement ce style de musique, mais vu l'heure et le manque de sommeil qu'elle avait accumulé ces dernières semaines, elle se surprit à savourer ce moment de détente musicale.

Il était à présent sept heures et quart et, les yeux fermés, elle glissait petit à petit dans un demi-sommeil. C'est alors que Magalie frappa comme une brute à la fenêtre côté passager, l'éjectant en sursaut de son apathie. Elle débloqua la portière et la jeune femme monta, avant de la claquer nerveusement.

— Doucement, Mage ! s'agaça Judith.

— Tu peux m'expliquer ?

Judith baissa le frein à main et passa la première.

— Tu verras ça avec Berta. Pour ma part, j'ai fait ce que j'ai pu, se défendit-elle alors que la Golf s'engageait dans la circulation.

— *A priori*, tu n'as pas fait assez ! Dis-moi, j'ai rêvé ou on est censées être en week-end ?

— Mage, je n'y suis pour rien ! Garde tes nerfs pour Jean-Pierre. Je viens de planter Sarah, je te signale ! Et puis, si tu crois qu'en ne répondant pas, tu arranges quoi que ce soit...

— Je n'ai pas entendu ce foutu téléphone, tu comprends, ça ? Et pourtant, il était à trente centimètres de ma tête ! Et tu sais pourquoi je ne l'entendais pas ? Parce que je suis naze. Claquée. Morte... Tu y crois, à ça ?

Magalie continuait de ruminer dans son coin, alors que Judith se laissait à nouveau porter par la trompette de Miles Davis. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que le silence fut à nouveau rompu.

— Alors ? s'enquit Magalie.

— Alors quoi ?

— Alors quoi, quoi ? Je ne sais pas, moi ! Tu m'emmènes faire une

balade ?

— Non, un jogging, sourit-elle. À moins que tu aies un chien...

— Sérieux, Jude !

— Je ne sais pas, on a retrouvé une femme morte au bois de Vincennes. Pas plus de détails... Et sinon, toi ? Ça a l'air d'être sérieux ? sourit-elle à nouveau.

— De quoi tu parles ? rétorqua sèchement la jeune femme.

— Allez, à d'autres. Ça va bientôt faire un mois. Je n'ai jamais vu personne te supporter aussi longtemps !

— Tu me supportes bien, toi ! Et puis, tu m'as l'air bien informée, tu me fais suivre ?

— Tu ne peux rien me cacher. Finalement, c'est peut-être lui qui est responsable de ta mine effroyable.

— Sans déconner ? Sans lui, je serais encore au fond de mon lit, je te signale ! Car c'est lui qui m'a réveillée. Et tu me parles de ma sale tronche ? Puisque tu veux tout savoir, hier je voulais m'offrir un tête-à-tête avec lui pour faire semblant d'avoir une vie de couple. Eh bien, j'ai tenu jusqu'au dessert. Je me suis écroulée sur ma tarte Tatin, à tel point que c'est lui qui m'a mise au lit. Tu parles d'une vie sexuelle !

— Ah, OK... Tout s'explique, alors !

Un point d'interrogation s'afficha sur le visage de Magalie.

— C'est pour ça que ça dure... Il n'a pas à te supporter, si tu t'écroules, ironisa Judith, alors que Magalie la fixait, ahurie.

Cela faisait plus de six ans que les deux femmes faisaient équipe. Elles étaient devenues aussi proches et complémentaires qu'elles pouvaient l'être les doigts d'une main. Judith était posée, rationnelle, responsable, manipulatrice et réfléchie, alors que Magalie était impulsive, provocatrice, intuitive, grande gueule et totalement déjantée. Leurs comportements, leurs envies, leurs goûts, en un mot leurs vies étaient aux antipodes l'une de l'autre et pourtant, rien ne semblait pouvoir briser leur complicité. Et c'était là leur force, quand l'une peinait, l'autre était en terrain conquis.

— Alors, il est comment ?

— *No comment*, Jude ! *No comment* ! grogna-t-elle.

Les véhicules de la police et de la scientifique étaient parqués à l'orée du bois, gyrophares allumés. Des promeneurs et des curieux se

tassaient derrière les cordons rouge et blanc qui balisaient la scène de crime, créant un attroupement et un brouhaha inhabituels pour l'heure.

Judith arriva en tête, suivie d'une Magalie traînant les pieds en s'allumant une cigarette. Jean-Pierre Berta, présent depuis plus d'une heure, montrait des signes d'impatience. C'était un homme d'une grande élégance, toujours tiré à quatre épingles. Il portait le troisièmes pièces comme Zidane le maillot de l'équipe de France. Marié à une avocate et père de deux filles, il deviendrait grand-père dans moins de trois mois.

— Je n'aime pas ça, Judith ! lança-t-il.

— Oh ! ça va, oui ! On est là !

— Oui, OK ! Et merci, d'ailleurs.

— Comme si on avait eu le choix, gronda Magalie.

Jean-Pierre fit mine de ne pas entendre.

— Où est le reste du groupe ?

— Fabrice et Yann ne devraient plus tarder. En revanche Marion est en Normandie chez ses parents. Elle ne rentre que demain, pour le coup. Et pour Pierre, je ne sais pas. Je lui ai laissé un message.

— Bien, essaye de le retrouver au plus vite, tu vas avoir besoin de tout le monde. Cette affaire se présente mal.

Les deux femmes échangèrent un regard perplexe. Le commissaire divisionnaire n'avait pas pour habitude de se déplacer sur les scènes de crime et encore moins un lundi matin à l'aube ; ce n'était plus de son âge, disait-il. Il avait, à son actif, une carrière exemplaire : trois ans aux mœurs, sept ans à la BAC, et près de douze à la brigade criminelle, et tout cela avec les félicitations du jury. Il n'avait donc pas froid aux yeux et il aurait fallu plus d'une femme morte en plein bois de Vincennes pour l'effrayer.

— Il faudra traiter ce dossier avec prudence. Rien ne semble logique, c'est une mise en scène. L'assassin a pris d'énormes risques en amenant le corps ici. Je retourne au bureau, passe me voir quand tu en as fini. Le proc a balancé le dossier au juge Trapani. Ce mec est un sombre crétin, donc je veux que tout soit nickel.

— Très bien, le rassura Judith.

— Est-ce clair, Binet ? Pas d'effet de style, cette fois-ci ! conclut-il avant de s'éloigner.

— Il se fout de ma gueule, ce mec ! Je déboule aux aurores pendant mon week-end et, en plus, j'en prends pour mon grade ! gronda Magalie, vexée.

— Mais... Il t'aime bien, c'est juste sa façon de le dire !

— Il ne me calcule jamais ! Et quand il le fait, c'est pour m'engueuler.

— Pourquoi ? Il calcule quelqu'un ? sourit Judith.

— Il m'appelle par mon nom. Je ne l'ai jamais entendu t'appeler Lagrange !

— Si, à mes débuts... Tiens, voilà Fabrice !

— C'est bien ce que je dis... j'en suis plus à mes débuts...

Fabrice était un grand gaillard de 34 ans. Son visage, couronné d'une tignasse brune ébouriffée, lui donnait un air sympathique et enjoué.

— Salut, les filles ! Je ne suis pas trop à la bourre, j'espère ?

— Non, t'inquiète ! Tu as près de quarante-huit heures d'avance, ironisa la capitaine.

— Ouh ! Tu m'as l'air de bonne humeur, Magalie !

— Bon, c'est pas tout ça, mais on va peut-être s'y mettre ? proposa Judith. Fabrice, tu vois avec les bleus pour l'enquête de voisinage. Puis, tu nous rejoins pour la procédure. Yann ne devrait plus trop tarder.

— Ça marche.

C'est un promeneur qui découvre le corps, ou plutôt son chien. Au passage, heureusement que les chiens existent, ne serait-ce que pour faciliter le travail de nos agents ou celui du romancier. Bref, du déjà-vu. MonsieurX descend promener son chien avant d'aller travailler, en profite pour faire un jogging, histoire de se donner bonne conscience, et là... c'est le drame ! Son chien s'égaré. Il l'appelle, le cherche, siffle, finit par hurler : « Rex, REX ! » Se met à paniquer en voyant que le chien ne répond pas. Imagine déjà sa femme et ses enfants le traitant de mauvais maître. Entrevoit la galère de devoir dresser un nouveau chien : l'urine dans ses chaussures, les « Assis ! » « Debout ! » « Va chercher ! » Puis pense au bonheur de ne plus avoir de chien : les vacances en toute tranquillité, plus de poils sur le canapé Roche Bobois, plus de jogging forcé, plus de conversations avec les mamies

qui s'extasiaient devant la beauté de ce jeune labrador chocolat pur race... Et là... C'est le drame : il retrouve Rex... léchant les pieds d'un cadavre.

La scientifique avait pris le soin d'installer une passerelle de fortune traversant le chemin jusqu'à l'endroit où gisait le corps, de façon à ne pas piétiner la scène du crime, car la pelouse gorgée d'eau pouvait leur offrir de précieux indices. Les deux femmes l'empruntèrent tout en enfilant des gants en latex.

La victime était nue, allongée sur le dos et enroulée dans une bâche plastique translucide. Elle était posée là, au beau milieu de nulle part, les yeux grands ouverts recouverts d'une fine pellicule blanche, s'extasiant devant un ciel nuageux. Le cadavre, à peine dissimulé par un buisson, s'offrait à la vue de tous.

— En tout cas, il était sûr qu'on trouverait le corps rapidement. Il n'a presque pas pris la peine de le cacher ! lança Magalie en apercevant le cadavre.

— À moins qu'il n'ait été interrompu ?

— Il n'y a rien aux alentours, Jude. Je vois mal comment il aurait pu être interrompu. Il avait le temps de voir venir... Ce qui est fou, c'est qu'il se soit fait chier à amener le corps jusqu'ici ! On est bien à soixante mètres de la route principale ! Et puis, il a dû galérer pour la porter... À moins qu'il ne l'ait tuée ici ?

— Hmm, pourquoi l'emballer, alors ? Non, je n'y crois pas. Il a déposé le corps.

La brume formait d'épais rideaux opaques çà et là qui, mariés à la lueur de cette aube timide, créaient une atmosphère lugubre et angoissante.

L'équipe de l'identité s'affairait. Les uns consignaient et répertoriaient les indices, les autres photographiaient la scène et le cadavre. Franck, le médecin légiste en chef, était penché sur le corps, effectuant des prélèvements sous les ongles quand les deux femmes arrivèrent à sa hauteur.

— Salut, Franck ! lancèrent-elles à l'unisson.

— Salut, les filles ! répondit-il, occupé à refermer une petite poche plastique sur la main gauche de la victime.

— Alors, qu'est-ce qu'on a ? l'interrogea Judith.

— Pas grand-chose, pour être honnête. Elle est morte depuis plus de six heures, mais de là à vous dire exactement... Le corps a été déplacé. Il lui manque l'annulaire droit, qui a vraisemblablement été coupé avec une lame, un couteau, un cutter ou un objet de ce type. Notre ami ne s'y est d'ailleurs pas très bien pris : il a dû remettre ça deux ou trois fois avant d'y parvenir... Ce qui est sûr, c'est qu'il l'a amputée après l'avoir tuée. Ce qui est plutôt une bonne nouvelle. Sinon, il y a ces marques sur le torse, comme des piqûres avec une grosse aiguille, *post mortem* aussi.

— Une bague ? s'enquit Magalie, pointant la main de la victime.

— Je ne veux pas m'avancer, mais je ne pense pas qu'il lui ait coupé le doigt pour ça. Sinon, il lui aurait coupé à la base. Ici, le doigt a été sectionné à la hauteur de la deuxième phalange. Je ne pense même pas qu'il le lui ait coupé ici !

— Alors pourquoi ? s'inquiéta Judith.

— Un trophée, s'avança Magalie.

— Si tu as vu juste, je crains que ce soit le premier d'une série, renchérit le légiste.

— Voilà ce qui explique l'inquiétude de Jean-Pierre, lança Judith. L'a-t-il violée ?

— Non, c'est exclu.

— Et de quoi est-elle morte ?

— Asphyxie probablement.

— Étranglée ?

— Non, rien ne l'indique. Je pensais plutôt à « étouffée ». Mais j'en saurai plus après l'autopsie.

Judith, silencieuse, contemplait les alentours d'un air sceptique.

— Tu peux nous faire ça pour quand ? s'enquit à son tour Magalie.

— J'imagine que vous le voulez pour hier ?

La jeune capitaine lui offrit son plus beau sourire.

— Merci, Franck, lui dit-elle avant de se retourner vers Judith. T'es toujours là ?

— Hein ?

— Ça va ?

— Oui, je me demandais juste pourquoi nue, s'il ne l'a pas touchée, et, surtout, comment a-t-il fait pour amener le corps jusqu'ici sans laisser de traces ?

— Ah ! j'oubliais ! intervint Franck. Mika, mon nouvel assistant,

un jeune garçon fort sympathique et très performant, au passage... Non, je dis ça parce qu'il pourrait peut-être te plaire, Magalie, sourit-il.

— Non, mais... de quoi je me mêle ? rétorqua-t-elle aussi sec, alors que Judith éclatait de rire.

— Moi, je dis ça, je dis rien... C'est juste qu'une jolie fille com...

— Franck ! gronda-t-elle.

— Tu as raison, un peu de sérieux.

— Oui, s'il te plaît ! acquiesça-t-elle.

— Où en étais-je, déjà ? Oui, donc Mika, ce bel Apollon d'un mètre quatre-vingts, sourit-il, a moulé une empreinte de soulier un peu plus haut. Il a plu cette nuit entre 2 et 4 heures, ça pourrait correspondre. Surtout qu'elle est bien profonde... À moins qu'un obèse ne se soit baladé dans le bois entre 4 et 5 heures, rien que pour vous embêter, ironisa-t-il.

— Il l'aurait donc portée sur le dos sur plus de trente mètres ? s'étonna Judith.

— Trente ? Y a bien soixante mètres jusqu'à la route ! À moins que tu considères qu'il ait pris le chemin en caisse. Côté discrétion, y a mieux.

— Il l'a portée depuis la route, c'est le plus probable.

— Avec le temps de chiottes de cette nuit, il avait peu de chances de croiser quelqu'un. Et puis elle n'a pas l'air bien lourde, la belette, argumenta Magalie.

— Je dirais entre cinquante-cinq et soixante kilos. Mika fera les calculs nécessaires en arrivant au labo. Vous aurez le poids de votre homme dans l'après-midi.

— Tu penses pouvoir retrouver des indices sur le corps ?

— On a une petite chance. Notre client a pris le soin de bien envelopper sa victime dans la bâche. Le corps n'a donc sans doute pas été détérioré. Et puis, il est probable qu'il ne soit là que depuis trois, quatre heures... En attendant, tenez, ce sont les empreintes de cette pauvre fille. Ça vous aidera peut-être pour l'identification.

— OK, merci, Franck. À plus !

Les deux femmes s'éloignèrent et rejoignirent Fabrice.

— Alors ? s'enquit Fabrice.

— Salut, Yann ! lança Judith.

— Non, moi, c'est Fabrice, sourit-il.

— Tourne-toi, bourricot, le charria-t-elle.

Yann, encore essoufflé de sa course, salua ses collègues de la main. Il était le petit dernier de la bande. Élève brillant, major de sa promotion, il avait intégré la crim un an plus tôt, après un passage éclair aux mœurs. Studieux, porté sur les nouvelles technologies et pourvu d'un humour pinçant, il n'avait eu aucun mal à se faire adopter par le groupe. À seulement 28 ans, ce jeune lieutenant faisait preuve d'une rigueur et d'une maturité que beaucoup de vieux loups de mer lui enviaient. Tous s'accordaient à dire que dans quelques années, il ferait un excellent un chef de groupe.

— Désolé pour le retard, mais le périph était blindé. Une galère sans nom. Bref, me voilà. Vous êtes parvenus à vous débrouiller sans moi quand même ?

— Comment pourrions-nous, voyons ? sourit Judith. Bon, un peu de sérieux. C'est pas joli joli, ça ne se présente pas très bien, pour être franche, les informa-t-elle. Pas d'identité, peu de chances d'avoir des témoins vu le lieu et l'heure. En deux mots, pas grand-chose... Fabrice, tu briefes le petit, puis tu t'occupes des scellés. Yann, tu vois avec les bleus pour les éventuels témoignages. Quant à Magalie et moi, on rentre au bureau passer les empreintes au fichier. Avec un peu de chance... Vous nous y rejoignez dès que possible. Dacodac ?

— Dacodac ! répondirent les deux collègues à l'unisson.

— Ah, au fait... C'est cool d'être venus, les gars ! Et si vous voyez Pierre, vous me l'envoyez !

Le ciel s'obscurcissait, il n'allait pas tarder à pleuvoir, ce qui ne faciliterait pas le travail de la scientifique. Hormis une petite semaine où le thermomètre avait frôlé le zéro au mois de décembre, l'hiver avait été jusqu'alors doux et ensoleillé. Mais ce mois de février était l'un des plus pluvieux et des plus froids de ces deux dernières décennies. Nous étions le 29 février 2008, il était 9 heures.

En arrivant au quai des Orfèvres, Judith s'arrêta à l'accueil du troisième étage de la Maison dite Pointue.

— Dis-moi, Christophe, as-tu aperçu Vincent Bertrand, aujourd'hui ? s'enquit-elle auprès de l'agent en uniforme.

— Oui, mon commandant. Il me semble qu'il est dans son bureau.

— Ah ? Et Hugues Pernut ?

— Il a fait savoir qu'il ne serait pas disponible avant 11 heures, mon commandant.

Magalie, qui se tenait un peu à l'écart, s'avança et enchaîna :

— Et il a donné une explication valable, ce trou du cul ? gronda-t-elle, arrachant un éclat de rire à sa collègue.

— Eh bien... non, mon capitaine ! Enfin, je ne sais pas... Ce n'est pas moi qui ai pris la communication, mon capitaine, dit-il, un peu déstabilisé par le langage employé.

— Merci bien, Christophe. Et bonne journée, conclut Judith, le sourire lui fendant encore le visage.

— Je vous en prie, mon commandant, répondit-il un peu confus.

— Ah, et vu les écarts verbaux de ma collègue... Tu peux cesser les « capitaine » et « commandant ». Moi, c'est Judith et elle, c'est Magalie.

— Très bien. Dans ce cas, moi, ce n'est pas Christophe mais Matthieu.

— Oups ! Désolée, Matthieu !

Elles tournèrent les talons et s'engagèrent dans le couloir.

— Hey ! Il t'arrive quoi, Mage ? Tu as craqué ou quoi ? Insulter tes collègues, qui plus est un chef de groupe, devant des bleus...

— Ça va ! Pas de sermon. Ces deux-là, c'est vraiment des enflures ; de plus, ce ne sont pas mes collègues !

— La déontologie, Magalie, la déontologie !

— Hein ? La quoi ? Je ne suis jamais arrivée jusqu'au D, sourit-elle.

Elles eurent à peine le temps de s'installer à leurs bureaux respectifs que Jean-Pierre fit irruption dans la pièce.

— On n'a même pas le temps de se poser, c'est fou ! s'agaça la capitaine.

Judith se retourna vers elle, la fusillant du regard.

— Bon, quoi de neuf depuis ce matin ? interrogea-t-il.

— À vrai dire, pas grand-chose. Nous n'avons pas l'identité de la victime, il nous est donc très difficile de démarrer l'enquête sans le rapport d'autopsie, répondit Judith. On s'apprêtait à lancer une recherche sur le FAED. Franck nous a gentiment donné ses empreintes.

Magalie, installée devant son ordinateur, consultait sa boîte aux

lettres, gardant une oreille attentive.

— Qu'a donné l'enquête de voisinage ?

— Yann s'en occupe avec l'aide de quelques officiers. Mais pour le moment, rien de bien concluant.

— Des nouvelles de Pierre ?

— Non, toujours rien !

— Mais qu'est-ce qu'il fait ? As-tu retenté ?

— Je tombe toujours sur sa messagerie.

Magalie semblait de plus en plus agacée et ne parvenait plus à lire ses messages tellement l'attitude de Berta l'énervait.

— Donc, rien de nouveau ?

— Si. Franck nous a dit qu'ils avaient trouvé une trace de chaussure qui pourrait être celle de notre homme.

— Bien ! Je compte sur vous pour me tenir au courant dès qu'un nouvel élément se présente.

Magalie n'avait toujours pas levé les yeux vers le commissaire. Celui-ci s'apprêtait à partir quand Judith l'interpella.

— Juste une petite question ! Il semblerait que Hugues ne soit pas réellement malade ?

— Oui et ? fit-il en se retournant.

— Eh bien, je ne sais pas... Je me demande donc pourquoi, alors que nous sommes censés être en week-end, ce dossier nous est revenu. Il aurait sans doute pu se libérer.

— Travailler plus pour gagner plus ! rétorqua Jean-Pierre, le sourire en coin, ce qui eut pour effet de sortir Magalie de son mutisme.

— Personnellement, j'adore ma situation précaire ! Et mon salaire de merde me va à ravir. À condition, bien sûr, que l'on me permette d'avoir une vie sociale, voire même sentimentale, ce qui, je pense, ne serait pas du luxe ! lança-t-elle, une pointe d'énervement dans la voix. Me permettant ainsi peut-être un jour de, moi aussi, devenir grand-mère. Qui sait ? Sur un malentendu !

Cette tirade eut le mérite d'effacer le sourire du visage du commissaire divisionnaire. Judith baissa la tête et se mordit la lèvre inférieure, dissimulant un rictus, alors que Magalie soutenait fébrilement le regard de Berta. Après cette courte joute oculaire, Jean-Pierre rompit le silence.

— Bien. Il se trouve que ce matin, je ne parvenais pas à joindre

Hugues qui, semble-t-il, avait eu un empêchement. De plus, comme vous le savez puisque vous y avez participé, l'affaire des incendies de la Petite Couronne nous prend beaucoup d'effectifs. Il ne me reste donc que votre groupe et celui de Hugues, qui était introuvable ce matin. C'est pourquoi vous êtes affectées à l'affaire. Il me semble que je commettrais une erreur en vous la retirant maintenant. Je vous demande donc de poursuivre et je veillerai, une fois l'affaire classée, à rattraper vos congés.

— En gros, ce que vous nous dites, c'est qu'il ne faut plus répondre à vos appels, lors de nos repos !

— Ce que je vous dis, capitaine Binet, c'est que sur le moment, je n'avais pas le choix, et que je ferai en sorte que vous ne soyez pas totalement lésées. Cela vous paraît-il assez clair ? dit-il, affichant un certain agacement.

— Ce qui me paraît clair, monsieur, c'est que certains agents jouissent de vos faveurs, rétorqua-t-elle, irritée.

Judith releva la tête et bondit de sa chaise avant d'intervenir.

— Bien. Il est surtout clair que nous sommes tous fatigués, et que les mots dépassent la pensée de Magalie ! lança-t-elle foudroyant sa collègue de ses yeux perçants.

Berta bouillait intérieurement. Judith le prit par le coude et l'emmena dans le couloir en prenant bien soin de refermer la porte derrière elle.

— Écoute JP, Mage est un peu sur les nerfs, ces derniers temps. Mais, pour sa défense, il est vrai que ces deux derniers mois, tu ne nous as pas ménagées. On s'est vu affecter deux fois plus d'affaires que certains autres groupes. Alors, c'est la faute à pas de chance, peut-être, mais on est sur les rotules... Magalie s'est même endormie dans la voiture entre Vincennes et ici. C'est pour te dire ! Les gars ont des cernes jusqu'aux dents et moi, ça fait plus d'une semaine que je n'ai pas dîné avec ma fille. Comprends que quand on voit Hugues qui fixe ses heures de travail en fonction de ses envies, ça nous mette les nerfs...

Jean-Pierre fixait Judith qui restait plantée là, droite comme un mât, attendant la sentence.

— Judith, tu sais que je te considère comme l'un de mes meilleurs agents. Mais Binet est un peu plus dissipée que toi, ce que j'ai du mal à supporter par moments. Mais là, elle dépasse les bornes !

— Mage est un aussi bon agent que moi. Elle a d'ailleurs des qualités que je lui envie. Tu fais ce que tu veux, mais il est clair que si tu touches à mon groupe et plus particulièrement à Magalie, je ne resterai pas les bras croisés. Si tes Hugues et Vincent sont incompetents, ce n'est ni à Mage et moi ni au reste de la brigade de payer les pots cassés. Elle n'y a pas mis la forme, mais sur le fond, elle a entièrement raison !

— Ce ne sont pas des menaces, Judith, rassure-moi ! s'indigna-t-il.

— Absolument pas. J'ai bien trop de respect pour toi et ton travail, mais avoue, ne serait-ce qu'une petite seconde, que tu nous en demandes un peu trop, ces derniers temps ! Et tout ça parce que tu ne peux pas donner n'importe quelle affaire à Hugues.

— En ce qui concerne Hugues et Vincent, je te demande de me faire confiance ; le problème se réglera, je m'en occupe. Je te demande ce dernier service. Je vous lâcherai après. Et si les pyromanes nous laissent un peu respirer, je mets quelqu'un d'autre sur le dossier. En revanche, je veux que tu passes un savon à Binet et que tu lui fasses bien comprendre que si jamais elle a, à nouveau, ce genre de propos à mon égard, je ne me contenterai pas d'un sermon !

— Tu ne serais pas en train de me demander de faire ton boulot, là ?

— Non, Judith. C'est juste que si je m'en occupe, ça risque de ne pas très bien se passer car, pour le moment, j'ai une énorme envie de lui botter le train. À toi de voir.

— OK, c'est bon, je m'y colle...

— Tu y es peut-être allée un peu fort, là ! lança Judith en entrant dans le bureau.

— C'est bon, ça va, Jude ! se désola la jeune capitaine, installée à son bureau, la tête entre les mains.

— Non, ça ne va pas, Mage ! Tu as tendance à oublier un peu trop souvent à qui tu t'adresses. Ça va te tomber dessus, un de ces quatre ! Et si ça te tombe dessus... ça me tombe dessus !

— J'ai sans doute un peu poussé, mais il se fout de nous avec ses « travailler plus pour gagner plus » ! C'est lui qui t'a demandé de me sermonner ? s'enquit-elle.

— Bien évidemment que c'est lui ! Sans quoi, tu serais déjà au placard ! Même si j'avoue que ton laïus m'a bien fait rire.

— Je dois m'estimer heureuse, je suppose ? Il faut donc que la prochaine fois, je fasse preuve d'encore plus de... créativité.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, Mage ! Que les choses soient claires ! grogna-t-elle.

— Bon, et sinon ? Il se passe quoi au final ?

— On garde l'affaire.

— Bien évidemment qu'on garde l'affaire ! Il n'a jamais été question de la lâcher. C'était juste pour marquer le coup. Mais pour nos week-ends, il se passe quoi ? On récupérera nos jours ou pas ?

— Tu m'effraies ! lança Judith ahurie, alors que Magalie lui offrait son plus beau sourire.

— Bon, maintenant que j'ai balancé les empreintes au fichier national, on fait quoi avec un macchabée sans identité et sans rapport d'autopsie ?

— Tu vas commencer par me payer un café, tu me dois bien ça !

— Abus de pouvoir ! s'indigna-t-elle avant de se lever.

Il était près de onze heures et demie quand Fabrice et Yann, trempés de la tête aux pieds, poussèrent la porte du bureau.

— Alors, c'était comment ? s'enquit Magalie.

— Passionnant ! rétorqua Yann.

— C'est le terme, renchérit Fabrice. Et vous ?

— Eh bien, tout pareil.

— Effectivement, Mage a voulu se frotter à Berta et a bien failli y laisser son badge.

— On n'est jamais là quand il faut, se désola Fabrice, en s'installant à son bureau. Sinon, en ce qui concerne ce qui nous vaut d'être là pendant nos congés, on n'est pas beaucoup plus avancés que ce matin. À part l'empreinte de pas, on n'a pas grand-chose. Et puis, vu qu'il s'est mis à pleuvoir comme vache qui pisse, autant te dire que pour les éventuels indices... c'est compromis.

— Et pour les riverains ? s'enquit Judith.

— Les riverains ? répéta Yann. Comment vous dire ? Rien vu, rien entendu. Et c'est à peu près tout. Le mec qui a découvert le corps ne nous a rien apporté. Et vous ? Quelque chose, à part les exploits de Magalie ?

— On est en train de consulter le fichier des disparitions, on ne sait jamais.

— Ouais, ouais ! C'est ce qu'on appelle un départ sur les chapeaux de roue, ironisa-t-il.

La circulation était fluide en ce début d'après-midi. Judith, au volant de sa Golf, semblait angoissée, alors que Magalie, une cigarette à la main, sirotait tranquillement le café qu'elle avait pris soin de se préparer au bureau.

— Franck n'a pas précisé pourquoi il fallait qu'on déboule dans la seconde ? s'enquit Magalie.

— Non, tu as bien vu. Le coup de fil n'a duré que quelques secondes. Il m'a juste dit de venir au plus vite, car il pensait avoir trouvé un nouvel élément concernant la victime du bois de Vincennes.

— Et il nous envoie au fin fond du XVIII^e ?

— C'est ça !

Judith stationna la voiture à l'entrée de la rue Myrha. La voie était bloquée par plusieurs véhicules, gyrophares allumés. Cinq ans plus tôt, il aurait fallu être initié pour franchir le pas de cette rue. Toxicomanes en tout genre y avaient élu domicile. Les trottoirs y étaient jonchés de seringues et de souris de cigarettes. C'était, alors, l'un des quartiers les plus malfamés de la capitale. Mais depuis, la mairie, voulant redorer l'image de l'est du XVIII^e arrondissement, essayait de « civiliser » d'après ses termes, ce quartier dit de la Goutte d'Or.

Une ambulance était parquée à l'entrée de l'immeuble devant lequel plusieurs agents en uniforme étaient en faction. Les voisins et passants curieux s'arrêtaient, formant un attroupement bruyant et désordonné.

— C'est quoi, tous ces flics ? Tu crois qu'elle habitait ici, la belette ? Elle semblait un peu plus... clean ! s'étonna Magalie, reprenant une gorgée de son café. Comme quoi : l'habit ne fait pas le moine !

— Mais il aide à entrer dans l'abbaye... De plus, je te rappelle qu'elle était nue !

Hugues, affublé d'un costume vert bouteille et d'une cravate rouge

à carreaux jaunes, vint à leur rencontre. Grand, élancé, il allait sur ses quarante-cinq ans et était plutôt bien conservé, bien que son terrible accoutrement ne le mît pas en valeur. Mais son visage flasque et rougeâtre trahissait quelques excès tels que l'alcool, le tabac et une alimentation pas toujours très équilibrée.

— Non ! Pas lui, Jude, ça va mal se mettre, il n'a pas intérêt à...

— Cagney et Lacey ! s'exclama le commandant. Comment ça va, les filles ? Et où sont vos beaux gosses ?

— Travail, ça te dit quelque chose ? grommela Magalie.

— Attends un peu... Je ne vois pas, non ! D'ailleurs, c'est pas tout ça mais je vais bientôt retourner à mes vraies occupations, ironisa-t-il.

— Quel dommage ! renchérit Judith. Nous nous faisons pourtant un réel plaisir de pouvoir passer du temps en ta compagnie. Si agréable, ma foi ! Ce que je ne comprends pas, c'est ce que je fais ici, je suis déjà sur une affaire, moi ! Parce que, moi... je réponds au téléphone !

— J'ai découché et mon portable n'avait plus de batterie. Je me serais pourtant fait une joie de prendre cette affaire, railla-t-il.

— Oh ! mais je n'en doute pas, Hugues, sachant que tu es l'agent le plus dévoué du service ! lança Magalie, le sourire en coin. Il ne m'est pas venu une seconde à l'esprit que ton acte ait été délibéré ! Tu as donc passé la nuit chez ta mère ? C'est sympa, ça, dis-moi ! conclut-elle, tandis que Judith éclatait d'un rire aigu en voyant Hugues se décomposer.

— Bon, trêve de plaisanterie, reprit-il, amer. Vous rigolerez moins dans quelques minutes. Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous montrer qui ne manquera pas de vous intéresser !

Elles lui emboîtèrent le pas, encore toutes souriantes.

Des badauds se tassaient devant l'entrée de l'immeuble, beuglant tous plus fort les uns que les autres, alors que les agents postés devant la porte tentaient de les repousser avec des explications courtes et incisives.

— C'est quoi, tout ce monde ? s'enquit Magalie.

— J'imagine que l'idée de ne pas pouvoir rentrer chez eux ne leur fait pas particulièrement plaisir ! Et puis, on n'est pas toujours les bienvenus dans le coin.

Alors que Magalie suivait le cortège, un homme la bouscula et renversa ce qu'il lui restait de café sur son blouson et son pull.

— Merde, mon cuir !

— Je suis désolé, madame, s'excusa-t-il, en tentant de frotter la tache à l'aide d'un Kleenex, mais la jeune femme lui écarta la main d'un geste agacé.

— Ça va ! C'est bon, pas de problème !

— C'est quand tu veux, Mage ! s'impatienta sa collègue.

— Ça va ! J'arrive ! aboya-t-elle en essuyant son sweat du revers de la main.

Après s'être frayé un chemin à travers la masse humaine agglutinée, ils passèrent le barrage de police et entrèrent dans l'immeuble.

La cage d'escalier était délabrée, la peinture cloquée, le bois des marches usé et taché de gras. Une vague odeur d'ordures laissait penser que le local poubelles n'était pas bien loin. La seule décoration était de vieux blazes¹ posés les uns sur les autres égayant le beige terne des murs. Au premier étage, la porte de l'appartement de droite avait été défoncée à coups de hache.

Les trois inspecteurs prirent soin d'enfiler des gants en latex ainsi que des patins par-dessus leurs chaussures puis entrèrent dans l'appartement. Ce dernier grouillait d'hommes vêtus de blanc. C'était d'ailleurs assez étrange, toute cette pureté dans un environnement aussi... dégueulasse, n'ayons pas peur des mots. Le salon n'avait vraisemblablement pas été nettoyé depuis des lustres. Une pile de magazines pornos occupait la table basse à laquelle il manquait un pied. Les murs étaient tellement poisseux qu'ils faisaient office de tue-mouches. Du canapé émanait une vieille odeur d'urine. Les ordures recouvraient ce qui, à une époque, avait dû être un tapis en coton bleu ou peut-être vert, réflexion faite. La seule et unique fenêtre de cette pièce d'une vingtaine de mètres carrés laissait péniblement passer la lumière tant les carreaux étaient crasseux. Sur la cheminée, un vieux téléphone-répondeur trônait auprès du courrier pas encore ouvert. Hugues traversa le salon, suivi des deux femmes, et entra dans la cuisine qui était aussi répugnante que le reste de l'appartement, sauf qu'à cela s'ajoutaient d'une part une odeur insoutenable et, d'autre part, la vision d'un énorme monsieur, pieds et mains liés à sa chaise, le visage plongé dans son assiette.

En passant le seuil, Magalie eut un mouvement de recul alors que Judith, en grande professionnelle, resta de marbre.

— Hou ! quelle odeur ! murmura le capitaine.

Judith demeurait impassible bien qu'un léger rictus trahît un certain dégoût. Hugues retrouva Franck et Vincent près du corps. Il tapota l'épaule de son second et, d'un signe de main, l'informa de la présence de ses deux collègues féminines. Vincent fit volte-face et s'approcha en souriant.

— Dis-moi, Binet, ce n'est pas notre client qui est à l'origine de cette jolie tache sur ton pull, j'espère ? Je te savais sensible, mais à ce point ? Faut changer de taf, chérie ! lui asséna-il.

— Ce que j'aime chez toi, p'tit bonhomme, c'est ce genre de p'tites choses qui me rappelle que, finalement, je ne suis pas à plaindre, lui rétorqua aussitôt la jeune femme.

Vincent devint vert de rage. Il atteignait difficilement le mètre soixante-trois et avait passé toute sa tendre enfance à se faire charrier par ses copains de classe. Il avait développé ce que Magalie appelait « le syndrome du nabot ». Les symptômes sont, entre autres, l'agressivité, l'autosuffisance, le narcissisme, la manipulation et l'égocentrisme. Dans leur vie d'adulte, nous retrouvons souvent ces spécimens à des postes en rapport avec le pouvoir ou le simili pouvoir. Vous l'avez croisé en chef de rayon dans votre supermarché, hurlant sur les manutentionnaires, ou encore au bureau — c'est celui qu'on surnomme le « chefaillon » — et bien sûr, quoi de plus normal, dans la police ! Quelle jouissance que de tenir une arme entre ses mains et de voir, enfin, les autres s'incliner devant votre évidente supériorité.

— Ce qui est dingue, reprit-elle, c'est qu'à trois petits centimètres près, je n'aurais jamais eu l'occasion de croiser ta pauvre tête, conclut-elle, le clouant littéralement sur place.

Pour pouvoir être officier de police, il fallait atteindre le mètre soixante, hommes et femmes confondus.

— Lagrange, tu calmes ton chien ou je lui colle un rapport ? s'imposa Hugues.

Voyant monter la pression, Judith intervint.

— Bien, après ces quelques politesses, si vous vous décidiez à nous dire ce que nous sommes venues faire ici ?

Vincent leur tourna le dos et rejoignit Franck près du cadavre. Magalie accrocha le coude de sa collègue et l'interpella à voix basse.

— Tu en penses quoi, de ça ?

— Tu es en grande forme, Mage ! Je pense que je vais commencer

à les noter. Il ne s'en remettra pas de celle-ci, répondit-elle.

— Non, pas ça ! Mais merci quand même ! Lui là, le gars attaché à une chaise, avec le bide défoncé parce qu'on l'a forcé à se faire péter la panse...

Hugues s'était adossé à un mur et contemplait les deux femmes silencieusement.

— M. Ray Hans, que voici, reprit Vincent en pointant la victime du doigt, semble avoir des goûts culinaires particuliers. Spaghetti à la sauce tomate, accompagnés de... comment dire...

Feu Ray que l'adjectif « enrobé » décrirait à peine, avait la tête plantée dans l'assiette, exhibant son crâne gras et dégarni ; ses mains étaient attachées dans le dos, et ses jambes liées aux pieds de la chaise à l'aide d'un fil de Nylon qui lui avait entaillé les chevilles.

— Mais regardez plutôt par vous-mêmes, mesdames ! Âmes sensibles s'abstenir, Binet...

Les deux officiers se penchèrent sur l'assiette.

— Un doigt ? s'étonna Judith.

— Eh oui, un doigt ! C'est Franck qui m'a dit qu'il vous en manquait un, ce matin ! Et ce petit doigt m'offre un billet retour pour la maison.

— Ça reste ton affaire ! s'énerva Magalie, agacée par le ton suffisant de Vincent.

— Non, non ! Plus grâce à ce doigt ! Franck est quasiment sûr que c'est celui de votre bonne femme de ce matin. N'est-ce pas, Francky ?

— Effectivement, il n'y a aucun doute à avoir, c'est un annulaire et les entailles correspondent à celles de la victime du bois de Vincennes.

— Ce qui signifie que Vincent, moi et le groupe, on rentre ! intervint Hugues, gratifiant son second d'un clin d'œil. Elle est pas belle, la vie ?

— Qu'est-ce que tu en penses, Mage ? s'enquit Judith.

— Le bon côté des choses, c'est que là, on a son nom et son adresse !

— Bien. Sur ce... je vous souhaite bien du courage, ladies !

— Minute, papillon ! Hugues, je peux te parler deux secondes ?

— À quel sujet ?

D'un signe de tête, Judith l'invita à l'écart, puis d'une voix basse mais sévère, elle se lança.

— Écoute-moi bien. La prochaine fois que tu me menaceras d'un

rapport, dis-toi bien que je te crucifierai sur place, car ça fait bien longtemps que mes états de service ne se comparent plus aux tiens... Et en ce qui concerne ton départ, tu vas me faire le plaisir de rester là, jusqu'à ce que tu reçoives l'autorisation de foutre le camp. Donc, toi et ton idiot de collègue, vous allez faire le travail pour lequel on vous paye et ce, avec le sourire ! Car sinon, c'est moi qui te colle un rapport au cul ! Ai-je été suffisamment claire ? D'autre part, j'espère pour toi que ton équipe fait correctement son boulot car, à la moindre petite coquille sur un des procès-verbaux, je m'arrangerai pour que cela se sache en haut lieu.

— Mais tu te prends pour qui, Lagrange ? lança Hugues, fou de rage.

— Pour celle qui va te botter le train, si tu continues à la gonfler, lui rétorqua-t-elle alors qu'elle lui avait déjà tourné le dos.

— Alors ? Raconte ! s'impatienta Magalie. Tu l'as mouché ?

Mais Judith laissa courir et se tourna vers le légiste.

— Qu'est-ce qu'on a, Franck ?

— Eh bien, pour le moment, je ne peux rien te dire, si ce n'est qu'il est tordu, ton gars.

Hugues Pernut n'eut d'autre choix que celui de s'exécuter, laissant Vincent dans la plus grande perplexité.

— Jude ? Ça ne te dit toujours rien ?

— Non, pourquoi ? Ça devrait ?

— *Seven*, le film ! La gourmandise ! Brad Pitt ! Tu vois ?

— Pardon ?

— Tu l'as forcément vu ! Les sept péchés capitaux ! Avec le Black qui joue dans *L'Impitoyable*, *Million Dollar Baby* ou encore *Le Collectionneur*. Tu vois ?

— Morgan Freeman, s'immisça Franck.

— Tu l'as vu, Franck ? La ressemblance est troublante, non ?

— Maintenant que tu le dis, c'est plus que frappant.

— Ce que je ne comprends pas, c'est le rapport entre la première victime et notre client... Quoi ? fit Magalie, voyant Judith la fixer avec un air ahuri trahissant une incompréhension totale. Tu n'as pas vu le film, Jude ?

— Eh bien... Je ne pense pas, non, dit-elle timidement.

— Un chef-d'œuvre ! Tu étais où ? Dans une cave ? Eh... y a une vie après *Le Père Goriot* !

— Soit ! Il se passe quoi dans ton film ?

— Ils trouvent le corps du gros et, lors de l'autopsie, ils retrouvent un bout de lino ou je ne sais plus quoi, dans le bide du bonhomme. Bref, Freeman revient sur la scè...

— Mage ! Abrège !

— Le frigo !

Un point d'interrogation s'inscrit sur les visages de Judith et du légiste.

— Le frigo ?

— Ouais, c'est ça, le frigo ! Tiens file-moi un coup de main. Ils ont bien pris les photos, Francky ?

Ce dernier hocha la tête en signe d'acquiescement.

Magalie attrapa le frigo et avec l'aide de Judith, le déplaça sur la gauche en prenant bien soin de ne pas trop dénaturer la scène, sachant que les traces papillaires n'avaient, *a priori*, toujours pas été prélevées.

— Morgan, je t'aime ! s'exclama-t-elle victorieuse.

Une enveloppe blanche format carte postale était soigneusement scotchée au mur par un ruban adhésif translucide. Magalie appela l'identité de façon qu'ils relèvent les éventuelles empreintes avant manipulation du courrier. L'enveloppe était vierge, ce qui ne surprit personne. Judith s'empara délicatement du pli, alors que, intrigué, Franck lâchait son expertise et s'approchait des deux femmes.

Judith ouvrit l'enveloppe et en retira une carte d'identité, glissée dans une feuille de papier sur laquelle était imprimé : « *VOUS AVEZ LE MODE OPÉRATOIRE.* »

La carte d'identité était au nom de Jennifer Roger, et la photo correspondait à la première victime.

— Ben, il n'y a plus aucun doute à avoir !

— Joli, Mage ! Tu viens de nous faire gagner un temps précieux.

— On y va ? s'empressa Magalie en pointant la pièce d'identité.

— Et comment ! Franck, le rapport de ce matin, ça avance ?

— J'ai à peine eu le temps de commencer l'autopsie. Pour le moment, tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elle est effectivement morte asphyxiée. Je vous ferai parvenir mes premières conclusions en fin d'après-midi. Vous y allez ? s'étonna-t-il.

— On a un appart à visiter ! lança Magalie sur le départ.

— Franck, je te laisse la carte pour expertise. On a le droit de

rêver, ironisa Judith avant de recoller au train de sa collègue.

Les deux femmes étaient en voiture, destination 14 rue Francis de Pressensé dans le XIV^e, lorsque le téléphone de Magalie se mit à vibrer. Elle l'extirpa de sa poche et le bascula en mode silencieux.

— Tu ne réponds pas ? s'étonna Judith.

— Non, je ne réponds pas ! Et puis de quoi je me mêle ? s'agaça-t-elle. Peux-tu t'arrêter à la Fnac Saint-Lazare ? J'irais bien m'acheter *Seven*. Ou chez un disquaire, si tu en vois un.

— D'ac ! Tu ne veux pas lui répondre parce que je suis là, ou bien...

— Bien, la réponse, c'est bien... Tiens, là, un vidéo-store.

Elles laissèrent la voiture en double file, warnings allumés. Magalie, suivie de Judith, pénétra dans le magasin. Le disquaire, un jeune homme d'une vingtaine d'années, était confortablement installé derrière sa caisse en train de bouquiner le dernier numéro de *Mad Movies*.

— Salut ! lança la jeune femme.

— Bonjour ! répondit-il sans prendre la peine de relever la tête.

— Je cherche *Seven* !

— Rayon polars au fond sur votre droite !

— Merci !

Judith patienta à l'entrée de la boutique, feuilletant quelques brochures. Sa collègue revint au bout de quelques secondes, le film à la main.

— Combien vous dois-je ?

— 15 euros, il est en promo.

— Promo à 15 euros ? Il a plus de 15 ans, ce film ! On ne vit pas sur la même planète ! C'est peut-être pour ça que le téléchargement fait un carton ! s'indigna-t-elle, fouillant ses poches. Bah ? Qu'est-ce que j'en ai fait ?

— Tu cherches quoi ?

— Mon portefeuille !

— Tu n'as rien trouvé de mieux pour ne pas payer ?

— Ça me fait moyennement rire, j'ai ni ma carte ni mon badge...

Rien !

— Tu as dû l'oublier chez toi, ou au bureau, tête en l'air comme tu es.

Judith paya le film, alors que Magalie revisitait ses poches une à une.

— Voilà, 15. Merci et bonne journée, monsieur. Tiens ! Cadeau ! sourit Judith, lançant le DVD à sa collègue.

— Je suis sûre de l'avoir pris ce matin ; d'ailleurs, je t'ai payé un café tout à l'heure !

— Allez, monte ! Tu as dû l'oublier au bureau.

1. Tags.

Judith et Magalie firent appel au gardien de l'immeuble pour ouvrir l'appartement, préférant lui demander les clefs, plutôt que d'avoir à crocheter la serrure. Elles y pénétrèrent la main sur le holster, prêtes à dégainer en cas de mauvaise surprise.

Jennifer Roger venait de fêter ses 32 ans. Elle était l'aînée d'une sœur de 29 ans et d'un petit frère de 12 ans, issu du deuxième mariage de son père. C'était une jolie jeune femme, pourvue d'une splendide tignasse blonde, aimant le cinéma, la littérature américaine et le handball. Elle habitait un bel appartement de 41 mètres carrés, très lumineux, situé rive gauche dans ce que les riverains appelaient le village Pernety. Le logement était composé d'un couloir, qui desservait une salle de bains, une cuisine, une chambre, un salon. Ce dernier était sens dessus dessous, alors que le reste de l'habitation était impeccablement rangé et admirablement arrangé.

— Elle avait du goût, la belette ! admira Magalie.

— *A priori*, il y a eu lutte. J'appelle l'identité !

La bibliothèque avait été renversée. De la verrerie brisée traînait au sol sur un tapis rouge et jaune en coton tressé. Au pied de la cheminée, une horloge cubique bleu électrique avait été cassée. Elle indiquait 11 h 32.

— C'est presque trop beau. Si l'heure coïncide avec l'heure de sa mort, on a le lieu du crime !

— Comme tu dis : c'est trop beau, dit Judith sceptique. Jusqu'à présent, notre client a tout calculé dans les moindres détails. Et tu voudrais me faire croire qu'il nous laisse un indice de cette taille ? Tu oublies que nous sommes là, parce qu'il l'a bien voulu. Non, je n'y crois pas !

— Justement, s'il nous a amenées ici, c'est pour une bonne raison ! Il est clair qu'il veut jouer avec nous. Je le sens capable de nous offrir des éléments pour nous faire entrer dans la partie !

— Hmm ! Pas convaincue ! Trop simple ! C'est un leurre, d'après moi. De plus, on est à l'opposé du bois de Vincennes ! Pourquoi se trimbaler le corps sur plus de dix kilomètres ? rétorqua le commandant.

Elles se mirent à arpenter l'appartement en évitant le salon. Judith passa au crible la salle de bains. Rien ne laissait penser à une éventuelle vie de couple : une seule brosse à dents, une seule serviette de bain... Elle répéta sa recherche dans les placards de la chambre et dans le panier à linge sale. Toujours rien ! Tout semblait à sa place. Magalie, quant à elle, s'occupa de la cuisine. La vaisselle était faite ; elle inspecta le frigo puis retourna dans le salon et jeta un coup d'œil à la discothèque.

— Elle a des goûts super-hétéroclites. Ça va de Purcell à Aphex Twin en passant par les Rolling Stones ou encore Akhenaton. Je t'ai même dégoté du Céline Dion !

L'identité judiciaire arriva et les petits hommes blancs se remirent au travail. Magalie s'approcha de la chaîne hi-fi et lança la platine à l'aide d'un stylo. Son commandant la regarda, effarée.

— Tu fais quoi, là ?

— Quoi ? Y a pas de mal à se faire du bien !

— Tu me déprimes, Mage... soupira-t-elle, la voyant entamer un petit pas de danse. Magalie, bon sang, arrête ça !

— Je vois que tu gardes le moral, Magalie ! intervint Franck.

— C'est que... Qu'est-ce que tu fous là, Francky ?

— C'est vrai, ça ! Il n'y a que des vivants ici, plaisanta Judith.

— Je me disais bien que l'endroit me paraissait un peu trop bruyant ! sourit-il.

Franck était un petit personnage un peu rondet, originaire de Bordeaux, aimant le bon vin et la « bonne bouffe ». Proche de la soixantaine, il partirait bientôt en retraite après plus de trente ans de médecine légale. Le décès de sa fille lors de l'accident ferroviaire de Port-Sainte-Foy avait bien failli lui coûter sa carrière et son mariage, le plongeant dans une dépression alcoolique qu'il surmonta avec grande difficulté.

— Ça va ! J'éteins... Pff ! Aucun savoir-vivre !

— Mika m'a appelé. Le rapport de l'empreinte de chaussure qu'il a moulée est sur votre bureau ! Notez l'efficacité de nos services !

— OK ! Mais cela ne me dit toujours pas ce que tu fais là, sonda

Judith, alors que Magalie étudiait les photos encadrées sur la cheminée.

— À la suite de votre départ, Jean-Pierre et le juge d'instruction Trapani sont venus chez notre victime du XVIII^e, murmura-t-il.

— Ils n'étaient pas encore passés ? s'étonna Judith.

— Non ! Et j'ai entendu Hugues parler à Jean-Pierre.

— Et ?

— Il lui a raconté l'altercation que Magalie a eue avec Vincent. Je préférerais te prévenir, je n'aime pas ce type et, crois-moi, s'il peut te mettre des bâtons dans les roues, il le fera !

Judith fit mine de ne pas réagir, même si intérieurement ses nerfs avaient fait le tour du cadran en un temps record.

— Et JP ? Quelle a été sa réaction ?

— Oh... avec lui, on ne sait jamais. Il l'a entendu et puis il est passé à autre chose. Mais ce n'est pas de lui dont j'ai peur, il sait faire la part des choses. En revanche, ça fait plus de quinze ans que je fréquente Hugues sur le plan professionnel ! Je l'ai vu faire des choses que tu n'imaginerais pas. Alors, encore une fois, méfie-toi bien de lui ! Et surtout dis bien à Magalie de ne plus répondre à ses provocations, car c'est ce qu'il cherche.

— Toi-même tu le sais : chercher à calmer Mage, c'est comme pisser dans un violon, pour reprendre une de ses expressions favorites. Quoi qu'il en soit, je n'ai vraisemblablement pas été assez claire avec lui tout à l'heure. Et je t'assure que s'il me cherche, il va me trouver.

— Hmm, méfie-toi, Judith. Actuellement, il cherche à te discréditer par le biais de Magalie. Il sait bien qu'il ne peut pas t'attaquer de front, alors il cherche ton talon d'Achille.

— Si c'est ça... il se met le doigt dans l'œil. Mage est tout sauf mon talon d'Achille !

— Soit !

— Ne t'inquiète pas ! Moi aussi, je le connais, le loustic !

— Si tu le dis... Bon, je vais y aller. Tu salueras Magalie.

Cette dernière était absorbée par les photos. L'une d'entre elles avait été prise dans le salon. Elle la regarda pendant un long moment, puis se mit à chercher quelque chose.

— Qu'est-ce que tu as encore perdu ? sourit le commandant.

— Moi, rien ! En revanche, il manque un truc, ici ! Jette un œil là-dessus.

Judith attrapa la photo et la contempla sans bien savoir quoi regarder.

— Oui. Et ?

— Tu vois sur la cheminée ? Le truc, là, qui ressemble à une coupe.

— Et alors ?

— Tu vois quelque chose sur la cheminée, toi ?

— Qu'est-ce que tu en conclus ?

— Je ne conclus rien, je constate simplement qu'elle n'est plus là !

— Bon, vous sortez ! J'aimerais faire mon travail avant que vous posiez vos sales pattes partout, dit l'un des hommes en blanc.

— On était justement sur le départ, chef !

En descendant les escaliers, les filles croisèrent Pierre et Yann.

— Tu es là, toi ? s'étonna Judith en voyant Pierre.

— Salut, Judith ! J'avais coupé mon portable. Je n'ai eu ton message qu'à 13 heures, sorry.

— Ne t'inquiète pas. Et puis, tu es censé être de repos, donc c'est à moi d'être désolée pour le désagrément. J'imagine que Yann t'a briefé... Du coup, je vous laisse vous occuper des voisins et des scellés.

— OK.

— On se rejoint au bureau dès que vous avez fini.

Les deux femmes arrivèrent au 36 quai des Orfèvres aux alentours de dix-sept heures trente. Elles s'étaient offert une pause déjeuner avant de retourner au bureau. En sortant de l'ascenseur, elles rencontrèrent Julien qui était l'un des chefs des six autres groupes de droit commun. Judith et lui avaient fait l'École Nationale Supérieure des Officiers de Police la même année. N'ayant pas intégré les mêmes services, ils s'étaient perdus de vue à la sortie de l'école. Julien était le premier à avoir intégré la crim. Ce ne fut que deux ans plus tard que Judith le rejoignit. Ils avaient été très complices lors de leur formation, c'est pourquoi, quand elle arriva dans le service, il la prit sous son aile, lui montra les ficelles et l'aida à trouver sa place au sein de l'équipe bien que, pour cela, elle n'eût sans doute besoin de personne. Ils avaient été baptisés « les deux Ju » par leurs collègues, car les deux officiers avaient pris pour habitude de se surnommer ainsi.

— Hey, Ju ! Ça va ? lança Julien.

— Bien, et toi ? L'affaire avance ?

— Disons que notre pyromane nous fait la vie dure. Salut, Magalie ! Bien ?

— Comme un lundi !

— Un bruit court dans le service...

— Ah oui ? s'enquit Judith.

— On raconte qu'il y a eu friction à midi avec Hugues et Vincent.

— Mais... c'est hallucinant, la vitesse où ça va ! s'étonna la jeune femme.

— Disons que tes exploits ne passent jamais inaperçus...

— Je m'en passerais bien, rétorqua-t-elle en s'éloignant. Bonne journée, Julien.

— Qui t'a parlé de ça ?

— C'est un pote de la scientifique qui m'a dit qu'elle l'avait mouché, façon... Mais rien de bien grave, rassure-toi. Ça m'a juste fait rire... Bon, dis-moi, ton affaire a l'air bien corsée. Deux meurtres le même jour !

— Comme tu dis, surtout qu'on est en sous-effectif... Le plus chiant, c'est que je vais devoir me coltiner Hugues et Vincent.

— Je peux rien pour toi sur ce coup, j'ai besoin de tous mes gars.

— Je sais, t'inquiète.

— Chez Hugues, il y a Valérie qui est un bon agent, tu peux lui faire confiance. J'ai eu l'occasion de bosser avec elle sur deux-trois dossiers. Sinon, Alexandre m'a fait bonne impression lors de l'affaire de la petite Élodie. Pour les autres... je ne peux rien dire.

— Merci pour les tuyaux. Et si tu boucles ton client, n'hésite pas à venir t'incruster au 304.

— Compte sur moi. Bon, je file, on m'attend et si je peux faire quelque chose...

— À plus, Ju !

Le 304 était le bureau du groupe que Judith supervisait. La pièce était spacieuse, haute de plafond, fonctionnelle et agréable à vivre de par la lumière que lui apportaient ses grandes fenêtres. Chaque agent jouissait d'un espace de travail confortable et d'un réseau informatique à la pointe de la technologie que beaucoup d'autres brigades leur enviaient.

Judith eut à peine le temps d'entrer dans le bureau que Magalie lui

sauta dessus.

— Il n'est pas ici !

— Pardon ?

— Mon portefeuille, mon badge et *tutti quanti* !

— Ah ? Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

— Ça saoule.

— C'est sans doute chez toi. Vu la tête que tu avais ce matin, ce ne serait pas étonnant... Ça va, Fab ?

— Tranquille ! Et avant toute chose, Berta veut te voir.

— Je m'en doutais. Bon, à tout de suite, je monte.

Elle ressortit aussi sec.

— Fait chier ! Tu me disais quoi, Fab ? reprit Magalie en feuilletant le rapport sur Jennifer Roger.

— D'après le rapport d'expertise sur l'empreinte de pompe, Mika conclut que notre gars doit peser entre 75 et 80 kilos, Il chausse du 42-43, cela nous donne une taille entre 1,75m, s'il est un peu enrobé et 1,90m, s'il a les os légers. Autant dire l'Occidental de base !

— C'est quoi, ça ? Un poil de babouin ?

— Ouais, j'ai vu ça tout à l'heure. On l'a trouvé sur le corps.

— C'est quoi, ce bordel ? Elle bossait dans un zoo ? s'étonna Magalie.

— Non, elle était monteuse. Elle avait 32 ans, pas de mec, d'après ses proches... une nana sans histoires !

— C'est toi qui as prévenu les parents ?

— Non, j'ai envoyé Pierre et Yann. D'ailleurs, ils devaient vous rejoindre.

— Ouais, on les a croisés. Ça vient d'où ce truc alors ?

— Aucune idée ! Mais c'est une piste. En tout cas, plus que l'empreinte ou les fibres jaunes et rouges. La bâche en plastique s'est vendue à des millions d'exemplaires ces trois derniers mois. Quant aux voisins... Ils ronflaient !

— Pour les fibres, y avait un tapis rouge et jaune chez elle. Ce qui confirmerait qu'elle a bien été assassinée là-bas ! Et pour l'autopsie ?

— On ne l'a pas encore reçue.

Judith gravit la trentaine de marches d'un pas léger et tonique, puis ralentit sa course en arrivant dans le couloir. Une fois devant le bureau de Jean-Pierre, elle frappa deux coups secs. La voix rauque du

commissaire divisionnaire lui ordonna d'entrer.

La pièce était spacieuse et bien agencée. Une grande bibliothèque chargée de livres de droit, de magazines de médecine légale et de dossiers datés et référencés, était adossée au mur à droite de la porte. Deux énormes fenêtres, derrière Jean-Pierre, offraient une vue imprenable sur les quais de Seine. La décoration était simple mais de bon goût. Les moulures et le parquet fraîchement ciré rappelaient à Judith l'appartement de son enfance dans le XVII^e, sauf qu'en guise de fleuve, elle avait une superbe vue sur les rails en partance de la gare Saint-Lazare.

— Tu voulais me voir ?

— Effectivement. Mais installe-toi, lui dit-il en lui indiquant le fauteuil en cuir. Je suis passé dans le XVIII^e quelque temps après toi. Hugues m'a dit qu'il s'agissait du même homme.

— Oui, ou des mêmes hommes.

— Qu'en penses-tu ?

— L'affaire se présente mal. Je pense que nous avons affaire à un ou des sacrés cinglés, et que ce n'est que le début.

— C'est ce que je pense aussi. Je veux que tu mettes en place une cellule spéciale pour cette affaire. Tu vas travailler avec le groupe de Hugues en alternance, mais c'est toi qui supervises.

— Tu plaisantes !

— Non !

— Écoute, tu sais bien qu'il y a incompatibilité professionnelle entre Hugues, Vincent et... nous... tous !

— C'est toi qui vas m'écouter, Judith. Vos incompatibilités, je m'en moque, je veux que le travail soit fait correctement et vite. Donc...

— Donc, tu vas te retrouver avec le service en feu. Donne-moi Valérie et Alexandre ; avec Marion qui revient demain, on devrait s'en sortir. Mais ne me colle pas Hugues dans les pattes.

— Est-ce que cela a quelque chose à voir avec l'accrochage de ce début d'après-midi ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, feignit le commandant.

— Cela n'a donc aucun rapport... Bien ! Tu peux disposer !

— Et pour Valérie et Alexandre ?

— Ils ont fini leur service à 16 heures. Tu les auras demain, puisque c'est ce que tu veux.

— Et là, il ne t'a pas étripée ? s'enquit Yann.

— J'aurais kiffé voir sa tête. Tu déchires, Magalie, s'amusa Pierre.

— Mais tu crois qu'on va se les taper sur l'affaire ? s'inquiéta Fabrice. J'ai déjà beaucoup de mal à cohabiter dans le même bâtiment... alors dans le même bureau, je risque...

— La bavure ! Moi dans le même bureau que ces deux abrutis, c'est la bavure assurée.

— En attendant, Mage, fais-toi un peu discrète car Berta vient de me questionner au sujet de ce midi, intervint Judith en entrant dans le bureau.

— Quoi, c'est monté jusqu'à lui ?

— Il semblerait, oui ! Donc, tu mets la pédale douce... Bien ! Vu qu'on est tous là, on va se faire un petit debrief avant de rentrer se reposer. Ça vous va ?

— Jude ? Ils vont nous coller Hugues ?

— Non, j'ai négocié. On aura Valérie et Alexandre en renfort. Ce qui signifie qu'on va devoir mettre les bouchées doubles, car on est clairement en sous-effectifs. Je ne veux donc pas vous entendre vous plaindre au sujet des horaires. On est bien d'accord ?

— De toute façon, c'est ça ou on se tape les deux guignols ? interrogea Fabrice.

— Exactement !

— Bon bah, on est d'accord !

— Très bien. Qu'est-ce que vous avez trouvé dans le XIV^e ?

— Rien, si ce n'est ce que vous avez vu. Comme d'hab, les voisins n'ont rien vu, rien entendu. Et Jennifer était une fille sans histoires, *a priori*.

— La scientifique a trouvé des traces papillaires, ils les envoient au Fichier Automatisé des Empreintes Digitales et nous tiennent au courant. À part l'horloge cassée, on n'a pas grand-chose.

— OK. Et toi Fab, de ton côté ?

— Eh bien, notre homme, si l'empreinte lui appartient, chausse du 42-43, pour 75-80 kilos, et doit mesurer entre 1,75m et 1,90m. Finalement, le seul truc qui tienne la route, c'est le poil de babouin qu'on a retrouvé dans la bâche.

— Un poil de babouin ? Comme l'animal ? s'enquit Judith.

— C'est ça ! Étrange, hein ?

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Sinon, autre chose ?

Il y eut un silence.

— Mage, tu leur as fait un topo ?

— Yep, vite fait. Vincent, le frigo, Jennifer, et le *modus operandi*...

— D'ailleurs, je suis peut-être idiot, intervint Pierre, mais au final, c'est quoi le mode opératoire vu qu'on est censé l'avoir ?

— Eh bien, il va essayer de reproduire tous les meurtres du film, tenta Yann.

— Pourquoi ? La gonzesse à Vincennes... C'est dans le film ? continua Pierre.

— Euh... Non !

— La nana, c'est peut-être un accident.

— Il y aurait pris goût et bim, il se transforme en serial killer ? Je ne pense pas ! rétorqua Fabrice.

— Je ne pense pas non plus, intervint Magalie, surtout que les deux meurtres s'enchevêtrent.

— Comment ça ? s'enquit Yann.

— Il a torturé ce pauvre Hans pendant un certain temps avant de réussir à lui faire péter la panse...

— Sachant que, d'après Franck, la mort de Jennifer remontait à quelque chose comme six heures, soit en plein milieu de la nuit, renchérit Judith, il est évident qu'il détenait les deux au même moment.

— Tu veux dire que ce malade courait deux lièvres à la fois ? s'étonna Pierre.

— À moins...

— Qu'ils ne soient deux ! Un pour Roger et un pour Hans ! finit Magalie.

— Merde ! s'écria Yann.

— Bienvenue aux States les gars, ironisa Fabrice. Cependant Pierre a raison, c'est quoi au juste le mode opératoire, si ce n'est pas une version encore plus glauque de *Seven* ?

Nul ne semblait pouvoir répondre à la question.

— Bon ! Ce qui est sûr, c'est qu'il ne va pas s'arrêter là. Il est sept heures et quart, je vous propose donc de rentrer, de bien dormir et on se retrouve demain à 8 heures. On briefe Marion et nos deux renforts. Surtout qu'avec les autopsies, on aura peut-être un angle d'attaque. Ça vous va ?

Magalie habitait un loft de 110 mètres carrés dans le XX^e, dans une

ruelle perpendiculaire à la rue de Bagnolet. Elle avait eu un coup de cœur pour cet arrondissement qui mêlait le popu au bobo. Derrière ses portes et ses façades passées et repassées, ce quartier cachait des jardins et des cours intérieures verdoyantes. Accoudées au cimetière du Père Lachaise, les impasses adjacentes étaient jonchées de petites maisons dissimulées par le lierre. À la mort de son père, fille unique et désormais orpheline, elle avait hérité d'une grosse somme d'argent. Près de quatre ans plus tard, elle le réinvestissait dans ce local. Il s'agissait à l'époque d'une vieille menuiserie qu'elle mit deux ans et demi à rendre habitable et qu'elle n'avait toujours pas fini de peaufiner. Elle avait tout retapé de ses petites mains et en éprouvait une grande fierté. Contrairement aux apparences, Magalie était quelqu'un de très perfectionniste, maniaque même. Elle pouvait passer des semaines sur un pied de table tant que celui-ci n'était pas identique à ce qu'elle s'était imaginé.

Son intérieur était soigné et de très bon goût. Très étonnant pour quelqu'un qui, vestimentairement parlant, était limité aux jeans, sweats, baskets et ne semblait pas réellement prendre soin de sa personne. Les trois-quarts des meubles étaient des objets de récupération, qu'elle avait restaurés ou détournés. Elle passait ses week-ends à chiner tout et n'importe quoi. Dans une casse, elle avait acheté pour cinq euros une machine à laver passée sous presse, formant ainsi un simili cube de cinquante centimètres. Après l'avoir dégraissée, briquée, lustrée et vernie, elle y vissa quatre grosses ventouses jaunes de plombier sur la partie supérieure de façon à pouvoir y poser une plaque de verre. Quatre roues de chariot en dessous et le tour était joué. Voilà une superbe table basse by Magalie Binet.

Une fois dans l'appartement, elle jeta ses clefs dans le vide-poches et se mit à retourner le salon à la recherche de son badge et de son portefeuille... Sans grand succès. Agacée, elle s'affala sur le canapé et fixa le plafond, espérant y trouver une réponse.

— Bon, réfléchis, chérie, où est-ce que tu as bien pu foutre ton portefeuille et ce satané badge ?

Magalie s'était endormie la lampe de chevet allumée, un volume de *Science et vie* à la main... Il était 5 h 40 lorsque son téléphone se mit à sonner. Sursautant, elle s'assit sur le lit et, lorsqu'elle vit son portable danser, elle se mit à bouillir.

— Allô ?

— Mage, debout ! Il semblerait qu'il y ait eu un autre assassinat. JP vient de m'appeler... Il a l'air furax !

— Attends, mais c'est fou ça ! Y a pas moyen de passer une nuit sans se faire saouler par le taf ? C'est quoi ce merdier, je veux dormir !

— Au 5 boulevard Montmartre, dans une demi-heure.

Judith raccrocha le téléphone, laissant, comme à son habitude, sa collègue s'époumoner.

Magalie envoya valdinguer son portable contre le mur. L'appareil, en toute logique, vola en éclats et finit en pièces détachées sur le plancher.

— Et merde ! Je croyais que c'était résistant, les Nokia ! Putain ! Il est six heures moins le quart ! Fait chier !

Elle se leva et alla dans la salle de bains, prit sa brosse à dents, la badigeonna de dentifrice, la fourra dans sa bouche, ressortit de la salle de bains, enfila un jean et un T-shirt froissé, retourna dans la salle de bains, cracha, puis se rinça. Elle se regarda dans le miroir et faillit le briser en voyant son épouvantable mine.

Après avoir fini de s'habiller, elle alla récupérer le portable, ou plutôt ce qu'il en restait, remonta les pièces, tenta de le rallumer et comprit qu'il n'y avait plus rien à faire. Même un massage cardiaque ne servirait à rien.

— Ça va me coûter bonbon, à force !

Une fois dans le salon, elle fouilla dans sa bibliothèque qui n'était en fait qu'une quinzaine de caisses à vin posées les unes sur les autres, et y trouva un portable encore dans son emballage. Elle le mit dans son sac à dos et sortit de l'appartement.

5 boulevard Montmartre, 6 h 25, Magalie gara sa moto, une superbe Laverda 1 000 cm³ JOTA de 1973 avec ses trois cylindres et ses 80 CV, auxquels s'ajoutait une élégance à vous couper le souffle. Elle était considérée par les initiés comme la plus belle moto de son époque. Magalie l'avait achetée lors de sa dernière année à l'école de police. La moto n'avait pas roulé depuis une bonne dizaine d'années, et son état était lamentable. La rouille avait commencé à ronger les chromes et bon nombre de pièces n'étaient plus en état de marche. Elle l'avait donc laissée pendant près de deux ans dans son garage sous une polaire et une bâche.

Un jour, alors qu'elle faisait une brocante dans l'Aisne, elle passa devant un corps de ferme où elle crut reconnaître une Laverda dans un état, cette fois-ci, épouvantable. Le réservoir était percé et rouillé à tel point que l'on ne devinait même plus la couleur d'origine. La jante avant était tordue comme si elle s'était fait rouler dessus par un tracteur, et les pneus... inexistantes. La moto était en lambeaux. Elle prit contact avec l'agriculteur, fit un tour vite fait de l'épave et négocia un prix avec l'homme qui ne comprenait pas bien comment quelqu'un, qui plus est une jeune fille de 27 ans, pouvait vouloir lui acheter une telle... chose, car le terme moto ne lui venait pas à l'esprit. Pour cent euros, elle acquit ce qu'elle disait être son rêve. Avec ses deux motos ou plutôt sa moto et demie, elle pourrait en retaper une et, qui sait, peut-être resterait-il même des pièces de rechange en cas de future panne. Et voilà le travail, une belle mécanique, un son qui vous réveille un mort, un moteur qui passe de 0 à 100 km/h en cinq secondes et son légendaire orange dit Laverda.

Devant l'entrée de l'immeuble, les policiers faisaient barrage. Elle tenta de leur expliquer le pourquoi du comment. Mais rien à faire, sans badge, pas de passage. Agacée, irritée, énervée, elle extirpa de son sac à dos le nouveau téléphone, et en arracha l'emballage tout en maudissant les agents qui la regardaient d'un air ahuri. Et d'un coup, d'un seul, se mit à hurler :

— Et merde, j'ai pas pris ma puce ! Mais c'est quoi cette journée pourrie ? J'en ai ma claque !

Elle se retourna vers l'un des flics et enchaîna :

— Écoute-moi bien, bonhomme. Ça fait plus d'une semaine et demie que je n'ai pas eu droit à plus de cinq heures de sommeil par nuit. Il est bien évident que tu t'en balances comme de l'an douze. Néanmoins, tu vas prendre ton talkie et tu vas appeler les gars là-haut et, une fois que tu auras quelqu'un, tu leur dis que le capitaine Binet, et j'ai bien dit CA-PI-TAI-NE, est en bas et que parce qu'un bleu fait du zèle, elle ne peut pas accéder à la scène de crime. Elle va donc bien tranquillement rentrer chez elle. Dormir ! Ça te va comme ça, tête de...

— Commandant Lagrange. Elle est avec moi, coupa Judith en montrant son badge aux officiers.

Magalie, surprise, se retourna.

— Tu n'es pas là-haut, toi ?

— Dois-je comprendre que ton badge n'était pas chez toi ?

Les deux femmes entrèrent dans le bureau où s'affairaient déjà l'identité ainsi que Franck, les traits tirés de fatigue.

— Salut, Franck ! lança Judith.

— Les filles, vous allez me faire le plaisir de mettre la main vite fait sur ce monsieur « Manque d'imagination ». Je ne suis pas payé au tarif horaire. Et toi, Magalie, tu t'es mise dans un sacré pétrin !

— Quoi ? Qu'est-ce que j'ai encore fait ? grogna le capitaine.

— Approchez... Vous allez vite comprendre.

Le crime avait eu lieu au quatrième étage d'un immeuble haussmannien des grands boulevards. M^e Réda Ryad, avocat d'affaires, avait installé ses bureaux dans ce superbe appartement de près de cent mètres carrés. À l'entrée, le bureau de l'assistante donnait sur un long couloir, à la gauche duquel il y avait une salle d'attente où des copies de grands maîtres tels Rubens, Van Gogh, Caravage ou encore Dali, ornaient les murs beiges. La corrélation entre ces œuvres n'était, à vrai dire, pas réellement évidente. Peut-être s'était-il dit en décorant la pièce de la sorte que cela démontrerait une grande ouverture d'esprit, ou encore une certaine passion pour le troisième art ? Quoi qu'il en soit le résultat était étrange pour ne pas dire pompeux.

En revanche, le bureau de notre victime, un beau carré de cinq mètres sur cinq avec ses deux grandes portes-fenêtres, était somptueusement aménagé. Le bureau, face à la porte et dos aux fenêtres, accueillait les visiteurs. Sur le mur de gauche, une cheminée en marbre noir, encadrée d'une énorme bibliothèque en ébène massif avec un fin liseré de peinture or, faisait face à de gros fauteuils en cuir capitonné couleur café, entre lesquels trônait une table basse en merisier d'une grande finesse, offrant à l'espace un côté accueillant et relaxant... Moins accueillant et relaxant, le cadavre du pauvre bougre qui gisait au pied du bureau.

Judith et Magalie s'avancèrent vers Franck. À ses pieds, le corps nu de l'avocat avait été posé sur un drapeau des États-Unis. Le buste avait reçu trois violents coups de hache. Ses yeux étaient écarquillés et son visage exprimait une peur glaciale. L'un des deux bras longeait le corps et l'autre était délicatement posé sur son ventre, avec dans sa main, entre le pouce et l'index, l'insigne de Magalie.

— Une explication, Magalie ? demanda Franck, alors que les yeux des deux femmes étaient devenus ronds comme des billes.

— Tu as déconné, Mage, murmura Judith.

— C'est quoi ce bordel ? Mais... Mais, c'est mon badge !

— Et en remerciement... Votre nouvel ami vous écrit des mots doux. Prenez des gants et jetez un œil à ça !

Franck sortit de sa mallette une enveloppe sous sachet plastique qu'il leur tendit. Judith s'en empara. Sur la lettre était inscrit : *À l'attention de Lagrange et Binet*. Elle ouvrit le courrier et en tira le contenu.

Sur une feuille blanche de format A4 étaient imprimées ces quelques lignes.

J'ai clairement préféré le livre au film.

Il y avait bien trop d'impasses dans l'adaptation.

N'est-ce d'ailleurs pas toujours le cas ?

Je vous laisse un peu respirer, que l'on puisse apprendre à se connaître.

Au plaisir.

— Mais d'où il connaît nos noms, ce connard ? souffla Magalie, alors que Judith fixait l'écrit, sidérée.

— En ayant votre badge en sa possession... Ça n'est plus un problème ! La vraie question, Binet, c'est : comment a-t-il eu votre insigne ? gronda Berta dans leur dos.

Les deux femmes se retournèrent aussi sec, surprises par l'intrusion, puis se figèrent devant leur supérieur.

— J'attends une réponse, Binet, et que ça saute !

Magalie serra les dents et sentit ses nerfs lâcher à tel point que ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites. Le souffle court et les idées embrumées, elle n'entendait plus rien. Le bourdonnement dans sa tête ne cessait de s'amplifier. Droite comme un I, les poings serrés, elle fixait la cravate à grosses rayures noires et grises de Berta et sombrait dans un état semi-conscient.

— Elle l'a perdu hier dans la journée, intervint sa collègue, volant à son secours.

— Je m'adressais à Binet, Judith ! Binet ? Capitaine ? Une réponse ! Tout de suite ! vociféra le divisionnaire.

La tension était palpable. Tous s'étaient arrêtés net... Un ange

passa... Franck regardait ses pieds. Judith fixait Magalie. Depuis qu'elles faisaient équipe, jamais elle ne l'avait vue dans un tel état : là, immobile, les yeux rivés devant elle, ne semblant plus respirer.

Ne voyant aucune réaction, Berta fit un pas vers son capitaine et, en claquant des doigts devant ses yeux, se remit à hurler.

— Une explication, Binet ! Je veux une explication !

Cela eut le mérite de sortir Magalie de sa torpeur. Elle leva les yeux et regarda Berta fixement. Et, alors que tous s'attendaient à ce qu'elle aussi se mette à brailler... d'une voix franche et posée, elle embraya :

— Je crains, monsieur, de n'avoir aucune explication valable à vous offrir. J'ai, hier dans l'après-midi, constaté que je n'avais ni mon porte-cartes ni mon insigne. Me connaissant un peu tête en l'air, je me suis alors dit que j'avais dû l'oublier au bureau ou à mon domicile. Ce n'est visiblement pas le cas. Pour le reste... Je ne peux rien vous dire de plus !

Judith n'en revenait pas.

— Je dois donc me contenter d'aussi peu ?

— Je le crains, monsieur le divisionnaire.

— Pour votre badge, je sais où le trouver ! Donnez-moi votre arme de service. Et foutez-moi le camp d'ici ! Vous êtes suspendue jusqu'à nouvel ordre !

— Jean-Pierre, tu ne peux pas faire ça ! intervint Judith. Ça aurait pu m'arriver !

— Si, je le peux ! Et ce n'est pas à toi que c'est arrivé ! Votre arme, Binet !

Tout en regardant fixement son supérieur, Magalie décrocha le holster de sa ceinture et le lui tendit.

— Jean-Pierre, tu fais une énorme connerie, là ! ajouta Judith.

Mais Magalie ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase et s'empressa de prendre la porte.

La pièce fut plongée dans un silence de mort, sans mauvais jeu de mot. Ce fut Franck qui, après un lourd moment, le rompit.

— Bon ! On embarque le corps au labo. Je vous sors tout ça au plus vite. Mais je ne fais pas de miracles. Trois cadavres, ça prend du temps ! s'excusa-t-il alors que tous se remettaient au travail.

— Puis-je te parler, Jean-Pierre ?

— Je serai à mon bureau dans deux heures. Je t'y attends. Je te

dirai alors qui je t'envoie pour remplacer Binet.

Laissant son commandant figé, il sortit d'un pas décidé.

— Écoute-moi, Judith, intervint Franck. Trois meurtres en vingt-quatre heures... je n'ai jamais vu ça de toute ma pauvre carrière. On n'est pas aux États-Unis ici ! On n'a pas la culture du serial killer... Ce malade s'est attaqué à Magalie, avec une facilité assez déconcertante. Fais très attention à toi, car tu pourrais être la prochaine, ou n'importe qui de ton groupe.

Magalie s'était assoupie sur son canapé. Dans la chaîne, *Le Fil* de Camille tournait en boucle, lorsque quelqu'un frappa à la porte. D'un bond, elle se leva. Il lui fallut quelques secondes avant de réaliser où elle se trouvait. Une fois ses idées en place, elle alla ouvrir la porte d'un pas nonchalant.

— Cool, t'es là ! se réjouit Thierry. Je t'ai appelée hier, mais tu n'as pas répondu, et depuis ce matin, je tombe constamment sur ta messagerie. Je commençais presque à m'inquiéter !

— Ah ouais ! J'ai explosé mon téléphone et j'ai oublié de remettre la puce dans le nouveau... Désolée, je n'ai pas eu le temps de te rappeler hier. Il est quelle heure ? Entre donc.

— Dix heures et quart. Tu as une toute petite mine ! Ça va ?

Magalie se jeta dans ses bras et l'embrassa langoureusement.

— Waouh ! Qu'est-ce qui me vaut ce plaisir ?

— C'est cool que tu sois là.

Ils s'installèrent sur le canapé.

— Bon, si tu me racontais ? Vu que j'étais un peu inquiet, je me suis permis d'appeler au travail...

— Au mien ? Tu as appelé le taf ?

— Je sais ! Mais tu n'as qu'à répondre ! Hier, tu pars à l'aube sans rien me dire et tu ne me réponds pas quand j'appelle...

— Oh ! T'es trop mignon quand t'es inquiet ! sourit-elle en lui caressant le visage.

— Parce qu'en plus, ça te fait rire ! répliqua-t-il. J'ai appelé et je suis tombé sur ta collègue.

— Jude ?

— Ouais ! Elle est super-sympa d'ailleurs !

— Pourquoi, tu en doutais ?

— C'est elle qui m'a dit qu'aujourd'hui, tu ne travaillais pas. Et

donc me voilà. Et elle m'a aussi dit qu'il fallait que tu l'appelles parce qu'elle non plus n'arrivait pas à te joindre.

— Elle t'a dit ça ?

— Oui.

— Ah ! Elle aussi est mignonne, ironisa-t-elle.

— Pourquoi ? C'est quoi, l'histoire ?

— L'histoire, c'est que ce matin, je me suis tout bêtement fait virer !

— Hein ?

— J'ai pas envie d'en parler ! En revanche, j'ai bien envie de toi ! dit-elle en lui déboutonnant sa chemise.

Judith entra dans le bureau, referma la porte derrière elle et s'installa dans le fauteuil face à Berta qui, le nez dans un dossier, la laissa poireauter.

— Bon ! On peut l'avoir, cette discussion ? Ou tu vas encore me demander de repasser dans trois heures ? lança-t-elle, agacée.

— On frappe avant d'entrer !

Sans se démonter, elle frappa deux coups sur le bureau, si violemment que le pot à stylos se renversa.

— Ça, c'est fait ! On peut y aller, maintenant ?

Jean-Pierre releva la tête, ferma le dossier et remplaça les stylos très calmement.

— Oui. On peut.

— C'était une mauvaise blague, ce que tu nous as fait ce matin ?

— Pas vraiment, non !

— Donc tu comptes réellement suspendre Magalie ?

— Judith ! On a retrouvé son badge sur un mort ! Un capitaine qui égare son insigne sur un macchabée ! Tu veux que je fasse quoi, avec ça ?

— Que tu ne fasses pas ce que ce malade te demande de faire !

— Je n'ai malheureusement pas le choix ! Et puis, ça lui apprendra !

— Eh bien, voilà ! C'est ça ! Tu ne peux pas encadrer Magalie parce qu'elle te résiste et qu'elle ne te fait pas de courbettes chaque fois qu'elle te voit. Il est là, le vrai problème, Jean-Pierre !

— Qu'insinues-tu, Judith ? gronda Berta.

— Je n'insinue rien ! Je constate ! Tu nous colles sur cette affaire

parce que tes seuls dispos sont des incapables. Et derrière ça ? Tu suspends Magalie ! Tu te fous de moi ! Et puis là, tu vas me coller qui ?

— Justement, je l'ai prévenu. Vincent va t'épauler.

Le commandant se leva et, sans piper mot, enleva le Glock de son étui, le déposa sur le bureau, et fit de même avec son insigne.

— Judith ! Qu'est-ce que tu fais ?

— Je t'avais prévenu, Jean-Pierre ! Tu touches à Mage ou à n'importe qui du groupe, je ne reste pas les bras croisés. Alors maintenant, amuse-toi bien avec ton équipe de bras cassés.

Elle sortit du bureau sans laisser à Berta le droit de réponse. Elle dévala l'escalier quatre à quatre, s'engouffra dans le couloir où elle croisa Hugues qui lui adressa un sourire narquois. Et c'est en le foudroyant du regard qu'elle faillit arracher la clenche de la porte du 304. Son entrée fut fracassante et remarquée. Marion, Valérie et Alexandre se regardèrent, intrigués.

— Y a un souci ? s'enquit Marion.

— Plus de soucis, je rentre chez moi ! Ton week-end s'est bien passé ?

— Comment ça, tu rentres chez toi ? Et puis où est le reste du groupe ?

— Les gars sont chez l'avocat qui s'est fait tuer cette nuit. Mage doit être en train de jouer aux fléchettes sur le portrait de JP. Et moi... Moi... Je vais la rejoindre !

Judith s'était emparée d'un sac de sport qu'elle remplissait de quelques objets personnels, sous les regards ahuris des trois agents.

— Bon, ça te dit de m'expliquer ce qui se passe ? insista Marion alors que les deux autres se faisaient tout petits.

Soudain, quelqu'un frappa trois coups secs à la porte. Après quelques secondes de silence, c'est Marion qui, agacée, ordonna à l'intrus d'entrer. Berta poussa la porte du bureau et salua ses agents qui s'empressèrent de lui rendre la politesse.

— Bon sang ! Qu'est-ce que tu me fais, Judith ?

Il n'eut pour réponse à sa question qu'un lourd silence.

— As-tu fini ? reprit-il.

— Je crois que tu n'as pas bien saisi ce qu'il se passe, JP. Alors, pour être plus claire : ne compte plus sur moi !

— Peut-on en discuter calmement dans mon bureau ? dit-il, gêné

par la tournure que prenait la discussion.

— Je ne pense pas, non !

Les trois agents ne savaient plus où se mettre. Marion restait là, plantée en plein milieu de la pièce, alors que les deux autres s'étaient très discrètement écartés et s'apprêtaient à sortir sans demander leur reste.

— Mais enfin, Judith ! Tu fais quoi, là ?

— Pour reprendre tes expressions et tes intonations favorites, JP, la question n'est pas : « Judith, tu fais quoi, là ? » Mais plutôt : « Berta, vous faites quoi, là ? » Tu pensais réellement que j'accepterais de bosser avec l'un de ces deux débiles ? J'ai une fille qui a déjà perdu son père en service. Tu veux réellement être celui qui lui expliquera que sa mère y est passée parce que tu n'embauches que de sombres crétins !

— Je n'ai personne sous la main, Judith !

— Si tu ne t'amusais pas à les suspendre, tu en aurais, des personnes sous la main.

— Ce n'est pas si simple. J'ai des gens au-dessus de moi. Et je vous avais prévenues, Trapani est un enfoiré, il ne laissera jamais passer cette bévée !

— La hiérarchie, je m'en tape ! Je te parle de ma sécurité et de celle de mes collaborateurs.

Marion restait silencieusement immobile comme si elle craignait que, en bougeant, quelqu'un la remarque. Valérie et Alexandre, quant à eux, avaient pris la tangente.

— Tu fréquentes trop Binet, regarde tes réactions. À l'époque, tu ne te serais jamais adressée à un supérieur de la sorte.

— À l'époque, aucun de mes supérieurs ne m'a obligée à lui parler de la sorte, comme tu dis ! Et merci de laisser Magalie hors de ça ! Maintenant excuse-moi, mais ça fait deux semaines que je n'ai pas passé plus d'un quart d'heure avec ma fille, alors...

Judith bouscula Berta pour sortir du bureau, mais celui-ci lui attrapa le bras.

— Je te paye un café. Accepte !

En se dégageant d'un coup sec et sans s'arrêter, elle lui fit comprendre qu'elle resterait cinq minutes au Soleil.

Marion se retrouva en tête-à-tête avec Berta, ce dont elle se serait bien passée. Elle ne trouva rien de mieux que de lui sourire bêtement.

Mais le commissaire, lui, ne souriait pas. Il tourna les talons et disparut dans le couloir.

Le Soleil d'Or était la brasserie du coin où tous les flics avaient pour habitude de commencer ou finir leur service. De par sa situation géographique, on pouvait aussi bien y croiser des juges, des avocats ou encore des touristes dégustant des glaces Berthillon, une fois l'île de la Cité visitée.

Judith s'installa au comptoir et commanda un café à Marco qui était devenu, au fil des années, un ami, toujours prêt à pousser la plaisanterie. Il était près de 11 heures, la brasserie ne comptait que quelques clients lisant la presse du jour. Marc n'insista pas pour engager la conversation, car en un regard, il comprit que ce n'était pas le jour. Et quand il vit le grand commissaire franchir le seuil, il trouva une bonne raison pour filer en salle donner un coup de main à son collègue.

— Bon, tu veux quoi, alors ?

— Ce que je veux Jean-Pierre, c'est Magalie !

— Mais comment veux-tu que j'explique au préfet et à Trapani que je réintègre une personne qui laisse traîner ses insignes sur des cadavres ?

— Tout bêtement !

— Tout bêtement ? Mais tu te moques de moi !

— Jean-Pierre, tu te doutes bien que Mage n'y est pour rien. Alors, au lieu d'enfoncer tes officiers, tu ferais peut-être mieux de les soutenir. Surtout qu'effectivement l'insigne de Magalie a été retrouvé sur le macchabée et que la vraie question, c'est : comment ?

— Et comment crois-tu que cela soit arrivé ?

— J'en sais rien, et Mage non plus, *a priori*. Tout ce que je sais, c'est qu'hier après-midi, elle ne l'avait déjà plus.

— Et ?

— On a été mis sur cette affaire, hier matin. Comment le gars sait que nous avons le dossier alors que Magalie, elle-même, ne le savait pas ? Je te signale qu'on est censés être de repos !

— Tu insinues que c'est quelqu'un du service ? réalisa-t-il, outré.

— Bien sûr que non ! Je n'insinue rien. Je m'interroge. Je n'ai pas quitté Magalie une seconde, hier matin. Une chose est claire, notre homme est extrêmement bien informé.

— Qu'en dit Binet ?

— Binet, elle ne dit rien ! Depuis que tu l'as virée, je n'arrive pas à la joindre.

— Bien ! Arrange-toi pour la retrouver. Je m'occupe du reste. Mais plus de conneries, car c'est ma carrière que je joue.

— Ta carrière n'est pas ma première préoccupation, là, tout de suite.

— Ça, je crois l'avoir saisi. Tiens, n'oublie pas ça ! dit-il en lui tendant son arme et son badge.

Magalie était endormie sur le canapé aux côtés de Thierry qui lui caressait délicatement les cheveux en fixant le plafond d'un air béat. Petit à petit, elle s'arrachait aux bras de Morphée. Thierry l'embrassa sur le front. La douceur du baiser lui dessina un sourire sur les lèvres.

— Bien dormi ?

— Oui. Quelle heure est-il ?

— Midi et des bananes.

— Faut que je me lève.

— Pour quoi faire ? Je croyais que tu ne devais plus travailler ?

— Ouais, mais bon, l'autre enflure a quand même mon portefeuille.

— Comment ça, il a ton portefeuille ?

— Je te l'ai dit, tout à l'heure. Il m'a pris mon badge et mon portefeuille.

— Ah non ! Tu m'avais parlé de ton badge seulement ! Effectivement, c'est embêtant. Mais comment il s'est démerdé ?

— J'ai une petite idée sur le sujet.

— Tu sais qui c'est ? s'étonna-t-il.

— Non ! Mais la seule explication que je vois, c'est que ce soit le mec qui m'a renversé le café dessus.

— Hein ? Quelqu'un t'a renversé un café dessus ? reprit-il de plus en plus surpris.

— Le fait est que je suis sûre que j'avais mon portefeuille, hier matin. J'ai payé un café à Jude. Et j'avais oublié mais, en montant au bureau, je me suis acheté la presse. Donc, il m'a forcément pris le badge et le portefeuille entre le bureau et le disquaire. Il ne reste donc que ce gars.

— Et tu comptes faire comment pour le retrouver, ton gars ?

— Je n'y ai pas encore réellement réfléchi ! Bon ! Allez, go ! dit-

elle en se levant. Je vais prendre une douche.

Elle l'embrassa et s'engouffra dans le couloir.

Judith frappa à la porte. De l'autre côté, une voix masculine lui répondit. Surprise, elle dégrafa le bouton de son holster et garda la main sur l'arme. Elle fut étonnée de voir apparaître dans l'encadrement de la porte un jeune homme d'une trentaine d'années... en caleçon. Elle recouvrit aussi sec l'arme. Le garçon faisait un bon mètre quatre-vingts. Il était brun et avait de superbes billes vertes en guise d'yeux. Émeraudes qui juraient avec son teint blafard. Sa barbe de deux jours et ses cheveux soigneusement ébouriffés le vieillissaient et lui donnaient un style branchouille.

— Bonjour ! dit-il.

— Bonjour ! Magalie est-elle là ?

— Euh... oui ! Sous la douche.

— Ah ! Bien ! dit Judith un peu embarrassée par la situation. On s'est eus au téléphone ce matin, me semble-t-il.

— Oh ! Vous êtes Judith. Enchanté. Thierry... Voulez-vous entrer ?

— Si cela ne vous dérange pas.

— Pas du tout, je vous en prie.

Ils entrèrent dans le loft. Thierry attrapa son pantalon, le passa, et se mit à la recherche de sa chemise.

— Désolé pour l'accueil, je me reposais un peu. Mag ne devrait plus tarder. Voulez-vous un café ou un truc de ce genre ?

— Non, merci. On peut se tutoyer. Ce sera plus simple.

— Oui, cool.

— Si c'est ta chemise que tu cherches, je crois qu'elle est là, dit Judith en lui indiquant le fauteuil en vieux cuir.

— Merci.

Il la récupéra et s'empressa de l'enfiler.

Judith, gênée, ne savait pas bien où se mettre.

— Mag m'a raconté vite fait qu'elle s'était fait mettre à pied ce matin, dit-il pour engager la conversation.

— Oui. Enfin rien de bien méchant. D'ailleurs, ce n'est plus d'actualité, répondit-elle, laissant traîner son regard çà et là.

— Ah bon ?

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Euh... On ne se fréquente réellement que depuis trois, quatre

semaines. Sinon, on s'est rencontrés, il y a quelque chose comme trois mois.

— Et que faites-vous ?

— Pardon ? dit-il surpris.

— Dans la vie ?

— Ah ! Je croyais qu'on se tutoyait. Comme métier, vous voulez dire ? Eh bien, j'ai fait des études de lettres et de journalisme à Lille. Actuellement, j'écris des piges à droite à gauche. En espérant des jours meilleurs. Et pourquoi pas un livre ? Qui sait ?

— Tu es... journaliste ? dit-elle surprise et soudainement méfiante.

— Oui, je sais, la police et les journalistes ne font pas bon ménage. D'ailleurs, je dois encore ramer avec Mag pour qu'elle me fasse confiance. Mais sachez que je ne suis pas de ceux prêts à tout pour avoir un papier. Et il est bien clair que ce que me raconte Magalie ne sort pas de ma petite tête, plaيدا-t-il. Je vais voir où elle en est, et la prévenir de votre visite.

Il s'engouffra dans le couloir sans crier gare et en ressortit au bras de Magalie.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Désolée de débarquer comme ça, mais tu ne réponds pas au téléphone.

— Ah ! J'ai encore oublié de mettre ma puce dans le téléphone.

Thierry s'empressa d'enfiler sa veste, prit son sac et lâcha un baiser sur la joue de sa dulcinée en lui murmurant qu'il l'appellerait dans la soirée. Il fit un signe de tête à Judith et sortit de l'appartement. Magalie récupéra le portable, y plaça sa carte SIM et l'alluma.

— Bon alors ? Il se passe quoi ? Berta veut ma tête ?

— Mets ton blouson, je t'expliquerai ça en route !

Au 304, tous s'affairaient. Fabrice avait pris la direction de l'enquête en attendant le retour de Judith. Marion, fraîchement arrivée, tentait d'établir un quelconque lien entre les trois victimes. Alexandre et Valérie s'occupaient de recenser les affaires en cours de l'avocat, espérant y trouver un mobile. Ils étaient pour cela aidés par l'assistante de la victime qui, malgré toute la bonne volonté du monde, ne parvenait pas à se concentrer.

— Comment peut-on commettre des actes aussi terribles ? demanda-t-elle pour la énième fois. M^e Ryad était si gent...

— Gentil ! C'est pourquoi il nous faut être efficaces et concentrés. Allez, un petit effort, s'il vous plaît mademoiselle, supplia Alexandre ne sachant plus comment accélérer le mouvement.

Le résultat ne fut pas très probant.

Yann était occupé à disposer les divers éléments des trois meurtres sur le tableau magnétique. Les photos et rapports affichés offraient au bureau une décoration bien macabre. Fabrice lisait le rapport d'autopsie de Ray Hans, sans aucune surprise. Le *modus operandi* était effectivement identique à celui de la victime de la gourmandise dans le célèbre film de Fincher.

La vieille horloge accrochée au-dessus de la porte affichait 14 h 32 quand Judith et Magalie firent leur entrée.

— Salut tout le monde ! lança Judith.

— Content de te revoir, patron. C'est pas que j'aime pas diriger. Mais je préfère commencer par une affaire un peu moins casse-gueule, si ça t'embête pas trop, ironisa Fabrice.

— Alors, Mag, tu es de retour ? s'enquit Marion qui s'était levée pour lui faire la bise. J'ai appris tes folles aventures à mes dépens.

— Aïe ! Désolée pour ce matin, Marion, mais JP m'a énervée, s'excusa Judith.

— Pas de souci ! Et puis je ne pense pas avoir l'occasion de revoir Berta se faire moucher comme ça un jour !

— Quoi ? Tu as mouché JP ? s'étonna Magalie.

— *No comment !* J'espère que vous avez fait un bon accueil à Alexandre et Valérie, dit Judith, changeant de conversation.

Marion, d'un signe de main, proposait à Magalie de patienter car elle comptait bien lui donner les détails croustillants.

— Des plus chaleureux, sourit Valérie.

— Bien ! Je ne vois pas Pierre ?

— Je l'ai envoyé enquêter de plus près sur l'entourage de Roger. D'après les études de nos confrères ricains, les premières victimes de serial killers connaissent souvent leurs bourreaux.

— Bien vu ! Et pour le reste ? Vous en êtes où ?

Fabrice exposa les nouveaux éléments du dossier à ses deux collègues. Alexandre raccompagna l'assistante juridique. Après avoir refermé la porte derrière elle, il s'attrapa les cheveux et mima se les arracher.

— Ce n'est pas facile tous les jours ! ironisa Yann.

— Comme tu dis ! Et maintenant, quelle corvée allez-vous nous donner ?

— Désolé, Alexandre ! Mais je ne pouvais pas savoir qu'elle serait si...

— Gnganngan ? Qui aurait pu ? T'inquiète Fabrice, je saurai me venger, dit-il en rejoignant son bureau provisoire.

— OK, à charge de revanche !

— Bien, maintenant que l'on est entre nous, on va essayer de se construire un plan d'attaque, proposa Judith.

Les inspecteurs se regroupèrent devant le tableau soigneusement constitué par Yann.

— Alors, on récapitule... Au final, qu'est-ce qu'on a ?

— Trois macchabées ! railla Magalie.

— Mais encore ?

— Eh bien pas grand-chose, si on considère que tout ce qu'on a, c'est ce qu'il a bien voulu nous donner ! lança Yann dépit.

— Au moins, on connaît son, ou leur, mode opératoire, renchérit Fab.

— Comment ça ? interrogea Valérie.

— Il semblerait qu'il calque des scènes de films. Ou plutôt des meurtres de films, enfin d'après le mot qu'il vous a laissé.

— C'est vrai ça ! J'avais zappé le mot doux de cet enfoiré ! se remémora Magalie en relevant la tête du rapport d'autopsie de Jennifer Roger. Ce qui veut donc dire que le premier assassinat est aussi tiré d'un film.

— Donc, on a *Seven*... Pour l'avocat, quelqu'un a une idée ? interrogea Judith.

Tous se regardèrent dans le blanc des yeux sans pouvoir apporter de réponse.

— Voilà notre première mission : trouver les films références ; avec un peu de chance, il y aura un lien.

— On peut toujours rêver, intervint Alexandre. Imaginez un peu, le même ingé son pour les trois. Et hop, c'est notre homme, ironisa-t-il. Sans compter que *Seven* n'est pas un film français.

— Qui ne tente rien n'a rien. Qui veut s'occuper de ça ?

— Moi, ça me dit bien ! lança Yann en levant la main.

— Je peux te filer un coup de main, lui dit Valérie.

— C'est bon pour vous deux alors. Ensuite, qu'est-ce qu'on a

d'autre ?

— Y a le poil de babouin, intervint Magalie en tapotant le rapport d'autopsie. Tout le monde semble trouver ça normal qu'il y ait un poil de babouin sur Roger, ou c'est moi qui ai loupé quelque chose ?

— Avec Yann, on s'est renseignés sur les diverses personnes ayant accès à des singes à Paris, intervint Marion. Il y a les vétos, notamment ceux des zoos et des animaleries, après y a les taxidermistes, et enfin, et là, ça nous a sévèrement découragés, toute personne s'étant payé un safari ou je ne sais quoi dans ce genre !

— OK, je te laisse creuser cette piste, proposa Judith. Tu embarques Alex avec toi. Ça vous va ?

— C'est bon pour moi, dit Alexandre.

Soudain la porte du bureau s'ouvrit.

— On t'a jamais appris à frapper, tête de nœud ? murmura Magalie.

— Hugues ? Mais que nous vaut ce plaisir ? s'enquit Judith en lui tournant le dos, ce qu'il prit pour une invitation.

Il entra donc dans le bureau, armé d'un sourire moqueur.

— Je venais aux nouvelles, et surtout vérifier que vous preniez bien soin de mes brebis.

— Pourquoi en douterais-tu ?

— Disons que, connaissant tes pratiques et surtout celles de tes pitbulls, dit-il en fixant Magalie d'un air suffisant, je préfère m'assurer que tout se passe bien.

Celle-ci fit mine de ne pas s'offusquer bien que, en son for intérieur, la pression soit passée de 10 à 100 bars en deux secondes.

— Ça va, c'est cool boss, intervint Alexandre pour détendre l'atmosphère.

Alors que Valérie, comme gênée par l'attitude de son supérieur, confirmait d'un hochement de tête orné d'un splendide sourire.

— Nos pratiques sont peut-être douteuses, mais on a la chance d'avoir eu des parents qui nous ont appris les bonnes manières ! riposta Marion, agacée par les attaques du commandant.

D'un simple regard, Judith imposa le silence à ses agents. Elle se retourna vers Hugues et, avec son plus beau sourire, reprit :

— Tu vois ! Il semblerait que tu te sois inquiété pour rien.

— Hmm ! OK ! Eh bien, bonne journée à vous alors, et pourvu qu'elle ne soit pas trop longue, dit-il, content de lui. Allez...

— Une dernière petite chose, Hugues, le pria Judith.

— Oui.

— Dis-moi, tu n'aurais pas été en contact avec la première victime ? Celle du bois de Vincennes.

— Non, s'étonna-t-il en lui refaisant face. Pourquoi ?

— Oh... Pour rien... C'est juste qu'on a retrouvé un poil de babouin sur le corps et, à part toi, je ne vois pas bien, railla-t-elle en se tapotant le menton de l'index.

Magalie, Fabrice, Marion et Yann éclatèrent de rire. Valérie et Alexandre, ne sachant pas bien quel comportement adopter, se figèrent pour ne rien laisser paraître.

— Deux-zéro, balle au centre ! s'écria Magalie victorieuse.

Hugues devint rouge piment. Il fit volte-face et faillit arracher la porte en la claquant derrière lui. Un peu embarrassée, Judith s'adressa à Alexandre et Valérie.

— Désolée de vous avoir mis en porte-à-faux, mais je ne peux pas le laisser attaquer mes agents sans réagir. Et puis, comme dit le proverbe : On peut rire de tout », minauda-t-elle.

— Ça va, dit Alexandre.

— Et puis, il faut avouer qu'elle était bien placée. Ça aurait été dommage de s'en priver, ajouta Valérie.

— Elle était spectaculaire, tu veux dire ! corrigea Magalie qui avait du mal à s'en remettre.

— Trêve de plaisanteries. On y retourne ! lança le commandant. Alex, Marion, Valérie et Yann, vous savez ce que vous avez à faire. Quant à Magalie...

— Non ! Moi, je suis déjà sur un truc.

— Ah ?

— Je veux retrouver mon copain pickpocket.

— Et tu comptes t'y prendre comment ? s'enquit Fabrice.

— Avec ça ! dit-elle, lui montrant les photos prises par la scientifique rue Myrha.

— OK, sinon fais un portrait-robot, proposa Judith.

— C'est prévu ! Si je ne le trouve pas là-dedans, je demanderai à Yann un coup de main.

— OK ! Eh bien, il ne reste plus que toi et moi, Fabrice. Alors qu'est-ce qu'on va faire, nous ?

— Moi, je te propose d'aller boire un p'tit canon.

— Ouais, y a ça ou on reprend les rapports un à un.

— J'aurai au moins le mérite d'avoir essayé. Allez, va pour les rapports, mais je les potasse depuis ce matin et je ne vois rien d'intéressant.

— Disons que deux paires d'yeux valent mieux qu'une.

Tous se mirent au travail. On entendait les chuchotements des divers binômes. Seule Mage était silencieuse, tranquillement installée à son bureau, explorant les photos à la loupe. C'était là une scène assez rare. Magalie était réputée pour ne pas pouvoir tenir en place plus de deux secondes. Déjà, en primaire, ses professeurs la taxaient d'élève instable, dispersée et bavarde. Il lui fallait du mouvement, de l'action. Elle possédait néanmoins une capacité d'analyse hors du commun que beaucoup lui enviaient. Mais il lui fallait être au centre des débats et de l'action, ce qui lui valait bon nombre d'ennuis.

— Ça y est, je l'ai, cette enflure ! s'écria-t-elle brusquement, faisant sursauter Valérie.

— T'inquiète ! Tu t'y habitueras, à force, lança Yann à l'adresse de sa comparse.

— OK, mais la prochaine fois en sourdine Mag, tu vas finir par nous péter les tympanes, grogna Fabrice.

Judith se leva et rejoignit Magalie qui lui indiqua l'homme sur la photo.

— C'est ce gars-là ? Il a pas l'air bien méchant.

Marion et Alexandre s'étaient levés et s'habillaient.

— Vous nous quittez ? s'enquit Fabrice.

— Je n'en peux plus de ta collègue, sourit Alexandre.

Magalie lui mima une bise.

— On a rendez-vous avec les véto du zoo de Vincennes. On s'est dit : autant commencer par là.

— OK ! On vous revoit ? sonda Judith.

— J'en sais rien, il est 4 heures... ça dépendra de ce qu'on trouve.

— Sinon, demain à 8 heures.

— À moins que, d'ici là, on retrouve l'arme de Magalie dans la main d'un macchabée, s'amusa à nouveau Alexandre.

— Ha, ha ! T'en as d'autres, comme ça ?

— Ça va, je plaisante ! Qui aime bien, châtie bien ! Et puis on peut rire de tout, il semblerait.

— Alors à demain, si jamais..., dit Marion en tirant Alexandre par

le bras.

Les deux lieutenants sortirent de la pièce sous le regard assassin de Magalie. Judith attrapa la photo et la regarda, perplexe.

— C'est lui, j'en suis sûre ! Je vais demander un agrandissement et le comparer à nos fichiers et puis lancer un avis de recherche.

— Il prend de gros risques. Il s'est laissé photographier. C'est absurde !

— Il n'est peut-être pas si malin qu'il le croit.

Finalement, trois meurtres en vingt-quatre heures, c'est facile. On est sur le premier, ça lui laisse le temps de s'occuper du deuxième. On a à peine le dossier dans les mains ! Que veux-tu qu'on fasse ? Il nous prend de court. Et ainsi de suite. Dans la précipitation, il a fait une boulette...

— Tu oublies qu'il choisit ses victimes. Il a mis plus de six heures à tuer Hans, d'après Franck. Et puis la mise en scène, ça prend du temps ça aussi. Il est très organisé, et très patient. Cette erreur ne cadre pas avec le personnage.

— Tu crois qu'il l'a fait exprès ? De se faire prendre en photo, je veux dire ? s'étonna Fabrice.

— En tout cas, je ne le crois pas capable d'une telle bétise. Il ne faut surtout pas faire l'erreur de le sous-estimer. Je te rappelle qu'il a placé l'insigne de Mage sur l'avocat. Et ça, c'est quand même bien balèze.

— Hmm ! C'est sûr ! Il a peut-être payé quelqu'un pour me subtiliser le badge. Comme ça, pas de souci !

— Ouais, il aurait engagé ce gars-là ! Ça se tient ! La question est : pourquoi ton badge ? Qu'est-ce qu'il te veut ? s'inquiéta Fabrice.

— Il veut jouer. Cet enfoiré ne devait pas avoir beaucoup de potes à l'école ! Je scanne la photo et je lance un avis de recherche.

Il était près de 17 heures quand Pierre entra dans le bureau, trempé de la tête aux pieds.

— La pêche a été bonne ? ironisa Fabrice.

— Ha, ha ! gronda le jeune lieutenant. J'aimerais t'y voir, toi !

— Bon, allez ! Dis-nous tout.

— Le déluge, voilà tout.

— Et pour l'entourage ? s'enquit Judith.

— Quatre mots : gentille, célibataire, sérieuse et dévouée. À part

ça, rien. Aucune piste. Rien que de la flotte.

— Bien ! Nous voilà bien avancés, se désespéra Fabrice.

— Moi, je dirais qu'on rame, ironisa Magalie, sous le regard perplexe de ses collègues. Ben oui quoi... On rame... La pluie... La flotte... OK ! J'ai rien dit ! Pierre, si tu veux rentrer, vas-y avant d'attraper la mort. Mais je veux ton rapport pour demain huit heures et demie.

— Cool ! Thanks boss ! Et bonne journée à vous, dit-il, charriant Fabrice de son plus beau sourire. À demain, les gars !

— Yann ! Vous en êtes où ? demanda Judith, alors que Pierre sortait du bureau.

— Nulle part !

— Rien ! C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin, lança Valérie désespérée.

— OK, je vous file un coup de main les amis, vu que je n'ai plus grand-chose à faire et que moi, je n'ai pas le droit de rentrer ! lança Magalie. Vous vous y êtes pris comment, jusqu'ici ?

— Le truc, c'est qu'on n'a pas d'indice, répondit Yann. Pas la moindre idée de par où commencer. *Film livre américain polar* sur Google te donne des milliers de pages.

— Tu as essayé avec drapeau ou badge ?

— J'ai tout donné, je suis même allé sur AlloCiné mais il y a des centaines d'adaptations.

— Et toi, Valérie ?

— La même ! Même avec *babouin*, je ne trouve rien d'intéressant. Le vide absolu.

— Bon, on va se concentrer sur un seul film. Le plus judicieux est de bosser sur Ryad. Valérie, lâche Jennifer.

— Mage on a tout donné, je te dis ! Il faudrait voir les films pour savoir.

— Yann ! On n'a pas essayé les teasers, lança Valérie.

— Bien vu l'aveugle ! sourit Magalie. Tu t'occupes donc des teasers, prends mon PC, y a des écouteurs dans le premier tiroir. Et nous, on réessaye avec les mots clefs.

— Puisque t'insistes ! murmura Yann un peu agacé.

— Tu as essayé avec thriller à la place de polar ? sonda Magalie en s'asseyant à la place de Valérie.

— Non... je lance la recherche... Attends, un truc là. Deuxième

page y a un truc sur Freeman : *Morgan Freeman, l'acteur incontournable du thriller américain...*

— OK, je suis dessus ! Je m'en occupe. Toi, continue sur thriller film et bouquin.

— OK ! C'est parti...

— Rien à en tirer, c'est une bio de Freeman.

— Moi, de mon côté, avec *thriller américain film livre*, j'obtiens : *Thriller comme 13, American Psycho*, un article sur une réadaptation de Polans...

— Attends, tu as bien dit *American Psycho*, de Ellis ? sursauta la capitaine.

— Euh... Non ! De Mary Harron, dit Yann en consultant la fiche Wikipédia du film.

— Le bouquin est d'Ellis ! Patrick Bateman, bien sûr ! C'est ça ! C'est sûr ! Je n'ai pas vu le film, mais je l'ai lu. Je ne l'ai d'ailleurs jamais fini.

— Pourquoi ?

— Ultra-violent et ce, gratuitement. Je crois que c'est le seul bouquin qui ait physiquement réussi à me coller la gerbe. Mais c'est un best-seller. Et c'est ma foi extrêmement bien écrit, on ne peut pas lui retirer ça.

— Pour qu'il arrive à te mettre dans un état pareil, alors que t'en as vu d'autres, ça doit effectivement être quelque chose, sourit Yann en lisant l'article. Ça peut correspondre et c'est effectivement Bret Easton Ellis qui en est l'auteur.

— C'est ça, c'est sûr ! Il me semble me souvenir qu'il tue, entre autres, un avocat ou un golden boy, je suis plus bien sûre. Mais il découpe le corps à coups de hache, je crois.

— OK, disons qu'on est bon ! On remarque donc que le drapeau est un indice...

— Le poil de babouin, c'est la clé pour le premier assassinat, le coupa Magalie.

— Ou les fibres rouges et jaunes, ou encore le doigt, renchérit Yann.

— Vous m'avez l'air bien excités les deux là-bas, intervint Fabrice à l'autre bout de la pièce, c'est une bonne nouvelle ?

— On pense avoir trouvé le film pour l'avocat.

Fabrice et Judith lâchèrent leurs dossiers et, alors qu'ils

rejoignaient Yann et Magalie, Valérie s'écria :

— Moi, je suis sûre d'avoir trouvé le film pour Roger ! J'ai posté sur un site de fous de films policiers. Et j'ai déjà deux réponses identiques. *Calculs meurtriers* de Schroeder, avec Bullock, Gosling et Pitt, mais Mika cette fois. Il fut même présenté à Cannes. Et je viens de voir à la fin du teaser, devinez quoi ?

— Quoi ? sortirent-ils à l'unisson.

— La dernière image, c'est un babouin qui hurle !

— Belle gosse, la félicita Magalie.

— Quelqu'un l'a vu, ce film ? s'enquit Judith... Non... OK ! Et vous, vous êtes sûrs de votre coup ?

— J'ai lu le livre ; en revanche, je n'ai pas vu le film. Mais tout semble coller, avança Magalie avec précaution.

— Eh bien, on a des devoirs. Il est six heures et demie, dit-elle en regardant l'horloge. On va s'arrêter là pour aujourd'hui. Fab et Yann, vous trouvez *American Psycho* et vous nous faites un petit résumé pour demain. Mage, toi, tu viens avec moi et on se tape *Calculs trucs* avec Bullock. Et Valérie, eh bien, tu fais comme tu le sens.

— OK, je prends *American*.

— On se retrouve donc ici demain, à 8 heures, avec chacun notre résumé. Ça vous va ?

Magalie et Sarah étaient assises sur le canapé, alors que Judith, dans la cuisine, préparait le dîner. Installées devant le téléviseur, elles regardaient *Friends*. Sarah venait de fêter ses 15 ans. Elle avait les yeux verts en amande de sa mère ainsi que son petit nez en trompette. L'allure, c'est de son père qu'elle l'avait héritée, grande et élancée. Elle était dotée d'une grande intelligence et était virtuose au violon, en faisant la fierté de sa mère. Magalie et Sarah étaient très proches. Complicité qu'enviait parfois Judith. Après la mort de son père, Sarah avait trouvé en Magalie une grande sœur ; cela ne remplaçait pas l'amour paternel, mais comblait un peu le vide affectif. Magalie, quant à elle, était attendrie par cette jeune fille qui par de nombreux cotés lui rappelait celle qu'elle avait été naguère. Elles avaient toutes les deux perdu un parent très jeunes et avaient vu l'autre tenter de sauver les meubles.

Judith entra dans le salon avec une pizza et une bouteille de Saint-Joseph 2005.

— À table, les filles !

— Deux secondes, m'man.

Magalie se leva et se jeta sur sa chaise.

— J'ai une dalle ! Waouh ! Ça a l'air exquis, Jude ! s'exclama-t-elle avec les yeux ronds d'un enfant devant une vitrine de bonbons.

— Tiens, tu t'occupes du vin ? Sarah, j'ai dit à table ! gronda Judith.

Sarah se leva, éteignit le téléviseur et vint s'asseoir.

— Alors, maman, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de partager un repas avec toi ? ironisa l'adolescente, en faisant un clin d'œil à Magalie.

— Ce qui serait pas mal, Sarah, c'est qu'on ne se prenne pas la tête à table, rétorqua-t-elle.

— Oh ! Je plaisantais, maman.

— Eh bien, cela me fait moyennement rire ! Ce n'est pas comme si j'avais réellement eu le choix, ces derniers temps.

— Disons que vu que ta mère est la seule à savoir correctement faire son taf, son patron se croit obligé de la mettre sur toutes les affaires.

— Ça ne m'étonne pas une seconde. T'es trop forte, les méchants n'ont qu'à bien se tenir. Et puis, ta pizza aussi n'a qu'à bien se tenir car elle a l'air super-bonne.

— T'inquiète, après ça, on a des vacances prolongées. À nous, toutes les pizzas du monde, lui chuchota Magalie.

— C'est ça ! Je compte là-dessus !

— Bon et si on parlait d'autre chose que de moi ? Ça va, l'école ? coupa Judith.

— Ouais ! La routine quoi !

— Et les mecs ? lança Magalie sur un ton canaille, décrochant la mâchoire de sa collègue, et colorant le visage angélique de Sarah d'un somptueux rouge piment.

— Elle est vraiment, vraiment super-bonne ta pizza maman !

— Oh ! La la ! les filles ! Allez, Jude ! Ta fille a bientôt 16 ans, soit cinq de moins que toi quand tu l'as eue !

— Mage s'il te plaît ! gronda Judith. Concentre-toi sur ton assiette.

— Non mais c'est vrai, ça ! Ça vous arrive de parler d'autre chose que de ses cours de violon, ou de ses bulletins scolaires ?

Sarah avait le nez planté dans son assiette, alors que Judith gratifiait Magalie d'un sombre regard.

— Écoute, Magalie, quand j'aurai besoin de toi concernant l'éducation de ma fille, je te le ferai savoir. En attendant, le sujet est clos !

— J'ai un petit copain, qui s'appelle François, il a 16 ans. Il est dans une autre section. On partage les cours de langue. Je crois que je l'aime bien et il m'a proposé de partir au ski avec lui fin mars. Sachant, bien évidemment, que ses parents seront présents et que nous ferons chambre à part, lança Sarah sans même trouver le temps de reprendre son souffle alors que sa mère était à deux doigts de s'étouffer avec sa pizza.

— Eh bien voilà, c'était pas si dur ! lança Magalie tout sourire.

— Ah parce que toi, tu étais au courant ? s'enquit Judith en essayant de retrouver sa respiration.

— Oui, et c'est moi qui lui ai dit de t'en parler. Et je lui ai aussi dit qu'il n'y aurait, *a priori*, pas de problème.

Judith verdit et resta un instant sans réaction. Après un long silence, elle reprit le dessus.

— Je peux te parler, dans la cuisine, s'il te plaît ! gronda-t-elle, avant de se lever et, d'un signe plus qu'explicite, lui ordonner de la suivre.

Les deux femmes entrèrent dans la cuisine. Judith claqua la porte et se retourna vers sa collègue, armée d'un regard furibond. D'un geste désinvolte, Magalie se percha sur le plan de travail et afficha son plus beau sourire, ce qui fit sortir Judith de ses gonds.

— Tu veux bien m'expliquer ? Premièrement, pourquoi tu ne m'en as pas parlé et, deuxièmement, pourquoi tu lui as fait croire que j'allais accepter ? C'est ma fille, Magalie, au cas où tu l'aurais oublié ! J'accepte déjà de partager mon bureau avec toi et de m'en prendre plein la gueule à cause de tes conneries. Mais là, je dis non ! Contente-toi d'être ma coéquipière et ne t'avise plus jamais de rentrer dans ma vie privée ! Est-ce clair ?

Cette dernière remarque eut pour effet d'effacer le sourire du visage de Magalie.

— Premièrement, Jude, si je ne t'en ai pas parlé, c'est que je pensais que c'était à elle de le faire, car, comme tu me l'as si bien fait remarquer, Sarah n'est pas ma fille ! Deuxièmement, je ne lui ai rien fait croire du tout. Je lui ai juste dit que tu ne la punirais pas, car c'est normal à son âge d'être attirée par autre chose qu'un putain de violon ! À aucun moment, je ne lui ai fait espérer que tu la laisserais partir. J'essayais juste de rétablir la communication entre vous, car j'estime que ce n'est pas à moi de répondre aux questions qu'elle n'ose pas poser à sa mère de peur de la déranger. Et... pour ce qui est de ta vie privée, Jude, encore faudrait-il qu'il y en ait une, pour que je puisse y entrer, ajouta-t-elle d'un ton sec et tranchant avant de se lever. Le jour où Jacques est mort, tu es partie avec lui en oubliant ta fille. Alors excuse-moi de m'en être occupée en ton absence !

Elle ouvrit la porte, sortit et la claqua derrière elle. Judith resta sans voix, comme foudroyée par une douleur si violente que les cris ne sortaient plus. Seules les larmes trouvèrent leur chemin, se précipitant sur ses joues rougies par l'énervement et la honte.

Après quelques minutes, elle trouva la force de sortir de la cuisine

et retourna dans le salon en essayant de faire bonne figure, mais ses yeux se réembrumèrent dès qu'elle aperçut Magalie et Sarah, complices, en train de visionner un épisode des *Desperate Housewives*. Fuyant leurs regards, elle se mit à débarrasser la table. Magalie se leva aussitôt et l'aida. Une fois réunies dans la cuisine, Judith ferma la porte.

— Je suis désolée, je ne pensais pas ce que je t'ai dit ! Je suis à bout de nerfs, ces derniers temps. Et j'avoue qu'il m'arrive d'être gênée quand je vous vois toutes les deux. Excuse-moi, je ne sais plus trop où j'en suis.

— C'est oublié ! Allez ! Sèche-moi ces larmes, il ne faut pas que Sarah les voie. Et puis un patron, ça pleure pas ! De plus, il est neuf heures et demie, on ferait bien de regarder le film si on veut avoir plus de deux heures de sommeil...

Le salon était plongé dans le noir, les trois filles étaient vautrées sur le divan, ensevelies sous une montagne de plaids. Sarah avait posé sa tête sur les cuisses de sa mère et laissait traîner ses pieds sous le nez de Magalie. Judith était parvenue à ne rien laisser paraître devant sa fille, mais elle était encore un peu fébrile et émue par ce que lui avait asséné son amie et collègue.

— Putain, ils font chier avec leurs pubs ! Ça fait bien dix minutes qu'on a lancé le disque !

— Ton langage, Mage !

— Pa'don, m'man ! ironisa-t-elle.

— Bon alors, c'est quoi, ce film ? s'enquit Sarah.

— Un polar ! D'ailleurs, je ne suis pas bien sûre que tu aies le droit de le regarder, s'inquiéta Judith.

— Si si, c'est interdit aux moins de douze ans. Ah ! Enfin ! L'interface ! En VO, on est tous d'accord ? dit Magalie en lançant la lecture.

— Oh non ! Je l'ai vu chez François.

— Comment ça ? Tu es allée chez François ? s'indigna Judith.

— *Don't stress* maman. C'était il y a trois quatre mois, on n'était pas encore ensemble !

— Et il se passe quoi ? demanda Magalie pour détourner la conversation.

— C'est deux ados blindés de thunes qui se font chier dans la vie et qui pensent être plus malins que tout le monde. Alors, ils décident de

commettre le crime parfait. Ils se prennent pour des durs sauf que l'un d'entre eux ne peut pas s'empêcher de vomir quand il tue la fille. Et comme par hasard, on les retrouve grâce à ça. Je trouve ça un peu facile !

Les deux femmes étaient stupéfaites par l'analyse de l'adolescente.

— Et en quoi trouves-tu ça « facile » ? s'enquit sa mère, intriguée.

— Parce que pas de vomi, pas de film ! répondit-elle avant de se lever.

— Et dis-moi, y a une histoire de babouin dans le film ? interrogea Magalie.

— T'as des questions chelous ! Mais oui... Si mes souvenirs sont bons, je crois que les mecs laissent un poil de babouin sur le corps, pour faire accuser un autre gars. Un pion, je crois ! C'est un peu étrange, raconté comme ça, mais ça se laisse regarder, et puis les acteurs se défendent plutôt bien... Bon, je vais bouquiner dans ma chambre. Bon film !

Elle fit un énorme câlin à Judith, suivi d'un baiser sur le front, puis lança un coucou clin d'œil à Magalie en guise de bonne nuit, avant de se retirer dans sa chambre.

— Eh ben ? On sait de qui elle tient, la gamine ! Bon, on a loupé le début, avec tout ça... tu veux que je le remette ?

— Non, ce n'est pas nécessaire, répondit Judith pensive.

Magalie regardait le film avec attention, espérant trouver un indice quelconque qui puisse faire naître un début de piste, alors que Judith semblait ailleurs. Soudain, elle fit un bond du canapé emportant une bonne partie des couvertures, ce qui lui valut un rugissement de Magalie. Elle alluma la lumière côté salle à manger, provoquant un deuxième rugissement, puis elle s'installa à table avec le dossier concernant la scène de crime de Jennifer Roger.

— Qu'est-ce que tu fous ? Tu viens pas voir le film ?

— On n'a pas retrouvé de vomi à Vincennes !

— Hein ? Mais de quoi tu parles ?

— Il n'y a pas de vomi, ce n'est pas logique ! Écoute, dit-elle en se retournant vers sa collègue, il s'est pris la tête à trouver un poil de babouin et à le déposer délicatement sur le corps, et il ne met pas de vomi ? Ce n'est pas logique ! Notre homme est perfectionniste. On est forcément passés à côté de quelque chose.

— C'est pour ça qu'il faut regarder le film, alors viens t'installer

que je puisse rentrer chez moi avant 5 heures du mat !

Judith se leva et alla fouiller dans le placard de l'entrée d'où elle retira deux Maglites.

— Allez ! Habille-toi, on y va !

— Quoi ? On va où ?

— À Vincennes ! Allez, bouge !

— Mais pourquoi veux-tu qu'on aille se les peler à Vincennes à 11 heures du soir ? T'as craqué, Jude ?

— Parce que pas de vomi, pas de film. Donc pas de meurtre... Allez, discute pas. Je vais prévenir Sarah que je sors.

— J'en ai marre ! Putain que j'en ai marre..., marmonna Magalie.

— Attention... je t'entends !

Il était onze heures et quart quand les deux femmes arrivèrent au bois de Vincennes. Le parc s'était vidé de toutes ses âmes, poussées ailleurs par un froid glaçant. Le thermomètre affichait moins cinq et Magalie, bien que correctement couverte, grelottait de tout son corps.

— Tu peux m'expliquer pourquoi on ne fait pas ça demain ?

— Salazar disait : « Garde à manger, mais pas à faire. »

— Qui ça, Salazar ? Le dictateur ? T'as vraiment des références super-étranges Jude. Tout s'explique ! Les goulags, le froid, le gel...

— Eh bien, si tu préfères : « Ne repousse pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui. »

— Et ça, c'est de qui ? Mussolini ?

— Ma mère ! Tu as quelque chose ?

— Ah oui ! J'ai même plein de choses : des mégots, des merdes de chats et de chiens, de l'herbe, des racin...

— Ça va épargne-moi ton laïus, Magalie !

— Je suis en train de me transformer en statue de glace, Jude ! Écoute, il a plu toute la nuit du meurtre. Et depuis... C'est le déluge ! On aurait même pu voir débarquer Noé et son couple de babouins... Sauf que là... Là, il ne pleut plus, bien sûr ! Parce que sinon... C'est des putains de glaçons qui te tomberaient sur la tronche. Pourquoi ? Parce que là... il fait moins douze ! On n'a aucune chance de trouver la moindre trace de quoi ce soit, et encore moins dans le noir !

— Tu as parfaitement raison.

— J'ai toujours raison, Judith !

— Il a plu le soir du meurtre, et notre zozo le sait... Il a donc dû le

mettre quelque part où il était protégé de la pluie, conclut-elle, avant de se diriger vers une haie à une vingtaine de mètres de l'endroit où avait été retrouvé le corps.

— Sauf s'il n'y a rien à trouver ! se désespéra Magalie, voyant Judith s'éloigner. Il me faut une deadline, Jude ! Psychologiquement, ça me ferait beaucoup de bien... Allô ? Tu m'écoutes ? Pfff, autant pisser dans un violon, marmonna-t-elle en s'allumant une cigarette.

— Je t'entends, lança Judith. Et arrête de fumer, ça va te tuer !

— C'est toi qui vas me tuer, finit-elle par murmurer, en tirant une énorme bouffée sur son clope.

Quelques minutes plus tard, Judith revint avec un sourire triomphant, un sachet en plastique à la main.

— Il nous l'a même mis sous emballage. Alors, tu en penses quoi, maintenant ? fanfaronna-t-elle en lui agitant le sac de vomi sous le nez.

— Que je vais te rendre la pizza, si tu continues à me coller ce truc sous le pif ! Et que tu pourras remercier Sarah... On se casse, maintenant ?

— Et toi, c'est moi que tu peux remercier ! Grâce à moi, tu viens de gagner quelques heures de sommeil en plus !

— Là, tout de suite... c'est les degrés que je veux en plus ! On peut y aller, oui ?

Les filles passèrent déposer leur butin à l'institut avant de rentrer. En arrivant chez elle, Magalie trouva Thierry endormi sur le canapé devant *Très chasse, très pêche*. Face à un tel apaisement, elle n'eut pas le courage de le réveiller pour l'emmener au lit. Elle alla chercher un oreiller et une grosse couverture, se déshabilla et se glissa tout contre lui, bien au chaud. Il ne remarqua pas l'intrusion tant son sommeil était profond, mais cela ne la préoccupait pas ; elle était éreintée et ne souhaitait qu'une chose : dormir.

Judith entra dans le commissariat et, d'un signe de tête, salua les agents derrière le balcon. Un homme se plaignait d'une agression verbale et physique dont il avait été victime plus tôt dans la nuit à Bastille. Judith, la tête encore sur l'oreiller, appela l'ascenseur et, le regard perdu, fixait le policier qui, d'un ton je-m'en-foutiste, offrait à l'homme un formulaire à remplir pour porter plainte.

Alors que la porte de l'ascenseur s'ouvrait, un autre homme d'une quarantaine d'années, d'une élégance à couper le souffle, entra dans le hall. Judith le contempla un instant et, absorbée, faillit louper le coche. Elle sauta dans la cabine *in extremis* et en ressortit au troisième étage. Matthieu, fidèle à son poste, la salua.

— Bonjour, commandant !

— Dis-moi, tu ne dors jamais ? Il est à peine sept heures et demie !

— Eh bien, je vous retourne le compliment, sourit-il. Tenez, quelqu'un a déposé ceci pour vous. Je crois que ça vient de l'institut.

— Merci, Matthieu ! dit-elle en s'emparant de l'enveloppe kraft. Je suis la première, je suppose ?

— Non, le lieutenant Portie est arrivé à 7 heures, il vient de sortir acheter la presse.

— Yann est déjà là ? Eh bien ! Magalie devrait prendre exemple.

Au même instant, l'ascenseur s'ouvrit et l'homme que Judith avait aperçu à l'entrée en sortit. Il portait une veste cintrée noire en velours côtelé, au-dessus d'une chemise rose pâle. Son teint frais et bronzé adoucissait son regard noir et perçant.

Il la salua d'un signe de tête.

— Veuillez m'excuser, monsieur l'agent. Pourriez-vous m'indiquer le bureau du commissaire divisionnaire Berta, s'il vous plaît ?

— Bien sûr ! C'est à l'étage supérieur. Vous pouvez prendre l'escalier, là !

— Oh ! Merci. Bonne journée, monsieur. Madame, au plaisir, dit-il

s'adressant à Judith, avant de disparaître dans la cage d'escalier.

Judith et Matthieu se regardèrent avec étonnement.

— Tu le connais, ce gars ? s'enquit-elle.

— Non, jamais vu !

— Tiens, en parlant du loup ! Salut, Yann ! Déjà là ?

— Yep ! Je suis allé acheter la presse, et devine ce que m'a donné le patron du bureau ?

Judith regarda son lieutenant sans lui apporter de réponse.

— Le portefeuille de Magalie. Elle l'aurait oublié là-bas lundi matin.

— La blague ! sourit-elle. Elle est vraiment dans les vapes, ces derniers temps.

Magalie arriva la dernière et ce, avec une bonne demi-heure de retard. Tous, hormis Marion et Pierre qui sirotaient leur café près du distributeur, étaient installés à leur bureau. Fabrice n'avait pas réellement les yeux en face des trous et se réveillait doucement mais sûrement devant la page d'accueil du *Monde*, son thé à la main. Yann, lui, était étonnamment au taquet et dévorait les dossiers d'autopsie des trois victimes pour la énième fois. Valérie tentait d'établir un lien entre les trois films, alors qu'Alexandre rédigeait son rapport de la veille. Quant à Judith, elle foudroyait Magalie de son regard noir.

— Jamais tu ne pourras être à l'heure, si je ne passe pas te prendre ?

— Eh bien, il y avait du monde...

— À d'autres Magalie, tu es à moto !

— Non, je ne suis pas à moto, je suis en Laverd...

— Stop ! Ça va ! Pose tes affaires et viens voir la surprise du matin.

— Ah ? Qu'est-ce qu'il se passe ? Rassure-moi, y a pas de nouveau macchabée ? dit-elle intriguée, en lançant son sac sur le bureau.

— L'affaire Réda Ryad est sortie dans la presse. As-tu une idée de la source ? l'interrogea-t-elle, suspicieuse.

— Ah merde, c'est con ça ! Et combien de journaux ont repris l'info ?

— Trois en presse écrite, intervint Yann. *Libération*, *Le Parisien* bien sûr, et enfin *Le Figaro*.

— Tu ajoutes à tout ça une dizaine de sites relatant l'info, renchérit Fabrice.

— Et ça n’a pas vraiment fait rire Jean-Pierre !

Marion, qui rejoignait son bureau, lâcha une bise sur la joue de Magalie et lui murmura à l’oreille :

— Ce n’est pas ta semaine, chérie !

— Ça va, c’est rien ! Un avocat dessoudé dans son bureau, c’est glamour, ça fait vendre. L’assistante a sans doute voulu faire parler d’elle.

— Je ne pense pas, non ! Je ne vois pas bien comment l’assistante aurait su que ton badge était sur le corps, sachant qu’elle ne l’a pas vu... le corps ! gronda Judith.

— Quoi ?

— D’ailleurs, en parlant de badge, tiens, Magalie, ton portefeuille, intervint Yann. C’est le vendeur de journaux qui me l’a filé. Tu l’as oublié sur sa caisse.

— Oh ! mais, je croyais que c’était le psychopathe qui me l’avait fauché ! Je me disais aussi. Autant le badge, il suffit de me le décrocher de la ceinture, mais lui, il est toujours dans ma poche intérieure. En voilà une bonne nouvelle ! Merci mon vieux, sourit-elle.

— Et sinon ? Pour la presse, tu as une idée ? reprit Judith.

— Quoi ? Mais non ! Où ont-ils eu l’info ?

— C’est ce que je te demande, Magalie !

— Tu insinues un truc là, ou je suis devenue parano ?

— Source anonyme ! Aucun des quotidiens ne veut nous lâcher un nom, intervint Fabrice, ne comprenant pas bien les piques successives que son commandant adressait à la jeune femme.

— Il ne cite tout de même pas mon nom ?

— Pas encore ! dit Berta, alors qu’il entraînait dans le bureau accompagné de son hôte. Binet, avouez que vous les collectionnez ! Tous se dressèrent sur leur chaise, seul Pierre, encore à la machine à café, resta immobile cherchant à ne pas éveiller l’attention du chef suprême.

— Bien ! Passons ! Vu que nous sommes tous là, je vais faire les présentations. Voici le Dr Luc Thibault qui vous aidera tout au long de cette enquête...

Yann et Valérie écarquillèrent les yeux lorsqu’ils entendirent le nom de l’invité surprise.

— Thibault, le Thibault... psychiatre et criminologue ? ne put s’empêcher de lancer Valérie.

— Eh bien, Luc, ta réputation te précède, remarqua Jean-Pierre.

— Tu m'en vois ravi, répondit-il en souriant.

— Comme vous l'avez si bien dit, lieutenant, Luc est psychiatre et consultant à ses heures perdues. Il a une longue carrière derrière lui, notamment dans le monde carcéral. Mais il vous expliquera ça mieux que moi. Ami de longue date, je me suis permis de lui demander de vous aider à dresser le profil psychologique de notre homme. Je vous demande donc de lui faire un bon accueil. Je lui ai donné les premiers éléments de l'enquête, à vous de le mettre au courant des détails.

— En gros, vous êtes profileur ? s'enquit Marion, sous les yeux étonnés de ses collègues.

— On peut voir ça comme ça, bien que le terme ne me plaise pas. Disons que j'analyse les comportements, ce qui me permet de dresser un portrait. Comme lors d'une consultation, en somme. Ce ne sont pas des mathématiques et il m'arrive de me planter. L'étude que je vous donnerai ne devra servir que de piste ou de comparatif et ne devra surtout pas vous empêcher de regarder ailleurs...

— Je vous coupe, je suis en retard, j'ai rendez-vous au parquet. Judith, je n'ai toujours pas de rapport sur mon bureau. Cet après-midi peut-être ?

— On y travaille.

— Bien ! Bonne matinée, et trouvez-moi ce gars ! lança Jean-Pierre, avant de quitter le bureau.

— Bonjour, je suis Magalie, enchantée Luc. Cela ne vous embête pas si je vous appelle Luc ?

— Non, absolument pas, bien au contraire.

Valérie et Yann se précipitèrent sur lui la main tendue.

— Enchanté ! Yann ! Je suis un fan, j'ai lu vos deux livres et j'avoue qu'ils m'ont fasciné.

— Et moi, c'est Valérie. Sauf que moi, j'en ai lu trois, dit-elle en lançant un clin d'œil à Yann, qui resta sans voix, accusant une gêne naissante.

— Ne vous formalisez pas, Yann, je pense que Valérie fait allusion à ma première publication qui n'a rien de bien intéressant. Sachez néanmoins que je suis flatté de l'intérêt que vous portez à mon travail.

— Bien, tout cela est bien sympathique, mais il va peut-être falloir qu'on s'y remette ! intervint Judith. Enchantée, monsieur, dit-elle lui serrant la main. Judith Lagrange, je suis en charge de l'enquête. Là,

nous avons Fabrice, Alexandre, Marion et, caché à côté de la machine à café, c'est Pierre. Yann et Valérie vont vous faire le détail de la situation car j'imagine que vous devez vous familiariser avec les différents éléments du dossier.

Alors que Luc s'installait avec les deux lieutenants, Judith attrapa Magalie par le bras et l'emmena dans l'une des deux salles dites d'interrogatoire. Le 304 était constitué d'un *open-space* d'une soixantaine de mètres carrés, dans lequel les agents avaient aménagé un coin détente avec une machine à café et un distributeur de boissons fraîches ainsi que quelques babioles coupe-faim. Deux canapés de récupération y avaient été installés pour les nuits de charrette. Au fond de cette grande pièce, deux portes donnaient sur deux petites salles de six-sept mètres carrés chacune, dans lesquelles avaient lieu les divers entretiens ou interrogatoires.

Une fois dans la salle, Judith referma la porte derrière elle sous les yeux inquisiteurs de Marion et Fabrice qui n'avaient rien loupé de la scène.

— Qu'est-ce qui se passe, Jude ? Y a un souci ? s'enquit Magalie.

— Tu ne vois pas ? lui répondit-elle sèchement.

— Non... Qu'est-ce que j'ai encore bien pu faire ?

— La presse... Tu ne vois pas d'où ça peut venir ?

— Tu insinues quoi, là ?

— Je n'insinue rien, je te pose une question.

— Non, je ne vois pas !

— Ton Thierry... Il est journal...

— Laisse Thierry hors de ça, Jude !

— Alors explique-moi comment la presse a su !

— Comment veux-tu que je le sache ? Je n'en sais rien, c'est peut-être ce malade qui voulait un coup de pub !

— Dis-moi que tu ne lui as pas parlé de l'affaire.

— Si, je lui en ai parlé, mais je suis sûre qu'il n'a rien dit. Et là, Jude, tu me gonfles ! lança Magalie avant de sortir de la pièce et d'en claquer la porte.

Elle se précipita à son bureau, récupéra ses affaires et s'en alla sous le regard perplexe de ses collègues, alors que Judith sortait à son tour de la salle.

— Où est Mage ?

— Partie ! lança Marion sur un ton qui appelait une explication.

— Comment ça ? Où ça ?

— Bon, si tu nous expliquais... Tu ne lui as quand même pas pris la tête pour son retard ? s'enquit Fabrice.

Magalie s'assit au bar et commanda un café serré à Marco. *Le Soleil d'Or* ne comptait que peu de clients. Marc était en pleine mise en place. La radio diffusait France Info. Après avoir écouté le bulletin météo, Magalie attrapa son téléphone portable dans la poche de sa veste et appela Thierry.

— Allô ?

— Thierry ? Je te réveille ?

— T'inquiète, c'est toujours un plaisir !

— J'ai une question à te poser, qui risque de ne pas te faire plaisir, mais j'ai besoin d'une réponse.

— Houlà ! Vas-y, je t'écoute.

— As-tu parlé de l'affaire sur laquelle je bosse à l'un de tes collègues ?

— Pardon ?

— Réponds-moi, s'il te plaît.

— Mais tu plaisantes ou quoi ?

— Ce matin, le meurtre de l'avocat est partout dans la presse, avec des détails tels que mon badge, etc. Alors, j'ai besoin d'être sûre que ce n'est pas toi qui les as rencardés.

— Tu crois réellement que je te ferais ça ? Non, je n'en ai parlé à personne ! De plus, si j'avais dû en tirer profit, sache que j'aurais pris la peine d'écrire l'article moi-même, s'offusqua-t-il.

— Écoute je suis désolée, mais il fallait que je te pose la question. Judith vient de me tomber dessus. Je lui ai dit que je te faisais confiance...

— C'est pour ça que tu me poses la question, alors ?

— Thierry, je...

— Laisse tomber ! Je ne sais pas combien de fois il va falloir que je te le répète. Maintenant, excuse-moi, mais je dois me lever pour aller vendre mes infos au plus offrant... Sur ce... Bye ! lanca-t-il avant de raccrocher sans attendre de réponse.

Magalie resta sans voix. Passé une minute, elle engloutit son café, lâcha une pièce de deux sur le zinc et sortit du troquet en saluant Marc.

Fabrice résumait *American Psycho* à Judith et Marion. D'après lui, le film pouvait correspondre bien que, contrairement aux autres assassinats, la mise en scène ne soit pas totalement identique. Alexandre luttait pour rester éveillé derrière son PC. Yann, Valérie et Luc s'entretenaient toujours sur l'affaire dans l'une des salles d'interrogatoire. Quant à Pierre, il lisait les rapports des autopsies pour se remettre à la page.

Magalie fit irruption dans le bureau. Elle traversa la pièce et se figea devant Judith.

— Je viens de l'avoir au téléphone et il me jure de n'avoir rencardé personne. Et je le crois !

— OK ! C'est tout ce que je voulais entendre... Maintenant, si tu veux bien t'y mettre, car il est près de 10 heures.

— OK, je pose mes affaires et je suis à vous.

— Qui a-t-elle appelé ? s'enquit Fabrice mordu par la curiosité.

— Rien, laisse tomber ! Bon. On disait donc que... quoi d'ailleurs ?

— La véto...

— Ah oui et alors ? demanda Judith à Marion.

— Eh bien, rien de bien concluant. La véto en chef du zoo nous a dit que cinq vétérinaires bossaient à plein-temps et qu'ils faisaient parfois appel à des gens de l'extérieur quand ils étaient débordés. Alexandre est d'ailleurs en train de vérifier les identités et les casiers de tout ce petit monde. Mais je ne me fais pas beaucoup d'illusions... Elle nous a aussi dit que les gens qui pouvaient avoir accès aux babouins représentaient plus de quatre-vingts pour cent des salariés du zoo. Sans parler des visiteurs, et cetera, et cetera. À cela s'ajoute la ménagerie du Muséum.

— Cet après-midi, on va faire le tour des taxidermistes pour voir. On ne sait jamais ! intervint Alexandre.

— Et sinon, pour le vomî, on a reçu les premiers résultats ? s'enquit Magalie.

— Oui ! Il appartient à la victime numéro deux...

— Quoi ? coupa le lieutenant.

— L'offrande que vous avez retrouvée hier soir avec Judith nous provient du ventre de M. En-Bon-Point, ironisa Fabrice.

— Ce qui confirme le fait qu'il avait les deux victimes sous la main au même moment, renchérit Marion.

— Pierre, tu es sur les rapports d'autopsie ? lança Magalie.

— Yes !

— Chez Hans, y a bien un seau de vomi comme dans le film ?

— Un saladier. Notre homme prend des libertés artistiques.

— OK ! On a donc le vomi dans le premier cas et, dans le deuxième, y a le doigt, dit Magalie fièrement.

— Et ? interrogea Alexandre affalé sur son siège.

— Eh bien, il lie les meurtres avec des preuves matérielles. Ce qui signifie qu'il doit y en avoir une chez l'avocat !

— Pourtant on n'a rien retrouvé, souligna Alexandre.

— Non, attends ! coupa Fabrice. Tu oublies le badge !

— Il n'appartenait pas à la victime...

— On a oublié l'essentiel dans tout ça, lança Judith en se levant de son siège. Mage a raison. Dans le premier cas, c'est un promeneur qui trouve le corps. Pour Ray Hans, un coup de fil anonyme...

— Passé d'une cabine dans le XI^e, rue Faidherbe, argumenta Marion.

— Et pour Ryad, c'est sa femme qui reçoit un coup de fil. L'opérateur nous faxe le numéro dans la journée. Et je mets ma main à couper que c'est encore d'une cabine, intervint Alexandre. Mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir...

— Eh bien, la seule chose qui nous fasse comprendre que c'est la même affaire, ce sont les indices qu'il nous laisse, reliant les victimes entre elles, expliqua Judith. Donc Mage a vu juste ; chez R.R. Avocat, il doit y avoir quelque chose appartenant à Ray Hans.

— Attendez deux secondes ! s'écria Pierre en feuilletant les saisies faites chez Hans. Tu as dit quoi, Judith ?

— Que chez l'avocat, si on ne considère pas le badge comme un indice, il doit...

— R.R. Avocat. C'est ce que tu as dit ? Ce matin, on nous a déposé la liste des scellés de la deuxième victime. Y a une lettre, pas ouverte, provenant du cabinet R.R. Avocat ! s'exclama-t-il en saisissant la liste.

— Tu plaisantes ? fit Magalie.

— Je vais au dépôt chercher le pli, lança Marion en se levant.

— Y a quoi dedans ? s'enquit Judith.

— Je te dis, elle n'a pas été ouverte.

— Attendez, ça veut dire que, non seulement il relie les meurtres entre eux mais qu'en plus, il nous indique qui sera la prochaine

victime, s'exclama Magalie.

— On a bien loupé un truc chez l'avocat, intervint Judith en enfila sa veste. Mage, on est parties. Fabrice, tu vois la lettre et tu nous tiens au jus. Puis tu envoies tout ça au labo.

— OK ! On peut toujours rêver !

Les deux femmes sortirent du bureau alors que les trois agents se regardaient fébrilement.

— On pense à la même chose, là ? s'inquiéta Pierre.

— Le badge..., lança Alex.

— Disons que si Magalie a raison, elle est peut-être la suivante sur la liste de ce taré, conclut Fabrice.

— Alors, par où on commence ? interrogea Magalie dépitée. Si au moins on savait ce qu'on cherche...

— On aurait dû demander à l'un des gars de venir avec nous, sachant qu'ils ont vu le film. Allez, je m'occupe des bouquins. Trouve-toi un passe-temps.

— On se fixe le bureau ou on cherche ailleurs ?

— Moi, j'opterais pour le bureau.

— D'ac ! Alors à moi, le bureau ! Il est superbe, d'ailleurs. Je l'embarquerais bien !

— Cuir et merisier ? Ça ferait un peu tache chez toi.

— Je ne vois pas pourquoi !

— Trop raffiné, trop classe. C'est pas fait pour toi ! En revanche, chez moi..., fit-elle en souriant.

Les deux femmes se lancèrent à la recherche de quelconques indices. Judith ouvrait tous les livres de la bibliothèque alors que Magalie raclait les fonds de tiroirs. Après quelques minutes infructueuses, Judith brisa le silence.

— Tu sais ce que ça veut dire si on ne trouve rien ?

La capitaine fit mine de ne rien entendre.

— Mage ? Tu y as pensé aussi !

— Judith, lâche-moi ! Si c'est moi qu'il veut... qu'il vienne, je l'attends de pied ferme ! dit-elle en appuyant sur la touche « Lecture » du répondeur de l'avocat.

Vous avez deux messages.

Message reçu lundi à 21 h 33.

Réda, c'est maman. Appelle-moi.

Bisous

Fin du message.

Message reçu mardi à 2 h 46.

Réda, c'était Pat. Juste pour te dire que je vois Clarice vendredi. Si cela te chante...

Fin du message.

Les deux femmes stoppèrent net leurs investigations.

— Trois heures moins le quart, c'est approximativement l'heure de la mort ! s'exclama Judith.

— Pat Bateman ! C'est le nom du gars dans *American Psycho*. On le tient, notre indice. La prochaine victime s'appelle Clarice... Bon... C'est toujours ça de pris !

— J'appelle Fab, qu'il nous trouve d'où vient ce coup de fil. Toi, embarque le répondeur, on l'envoie au labo.

Yann et Alexandre étaient partis courir les taxidermistes de Paris. Luc s'était absenté pour déjeuner avec son ex-femme de passage à Paris. Quant à Fabrice, Marion, Pierre et Valérie, ils étaient installés sur les canapés du bureau et s'offraient leur pause déjeuner lorsque quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez ! bafouilla Fabrice la bouche pleine de sandwich thon crudités. La porte s'ouvrit et un homme entra timidement. Marion se leva et alla à la rencontre de l'inconnu.

— Monsieur, bonjour !

— Bonjour, madame. Je voudrais voir le capitaine Binet ou le capitaine... Judith, je ne connais pas son nom, désolé.

— Alors, c'est le commandant Judith Lagrange. Elles ne devraient plus tarder. Mais on peut peut-être vous aider ?

— Non, non, je voudrais m'entretenir avec l'une des deux. C'est très important !

— Vous êtes ?

— Thierry Lacroix.

— Et c'est à quel sujet ?

— Je préférerais vraiment m'entretenir avec l'une des deux, sans

vouloir vous offenser.

Magalie et Judith entrèrent au même instant. La jeune capitaine stoppa net à la vue de son compagnon.

— Qu'est-ce que tu fous là ? s'enquit-elle.

— Mag ! C'est toi que je voulais voir !

— Je m'en doute ! Enfin... J'espère.

— Ah, vous vous connaissez ? interrogea Marion.

— D'ailleurs, c'est toi *et* le commandant Lagrange que je voulais voir.

— Judith ?

— Moi ?

— Oui, enfin toutes les deux ! Et en privé, si possible.

— OK, viens ! On va à côté, dit Magalie en lui empoignant le bras, piquée par la curiosité.

Ils entrèrent dans la salle de gauche. Thierry, un peu nerveux, s'assura que la porte était bien fermée. Magalie, perplexe, regarda sa coéquipière en haussant les épaules.

— Il n'y a pas de vitre sans tain ou un truc comme ça ?

— Écoute, on n'est pas dans un film, là ! Qu'est-ce qu'il y a de si important ? s'impatientait-elle.

— Les autres dehors ne peuvent pas entendre ?

— Thierry ! Tu accouches, oui ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Bien. Vu les accusations auxquelles j'ai dû faire face ce matin...

— Ce n'était pas des accusations, c'était une simple question.

— Du coup, pour me laver de tout soupçon, je suis allé à la rédac de *Libé*. De ce côté-là, rien, ils avaient piqué l'info à d'autres journaux. Alors, je suis allé voir Lorette à *Rue 89*. Tu sais, je t'en ai parlé...

— Thierry, abrège ! coupa la capitaine, agacée par la lenteur du propos.

— Ça va pas vous plaire ! La fuite vient de chez vous !

Un point d'interrogation se grava sur le visage des deux femmes.

— Tu plaisantes ?

— Hein ?

— Alors, je ne veux absolument pas rentrer là-dedans, et il a fallu que je me montre très convaincant auprès de Lorette. Je lui ai promis que cela ne lui retomberait pas dessus.

— Qui est-ce, Thierry ?

— Un certain Hugues Pernut !

— Oh ! l'enflure ! Je vais lui péter les dents, à ce conn...

— Mage, du calme ! ordonna Judith d'un ton sec. Thierry, te rends-tu compte de ce que tu nous dis là ?

— *A priori* non ! Vous le connaissez ?

— Bien sûr qu'on le connaît, ce fils...

— Mage ! s'exclama le commandant. Bien, merci pour l'info. J'espère, cela étant, que ce n'est pas une plaisanterie.

— Je suis sûr de ma source !

— Bien. Tu gardes ça pour toi et merci pour le coup de main. Sur ce, je vous laisse. J'imagine que vous avez des trucs à vous dire..., dit Judith avant d'ouvrir la porte. Ah, au fait, désolée de t'avoir soupçonné à tort, mais il est vrai que je n'aime pas trop les journalistes.

Marion se jeta sur Judith pour lui arracher des renseignements sur le charmant jeune homme. Fermement, Judith l'envoya chercher plus amples informations auprès de Magalie. Elle appela les quatre agents à venir la rejoindre et leur exposa la découverte de Thierry en prenant soin d'impliquer Valérie. L'annonce eut pour premier effet la colère et l'indignation au sein du groupe. Valérie, qui était la petite dernière du groupe de Hugues Pernut, se sentit un peu gênée ; elle eut alors un rictus et sa peau d'une blancheur laiteuse vira au rose framboise en l'espace de deux secondes.

— Le mot d'ordre est : pas de vagues. Ai-je été assez claire ? Le premier qui sort une allusion à Hugues ou Vincent entendra parler de moi... Quant à toi, Valérie, cesse de rougir pour les conneries de ton patron. Tu n'en es pas responsable. Bien, maintenant que nous sommes fixés, nous pouvons passer à autre chose. Fab, le coup de fil ?

Magalie ressortit du bureau et raccompagna Thierry sous le regard inquisiteur de Marion.

— Il n'y a eu qu'un appel vers 21 h 30. Ce qui veut dire qu'il a laissé le message directement sur le répondeur.

— Je m'en doutais. Pierre et Marion, vous me lancez une recherche sur toutes les Clarice de la région parisienne.

— C'est parti !

— Au fait, Marion, l'enveloppe saisie chez Ryad ?

— Elle était vide ! C'était clairement un indice. Il joue avec nos nerfs !

— Il semblerait... Fab et Valérie, vous retournez chez Hans vérifier

que tout a été correctement fait par l'équipe de notre très cher collègue... Valérie, ce n'est pas contre toi.

— Pas de souci, Judith !

— OK, on se voit tout à l'heure. Allez, la Valoche ! On va prendre l'air, ça va nous faire du bien.

— Je vais t'en coller, moi, des valoches, mais sous les yeux si tu continues, plaisanta-t-elle timidement.

Judith s'installa derrière son PC et se connecta à Internet. Une fois en ligne, elle ouvrit Google Maps.

Magalie revint, le sourire scotché aux lèvres.

— Alors ? l'interrogea sa collègue. Toujours la *love story* ?

— Ça va... À cause de tes conneries, je me suis pris le savon de ma vie !

— Plus gros que les miens ?

— Ha ! Ha !

— OK ! Je te dois des excuses. Mais regarde bien, si je ne t'avais pas pris la tête, tu ne lui aurais pas pris la tête et...

— Stop ! Je n'ai pas envie de savoir ce que ta mauvaise foi te dicte. Le sujet est clos ! En revanche, l'autre enfoiré de Hugues, je vais lui coller ma main dans la gueule !

— Tu ne vas rien lui coller et tu ne vas même pas y faire allusion, d'ailleurs...

— Jude ?

— Il n'y a pas de Jude. Tu me laisses faire ! OK ?

— Nul ! C'est nul ! répliqua-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ?

— Viens voir...

Magalie rejoignit son commandant qui se baladait sur Street View.

— C'est Sarah qui m'a fait découvrir ce programme...

— Ouais, Street View, quoi ! Je ne remercierai jamais assez ta fille de parfaire ton éducation.

— Parce que tu connaissais ?

— Jude, c'est toi, le dinosaure ! Moi, je vis avec mon temps !

— Eh bien peut-être ! Moi, je l'utilise, mon temps ! Tu sais ce que c'est, ça ? interrogea Judith en lui montrant l'écran.

— Une cabine. Alors le téléphone, tu sais, c'est ce qui nous sert à nous communiquer à...

— Tu me fatigues ! Regarde bien ! Derrière la cabine.

— Ah ça ? Ça, c'est une banque. C'est là où tu mets tes thunes... Enfin quand t'en as.

— Mage !

— Quoi ?

— C'est un distributeur !

— Ah oui, tu peux aussi retirer tes thunes si t... Caméra ! Tu es un génie, Judith.

— Ah ! tout de même ! Tu en as mis du temps ! C'est la fatigue ou Thierry qui t'engourdit les neurones ?

— Lâche-moi avec Thierry !

— Houlà ! C'est que tu es accrochée !

— Jude !

— OK, ça va ! Je te laisse tranquille. Même si ça a l'art de bien me faire rire !

— Je vois pas bien ce qu'il y a de drôle !

— Ça... C'est parce qu'il n'y a pas de miroir dans le bureau... Pierre ! s'écria-t-elle.

— Yep, patron !

— T'as envie de te balader ?

— Toujours ! répondit-il, le sourire en coin, quand le téléphone fixe de Judith retentit.

Elle décrocha. Magalie envoya Pierre au Crédit Agricole, rue Faidherbe pour récupérer les bandes vidéos du distributeur de billets, devant lequel se trouvait la cabine téléphonique d'où provenait l'appel anonyme informant du meurtre de la deuxième victime. Judith attrapa un bloc-notes et y inscrivit une adresse à la va-vite.

Profitant de la trêve que la pluie leur accordait en ce mercredi, les filles avaient pris la Laverda afin d'éviter la circulation. Judith n'était pas une grande fan du deux-roues mais ne pouvait qu'admettre les avantages de ce moyen de locomotion en ville.

Le commissariat central du XIX^e arrondissement avait appelé Judith, à la suite de l'avis de recherche lancé par Magalie. Deux agents avaient cru reconnaître l'homme, l'avaient suivi et s'étaient empressés de faire remonter l'information le plus rapidement possible.

Elles arrivèrent rue d'Aubervilliers à 15 heures pétantes.

— Ce doit être la pharmacie qui fait l'angle.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, au juste ?

— Que ton pickpocket travaillait ici. Rien de plus !

— Dans une pharmacie ?

— Les temps sont durs. Bon, on y va cool ! Pas de pression. On est d'accord ?

— Arrête de me prendre pour une brute. Je suis bourrée de bonnes intentions, rétorqua Magalie en entrant dans la pharmacie.

Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait derrière le comptoir.

— Bonjour, monsieur. Commandant Lagrange, brigade criminelle, lança-t-elle en lui affichant son badge sous les yeux. Nous voudrions nous entretenir avec l'un de vos employés, ajouta-t-elle en lui tendant l'agrandissement de la photo du suspect.

Magalie explorait les rayons ; diverses crèmes et autres produits y étaient en libre-service. La porte de l'arrière-boutique offrait une vue sur les coulisses et les stocks de l'apothicaire.

— Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

Soudain, dans l'encadrement de la porte, Magalie vit son pickpocket, blême, se ruer vers l'arrière du magasin.

— Par là ! hurla-t-elle, avant de se lancer à sa poursuite.

Comprenant rapidement de quoi il s'agissait, Judith suivit sa comparse et s'engouffra dans la réserve.

Le gaillard apeuré se précipita vers la sortie de secours. D'un coup de poing sur la barre, il ouvrit la porte coupe-feu et se jeta dans la rue du Département. Magalie lui collait au train, le sommant expressément de se rendre, mais rien n'y fit.

Judith était larguée. Une fois dans la ruelle, elle aperçut Magalie à une bonne cinquantaine de mètres devant elle. Tout en maintenant un pas de course respectable, elle appela du renfort.

Le pickpocket connaissait bien le quartier et voyant que son poursuivant ne lâchait rien, décida de s'engager dans l'un des hangars désaffectés qui bordaient les voies ferrées.

Une fois devant la porte de l'entrepôt, Magalie dégrafa son holster et en extirpa son pistolet. Très prudemment, elle entrouvrit la porte, jeta un œil, puis, après une courte hésitation, entreprit d'y entrer sans attendre Judith.

Autrefois, ces entrepôts servaient à stocker les marchandises prêtes à être chargées sur les trains en direction du nord de la France. Les espaces étaient énormes et d'une hauteur sous plafond

impressionnante. L'absence de fenêtres et le manque d'aération rendaient l'air irrespirable. La poussière accumulée lors de ces dernières années d'inoccupation n'arrangeait rien au phénomène. Les seuls anachronismes étaient de vieilles canettes de bière et quelques mégots de cigarettes laissés par des squatteurs occasionnels, se retrouvant là pour fumer un joint ou même se faire un fix à l'abri des regards indiscrets.

L'arme au poing, pas à pas, les sens aiguisés, Magalie s'avança dans la pénombre. Soudain, l'individu lui tomba sur le dos.

Se voyant pris au piège, il s'était placé en hauteur afin de saisir sa proie par surprise, ce qui lui offrirait de précieuses minutes pour prendre la tangente et disparaître. Magalie se ramassa lamentablement sur le béton du haut de son mètre quatre-vingts, créant un nuage opaque de poussière. L'ayant à moitié assommée, l'homme reprit aussitôt sa course. Alors qu'elle essayait de recouvrer ses esprits, un genou à terre, la tête engourdie, un coup de feu retentit. Elle se jeta au sol en cherchant désespérément son arme qui lui avait échappé des mains lors de l'assaut.

— On se calme et on lève les mains bien gentiment ! hurla Judith en s'avançant, le Glock droit devant elle.

Comme foudroyé, le fuyard stoppa net et très lentement, leva les mains au-dessus de la tête. Magalie, rassurée par la présence de sa coéquipière, s'assit et prit sa tête endolorie entre ses mains en jurant de tout son cœur et en inaugurant même de nouvelles formules dignes d'une réplique des *Tontons flingueurs*.

— Mage, tu es OK ? s'enquit Judith, sans lâcher l'apprenti pharmacien des yeux.

Luc revint de son déjeuner aux alentours de 3 heures. Il s'enferma dans l'une des deux petites salles avec des copies des divers dossiers de l'affaire. À 4 h 30, il en ressortit avec un début de profilage.

Marion était toujours accrochée à son PC et essayait de trouver une quelconque Clarice disparue qui aurait pu intéresser notre homme, autant dire une aiguille dans une botte de foin.

Pierre était revenu du Crédit Agricole avec un DVD sur lequel pas moins de quarante-huit heures de vidéo étaient à visionner car le timecode de la caméra s'était dérégulé lors d'une panne informatique.

Fabrice et Valérie étaient rentrés bredouilles de chez la deuxième

victime, n'ayant trouvé aucun nouvel élément, forcés d'admettre que le travail de Hugues avait été correctement fait. Quant à Yann et Alexandre, ils couraient encore les empailleurs.

Judith et Magalie n'étaient toujours pas arrivées au bureau, et nul ne savait où elles se trouvaient. Luc, étant un peu pressé, entreprit donc d'exposer ses premières conclusions aux présents.

— Je pense, d'après les premiers éléments du dossier, que notre homme, car il s'agit d'un homme de race blanche, doit avoir entre 25 et 40 ans. Il est issu d'une famille modeste et a grandi en ville, plutôt grande d'ailleurs telle que Paris, Lyon ou encore Marseille, où il avait un accès facile à tout type de culture. Il a un niveau d'études supérieures. Il n'a visiblement pas de problèmes d'intégration dans quelque milieu social que ce soit. C'est

M. Tout-le-monde, inspirant plutôt confiance de prime abord. Ce qui risque de compliquer sévèrement votre travail. S'il est marié, bien que je ne le pense pas, il n'a pas d'enfants. Quand je dis marié, je dis engagé de longue date, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une ou plusieurs relations sentimentales avec la gent féminine, car à ça, j'ajouterais qu'il est probablement hétérosexuel.

— Comment pouvez-vous être certain de tout ce que vous avancez ? Non que je remette votre parole en doute, mais j'aime bien comprendre, interrogea Fabrice.

— Eh bien, pour tout vous dire, je ne suis pas sûr à cent pour cent de ce que j'avance. Je peux toujours me tromper. Mon travail est de réunir tous les faits et, à partir de cette base, constituer un profil psychologique. Si je vous vois tous les jours pendant une semaine avec des sucettes à la fraise à la main, je vais en conclure que vous aimez les sucettes à la fraise. Or, il se peut que vous les achetiez pour votre voisine. Et si j'ai ce nouvel élément en ma possession, j'en déduirai qu'un lien particulier vous rapproche... Rien n'est sûr, surtout dans cette affaire où finalement, il n'y a pas de réelle signature. Mais ce qui est clair, c'est que plus on a d'éléments et plus le profil est fiable. Néanmoins, il y a une chose dont je suis certain : c'est que notre homme est seul. Yann m'a fait part du fait que vous n'excluez pas la possibilité qu'ils soient deux. Je ne le pense pas !

— Oui, d'accord. Mais quand vous dites qu'il est de race blanche et qu'il a entre 25 et 40 ans ?

— Les films qu'il prend en exemple pour ses meurtres sont des

films qui touchent en grosse partie des personnes dans cette tranche d'âge. D'autre part, les termes employés dans ses courriers correspondent, eux aussi, à cette tranche d'âge et à la classe sociale dans laquelle je le place. De plus, on s'attaque à ce qu'on connaît. Nos trois victimes ont entre 25 et 40 ans.

— Ça, c'est parce que les victimes dans les œuvres originales avaient approximativement le même âge ! intervint Pierre.

— Oui. Et qui a choisi les œuvres originales, comme vous dites ?

— C'est juste ! Laissons-le continuer, suggéra Valérie qui buvait ses paroles.

— Cet homme est doté d'une grande intelligence qu'il n'a sans doute jamais réellement mise à profit. Lors de ses études, il n'éprouvait aucune difficulté ; cependant, il n'a jamais brillé, ce qui créa chez lui une certaine frustration. Il cherche à se prouver qu'il est bien plus malin que vous et que le reste du monde. Cela démontre, d'une certaine façon, qu'il en doute encore. Il n'est donc pas très sûr de lui, bien que possédant un ego surdimensionné. Il est dans la contradiction et donc dans le combat. Mais une chose pêche. Il n'éprouve pas le besoin de tuer. Il peut s'en passer et il vous le dit lui-même dans son courrier quand il vous offre un répit. Ce qui exclut toute connotation sexuelle. Ce fait le différencie clairement d'un serial killer classique. Les meurtres ne sont donc qu'un outil pour arriver à ses fins. Si vous trouvez son but, vous trouverez l'homme. Et sachez qu'il ne compte pas se faire attraper. Il joue avec vous, parce qu'il a besoin de vous et non parce qu'il pense que vous êtes en mesure de l'arrêter.

Les filles n'arrivèrent au 304 qu'à six heures moins le quart. Judith avait insisté pour que Magalie se fasse examiner. Elles avaient donc fait une rapide halte à l'Hôtel-Dieu. L'interne ne lui avait prescrit qu'une bonne dose de paracétamol pour son mal de crâne. Une fois arrivées au commissariat, elles déposèrent plainte pour coups et blessures, ce qui leur permettait de placer directement le suspect en garde à vue.

Après avoir écouté les aventures de ses deux collègues, Fabrice leur exposa les premières conclusions de Luc. Ce qui eut pour effet immédiat de coller un sourire sur le visage de Magalie.

— Notre ami entre totalement dans le profil de ce brave

psychiatre. C'est zuppa ! Vous sentez l'odeur de vacances qui me caresse le naseau gauche ?

— Ne te réjouis pas trop vite, Magalie, il ne m'a pas l'air d'être le garçon le plus intelligent du monde, le Caprot en question... ça ne colle pas si bien ! coupa-t-elle, effaçant aussitôt le rictus de Magalie.

— Yep ! Je suis de l'avis de Judith, acquiesça Pierre.

— De toute façon, on sera fixés demain après l'interrogatoire, finit par ajouter Judith.

— Tu ne veux pas le cuisiner tout de suite ? s'enquit Valérie.

— Non ! On en a discuté avec Magalie, une bonne nuit en cage le fera réfléchir.

— Surtout que c'est moi qui ai pris le soin de lui choisir son compagnon de cellule. C'est du quatre étoiles pour lui ce soir. Son coloc est en manque grave et comment dire... un peu nerveux.

— Oui, d'accord, mais on perd un temps précieux ! continua Valérie.

— Eh non ! sourit Magalie victorieuse. Pour le moment, le chef d'accusation c'est de m'avoir fait bobo au cabochon...

— Ce qui nous donne vingt-quatre heures pour le laisser mijoter avant de changer le chef d'accusation et ce, sans perdre une seule petite seconde. Prends-en de la graine. En sortant d'ici, tu seras en mesure d'expliquer à Hugues en quoi consiste son travail, se moqua Fabrice.

— Je crois qu'elle est déjà en mesure de lui en expliquer une bonne partie, ajouta Pierre.

— Entourée par des têtes à claques comme l'autre idiot de Vincent, que veux-tu qu'elle apprenne, la pauvre ? renchérit Magalie.

— Hey, on stoppe tout ! ordonna Judith qui voyait Valérie virer à nouveau au framboise.

— Bouh ! C'est pas contre toi, Valérie, s'excusa Pierre.

— Je sais, pas de souci. Mais après cette affaire, je retourne bosser avec eux. Alors, ne me dégoûtez pas trop. Je viens d'arriver et je vous avouerai que j'aime bien mon travail. Aussi, je préférerais ne pas avoir à prendre position. Même si je comprends votre réaction... Il est vrai que ce qu'il a fait n'est pas réellement pardonnable.

— Et encore, tu ne sais pas tout. Ce mec est un...

— Mage, j'ai dit : on arrête ! Valérie, ne te formalise pas. Cela fait partie du quotidien. Où que tu ailles, il y aura toujours des guerres

intestines. La seule chose que tu dois faire, c'est suivre ta conscience et garder le cap. Tout le reste, tu t'en moques... Bien... Pierre, la banque ?

— J'ai les bandes, mais il y en a pour plusieurs heures.

— Nous... rien de nouveau chez Hans, anticipa Fabrice.

— Marion en est où ? Elle est où, d'ailleurs ?

— Elle est partie faire une course, elle m'a dit qu'elle repassait. Elle ne devrait plus tarder. C'est Valérie qui a repris les recherches sur Clarice.

— OK ! Et pour les gars ? Vous savez où ils en sont ?

— Alexandre m'a appelée, il y a une heure, pour me dire qu'ils en visitaient encore un. Jusque-là pas d'infos majeures, ni du côté des taxidermistes pour leur part, ni pour Clarice de mon côté, répondit Valérie.

— Bien ! Il est 7 heures passées... Je vous propose d'en rester là pour aujourd'hui. Ceux qui veulent retrouver leur couette peuvent y aller. On se retrouve demain à 8 heures, si pas d'imprévu.

— OK, cool ! Je fais une copie du DVD, je l'embarque chez moi et commence à le mater. Je pourrai écouter ma musique de brute sans vous emmerder, comme ça, sourit Pierre.

— Je ne remercierai jamais assez tes voisins, le charria Magalie.

— Valérie ! Rappelle Alexandre et Yann, dis-leur que si pas de news, ils peuvent rentrer chez eux, et laisse tomber les recherches sur Clarice, cela ne mènera nulle part. On aura la tête plus reposée demain.

Petit à petit, le bureau se vida. Seules Judith et Magalie restèrent pour rédiger les divers rapports de la journée. Une fois son PV imprimé, Judith alla toquer au bureau de Berta, mais elle ne trouva personne. Voyant l'heure, elle se doutait bien qu'il ne reviendrait pas. Elle décida donc de lui laisser le dossier complet des avancements de l'enquête, où elle avait intentionnellement omis de parler du cas Hugues Pernut.

Elle croisa Julien dans la cage d'escalier, et après avoir échangé quelques mots, le mit dans la confidence. Il s'indigna avec une telle virulence que Judith se demanda si elle avait bien fait. Elle lui fit promettre de n'en parler à personne, et ils se quittèrent en se fixant rendez-vous pour un dîner.

Magalie trouva Thierry affalé sur le canapé, bouquinant le premier tome de la trilogie *Millénium* sur un fond musical signé Beethoven. Il accueillit sa moitié en l'embrassant langoureusement et, sans dire un mot, les amants s'enlacèrent. Mais le mal de crâne de Magalie stoppa toutes les promesses de ce baiser sulfureux. Elle s'installa au fond du canapé, la tête dans les mains, et lui raconta sa rencontre sportive avec Stéphane Caprot. Un brin d'inquiétude s'inscrivit sur le visage pâle du garçon ; elle le rassura aussitôt d'une caresse sur la joue, puis elle se blottit contre lui.

1. Super !

Judith arriva au 304 à sept heures et quart. Le matin, elle aimait se retrouver seule au bureau. Elle se prépara un café, s'installa à son ordinateur, et se mit à survoler les gros titres de *Libération*. Dix minutes plus tard, Luc, toujours aussi apprêté, entra après avoir frappé deux coups rapides.

— Bonjour, commandant Lagrange, salua-t-il.

— Bonjour. Mais je vous en prie, cessez les commandants, Judith suffira.

— Très bien, mais alors on se tutoie !

— OK, fit-elle en souriant.

— Bien, dit-il, prenant un siège et s'installant face à elle. J'espère que tu ne m'en veux pas d'avoir pris la liberté d'exposer mes premières conclusions sans t'avoir attendue.

— Absolument pas ! Bien au contraire. Dans ce type d'affaire, plus les informations nous parviennent vite et plus nous avons de chances d'éviter le pire. De plus, j'ai entièrement confiance en mes agents, ils savent faire la part des choses. Donc, pas de souci !

— Faire la part des choses, répéta-t-il. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Eh bien, je pensais qu'il s'agissait, effectivement, d'un homme. Là-dessus nous sommes d'accord, dit-elle en lui rendant son sourire. Concernant son âge, je l'imaginai aussi dans cette tranche. Et ne me demande pas pourquoi, car je n'en ai aucune idée ! Pour le reste... ce sont des infos qui nous seront sans doute utiles le moment venu. Que dire de plus ?

— J'ai eu l'occasion de travailler plusieurs fois avec la police. Certains agents me prenaient un peu en grippe, me traitant même parfois de pseudo-médium en manque de reconnaissance.

— Cela me paraît logique.

— Ah ? Tu le penses aussi, alors ?

— Non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit-elle gênée.

— Que voulais-tu dire, alors ? insista-t-il.

— Juste que je vois bien certains de mes collègues envoyer tes conclusions sur les roses sous prétexte que cela ne colle pas avec l'idée qu'ils en ont.

— Mais tu n'es pas de ceux-là ? Intelligente, courageuse, et mère d'une superbe fille, dit-il en attrapant le portrait de Sarah sur le bureau.

— Si vous le dites ! répondit-elle en prenant soin de récupérer le cadre avant de le remettre soigneusement à sa place.

— Pas de portrait du père ; j'ajouterais donc indépendante !

— Pardon ?

— Tu as pour habitude de tripoter ton pendentif quand tu es gênée ! Je te mets mal à l'aise avec mes questions ?

— Non, certainement pas ! dit-elle en lâchant son papillon plaqué or. D'ailleurs, il me semble n'avoir entendu que des affirmations !

— Certes ! Eh bien, pourquoi me vouvoies-tu à nouveau ?

— Comment ? s'indigna-t-elle.

— Désolé. Je ne devrais pas insister de la sorte. Mais j'aime savoir à qui j'ai affaire. Je n'aime pas perdre mon temps !

— Je comprends. Et moi, je n'aime pas que l'on se joue de moi. Le jour où j'éprouverai le besoin de voir un psy, j'ai quelques bonnes adresses. Je n'ai pas enquêté sur vous, je vous prierai donc de ne pas me psychanalyser, lança-t-elle sèchement. Et en ce qui concerne le tutoiement, si cela ne vous gêne pas, je préfère garder mes distances, réflexion faite.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il en se levant de son siège. Je tiens néanmoins à vous présenter mes excuses.

— Je les accepte, dit-elle en se replongeant dans *Libération*.

— Bien. Je n'ai pas eu le temps de petit-déjeuner. Je vais chercher quelques viennoiseries, en accepteriez-vous une ?

— Moi, non ! Mais Magalie aime les chaussons aux pommes, Fabrice, Pierre et Yann sont plutôt pain au chocolat, et Marion croissant... au beurre bien évidemment. Pour les deux autres, je ne sais pas ; c'est vous le comportementaliste, répondit-elle sans même lever le nez du journal.

Luc resta sans voix, la contempla un instant, puis esquissa un sourire avant de sortir de la pièce.

8 h 20 passées, Magalie entra dans le bureau avec fracas, toute sautillante.

— Youhou ! Qui c'est qui a plus de cinq minutes d'avance ? lança-t-elle, laissant Judith, Yann, et Fabrice perplexes alors que Marion explosait de rire. Qu'est-ce qui te fait marrer, Marion ?

— Rien... Ne change rien !

— On avait dit 8 heures au plus tard ! lança Judith dépitée, transformant l'expression victorieuse de la jeune femme en grimace enfantine.

— Je la referai à Pernut, celle-ci ! J'avoue que je n'y avais jamais pensé. Faire croire au monde entier que tu penses être en avance... J'ai tellement de choses à apprendre de toi ! ironisa Alexandre.

— C'est ça, rigole ! C'est facile d'être à l'heure quand on sait qu'en quatre mois, on vous a donné deux affaires, lui rétorqua-t-elle, vexée, en s'installant à son bureau. Et effectivement, je crois avoir beaucoup de choses à t'apprendre, mon cher Alexandre !

— Holà ! C'était une blague, chérie, s'offusqua-il. Faut te calmer !

Avant même que Magalie ait eu le temps de relancer, Judith intervint, obligeant les deux agents à baisser d'un ton. Ce fut Valérie qui réussit, avec une boutade timide, à réconcilier tout le monde.

Luc entra dans la pièce, accompagné d'un parfum chaud et sucré. Le sachet du boulanger dans une main et un petit cactus en pot dans l'autre, il salua la troupe, et se mit à faire le service auprès des agents, déposant soigneusement les viennoiseries à chaque bureau. Pour Valérie et Alexandre, il avait opté pour une chocolatine, ce qui semblait leur convenir à merveille. Judith ne prit pas la peine de lever la tête de son dossier ; elle ne put néanmoins s'empêcher d'esquisser un sourire en entendant les diverses réactions. Luc finit par elle. Sans piper mot, il installa précautionneusement le cactus tout près du portrait de Sarah. Elle leva la tête, un point d'interrogation gravé sur le front.

— C'est pour me faire pardonner mon attitude misérable, égocentrique et enfantine, lui chuchota-t-il.

— Un cactus ?

— Peu d'entretien, s'adapte à n'importe quel environnement, presque beau, mais parfois blessant. En bref, un peu comme moi ! sourit-il.

Judith resta sans voix ; elle ne savait pas bien comment interpréter

ces propos. En revanche, elle était sûre de ne pas aimer la situation dans laquelle elle se trouvait. Elle lança un bref regard autour d'elle et vit tous ses collègues regarder la scène avec stupéfaction.

— J'apprécie le geste, bien que je ne comprenne pas réellement la manœuvre, lui asséna-t-elle, replongeant dans ses lectures, le laissant là, pantois.

Ce n'est qu'à 9 heures que l'équipe se mit réellement au travail. Généralement, la première heure était dédiée à la rédaction des rapports de la veille, permettant ainsi aux lieutenants de se réveiller doucement et de se remettre dans le bain tranquillement. Judith fit un bref résumé de la situation et établit le carnet de bord de la journée en attribuant des tâches bien précises à ses agents. Elle se garda Magalie, Fabrice et Luc pour l'interrogatoire de Stéphane Caprot, qu'elle pensait débiter aux alentours de 11 heures. Valérie, Alexandre, Yann et Pierre partirent interroger quelques proches des victimes en espérant trouver une piste exploitable. Seule Marion resta au bureau, elle approfondissait ses recherches sur l'éventuelle prochaine victime, nommée Clarice.

Caprot, menotté dans le dos, fut amené au 304 par deux gardiens de la paix vers 11 heures. Sa mine était effroyable, ses yeux injectés de sang réagissaient mal aux rares rayons de soleil qui filtraient par les grandes fenêtres à carreaux du bureau. Marion dit aux policiers de le menotter fermement à la banquette située à gauche de la porte. L'assise était inconfortable au possible. Son poignet droit était attaché à une accroche à 15 cm du sol, l'empêchant de se redresser. L'équipe avait appelé ce banc le « mal-confort » faisant référence à la torture pratiquée au Moyen-Âge dans les cachots de certains de nos châteaux forts. Le cou tendu, le dos courbé et endolori, l'homme semblait à bout de nerfs.

Marion continua ses recherches sans même prendre garde à sa présence. Après un moment, elle se leva, passa devant lui et se fit couler un café. L'odeur âcre du breuvage envahit la pièce, animant les papilles du détenu. Fabrice entra dans le bureau et salua Marion comme s'il ne l'avait pas encore vue de la matinée. Passant devant le jeune homme, il lui proposa un café et lui enleva les menottes. Puis ce fut au tour de Judith et Magalie d'entrer en scène. Le scénario était si bien rodé que nul n'aurait douté de sa véracité. Visiblement, les deux femmes étaient en désaccord et, sous le regard fatigué du prévenu,

elles pinaillaient sur une question de déontologie à deux francs. Fabrice le regarda, complice, et lui fit comprendre qu'ils y avaient droit tous les jours et qu'il ne fallait pas s'en offusquer. Le ton monta entre les deux collègues et ce fut Marion qui, agacée par le brouhaha, y mit fin. C'est alors que Magalie fit mine de remarquer la présence de Stéphane Caprot. Elle se plaça devant lui et lui asséna un regard assassin. Judith lui ordonna alors de ne pas lui parler, et pria Fabrice de l'emmener dans l'une des salles d'interrogatoire.

Il était midi moins le quart quand Judith entra dans le petit bureau accompagnée de Fabrice. Caprot avait eu le temps de compter le nombre de fissures au plafond et mourait de peur et d'impatience. Les deux policiers s'installèrent face à lui. Une petite caméra était placée dans un coin, ce qui permettait à Magalie et à Luc, dans la pièce adjacente, de ne pas louper une miette de l'interrogatoire. Judith était plongée dans ses dossiers alors que Fabrice fixait la fenêtre située derrière le suspect et semblait complètement absent. Puis, relevant la tête et fixant le jeune homme, Judith se lança.

— Tout d'abord, veuillez excuser la réaction de ma collègue, mais elle n'aime pas trop se faire taper dessus, ce qui est, je vous l'avouerai, le seul point sur lequel nous soyons totalement en accord. C'est donc pourquoi je ne la blâmerai pas. Ensuite, vous comprendrez également qu'elle ait porté plainte contre vous, pour coups et blessures. Ce qui explique votre présence ici, aujourd'hui.

Stéphane Caprot ne semblait pas bien comprendre ce qui lui arrivait. Il jeta un regard interrogateur à Fabrice qui était toujours fasciné par la fenêtre.

— Quelque chose vous tracasse, jeune homme ? s'enquit-elle.

— Oui ! Je suis là depuis dix-huit heures parce que j'ai bousculé votre collègue ?

— Oui ! Pourquoi pensiez-vous être là ?

— Non... pour rien... Enfin, je ne savais pas, bégaya-t-il. En fait... enfin, je veux dire... Pourquoi êtes-vous venues à la pharmacie, alors ?

— Pour vous poser quelques questions au sujet d'une affaire sur laquelle nous travaillons.

— Quelle affaire ?

— Je ne peux pas vous en parler, comprenez-vous ? Je n'ai le droit, pour le moment, que de vous parler que de ce qui vous amène ici.

— Mais c'est vous qui m'amenez ici !

— Ah non ! Là, je ne suis pas d'accord. Je ne vous ai jamais demandé de violenter ma collaboratrice, jeune homme. Bien que, au final, cela lui apprendra peut-être à respecter la procédure.

— Attendez... Une folle se met à me courir derrière et me menace... Je cavale... Elle me suit... Je me défends !

— Très instructif, votre technique d'interrogatoire ! lança Luc les yeux rivés sur l'écran. Vous procédez toujours comme ça ?

— Pas toujours, non. Cela dépend du gars et surtout de ce qu'on veut de lui, dit Magalie, ajustant son oreillette pour ne pas louper un souffle de conversation.

— Fabrice, c'est quoi son rôle ?

— C'est le bon pote ! sourit Magalie. Sa sortie de secours.

— C'est donc lui qui est censé récolter les aveux ?

— Non, lui, il est là pour lui faire comprendre que c'est mieux de passer à table. Mais je ne vous gâche pas le plaisir ! Admirez plutôt ! dit-elle en attrapant son téléphone.

Les deux spectateurs virent Judith s'emparer de son sac à main pour en extraire son portable.

— Veuillez m'excuser, c'est ma fille, elle est malade, lança Judith à l'attention des deux hommes. Allô, chérie ! Non écoute, là, je ne peux pas te parler, je te rap... Comment ? Attends deux petites secondes.

Elle se leva et sortit de la pièce. Il lui fallut moins d'une seconde pour rejoindre Magalie et Luc dans la pièce d'à côté.

— Salut, maman ! lança Magalie en lui tendant un casque audio.

Fabrice se leva de sa chaise pour ouvrir la fenêtre du bureau.

— Ça te fait chier, si je m'en grille une ? Parce que là, on en a pour une heure avant que l'autre ne daigne revenir !

— Euh... non.

— Je t'en proposerais bien une, mais si elle débarque, je me fais couper les bonbons dans la seconde !

Fabrice alluma sa cigarette et inspira une bouffée qui en embrasa près du tiers, laissant Stéphane au bord de la crise de nerfs.

— Mais putain, qu'est-ce qu'elle fout, ta collègue ? s'exclama-t-il après une bonne minute de silence.

— Les gonzesses, mec ! Ces foutues gonzesses ! lança Fabrice. Tu

n'as pas l'air au mieux de ta forme, dis-moi ?

— Sans blague ! grogna-t-il.

— Bon allez, tiens ! Tire une taffe, mais si tu lui en parles, c'est moi qui te les coupe ! dit Fabrice en lui plaçant la cigarette devant la bouche.

Il se jeta dessus et grilla ce qu'il restait de tabac.

Après s'être débarrassé du mégot, Fabrice se réinstalla à sa place, laissant la fenêtre entrebâillée. Il attrapa le dossier et tourna quelques pages.

— Qu'est-ce que je risque pour avoir frappé un flic ? le questionna Stéphane.

— Ça dépend du flic ! Disons que là, je ne sais pas ce qu'elle t'a fait pour que tu lui en veuilles comme ça, mais elle ne va pas te lâcher. C'est une vraie garce, la Binet.

— Comment ça, ce qu'elle m'a fait ? De qui tu parles ?

— De Magalie, la gonzesse que tu as cognée. De qui veux-tu que je parle ?

— Mais je la connais pas, moi !

— Tu sais bien que si ! Sinon tu ne serais pas là !

— Mais de quoi tu parles, bordel ?

— De l'autre affaire.

— Quelle autre affaire ?

— Celle qui a conduit les deux nanas à la pharmacie.

— Et c'est quoi, cette affaire ?

— Je n'ai pas le droit de t'en parler.

— Comment ça ? Je suis là pour un truc dont personne ne veut me parler ! C'est quoi, ces conneries ?

— C'est une question de procédure et de chef d'inculpation.

— Hein ? C'est quoi, ce charabia juridique ?

— Écoute, tu demanderas au grand manitou. Moi, je peux pas t'aider.

— Je veux voir un avocat !

— Ça aussi, tu verras avec elle. Mais tu sais, à la crim, on a un peu le droit de tout faire ! Alors, ne t'attends pas à le voir arriver tout de suite, ton avocat. Il arrivera... Mais pas tout de suite !

— La crim ?

— Ben oui, tu croyais être où ?

— Mais la crim, c'est pour les meurtres.

— Entre autres. On s'occupe aussi des incendies, des attent...

— Mais qu'est-ce que je fous ici ? J'ai buté personne, moi !
s'exclama-t-il de plus en plus nerveux.

— Ça, va falloir lui expliquer.

C'est ce moment que choisit Judith pour revenir, plongeant le bureau dans un silence mortuaire qu'elle s'empressa de rompre.

— Vraiment désolée. Il a fallu que j'appelle mon ex-mari. Vous savez ce que c'est..., sourit-elle en s'asseyant à sa place.

— Non, je ne sais pas ce que c'est ! Et je ne sais pas ce que je fous là non plus ! hurla Stéphane au bord de l'apoplexie. J'ai tué personne, putain !

Le commandant se braqua aussitôt. Elle se tourna vers Fabrice avec un regard assassin.

— Tu m'expliques ce que ça veut dire ?

— Rien, il m'a juste demandé où on était... Et je lui ai dit. Mais je ne lui ai pas du tout parlé de l'affaire, avoua-t-il tout penaud.

— C'est dingue, ça ! Je ne peux pas te laisser dix minutes avec un prévenu sans que tu foutes tout en l'air ! gronda-t-elle se relevant.

— Non, mais...

— Je me fous de tes explications ! Suis-moi !

Fabrice s'exécuta tout en foudroyant le prévenu du regard. Les deux agents sortirent du bureau, laissant Stéphane tout tremblotant.

Fabrice entra triomphant dans la pièce voisine sous les applaudissements silencieux de Magalie, et le regard admiratif de Luc. Judith entra à son tour et referma la porte derrière elle.

— J'ai encore mal au crâne, mais alors lui... il est en train d'imploser, ironisa Magalie.

— Il ne sait rien de notre affaire, lança Judith.

— Je suis du même avis, renchérit Luc. Après la pression subie, que je suis à deux doigts de qualifier de torture psychologique, ce jeune homme n'a rien du profil de notre assassin, si ce n'est peut-être l'âge.

— Ou alors, il ne sait pas qu'il sait, finit par lancer Magalie.

— Quoi qu'il en soit, il a un truc à se reprocher. Sinon, pourquoi avoir détalé comme un lapin hier ? s'enquit Fabrice.

— On va vite être fixés.

Le temps s'était arrêté. Les yeux injectés de sang et pleins de larmes, Stéphane ne se souvenait même plus de ce qui l'avait amené

dans ce bureau. Les vertiges se faisaient de plus en plus violents. Le pouls à cent trente, le flux sanguin martelait les tempes du pauvre bougre. Lorsque Judith entra dans la pièce, suivie de Magalie qui avait un jus d'orange à la main, la terreur s'inscrivit sur son visage.

— Ne la laissez pas s'approcher de moi ! implora-t-il avec un mouvement de recul.

Les deux femmes se regardèrent et constatèrent les ravages psychologiques que pouvait provoquer l'alliance de la fatigue, de la peur et de l'enfermement. Elles s'installèrent face à lui. Magalie posa le jus de fruits devant lui en signe de paix.

— Qu'est-ce que vous avez mis dedans ? Plutôt mourir que de boire cette merde.

— OK !

Elle attrapa le jus de fruits et en avala une bonne gorgée. Tu vois, si j'ai mis un truc dedans, eh bien, j'en pâtirai aussi. Allez, bois, ça va te faire du bien. Et tiens, prends une clope, ça te calmera peut-être un peu.

Après une brève hésitation, il se jeta sur la bouteille et sur le paquet qu'elle lui tendait.

— Bien ! intervint Judith. Te voilà rafraîchi et un peu plus calme. On va donc pouvoir commencer. Pourquoi t'es-tu enfui lorsque tu nous as vues, hier ?

— Je ne sais pas, dit-il timidement.

— Écoute, je n'ai pas de temps à perdre. Un mec s'amuse à tuer tout ce qui bouge dehors. Et je ne pense pas que ce soit toi. Maintenant, si tu me balances des conneries, je vais me demander pourquoi ! Ma collègue, ici présente, est persuadée que tu es son complice. Alors ? Qui a raison ?

— J'ai tué personne ! Je vous le jure !

— Explique-moi pourquoi j'ai une énorme bosse sur le crâne, alors !

— Je suis désolé, j'ai pris peur, m'dame. Je ne voulais pas vous faire de mal !

— Écoute, je suis fatiguée. Alors, ou tu nous dis tout ce que tu sais maintenant, ou tu ne verras pas le ciel de sitôt parce que là, j'en ai marre. Je te laisse le choix ; je suis même d'accord pour abandonner mes charges contre toi, si tu y mets du tien. Qui t'a demandé de voler mon badge ? J'attends.

— Quoi ? Qu... Quel badge ? Je ne sais pas de quoi vous parlez !

— Que faisais-tu, rue Myrha, lundi ?

— Lundi ? Je... Je suis allé voir un ami.

— J'en ai ma claque !

Magalie frappa sur la table, le faisant sursauter.

— Tu fais le malin, eh bien, quand tu seras inculpé pour triple homicide, je serai aux premières loges, mon gars ! finit-elle par dire en se levant, alors que Judith gardait le silence.

— Je vous jure, m'dame, je sais pas de quoi vous parlez ! sanglota-il. Je ne suis qu'un petit dealer de rien du tout. Je vends deux trois cachetons de benzo ou de Valium pour payer la fin de mes études en pharmacie. OK, j'ai merdé, mais je ne suis pas un tueur. Je vous le jure !

La mâchoire de Magalie se décrocha, alors que Judith s'attrapait la tête et lâchait un rire nerveux.

— Attends... quoi ? s'enquit Magalie se laissant retomber sur sa chaise.

— C'est moi qui remplis les bons de commande de la pharmacie. Je me mets de temps en temps quelques boîtes de côté pour les revendre. Le vieux n'y voit rien et, comme ça, je peux bouffer.

— Et c'est pour bouffer que tu m'as volé mon badge ?

— Quoi ?

— Lundi, tu m'as renversé un café dessus, rue Myrha. Et comme par enchantement, je n'avais plus mon badge après ça !

— C'est pour ça que je croyais vous connaître... Ça y est, ça me revient. Mais je vous jure, je ne vous ai rien volé. Je venais juste de livrer trois benzo à un client régulier. C'est tout. Je vous le jure !

— Et merde !

Après avoir fait transférer Stéphane Caprot aux stups, l'équipe présente aux Orfèvres décida de s'offrir une brasserie pour la pause déjeuner. Ce n'est qu'à 15 heures que tout ce petit monde réinvestit le 304.

Le rapport de l'identité concernant le répondeur de Réda Ryad était arrivé sur le bureau de Judith. L'appareil offrit un précieux indice aux enquêteurs. Effectivement, la scientifique y avait retrouvé, dissimulé dans le compartiment de la batterie, un cheveu placé là volontairement car il avait été noué très délicatement autour de la

pile. De plus, pas une seule trace papillaire n'avait été découverte, ce qui renforçait cette hypothèse. Le cheveu avait été envoyé au labo pour une analyse génétique. Grâce à son bulbe, Judith pouvait espérer avoir en plus, de l'ADN, une idée du sexe, voire de l'âge de son propriétaire.

— Alors, que peut bien signifier ce cheveu ? interrogea Fabrice.

— Il nous file son ADN, ironisa Marion. Cela étant, ce serait vachement classe de sa part !

— Si on part du principe qu'il ne s'agit pas du sien, supposa Magalie, c'est forcément celui de notre prochaine victime. Le cheveu est brun et d'une longueur de 32cm, il est donc fort probable que ce soit celui d'une femme, sans faire de sexisme. Il nous faut donc trouver une Clarice aux cheveux bruns d'une trentaine de centimètres de longueur.

— Attendez une minute ! Pourquoi Clarice ? Je ne pense pas qu'il vous offre le prénom de sa prochaine victime aussi facilement, intervint Luc.

— Il nous donne bien son ADN !

— Si toutefois c'est celui de la victime... Je suis de l'avis de Luc ! conclut Judith.

— C'est maintenant que tu me dis ça ? Alors que ça fait un jour que je m'emmerde à trouver une Clarice quelconque, grogna Marion. Judith, tu vas réussir à me faire perdre mon sourire légendaire, à force de me filer des boulots à la con.

— Désolée, mais fallait explorer la piste... Et puis, Valérie t'a filé un coup de main, non ?

— Tous ces indices nous sont donnés par le tueur, rappela Fabrice. Il faut, certes, les prendre en considération mais ne pas oublier qu'ils nous mèneront là où il veut qu'on aille.

— C'est très juste. Il vous force à entrer dans le jeu en vous imposant ses propres règles, vous égarant. Cet homme, comme je vous l'ai exposé hier, ne veut pas se faire appréhender. Il a besoin de vous pour je ne sais quelle raison. Et c'est pour cela qu'il vous offre ces indices. Trouvez le mobile, et vous trouverez l'homme.

— Alors quoi ? Il faut les ignorer, tous ces indices ?

— Non, bien sûr, mais surtout, ne vous détournez pas d'autres pistes éventuelles.

— D'ailleurs, en parlant d'autres pistes, la vidéo du distributeur,

on en est où ? s'enquit Judith.

— Je comptais m'y mettre cet après-midi, sachant que Pierre est en vadrouille, lança Fabrice.

— Je vais te filer un coup de main, vu que je n'ai plus à trouver de Clarice, le taquina Marion.

— Avec plaisir !

— C'était quoi la phrase exacte, Jude ? coupa Magalie.

— De quoi tu parles ?

— Le message du répondeur.

— Ah ! Un truc comme : « Salut, c'est Pat, je vois bientôt Clarice, si cela te dit. » Un truc comme ça.

— Il dit Pat ?

— Oui, c'est d'ailleurs ce qui t'a fait réagir.

— La phrase exacte est : « Réda, c'était Pat. Juste pour te dire que je vois Clarice vendredi. Si cela te chante », dit Fabrice qui s'était muni du rapport. Pourquoi ? Tu pensais à quoi ?

— Patrick Bateman, c'est le perso... Mais bien sûr ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? s'exclama-t-elle en se jetant sur l'ordinateur le plus proche.

— Mage, tu nous expliques ? s'enquit Judith.

— Deux petites secondes... ça y est, j'y suis ! Appelez-moi maître, Dieu ou que sais-je ? Clarice Starling, ça vous dit un truc ?

— « J'ai dégusté son foie avec des fèves au beurre, et un excellent chianti. Tssss ! » singea Fabrice.

— Beau gosse, ça fait deux fois aujourd'hui que tu m'épates avec tes talents de comédien. Tu t'es planté de carrière !

— Madame est trop bonne, sourit-il en faisant une révérence.

— Eh ? Les deux, là ? Auriez-vous l'obligeance de nous expliquer ?

— Là... même moi, j'ai compris, Judith ! C'est *Le Silence des agneaux* ! lança Marion.

— Le film. Bien évidemment, les indices se rapportent aux films et non aux victimes.

— Sans vouloir faire mon apprenti inspecteur, le cheveu ne peut pas être un indice pour un film. Il modifie donc son mode opératoire. Il est en phase d'apprentissage.

— Apprentissage ? Il a plutôt l'air de bien s'en sortir, jusqu'à présent, lança Marion. Ça me déprime ! Bref ! On se colle sur les vidéos, Fabrice ? Qu'on voie à quoi ressemble ce psychopathe !

— C'est parti. On se met dans le bureau de gauche, le matos est branché.

— Nickel ! Je te suis.

Après avoir récupéré le DVD, les deux agents s'enfermèrent au calme.

— Alors, si j'ai bien compris, demain soir, on peut s'attendre à avoir une nouvelle victime. Cette affaire commence réellement à me rendre dingue.

— À qui l'as-tu ? renchérit Magalie, dépitée, se basculant sur sa chaise.

— En combien de temps pouvez-vous obtenir l'ADN du cheveu ? s'enquit Luc.

— Le labo est à Nantes. Dans la vraie vie, en vingt-quatre heures, c'est fait. Avec de la chance, on peut l'avoir dans la soirée. Mais le labo croule sous les demandes prioritaires, donc...

— Ce qui signifie ?

— Demain soir, au plus tard.

— Qu'on ait de la chance ou pas, Jude, on a un macchabée demain soir ! Je ne vois pas réellement à quoi va nous servir cette analyse.

— Ce qui me tracasse, c'est qu'il se mette soudainement à vous laisser le patrimoine génétique de ses prochaines victimes. Il veut accélérer le jeu et sans doute sa cadence mortuaire.

— Mais non ! Il l'a toujours fait. Sauf que nous ne l'avions pas compris.

Un point d'interrogation s'inscrit sur le visage de Luc, alors que Magalie eut une illumination.

— Tu déboîtes ! Tu es sûre que ça marche à tous les coups.

— Eh bien... Regarde le vomi pour le premier ! Pour Hans, il y a le doigt... et non, ça ne marche pas !

— L'enveloppe !

— Oui et ?

— La salive ! On n'a pas fait la demande d'ADN de l'avocat car on n'en a rien à foutre. Mais je mets ma main à couper que c'est lui qui...

— ... a léché l'enveloppe. Et pour Ryad, on a le cheveu ! On est bon ! s'exclama Judith.

— Pas tout à fait, si je peux me permettre !

Les deux femmes lancèrent un regard inquisiteur au psychiatre.

— On n'a pas l'ADN de la deuxième victime chez l'avocat. Il y a

vosre insigne. Mais pas d'ADN ! Vous avez sans doute loupé un truc, si ce que vous dites est vrai... Sur ce, je dois me rendre à Saint-Germain. J'ai rencard avec un vieux copain de fac. Si jamais vous avez besoin de mes services, n'hésitez pas à me contacter.

— Très bien. On vous voit demain ? s'enquit Judith.

— Si ma présence ne vous ralentit pas, je pensais même repasser en fin d'après-midi.

— Eh bien, à tout à l'heure !

— À plus tard, mesdames, lança Luc avant de sortir de la pièce.

— Hey, Jude ! Il est plutôt beau gosse, tu ne trouves pas ?

— Non, pas vraiment ! C'est pas mon style et puis vivre avec un psy, c'est pas trop mon truc ! répondit-elle un soupçon de gêne dans la voix.

— Qui te parle de vivre ? T'es pas obligée de parler quand tu couches ! sourit-elle. Lui, en tout cas, il te bouffe des yeux.

— Tu as fini ? On peut s'y remettre ?

— C'est quoi que je vois là ? C'est un phare que tu te tapes ?

— Magalie, ta gueule !

— Tu m'appelles Magalie et tu deviens grossière ? Non ! Tu as craqué ! Champagne !

Judith la fusilla du regard.

— OK, OK j'arrête ! Mais promets-moi de foncer. C'est une bombe, ce mec !

— Mage, si tu me parles encore de lui, je te jure...

— J'arrête, promis ! Ça y est, c'est fini. Je m'y remets, regarde, j'y suis ! dit-elle en s'installant à son bureau.

— Bon, on en était où ?

— L'ADN, répondit-elle un sourire lui fendant la face.

— Cesse de sourire, Magalie ! Je te signale qu'il y a une nana qui est à deux doigts de se faire dépecer. Alors, s'il te plaît, cesse de sourire, parce que là, j'en ai marre de me sentir aussi impuissante et nulle.

C'eut l'effet escompté ; le visage de Magalie se referma aussitôt.

— Tu as raison. Excuse-moi. C'est juste que...

— Je sais, décompresser, tout ça... Mais là, on n'a pas réellement le temps ! Alors fais ce que tu sais faire le mieux Magalie ! Réfléchis, vite, bien, et trouve-nous une piste !

— J'essaye, putain, mais rien ne me vient. Je suis crevée, j'ai les

neurones dans le coton, ces derniers temps ! Et puis, il a constamment trois coups d'avance. Je n'arrive pas à inverser la vapeur.

— Il s'est forcément planté quelque part en voulant jouer au plus malin.

— Non, pas forcément ! Car pour le moment, c'est un sans-faute.

— OK ! Je vais te filer un coup de pouce... En quoi le fait de nous offrir les titres de films peut nous aider ?

— Nous donner des indications sur le meurtre et sur ses goûts.

— Développe !

— Quels types de films, ou quels acteurs il aime s'offrir.

— Les meurtres, Mage, les meurtres !

— L'âge, le sexe des victimes, peut-être même son appartenance sociale... Mais c'est trop vague, tout ça. Ça ne sert à rien !

— Continue. La classe sociale, mais encore ?

— Il reste relativement fidèle aux films, on peut donc supposer qu'il traque ses proies.

— Comment ?

— Dans son entourage physique, ou amical. Mais cela ne marche pas, on a fouillé toutes les possibilités sociales...

— Alors, autre chose ! Que nous apportent ces films ?

— Je n'en sais rien ! Ça nous donne le type de victime, le mode opérat...

Magalie stoppa net.

— Jude, il nous file le mode opératoire ! Il nous le dit même dans son courrier ! s'exclama-t-elle en se levant.

— Oui ! Et ? interrogea Judith alors que, droite comme un I, le regard flottant, Magalie jouait de ses doigts sur un piano virtuel.

— Dans *Le Silence des agneaux*, Buffalo Bill ne bute que des gonzesses ; la première il la connaissait, c'était une de ses ex, ils faisaient de la couture ensemble. Enfin je sais plus, un truc comme ça ! Sauf qu'elle a été découverte plus tard. La prochaine victime est une femme... plutôt... plutôt jeune pour que la peau soit belle... Et il la connaît... sans doute, enfin... peut-être.

— OK, c'est trop vague. Quoi d'autre ?

— Elles sont grosses, elles sont toutes grosses. Pour... je ne sais quelle raison. Je crois que la peau se détache mieux. C'est donc une jeune femme grosse, les cheveux longs et bruns. La peau se détache mieux car il les affa... Il les affame... Jude, il doit les affamer...

— C'est donc qu'il l'a déjà enlevée ! Géniale, tu es géniale, Mage !

— Attends avant de crier victoire ! lança Magalie sortant de sa transe. Encore faut-il que quelqu'un ait signalé sa disparition.

Elle contourna le bureau et s'installa derrière l'épaule de Judith qui se connectait au fichier des disparitions.

— Tu pousses la recherche jusqu'à quand ?

— On dit depuis le début de semaine, et on voit ce qui sort ? Quoique... il devait déjà l'avoir enlevée quand il a tué l'avocat, vu qu'il est sûr de la voir vendre.

— Exact, alors on remonte jusqu'à...

— Jeudi ?

— Yep ! Jeudi de la semaine dernière. Et pour la région ?

— On se cantonne à Paris ! On élargira si ça ne donne rien. Voilà, c'est parti. C'est là qu'on croise les doigts ! pria Judith en cliquant sur la touche entrée.

Alexandre était installé à une table faisant face à l'entrée du bar. C'était l'un de ces vieux bistrots en Formica où les couleurs et les clients faisaient penser aux décors de *L'Inspecteur Derrick*. La loi anti-tabac était passée depuis plus de deux mois, mais l'odeur de nicotine froide couvrait encore celle de la vinasse bon marché, tant les murs et les banquettes en étaient imprégnés.

Alexandre avala une énorme gorgée de sa Carlsberg et jeta un coup d'œil furtif à sa montre. Lorsqu'il releva la tête, Hugues et Vincent se trouvaient devant lui.

— Quatre heures et quart, lança Vincent. À peine quinze minutes de retard. On s'améliore, patron !

— Ça va, les gars ?

Les deux hommes s'installèrent à table.

— Bien, et toi ?

— Alors, pas trop dur ?

— C'est l'enfer. Je vous revaudrai ça, les mecs ! Ces foutues gonesses auront raison de moi !

— On t'avait pourtant prévenu. Ces deux pétasses, c'est un coup à te faire une armée d'impuissants, plaisanta Vincent.

— Au suivant ! Au suivant ! reprirent-ils en chœur, avant d'éclater d'un rire gras et dégoulinant s'accordant parfaitement au cadre.

— Alors les nouvelles ? interrogea Hugues.

— Pas très bonnes, patron !

Le front perlant de sueur de Pernut se rida.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Eh bien, je ne sais pas comment, mais elles savent que c'est toi qui as rencardé la presse pour l'avocat.

— Merde, Hugues. C'est la merde !

— Reste tranquille, mon Vincent. Et toi ? T'es pas grillé, rassure-moi ?

— Non, elles ne se doutent de rien à mon sujet.

— Et les autres demeurés ?

— Non plus ! Y a aucun souci pour ma couverture. Mais pour toi, je ne sais pas ce que Lagrange compte faire.

— T'inquiète ! Elle n'a pas l'ombre d'une preuve. Je nierai tout en bloc. Elle ne peut rien contre moi. Tu as réussi à mettre la main sur le courrier que je t'ai demandé ?

— Non, je ne suis jamais seul, je n'ai pas vraiment pu le chercher jusqu'à maintenant.

— OK ! Fais profil bas, pour le moment. Il ne faut surtout pas qu'elle se doute de quoi que ce soit.

— T'inquiète, patron, elles ne voient pas plus loin que le bout de leur nez !

— Mais tu crois quoi ? s'emporta Pernut. Lagrange et Binet sont deux belles chiennes. Et comme toutes les chiennes, elles ont du flair. Alors, tu fermes ta fichue grande gueule et tu fais profil bas. Compris ?

— Compris, patron !

— Bien ! Elle en est où l'enquête ?

— Rien, *nothing, nada* ! On rame !

— Bien ! En voilà une bonne nouvelle ! Tu vois, quand tu veux !

Le résultat de la recherche tomba quelques secondes plus tard. Elles étaient six. Six femmes à avoir disparu à Paris lors de la dernière semaine. Judith envoya l'impression des six dossiers. Après délibération, deux profils sortaient du lot. Aurore Guinette, 25 ans, née dans l'Aube, comédienne. Sa disparition avait été signalée dans un premier temps par son colocataire. Ce dernier affirmait qu'elle n'était pas rentrée depuis jeudi. Mort d'inquiétude, il avait prévenu les parents d'Aurore, qui s'étaient empressés de déposer une recherche dans l'intérêt des familles le samedi suivant au commissariat central

du XVII^e arrondissement. Et Éliisa Loeb, 24 ans, née à Paris, aide-soignante à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Cette fois, c'était sa voisine de palier qui avait déclaré la disparition le dimanche à la préfecture de police de Paris. Ne faisant pas partie de sa famille, elle n'avait pu déposer une RIF mais, sa déclaration avait été prise au sérieux par le lieutenant qui l'avait auditionnée. Les deux femmes étaient toutes les deux un peu boulottes, elles avaient toutes les deux les cheveux longs et bruns, et l'âge correspondait.

— Il faut faire un choix Jude !

— Je sais ! J'opterais pour Loeb. C'est sa voisine qui dépose, elle semble moins entourée que Guinette.

— Je suis de ton avis. Elle habite rue Simon-le-Franc. C'est près de Beaubourg. À moto, on peut y être dans dix minutes.

— On embarque Fabrice et Marion !

— Ce sera en voiture, du coup.

Alors que Judith se levait, Valérie, suivie de Yann, entra dans le bureau.

— Saleté de temps ! lança Yann. Ça va, tranquillou les filles ? Bien au chaud ?

— Yep, et toi, mon Yann ? Dis-moi que vous avez des supers news à nous annoncer, mon gros !

— Pas vraiment, dit-il en déboutonnant son cuir.

— Non, non, non, ne vous déshabillez pas. Vous venez avec nous. Vous nous expliquerez tout ça en route. Mage, grouille !

— Et Marion et Fabrice ?

— Ils sont bien où ils sont ! Allez !

— Et on peut savoir où on va ? s'enquit Yann.

— J'en peux plus ! se désespéra Fabrice en se frottant les yeux.

— C'est clair ! Il fallait que ce foutu timecode se dérègle.

— Non seulement cet enfoiré est doué, mais en plus, il jouit d'une chance inouïe ! Bon, je vais me chercher un café. Je te prends un truc ?

— Pareil, ou plutôt un double, s'il te plaît.

Fabrice ouvrit la porte. C'est alors qu'il aperçut Alexandre fouillant l'un des tiroirs du secrétaire de Judith.

— Alex ? Qu'est-ce que tu fous ?

— Oh ! Tu m'as fait peur, bon sang ! sursauta-t-il sous le regard intrigué de Fabrice.

— Tu fouilles le bureau du patron ?

— Hein ? Ouais ! Enfin non, c'est pas ce que tu crois ! dit-il en se frottant la tempe droite et en plissant les yeux. C'est juste que j'ai un mal de tête carabiné. J'ai fouillé celui de Valérie, mais il est vide. Alors, je me suis dit que c'était un truc de fille d'avoir des antidouleur un peu partout. Tu sais, pour leurs trucs, conclut-il tout en se remettant à fouiller le tiroir sans se démonter sous les yeux perplexes de Fabrice.

Marion, n'ayant rien loupé de la conversation, alla à la rencontre d'Alexandre.

— J'ai ce qu'il te faut, lui dit-elle en prenant le soin de refermer le tiroir de Judith.

Magalie était à genoux, cherchant à crocheter la serrure de la porte d'Élisa Loeb. Visiblement, elle ne s'y prenait pas très bien.

— Mage, t'actives un peu ?

— Si tu t'en sens plus capable, Jude...

— Non, je te laisse ce plaisir.

— C'est juste que, pour une soi-disant pro, tu en mets du temps ! la taquina Yann.

— Le train de tes injures roule sur les rails de mon indifférence et...

— ... s'arrête à la gare de mon mépris ! reprirent en chœur Yann et Judith, le sourire au coin.

— Remerciez-moi pour la culture que je vous apporte chaque jour que Dieu fait ! finit-elle par ironiser.

— Allez, Mage, grouille ! Je te rappelle qu'on n'a pas l'aval du juge sur ce coup.

— Je fais ce que je peux, Jude ! Généralement, je ne prends pas la peine de les crocheter ! J'ai des solutions beaucoup plus radicales !

— J'oubliais ta délicatesse légendaire !

— Y a quelqu'un qui appelle l'ascenseur, intervint Valérie.

— Et moi, je vais appeler un serrurier, s'impatienta Yann.

— Chouchou, rappelle-moi de t'en coller une, à l'occase !

— Compte sur moi !

— Chut ! ordonna Judith alors que l'ascenseur s'arrêtait à l'étage.

La porte de la cabine s'ouvrit. Une jeune Eurasienne d'une vingtaine d'années en sortit.

— Ah ! sursauta-t-elle à la vue de nos quatre agents. Qui êtes-vous ?

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. Je suis le commandant Judith Lagrange.

— Vous avez des nouvelles d'Élisa ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Non, malheureusement ! Nous sommes justement là dans l'espoir de la retrouver. Vous la connaissez ?

— Et eux ? C'est qui ?

— Ce sont mes collègues ! Vous la connaissez ?

— C'est moi qui ai déclaré sa disparition ! Elle aussi, c'est une de vos collègues ? s'enquit-elle, sceptique, en voyant Magalie s'acharner sur la serrure.

— Eh bien, oui ! C'est le capitaine Binet. Elle essaye...

— D'ouvrir la porte. Je vois ! J'ai les clés, si vous voulez. Je nourris son chat le temps de son absence. Je vous apporte ça !

La jeune femme entra dans l'appartement voisin.

— Mage, cette fille est une aubaine pour toi. T'y aurais passé l'après-midi, sinon, ironisa le commandant.

— Détrompe-toi, Jude, dit-elle en se relevant. Ma patience a des limites !

Une fois la porte ouverte, Judith envoya Yann et Valérie inspecter l'appartement.

— Dites-moi, mademoiselle...

— Gabrielle ! Gabrielle Suang !

— Mademoiselle Suang, pourrions-nous nous entretenir quelques instants avec vous ?

— Bien sûr !

— Depuis quand connaissiez-vous Mlle Loeb ?

— Cela fait bien quatre ans. Je m'étais installée à peine une semaine avant elle. J'arrivais de Toulouse et ne connaissais personne à Paris. Disons qu'elle m'a prise sous son aile. C'est une fille bien, inspecteur. Jamais elle ne serait partie sans m'en parler. J'étais sa confidente. Elle n'avait plus que moi.

— Comment cela ?

— Elle a perdu son père, il y a deux ans. Elle a eu beaucoup de peine. Elle ne cessait de me dire que j'étais sa seule famille.

— Croyez-vous qu'elle ait pu se suicider ? intervint Magalie.

— Non, voyons ! Elle était pleine de vie. Et bien décidée à en profiter.

— Gabrielle, pourquoi parlez-vous d'elle au passé ? reprit Judith.

— Je sais qu'il lui est arrivé quelque chose. Jamais elle ne serait partie sans son chat. Elle ne m'a même pas demandé de le nourrir. Si je ne m'étais pas inquiétée, la pauvre bête serait morte de faim.

— Savez-vous si elle avait un petit ami ?

— Oui, elle venait de rompre !

— Le connaissiez-vous ?

— Oui, nous avons passé plusieurs soirées ensemble. Je l'ai appelé samedi pour lui demander s'il avait eu de ses nouvelles.

— Et ?

— Non. Rien. Il ne l'avait pas vue depuis leur rupture. J'ai ensuite appelé l'hôpital. Ils ne l'avaient pas vue depuis deux jours.

— Très bien. Pourriez-vous me donner le nom de ce jeune homme ?

— Anthony Grenet.

— Comment puis-je le joindre ?

— Eh bien là, dit-elle jetant un œil à sa montre, il doit encore être au zoo.

— Au zoo ? firent à l'unisson les deux agents.

— Oui, dit-elle en souriant. Il est vétérinaire au zoo de Vincennes.

— Jude, il faut appeler le juge, qu'il nous file un mandat !

— On n'a rien contre lui, Mage. Pour quel motif, parce qu'il est véto ?

— Alors quoi, on le laisse pépère, le gars, en attendant la prochaine ?

— Il est vrai que tout est contre lui, intervint Yann.

Les quatre agents étaient dans la voiture, toujours parquée devant l'immeuble rue Simon-le-Franc.

— Vous avez trouvé quoi, chez Éliisa ? s'enquit Judith.

— Pas grand-chose, aucun signe de lutte. Tout avait l'air à sa place, excepté les deux trois bibelots que le chat a dû faire tomber.

— Tellement à sa place qu'il ne semble même rien manquer, renchérit Valérie. La brosse à dents, le sac de voyage, tout est là ! Elle n'est peut-être pas la prochaine victime de notre homme, mais il lui est sans doute arrivé quelque chose... Ah ! j'oubliais, j'ai pris sa brosse

à cheveux pour faire un comparatif ADN avec celui retrouvé chez l'avocat.

— Nickel ! Bon... Mage et moi, on va rendre une petite visite à notre vétérinaire. Vous deux, vous passez au labo déposer les cheveux. Vous appelez Fabrice et vous lui demandez de m'envoyer tout ce qu'il trouve sur le véto : immat, modèle de la voiture, adresse, téléphone et *tutti quanti*. Puis vous rentrez vous reposer un peu. Je risque d'avoir besoin de vous cette nuit, en cas de filature.

Le parc zoologique du bois de Vincennes ouvrit ses portes en 1934. Il fut construit sur les bases du petit zoo temporaire qui y avait été aménagé lors de l'Exposition coloniale de 1931. Soixante-dix-sept ans plus tard, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses infrastructures s'étaient effritées et érodées sous le regard nonchalant des collectivités locales. Il fallut attendre 2004 avant que les inquiétudes du personnel quant à la dégradation fulgurante du parc ne soient enfin entendues en haut lieu.

Judith et Magalie suivaient l'un des surveillants du zoo dans le dédale de couloirs souterrains du parc, où la clinique vétérinaire avait élu domicile. Il y faisait humide et froid. L'odeur de renfermé, le crépitement des néons et la rumeur des lamentations animales créaient une atmosphère apocalyptique.

Au passage d'une porte coupe-feu, elles entrèrent dans une vaste pièce, plus haute, où, de part et d'autre, des cellules avaient été construites pour accueillir les divers patients. Les deux femmes collaient aux talons de leur guide, les yeux écarquillés, ne loupant pas une once de ce triste spectacle.

— C'est le couloir de la mort, lança Magalie en regardant une panthère amoindrie qui avait perdu tout de sa superbe.

— Vous ne croyez pas si bien dire, rétorqua l'homme. Ça fait deux ans qu'on ne cesse de gueuler quant aux conditions de délabrement du site. Mais bon, il semblerait que les choses se mettent enfin à bouger. Avec un peu de chance, les travaux auront commencé avant la fin de l'année.

— Ça doit rendre fou de bosser ici ?

— Non, madame ! Ce qui rend fou, comme vous dites, c'est de voir la lenteur des pouvoirs publics, dit-il en s'arrêtant un instant avant de pousser une double porte.

Ils entrèrent dans une pièce qui avait été repeinte récemment afin de cacher la misère.

— Je vous prierai d'attendre ici quelques instants. Je vais voir si le Dr Grenet peut vous recevoir.

Le surveillant disparut dans l'une des quatre pièces adjacentes, laissant les deux femmes s'installer sur un banc posé là. Magalie sursauta au cri strident d'un animal qui semblait souffrir le martyre, déchaînant une plainte bestiale assourdissante.

— Oh ! Mon Dieu, mais c'est d'un glauque... C'est super-flippant, non ?

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Jude, rappelle-moi de plus jamais me plaindre quant à mes conditions de travail. Ça a au moins le mérite d'être silencieux, un macchabée.

— Attention, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde, sourit-elle.

Marion et Fabrice, toujours installés dans la salle d'audition, luttèrent pour ne pas s'endormir devant les vidéos de surveillance du guichet automatique du Crédit Agricole, où des clients en quête de liquide se succédaient inlassablement. C'est alors que Marion, de plus en plus avachie sur sa chaise, se redressa d'un coup.

— C'est dingue ça ! Le monde est petit, je le connais, ce type. C'est le mec d'une de mes copines... Heureusement qu'il n'est pas accompagné d'une superbe blonde car j'aurais pu faire capoter leur mariage. Preuve par l'image !

— Vous êtes bien toutes les mêmes ! s'indigna Fabrice. Toujours à vouloir nous piéger.

— Oh ! Ça va, oui ! Si on pouvait avoir un peu confiance en vous, le problème ne se poserait pas !

— C'est bien ce que je dis, toutes les mêmes. L'éternelle rengaine : tu étais où ? Avec qui ? Pourq... Attends un peu, tu ne veux pas l'appeler, ton pote ?

— Quoi ? Pourquoi veux-tu que je l'appelle ? Ça va, je plaisantais ! Il fait ce qu'il veut avec...

— Marion ! Il peut nous donner l'heure de son retrait ! Ce qui peut, si on a de la chance, nous éviter quelques heures de visionnage. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je l'appelle...

Magalie et Judith restèrent sur leur banc un bon moment, transies, silencieuses et contemplatives, espérant secrètement qu'on ne les avait pas oubliées dans ce sinistre labyrinthe, quand soudain une porte s'ouvrit. Une femme vêtue d'une combinaison vert pâle tachée de sang, accompagnée de deux aides-soignants, poussait un brancard. À la vue des deux intruses, elle stoppa net et les interpella.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Judith se leva et tendit son badge.

— Commandant Lagrange. Nous attendons de pouvoir nous entretenir avec le Dr Grenet.

La femme inspecta la plaque, puis les deux agents d'un air suspicieux.

— Brigade criminelle ? Encore ? C'est à quel sujet ? s'étonna-t-elle. Anthony a des soucis ?

— À qui ai-je l'honneur ?

— Dr Paillet, vétérinaire en chef du parc, répondit-elle en faisant signe à ses assistants d'emporter l'animal endormi, ce qu'ils firent sur-le-champ. Vos collègues sont déjà passés me voir, dans la semaine. Que se passe-t-il avec Anthony ? s'enquit-elle en enlevant ses gants en latex.

— Rien. Nous avons juste quelques questions à lui poser dans le cadre de l'une de nos enquêtes.

— Il est en train de pratiquer une intervention sur un macaque.

— Cela va lui prendre beaucoup de temps ?

— Il ne devrait plus tarder. Un quart d'heure tout au plus.

C'est alors que le surveillant, suivi d'un homme d'une trentaine d'années bien tassées, portant le même accoutrement morbide que Paillet, fit son entrée dans l'antichambre. Une fois les présentations faites, le gardien s'éclipsa en laissant le soin au vétérinaire de raccompagner ces dames.

— Pourrions-nous discuter dans un endroit un peu moins... bruyant ? pria Judith.

— Bien sûr ! Allons dans mon bureau !

Ils abandonnèrent le Dr Paillet dont le regard inquisiteur trahissait une curiosité dévorante.

Cette partie de la clinique était mieux entretenue. Les murs avaient été rafraîchis. L'odeur y était un peu moins suffocante et

l'insoutenable tapage dolent se faisait plus discret. Le bureau du vétérinaire avait pour seule décoration des affiches anatomiques de diverses espèces.

Anthony prit soin de se débarrasser de son équipement maculé.

— Bien ! Me voilà un peu plus présentable. Que puis-je pour vous ? dit-il en s'installant à son bureau.

— C'est au sujet de la disparition de Mlle Élixa Loeb, commença Judith.

— Oh ! Rassurez-moi, il ne lui est rien arrivé ?

— Pour le moment, elle reste toujours introuvable. Vous ne semblez pas étonné par sa disparition ?

— Une amie m'en a averti la semaine dernière.

— Oui, Gabrielle Suang. Nous nous sommes entretenues avec elle dans l'après-midi. C'est d'ailleurs elle qui nous a parlé de vous.

Magalie flânait dans le bureau, contemplant les posters, alors que Judith avait pris place sur le seul siège disponible.

— Elle m'a effectivement fait part de ses inquiétudes. J'avais espéré que ce n'était qu'un malentendu, mais votre présence me laisse croire que c'est du sérieux. Que pensez-vous qu'il lui soit arrivé ?

— C'est à vous de nous le dire, docteur ! lâcha Magalie sans même prendre le soin de se retourner.

— Comment ça ? Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vue depuis un certain temps.

— Veuillez excuser ma collègue, fit Judith. Elle a tendance à emprunter des raccourcis... Quels sont vos rapports avec elle actuellement ?

— Comme je viens de vous le dire, je ne l'ai pas vue depuis longtemps. La dernière fois, je suis allé chez elle récupérer mes affaires et... c'est à peu près tout.

— Avez-vous les clefs de son appartement ?

— Bien sûr que non ! Vous gardez les clefs de vos ex, vous ?

— Si je comptais l'enlever, je le ferais, lança à nouveau Magalie sauf que, cette fois, la tirade s'accompagnait d'un regard noir.

— Je n'aime pas votre ton, mademoiselle !

— Capitaine ! Moi, c'est capitaine Binet ! Avec un seul N, au cas où vous voudriez porter plainte.

— Devrais-je le faire ?

— La meilleure défense, c'est l'attaque... En tout cas, c'est ce qu'on

dit !

— Je ne comprends pas la tournure que prend cet entretien. Faut-il que j'appelle un avocat ?

— Non. Nous ne sommes là que pour éclaircir quelques points, rien de bien grave. Sans quoi nous vous aurions convoqué au commissariat ou, pire, nous serions venues avec un mandat d'arrêt. Comprenez bien, qui dit avocat, dit procédure. Je ne pense pas en arriver là.

— Bien, alors posez-moi vos questions et dites à votre collègue de cesser tous ses sous-entendus outrageants ! répliqua-t-il nerveusement.

— Très bien ! Alors... Où étiez-vous lundi soir ?

— Comment ça ? En quoi cela vous regarde ?

— Vous ne m'aidez pas, docteur. C'est juste une question.

— Chez moi, seul devant la télé. Ainsi que dimanche. Cela vous va comme ça ?

— Devant un bon vieux polar, non ? ajouta Magalie. *Seven* ou encore *American psycho*, des bijoux, n'est-ce pas Anthony ? Tiens d'ailleurs, c'est marrant, ça ! Anthony, comme Hopkins...

— J'avais pas fait le lien !

— Pourrais-je savoir de quoi vous parlez au juste ? s'impatienta-t-il.

— Vous êtes amené à être souvent en contact avec des animaux, n'est-ce pas ?

— Je suis vétérinaire ! C'est logique, non ? Mais d'où vous sortez ?

— Vous arrive-t-il d'avoir à soigner des babouins ?

— Oui. Pourquoi ?

— C'est agressif, d'après ce qu'on dit.

— Il y a des animaux plus dociles, effectivement, dit-il avec un agacement grandissant dans la voix.

— D'après vous, comment peut-on se procurer un poil de babouin ?

— Pardon ?

— Si je voulais un poil de babouin, comment devrais-je faire pour l'obtenir ?

— Vous êtes là pour parler de babouins, ou pour me parler d'Élisa ?

— OK ! Revenons à nos moutons... Vous avez donc passé la soirée de lundi comme celle de dimanche seul chez vous. Avez-vous reçu des

coups de fil... commandé à dîner... ou quoi que ce soit qui puisse prouver vos dires ?

— Vous êtes toujours aussi suspicieux, dans la police ?

— Je suis payée pour être suspicieuse, monsieur le vétérinaire, intervint Magalie. Et vous, votre tête ne me revient pas !

— Bien ! Cette fois c'en est trop, dit-il en se levant de son fauteuil. Je vous prierai de bien vouloir sortir de mon bureau, car l'entretien est terminé. J'ai entendu suffisamment d'inepties pour aujourd'hui.

— Je n'ai pas fini, il me reste...

— Je m'en moque. Quoi qu'il soit arrivé à Éliisa, ce n'est pas avec des incapables comme vous qu'elle se sortira d'affaire... Vous comptez m'embarquer ?

— Eh bien... non.

— Alors, sortez ! Sur-le-champ, je vous prie ! Suivez les panneaux « Sortie de secours » et vous arriverez à la surface. Sur ce..., conclut-il leur indiquant la porte d'un geste explicite.

Sans un mot, les deux femmes s'exécutèrent. Une fois dehors, Judith coupa le dictaphone de son portable et vérifia que la conversation avait bien été enregistrée.

— Ça va ? J'ai été assez rentre-dedans à ton goût ?

— Impeccable. Un vrai tyran ! fit Judith. Maintenant, il suffit d'attendre et de voir sa réaction.

Les deux femmes décidèrent de lancer immédiatement la filature. Elles appelèrent Fabrice pour qu'il mette en place le planning de la nuit.

Ce n'est qu'à huit heures moins le quart que la C3 du vétérinaire fit son apparition dans le rétroviseur de Judith. La Golf s'engagea dans la circulation, conservant une bonne distance de sécurité. La Citroën emprunta le périphérique extérieur.

Judith et Magalie se retrouvèrent aux alentours de 20 h 30 devant le domicile d'Anthony Grenet. Ce dernier habitait à Clichy-la-Garenne, près de la mairie. Par chance, elles trouvèrent à se garer non loin de l'accès parking avec une très bonne visibilité sur la rampe automobile et sur l'entrée de l'immeuble. L'homme ne pourrait en aucun cas sortir du bâtiment sans qu'elles ne s'en aperçoivent.

Les heures passèrent lentement, alors que la pluie s'acharnait. À plusieurs reprises, la buée, troublant les vitres de l'habitable, força les

deux femmes à faire tourner le moteur, ce qui les exposait au risque de se faire repérer. Ce n'est qu'à 23 heures que Yann et Marion, encore à moitié endormie, prirent la relève. Jusque-là, rien à signaler. Les consignes étaient claires : ne pas fermer les yeux jusqu'à ce que Pierre et Fabrice viennent les remplacer à 3 heures et, surtout, ne pas se faire remarquer.

Judith déposa Magalie dans le XX^e, puis rentra chez elle. Éreintée et courbatue, elle se fit couler un bain, alluma sa chaîne et y glissa le premier album de Múm, un groupe islandais qu'elle affectionnait tout particulièrement. Après quelques étirements, elle se déshabilla, entra dans la salle de bains embuée, et se plongea dans la baignoire avant de se laisser glisser dans un semi-sommeil. Ce n'est qu'une vingtaine de minutes plus tard qu'elle rejoignit son lit où il ne lui fallut que quelques secondes pour succomber aux appels de Morphée.

Magalie, quant à elle, ne prit pas la peine de passer par la case salle de bains. Elle trouva tout de même la force de se déshabiller et s'affala de tout son long sur son lit.

— Mag... Hé, Magalie... Hé oh ! réveille-toi !

— Hein ? Quoi ? murmura-t-elle.

— Hey, darling, ton téléphone n'arrête pas de vibrer depuis tout à l'heure.

— Thierry... C'est toi ?

— Tu m'inquiètes ! Qui veux-tu que ce soit ? Il y a quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? fit-elle en souriant. Mais... Tu n'étais pas là quand je me suis couchée !

— Non. Tu sais, je voyais mes potes de Lille... Je suis rentré tard, la rassura-t-il en lui embrassant le cou. Je sais que tu ne vas pas aimer... mais... ton téléphone ne cesse de vibrer. C'est plus agréable que quand il sonne, certes, mais c'est pas super non plus... Et puis, c'est peut-être important.

Magalie se recroquevilla tout contre lui et lui embrassa le torse.

— Je suis en retard ? lui susurra-t-elle.

— Je ne crois pas, non ! À moins que tu ne doives être au bureau à 6 heures. Et si c'est le cas... il va falloir que l'on discute de notre avenir.

La pluie avait enfin cessé, laissant place à un ciel dégagé, parsemé d'étoiles, au beau milieu duquel trônait une lune aveuglante. L'air, lui, s'était révélé plus sec, plus tranchant, voire cinglant, vous fouettant les joues, vous déchirant les tympans et vous engourdissant les doigts pourtant blottis au fond de vos poches. L'eau, prisonnière des pavés, s'était cristallisée, reflétant le jaune ocre des réverbères parisiens.

Nous étions le vendredi 4 mars, il était sept heures et quart, et la nuit semblait ne plus jamais vouloir s'éclipser.

Judith fut la première à rejoindre la scientifique sur le pont tournant du canal Saint-Martin, situé en aval des écluses des Récollets, au croisement de la rue de la Grange-aux-Belles et du quai de

Jemmapes. Elle se fraya un chemin jusqu'à Franck qui attendait, transi de froid, que le corps soit sorti de l'eau.

— Salut, Franck !

— Judith, comment vas-tu ?

— Fraîchement, et toi ?

— Eh bien, ça va, si toutefois le mot est de rigueur.

— Qui a trouvé le corps ?

— C'est un ouvrier qui se rendait à son travail. Il l'a vu flotter dans l'eau et a immédiatement appelé la police. Il était cinq heures et demie.

— Et eux ? Ils sont là depuis longtemps ?

— Ils viennent à peine de se mettre à l'eau, si c'est des plongeurs dont tu parles. Mais ils ont le mérite d'être efficaces. Regarde, le tour est joué !

Les plongeurs de la gendarmerie accrochaient la civière à un camion-grue prêté par les pompiers de la caserne du quai de Valmy, lorsque Magalie tapota sur l'épaule de Judith.

— Salut, tout le monde ! Je ne suis pas trop à la bourre ?

— Non, tu arrives juste pour le spectacle, dit Franck.

— Tu es la première. Valérie et Alexandre ne devraient plus tarder. Ça va, toi ?

— Oui, tranquille. Il fait super-froid, mais au moins... il ne pleut plus... Et ça... c'est bien !

— Mais... Qu'est-ce qui t'arrive, Mage ?

— Comment ça ?

— Tu as presque l'air de bonne humeur ? s'étonna Judith.

— Hé ! Ça va ! Je ne suis pas non plus invivable !

— Disons que, ces derniers jours, fallait pas te parler avant 11 heures du matin.

— J'ai bien dormi, et je me suis réveillée reposée. Alors que ces derniers temps, j'étais constamment dans le coton. Aujourd'hui, c'est cool ! C'est peut-être ce froid qui me revigore.

— Eh bien, pourvu que ça dure ! se réjouit Judith.

— J'ai récupéré tous mes neurones... va falloir en profiter.

Le brancard fut déposé délicatement au beau milieu du pont, sous le regard intrigué de quelques curieux.

— Bon, c'est mon tour, lança Franck en se dirigeant vers le cadavre.

Les plongeurs restèrent dans l'eau à la recherche d'éventuels indices ou futures pièces à conviction.

Le corps de la malheureuse était rigide et froid. Elle était torse nu et avait un pantalon plutôt ample en velours côtelé gris taupe.

Franck se fit aider par ses assistants et déposa le corps, face contre terre, sur une housse en caoutchouc noir. La peau du dos avait été soigneusement découpée, dessinant de grands losanges de part et d'autre de la colonne vertébrale.

— Alors ? Par où on commence ? demanda Franck en enfilant une paire de gants en latex. Pauvre fille ! Il monte en puissance. La prochaine fois, il va nous faire *Massacre à la tronçonneuse* ! Pour l'heure du décès, vous imaginez bien que je ne peux rien vous dire pour le moment. La température de l'eau a accéléré la rigidité. Il faudra attendre l'autopsie. En ce qui concerne l'acte chirurgical, j'ai vu mieux, mais c'est quand même du beau travail. Les incisions sont propres. C'est plus sur le décollement des chairs que notre homme a eu du mal. Je doute qu'il soit parvenu à obtenir une pièce de peau d'un seul tenant.

— De plus en plus morbide ! se désespéra Judith. Peux-tu retourner le corps, qu'on voie si c'est bien Loeb ?

— Bien sûr.

Il s'exécuta, toujours assisté de ses collègues.

Le visage d'Élisa ne montrait aucune blessure apparente et, contre toute attente, il semblait même paisible et reposé, apportant à ce triste spectacle un peu de décence.

— Et merde ! Retour à la case départ ! lança Magalie. Si on avait trouvé ce cheveu avant, on aurait pu éviter ça !

— Avec des « si », on mettrait Paris en bouteille, Mage ! Franck, tu peux vérifier ses poches, s'il te plaît ?

Très délicatement, le légiste se mit à visiter les poches de la victime. Celle de gauche était vide ; en revanche, il retira de la poche droite deux clefs.

La première était une clef radiale classique, et la deuxième une clef bérarde accompagnée d'un petit porte-clefs en bois sur lequel était pyrogravé le chiffre « 1 ».

— Des clés ? s'étonna Judith. Rien d'autre ?

— Non, rien !

— Pas d'enveloppe ?

— Pas d'enveloppe, répondit-il en finissant la fouille. Bon ! Avec ce froid, je ne peux rien faire ici. J'embarque le corps avec moi. Dès que je suis au labo, je pratique l'autopsie. Vous aurez mes premières conclusions avant midi.

— Attends deux secondes, Franck ! Tu peux vérifier sa bouche, s'il te plaît ? l'interrompt Magalie.

Bien que surpris par cette requête, Franck s'exécuta.

À la lueur de sa lampe frontale, il tenta d'ouvrir la bouche de la jeune fille. La rigidité cadavérique compliquait la manœuvre. Ce n'est qu'au bout de la cinquième tentative que la mâchoire céda. Franck inspecta la cavité buccale à l'aide d'une petite spatule en bois.

— Faudra que tu m'expliques, Magalie. Tiens ! Tu peux me passer l'espèce de grande pince à épiler, s'il te plaît ?

— T'as un truc ? s'enquit-elle en lui passant l'ustensile sous le regard intrigué de Judith.

— Effectivement, il y a quelque chose. Ça brille, d'ailleurs... J'ai du mal à l'attraper.

— Ça ressemble à quoi ?

— Bonjour, tout le monde ! lança Valérie.

— Salut, Valérie, répondit Judith absorbée par les essais infructueux de Franck. Alexandre n'est pas avec toi ?

— Non, il ne devrait pas tarder... C'est bien Élisabeth, alors ?

— C'est ça !

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'enquit-elle en voyant le légiste s'acharner.

— Ça y est ! Je crois que je tiens le bon bout !

— Alors ? Alors ? C'est quoi ? s'impacienta Magalie.

— Deux petites secondes... Voilà, le tour est joué ! Non sans mal !

Les yeux de Magalie s'écarrillèrent, alors que Judith, d'un geste nerveux et maladroit, portait la main à son cou.

Franck et Valérie, ne comprenant pas bien la cause du stress qui venait de s'emparer des deux femmes, regardèrent, intrigués, le petit pendentif plaqué or en forme de papillon maculé de sang.

— Putain, Jude ! Tu l'as ? Dis-moi que tu l'as !

Fabrice et Pierre n'avaient pas bougé de la fourgonnette, depuis leur arrivée au domicile du vétérinaire, à trois heures et quart. Après s'être raconté leurs dernières disputes conjugales, et avoir fait le tour de toutes les blagues salaces de leur répertoire, les deux hommes

s'étaient terrés dans un silence de mort que seules les pauses-café interrompaient, car Fabrice, toujours aussi prévoyant, avait eu la riche idée d'en préparer une énorme Thermos.

À 8 h 05, la sonnerie du portable de Fabrice retentit, provoquant un sursaut chez les lieutenants.

— Magalie, ça va ? Attends ! Je ne compr... Quoi ? Non ! Sûr, il n'a pas bougé ! Maintenant ? OK ! Je te l'amène au poste. À tout de suite ! finit-il en raccrochant.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit Pierre.

— On a retrouvé le cadavre d'Élisa Loeb... On ramène le vélo au bureau. Bon, j'y vais ! Tu restes là au cas où on se croise, dit-il en sortant de l'utilitaire.

Fabrice était bien meilleur crocheteur que Magalie, c'est donc sans mal qu'il arriva à bout de la serrure. Il emprunta l'ascenseur et en ressortit au deuxième. Il se posta devant la porte d'Anthony et, la main sur son arme, sonna deux fois. Son front se plissa quand, au bout de quelques secondes, il n'y eut aucune réponse. Il retenta l'expérience.

— Jude, fais gaffe, bon sang ! La route est verglacée !

Judith, gyrophares allumés, conduisait sa Golf de façon plus que sportive. Derrière elle, un cortège de trois voitures de police tentait désespérément de la suivre.

— Merde, Jude ! On ne sera pas très utiles, si on n'y arrive pas... Oh ! Tu m'écoutes, oui ? Bon, quand est-ce que tu t'es rendu compte que tu ne l'avais pas ?

— Je l'avais hier soir. Je suis certaine de l'avoir enlevé avant de prendre mon bain.

— Et ce matin ?

— J'étais pressée ! Je me suis dit qu'il devait être quelque part chez moi ! J'ai pas cherché ! Je suis partie en deux deux !

— Tu es passée voir Sarah ?

— Mais Magalie ! Puisque je te dis que j'étais pressée ! hurla-t-elle.

— OK ! Désolée, fit la capitaine.

— Elle ne répond toujours pas ?

— Je tombe sur sa messagerie !

L'arme au poing, la main tremblante, Judith glissa très

silencieusement la clef dans la serrure, puis ouvrit délicatement la porte. Ce fut Magalie qui entra la première, suivie de sa collègue et de trois agents en uniforme, les quatre autres étant restés à l'entrée de l'immeuble. D'un pas de chat, ils empruntèrent le couloir.

Judith avait le souffle court et son cœur battait la chamade. Elle éprouvait beaucoup de difficultés à déglutir, tant la peur lui serrait la gorge et lui tordait le ventre.

Une fois devant la chambre de Sarah, Magalie s'imposa en première ligne. D'un geste de main, elle ordonna aux quatre bleus de sécuriser le reste de l'appartement. Elle jeta un coup d'œil à Judith pour s'assurer qu'elle tenait bon, puis entreprit d'entrer dans la chambre armée de son Beretta 9 mm et de sa Maglite.

L'adolescente sursauta en entendant le fracas provoqué par l'irruption des deux femmes. Magalie s'empressa d'allumer la lumière, ce qui lui valut le grognement de Sarah, pendant que, tout en rangeant son arme, Judith se précipitait à son chevet. Magalie ressortit de la chambre, en prenant soin d'en fermer la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il est quelle heure ? lança l'adolescente agacée par ce réveil.

— Tu vas bien, chérie ? demanda Judith en l'enlaçant.

— Moi, ça va ! Mais toi, t'as pas l'air en forme !

— Non ! C'est rien, tout va bien ! Tout va bien mieux !

— Et si tu m'expliquais ce qui se passe, au lieu de m'étouffer ?

— Oh ! Pardon chérie ! dit-elle, en relâchant sa fille.

Magalie ouvrit la porte après deux coups rapides.

— Ça va, Sarah ? Elle est pas mal celle-ci, non ? On voulait te faire une blague. C'est réussi, tu ne trouves pas ?

— Non, je ne trouve pas, non !

— Ah ? Bon, désolée ! Eh bien, je te laisse t'habiller, alors ! Jude, viens voir !

— Tu ne veux pas te poser deux secondes, au lieu de tourner en rond comme ça ? Tu vas me filer la gerbe, à force ! tenta Magalie, qui, assise sur le canapé, regardait Judith faire les cent pas, tel un lion en cage.

— Comment il a fait pour récupérer mon pendentif ? Et puis comment savait-il que j'avais un pendentif en forme de papillon ?

— Jude ! Assieds-toi et calme-toi !

— Que je me calme ? Tu en as d'autres, comme ça ?

— Ça va, c'est rien ! Sarah va bien ! Donc tout va bien ! Et puis, c'est beaucoup moins classe que mon badge, dit-elle pour détendre l'atmosphère.

— Magalie ! Je ne suis vraiment pas d'humeur à la plaisanterie !

— OK ! Écoute...

— Pardon, commandant ! les interrompit l'un des policiers.

— Oui ?

— Vous pouvez venir voir deux secondes ?

Les deux femmes suivirent l'agent jusqu'à l'entrée. Une petite commode sur la droite de la porte faisait office de vide-poches. Sur celle-ci, une enveloppe format carte postale avait été délicatement posée. Délicatement, car elle tenait en équilibre sur le bord d'un cendrier dans lequel Judith avait pris l'habitude de mettre sa petite monnaie. Magalie prit soin d'enfiler une paire de gants et s'empara de l'enveloppe. On pouvait y lire *À l'attention de Lagrange et Binet*. À la vue du pli, le regard de Judith se brouilla. Et alors que Magalie l'ouvrait, elle sentit sa tête implorer au son d'acouphènes devenant de plus en plus assourdissants.

— Cet enfoiré est entré chez moi, Magalie ! Ce fils de pute est entré chez moi, avec Sarah dans l'appartement !

Magalie leva les yeux vers Judith et réalisa que sa collègue était à deux doigts d'exploser, car jamais elle ne l'avait entendue tenir ce genre de propos. Sans trop savoir à quoi s'attendre, elle déplia le courrier et le lut.

— Qu'est-ce que ce sombre connard a encore à nous dire ?

— Rien de bien intéressant ! Jude, faut que tu redescendes un peu, là. Tu m'as l'air à bout de nerfs, choupette ! Mais Judith lui arracha le pli des mains sans même prendre la peine de mettre des gants.

Superbe appartement.

Superbe fille.

Pas d'ombre au tableau...

Si ce n'est peut-être Jacques !

Elle lâcha le mot, le laissant tomber par terre, se retourna et fila dans la chambre de Sarah, alors que Magalie l'implorait de se calmer.

— Sarah ! dit-elle en pénétrant dans la chambre.

— Hey ! Jamais tu ne frappes ? s'indigna la jeune fille.

— Tu prépares ton sac ! Tu pars chez mamie !

— Quoi ? Mais j'ai cours, et ce soir je dois voir...

— Tu ne discutes pas et tu fais ce que je te dis ! C'est compris ?

Sarah regarda Magalie en quête d'explications. Mais celle-ci n'eut comme réponse qu'un haussement d'épaules. Puis, furieuse, elle se retourna vers sa mère.

— Il est bien là, le problème ! Putain !

— C'est quoi, ce langage ? s'indigna Judith à son tour.

— «Tu ne discutes pas, tu fais ce que je dis ! Gnagnagna »... Depuis que papa est mort, on ne discute plus ! D'ailleurs, on ne fait plus rien. À se demander si t'en oublies pas de respirer ! J'en ai ma claque. J'ai grandi, putain, je suis plus une gamine ! Je crois que tu pourrais me faire un peu confiance, ou au moins faire semblant. Et si j'ai envie de dire putain, je dis putain. On ne sait jamais, que ça provoque une discussion... Ce sera toujours ça de pris ! finit-elle par lâcher la voix tremblante et le visage rougi par l'énervement.

Elle sortit de la chambre en bousculant Magalie qui, les yeux écarquillés, regardait Judith effarée.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'enquit Judith, les larmes aux yeux.

— Je crois que le problème, c'est plutôt : qu'est-ce que tu n'as pas fait ? Va lui parler. Elle n'attend que ça ! Je m'occupe d'appeler l'identité.

Une fois Judith hors de portée, Magalie attrapa son portable. En voulant appeler la scientifique, elle remarqua qu'elle avait huit appels en absence de Fabrice. Les techniciens prévenus, elle s'empressa de rappeler son collègue.

Imaginez sa surprise en apprenant que le vétérinaire leur avait fait faux bond. Fabrice lui expliqua que, en l'absence de nouvelles, il avait appelé le juge Trapani pour une perquisition de l'appartement. Mais cette dernière se révélait pour le moment totalement infructueuse. Il l'informa également que le suspect était en week-end jusqu'à dimanche matin où il était censé reprendre son service à 11 heures.

— Bon sang ! Mais vous vous êtes endormis ou quoi ?

— Magalie, je ne suis pas un débutant ! Sa voiture est encore dans le garage. On a vérifié les immats des deux voitures qui sont sorties, elles appartiennent bien à des voisins. Et personne n'est sorti à pied de l'immeuble.

— Il ne s'est tout de même pas évaporé ! Il a peut-être justement volé la caisse d'un de ses voisins.

— Les deux voisins concernés ne sont pas chez eux, ce qui nous pousse à croire qu'ils sont bien partis avec.

— Bordel ! Et dire que pendant qu'on était devant sa porte, cet enfoiré était ici !

— Ici où ?

— Je t'expliquerai. Bon, ramène ta fraise au bureau.

— On peut au moins rentrer se doucher ?

— Ah oui ! Tu n'as pas encore dormi ! Bon, rentrez chez vous, reposez-vous un peu. On se voit en début d'après-midi.

— OK, mais pour la perquise ?

— Rentre chez toi ! Je t'envoie Marion et Yann.

Il était près de 10 heures. Les deux femmes repartaient pour le bureau, Judith avait laissé le volant à Magalie. Le jour s'était levé et c'était l'une de ces journées où le soleil vous plissait les yeux tant il était bas.

— Alors ? Ça s'est bien passé avec la petite ?

— Je crois qu'elle n'est plus si petite que ça. Tu sais, je fais ce que je peux. Elle est tout ce qui...

— Jude ! Personne ne te juge ! Sarah t'adore.

— Ah ? Tu sais ce qu'elle m'a dit, tout à l'heure ? lança-t-elle, alors que ses yeux s'embrumaient.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

— Elle m'a demandé pourquoi je continuais à être flic alors que je n'avais même pas été capable de trouver l'assassin de son père !

— Arrête un peu ! Tu es le meilleur flic de la brigade, et tu es une très bonne mère ! Sarah est à un âge où elle a besoin de se prouver des choses. C'est ce qu'on appelle la crise d'adolescence. Ce n'est pas à toi que je vais l'apprendre !

— Ça ne change rien ! Elle a parfaitement raison !

— Écoute-moi bien, Sarah t'adore, et tu le sais ! Elle en a juste marre de te voir te ruiner la santé, et elle ne sait pas quoi faire pour te le faire comprendre ! C'est tout ! Alors arrête !

— L'assassin de mon mari court toujours, et je n'ai même pas l'ombre d'une piste ! Tu appelles ça être un bon flic ?

— Judith, tu n'y es pour rien. Ni dans sa mort ni dans la résolution de sa mort. Si tu dois en vouloir à quelqu'un, c'est à l'autre tête de chien de Hugues qui n'est même pas foutu de couvrir un collègue, et à tous ceux qui permettent à ce genre de crétins de faire partie de la maison. Alors stop !

— Arrête avec Hugues ! C'est facile ! Toi-même tu sais que, parfois, ça peut dégénérer. On ne sait jamais sur quoi on va tomber.

— Tu plaisantes, tu ne vas pas le défendre ! Je ne sais déjà pas comment tu fais pour lui adresser la parole et maintenant, voilà que tu le défends ! Faut arrêter ! Si Jacques s'était retrouvé avec n'importe qui d'autre dans ce merdier, il s'en serait sorti. Et tu le sais très bien.

— Non ! Je ne le sais pas. En tout cas, c'est pas ce que l'enquête interne a démontré.

— L'enquête interne... Pff... Mon cul sur la commode, oui ! Ils avaient déjà perdu un agent, ils ne voulaient pas en perdre un deuxième, qui plus est le fils du grand Jérôme Pernut.

— On arrête de parler de ça ! À chaque fois, c'est la même chose !

— Oui, c'est toujours la même chose. Parce que tu fais comme eux. Berta, par exemple ! Tu m'expliques pourquoi il le garde alors que c'est le premier à ne pas vouloir lui filer une seule affaire ?

— Mage, ce n'est pas si simple !

— Ce qui est simple, Jude, c'est qu'un jour, il va y avoir un autre flic qui va se faire dessouder à cause de ce gros naze. Parce que encore une fois, il n'aura pas suivi la procédure.

— C'est l'hôpital qui se fout de la charité ! Tu es bien placée, toi, pour parler de procédure.

— À la différence que moi, quand je ne la suis pas, c'est ma vie que je mets en jeu et pas celle de l'un de mes collègues en m'invitant en plein milieu d'un règlement de comptes entre dealers. Ce mec ne mérite pas sa plaque. Un point, c'est tout !

Cette ponctuation eut pour effet de plonger la Golf dans un profond silence.

En arrivant au 304, Luc s'était inquiété de n'y voir aucun agent. Il prit son mal en patience, s'installa à un bureau et reprit les rapports un à un en espérant y trouver un détail qui lui permettrait de peaufiner son profil. Ce n'est qu'à 10 h 20 qu'il vit enfin arriver les deux femmes. Elles lui exposèrent les nouveaux éléments de l'affaire qui ne manquèrent pas de le laisser pantois.

— Comment ? Mais, comment ça... il...

— C'est la question qu'on se pose. Cet enfoiré a non seulement réussi à déjouer notre surveillance mais, en plus, il se pointe chez Jude tranquilou !

— Attendez, vous voulez dire que votre homme est entré chez vous

avec votre fille dans l'appartement et qu'il vous a gentiment attendue ?

— Je le crains !

— Mais c'est de la folie pure !

— Sarah reste des heures dans sa chambre à écouter de la musique au casque.

— Vous me dites que la victime de ce matin a bien été enlevée il y a une semaine ?

— Et ?

— Il avait donc déjà prévu de la tuer selon *Le Silence des agneaux*. Il lui fallait donc un papillon !

— Qu'insinuez-vous ?

— Je n'insinue rien ! C'est juste que...

— Jude, ce mec te connaît ! Qu'il prenne mon badge, c'est une chose. Tous les flics en ont un ! Qu'il sache que tu possèdes un pendentif papillon, c'en est une autre !

— Non seulement il vous connaît, Judith, mais ce n'est pas récent car il a planifié ses meurtres avec minutie.

— Ça ne colle pas. Nous n'étions pas censées avoir l'affaire. Comment voulez-vous qu'il l'ait su, alors que nous-mêmes ne le savions pas ?

— Il l'a su pour le badge de Magalie.

— Elle se l'est fait voler chez Hans.

— Vous êtes partie de ce principe ! Mais le pharmacien n'y est visiblement pour rien. Alors comment a-t-il procédé ?

Berta fit irruption dans le bureau sans même prendre la peine de s'annoncer.

— Bonjour tout le monde !

— Bonjour, firent les deux officiers à l'unisson, alors que Luc se contentait d'un hochement de tête.

— Je viens d'apprendre la nouvelle. Sarah va bien ?

— Ça va. Merci.

— As-tu une idée de comment il a fait pour se procurer ton bijou ?

— On y réfléchit. Mais *a priori*, il l'a pris chez moi ! Je devais sans doute être dans mon bain... Ou, pire, je dormais.

— Ce type est en train de nous faire passer pour des débutants !

Cette remarque n'eut pour réponse qu'un pesant silence.

— As-tu mis Sarah sous protection ?

— Je l'ai envoyée chez une de ses très bonnes amies.

— Bien ! Tu me fais passer l'adresse que j'y envoie une voiture.

— OK, merci.

— Binet, toujours pas d'idée pour votre badge ?

— Non, monsieur !

— Luc ?

— J'ai établi un premier profil, mais je t'avoue que je suis un peu dépassé par les événements.

— Eh bien, nous voilà bien avancés... La presse s'est emparée de l'affaire. On n'a pas pu éviter l'hémorragie. Un meurtre au vu et au su de tout le monde en plein centre de Paris, ça fait forcément du bruit. Pour le moment, ils ne font pas le rapprochement entre les deux meurtres.

— Ils savent, pour le pendentif ? s'enquit Magalie alors que sa collègue, la tête baissée, restait silencieuse.

— Non. Rien n'a filtré, en tout cas, pas pour le moment. En revanche, j'ai Trapani sur le dos jour et nuit, il va rapidement falloir lui donner un os à ronger... Je vous laisse travailler. Luc, je peux te voir un instant ?

— Bien sûr.

Les deux hommes sortirent du bureau.

Après un court silence, Magalie, qui regardait Judith qui était restée sans réaction, se leva à son tour.

— Je te sers un café ?

— Hein ? Je veux bien, oui. Dis-moi, Mage, tu ne t'es pas fait voler tes clés avec le badge ?

— Non... Enfin... Pas les miennes, dit-elle se précipitant sur son blouson.

Elle en visita les poches jusqu'à tomber sur son porte-clefs. Non, ta clef est toujours là ! Tu m'as fait flipper ! s'exclama-t-elle en retournant à la machine à café.

— Comment a-t-il fait, alors ?

— À part moi, qui a ton double ? s'enquit Magalie.

— Sarah, toi, moi, et c'est tout ! La porte n'a pas été forcée. Tu crois qu'en plus de ses aptitudes de boucher, il sait crocheter une serrure ?

Magalie déposa le café sur le bureau de Judith qui semblait totalement désespérée.

— Je n'en sais rien, Judith. Tu vas bien, t'es sûre ? s'inquiéta-t-elle tirant une chaise et s'installant face à sa collègue.

— Hein ? Ouais, ne te tracasse pas ! Ça va ! Je suis juste un peu fatiguée !

— Si tu veux, tu peux aller te poser un peu chez moi ! Je m'occupe du reste jusqu'à ton retour.

— Non, c'est cool ! Merci, dit-elle en se levant. Bon, il faut lancer un avis de recherche sur Grenet...

— Je l'ai fait quand tu parlais à Sarah.

— Très bien ! Tu as des nouvelles de Valérie ?

— Non, mais elle et Alexandre ne vont sans doute plus tarder.

— Il faut se constituer un dossier sur Grenet. Je veux tout savoir le concernant. Tu as toujours tes entrées aux RG ?

— Pas vraiment. Ça s'était pas très bien fini avec Gaspard, tu te rappelles ? fit-elle timidement.

— Je demanderai à JP... Tu crois qu'il nous suivait, ces derniers jours ?

— Je vois pas trop comment il aurait fait, il travaille. Et puis, on s'en serait rendu compte.

— C'est ça, ouais, comme je me suis rendu compte qu'il était chez moi, hier !

— Oui, mais bon, en travaillant huit heures par jour, c'est compliqué !

— Y a un truc qui ne colle pas. Tous ces risques ! C'est son ex. Il savait qu'on allait l'interroger.

— Il ne se doutait peut-être pas qu'on le soupçonnerait.

— C'est quand même très étrange, dit-elle en s'affalant sur le canapé.

Valérie et Alexandre entrèrent dans le bureau.

— Hey, vous êtes revenues. Alors ? s'informa Valérie.

Et pendant qu'Alexandre, l'air transi, se précipitait sur le radiateur, Magalie se lança dans l'exposé relatant la matinée, laissant les deux officiers perplexes.

— Qui est le prochain ? ironisa Alexandre un soupçon d'inquiétude dans la voix.

— Personne, lança Judith en se relevant du canapé. Qu'est-ce que vous avez trouvé de nouveau ? interrogea-t-elle tout en rejoignant son siège.

— En fait, pas grand-chose, répondit timidement Valérie.

— Que dalle, tu veux dire ! À part ce que vous savez déjà, dit Alexandre toujours accroché au radiateur.

— OK ! On a donc deux clefs...

— Si on suit son mode opératoire, c'est un indice pour le prochain film, renchérit Magalie. Sauf que là, plus d'ADN... Enfin, je ne pense pas.

— Exact. Valérie...

— Je m'en occupe. Je me fais un thé et je m'y mets.

— Alexandre, tu lui donnes un coup de main.

— C'est parti, dit-il se décrochant à regret du chauffage.

— Mage, tu me vérifies l'emploi du temps de Grenet pour les six derniers jours.

— Dac, et toi ?

— Je vais voir Jean-Pierre.

Magalie était au téléphone avec le Dr Paillet, la vétérinaire en chef qu'elle avait brièvement croisée au zoo. Valérie et Alexandre s'évertuaient à chercher un thriller ayant pour intrigue n'importe quoi en rapport avec une paire de clefs. Luc, qui était revenu quelques minutes à peine après le départ de Judith, avait repris la lecture des divers rapports concernant l'affaire. Une fois que Magalie eut raccroché, il se leva et se planta devant elle.

— Je peux te parler ou tu es occupée ?

— Non, dis-moi. Tiens, prends une chaise, si tu veux !

— Merci, dit-il en s'asseyant. Tu connais mieux Judith que moi.

— Et ?

— Comment va-t-elle ?

— Comment ça ?

— Eh bien, Jean-Pierre est inquiet.

— J'en étais sûre. C'est pour ça qu'il voulait te parler ?

— On ne peut pas lui en vouloir.

— Judith en a vu d'autres. Ne t'inquiète pas, elle est bien plus forte que ce que peut penser Berta.

— Sûre ?

— Écoute, Jude a parfois une façon étrange de faire face aux choses. Faut juste lui laisser le temps de digérer, ce qui ne lui prend généralement pas plus de quelques heures.

— Me voilà rassuré. Sinon en ce qui concerne l'affaire, vous avez une idée ?

— Non ! Pour le moment, on vérifie l'emploi du temps du véto et on cherche le prochain film.

— Je ne veux pas insister, mais cet homme connaît Judith plus que vous ne semblez le croire.

— Quoi ? Tu penses que le mec la connaît personnellement ?

— Je pense qu'il vous connaît tous personnellement.

— Mais on ne l'a jamais vu, ce gars ! Et puis, pourquoi nous ?

— Je ne sais pas. Mais là, c'est plus qu'évident... Toi, puis Judith. Il connaît même le prénom de son mari, ce qui prouve bien ce que j'avance !

— Il aurait pu se renseigner. À l'époque, il y a eu toute une série d'articles sur la mort de Jacques.

— Il fallait tout de même qu'il sache qu'elle avait perdu son mari. Écoute, je ne sais pour quelle raison, mais il est évident qu'il vous a choisis. C'est peut-être par là qu'il faut commencer. Chercher quelqu'un que vous avez enfermé ou avec qui Judith ait eu un différend.

— Je te dis qu'on ne le connaît de nulle part, ce mec !

— Oui, mais lui, il vous connaît. Il faut savoir comment, et tu auras le pourquoi ! Et peut-être que, grâce à ça, vous saurez où le trouver !

Judith descendit l'escalier pour rejoindre le bureau, elle emprunta le couloir, passa devant Matthieu qui, comme d'habitude, se tenait derrière son comptoir prêt à proposer ses services aux visiteurs. Elle stoppa, revint sur ses pas et, après avoir salué l'agent, lui demanda si Hugues était arrivé. La réponse fut positive. Aussitôt, elle se dirigea vers le 301, extirpa son portable de sa poche et, tout en le manipulant, frappa trois coups secs à la porte. La voix grasse de Hugues résonna. Elle remit le téléphone dans la poche avant de sa chemise et entra dans le bureau.

Hugues et Vincent se tenaient près de la machine à café, sirotant l'un un chocolat chaud et l'autre un café serré, alors que les deux autres lieutenants étaient paisiblement installés à leur bureau.

— Que me vaut ce plaisir ? entonna Hugues sur un ton moqueur. Aurais-tu perdu quelque chose, très chère collègue ?

Cette remarque arracha un sourire à Vincent.

— Je peux te parler... en privé ? dit-elle en lui indiquant d'un signe de tête l'une des deux pièces d'audition.

— Mais bien sûr ! lui répondit-il un peu intrigué.

Les deux commandants entrèrent dans le bureau de gauche sous le regard inquisiteur d'un Vincent soudainement mal à l'aise.

Une fois dans la pièce, Judith se tourna vers Hugues avec un regard assassin dont elle seule avait le secret.

— Alors ? Que se passe-t-il ? s'enquit-il, affichant un sourire narquois.

— J'ai, de source sûre, appris que tu étais à l'origine de la fuite pour l'avocat.

— Ah ?

— Explique-moi.

— Que je t'explique quoi ?

— Quel est ton intérêt.

— Mon intérêt ? Attends voir...

— Écoute-moi bien, Hugues, je n'ai pas de temps à perdre. Je cours derrière un malade qui me donne du fil à retordre. Alors au lieu de me foutre des bâtons dans les roues, j'aurais espéré que tu me files un coup de main !

— Comment ? La grande Judith Lagrange a besoin d'aide ? s'exclama-t-il d'un ton théâtral.

— En tout cas, je n'ai pas besoin qu'un officier de deuxième ordre me complique la vie !

— C'est de moi que tu parles ?

— Tu comptes prévenir la presse au sujet de mon pendentif ?

— Tu me prends vraiment pour un débutant, chérie ! Crois-tu réellement que je suis stupide au point de te donner l'opportunité de prouver ce que tu avances ?

— Tu es vraiment qu'un planqué ! Tu ne te caches même pas de tes conneries !

— Ah non ! Ça ne colle pas ! Si j'étais un planqué, je m'en cacherais ! Mais j'avoue que je ne résiste pas au fait de te voir péter un câble. C'est assez jouissif. Ce que je regrette un peu, c'est que si j'avais su la tournure que prendraient les choses, j'aurais peut-être attendu le coup du pendentif. C'est bien plus vendeur ! Mon impatience me perdra ! ironisa-t-il triomphant.

Mais sa joie s'estompa rapidement en voyant, à son tour, Judith jubiler.

— Ce n'est pas ton impatience, mais ta vantardise qui te perdra, mon cher Hugues ! lui assena-t-elle en retirant son iPhone de sa poche. Ils sont géniaux, ces trucs ! On peut à peu près tout faire avec ça : téléphoner, envoyer des mails, prendre des photos, consulter Internet et même enregistrer des conversations. Et ce, avec une super-qualité. Rien à voir avec les anciens modèles qui déformaient les voix, ajouta-t-elle avec un sourire.

Hugues s'était décomposé.

— Tu es une garce Lagrange, murmura-t-il les dents serrées.

— Et toi, tu es un sombre idiot ! dit-elle en stoppant l'enregistrement. Alors maintenant, tu m'obéis au doigt et à l'œil, sinon...

— Ça n'a aucune valeur devant un tribunal, et tu le sais très bien.

— Qui te parle de tribunal ? Je suis sûre que JP apprécierait de pouvoir l'écouter. Et puis le reste du service sera sans doute ravi de savoir à qui ils ont affaire, appuya-t-elle. Alors écoute-moi bien, je dis : Debout, tu te mets debout ! Et mieux, Magalie, ou n'importe qui de ma section d'ailleurs, te dit : Couché... eh bien, tu te couches ! conclut-elle en ouvrant la porte. Ah... J'oubliais, renchérit-elle sans même lui faire face. C'est pareil pour ton demeuré de second !

Elle s'en alla, abandonnant Hugues, là, les bras ballants et le front emperlé de sueur.

Judith entra au 304 affichant un sourire rayonnant, sous les regards intrigués de Magalie et de Luc.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Jude ?

— Je t'expliquerai ! Et vous ? Vous en êtes où ?

— Pas grand-chose. Grenet n'a pas loupé une seule fois le taf. Il n'est même jamais arrivé en retard. Sinon, pour le reste, on n'a toujours aucune idée d'où il peut se trouver ! Ça s'est bien passé, avec Berta ?

— Hein ? Ah oui ! Je lui ai demandé de voir auprès des renseignements s'ils ont quelque chose sur notre zozo.

Fabrice entra à son tour dans le bureau.

— Salut !

— Bonjour, Fab ! Bien reposé ?

— Tu en as d'autres, Mag ? J'ai à peine dormi une heure ! s'indigna-t-il. Ça va, Judith ?

— T'inquiète, ça va !

— Écoute, je ne comprends pas ! Je t'assure, j'ai v...

— Laisse tomber ! Surtout que *a priori*, c'est à Mage et moi qu'il a fait faux bond.

— Comment ça ? Il serait sorti à quelle heure ? s'enquit-il en s'installant à son bureau.

— *A priori*, avant que je sois arrivée chez moi.

— Il était chez toi quand tu es rentrée ? s'étonna-t-il.

— C'est fort probable. Et toi, la perquise ?

— Quand je suis parti, il n'y avait rien de spécial, si ce n'est que, de toute évidence, il manquait des affaires type brosse à dents, etc. Sinon, pour le reste, faudra demander à Yann et Marion. Ils ne sont toujours pas arrivés ?

Il y avait une forte agitation au deuxième étage du bâtiment d'Anthony Grenet. Une dizaine d'agents avaient été dépêchés sur place, afin d'optimiser la perquisition de l'appartement. Toute cette effervescence avait piqué la curiosité de la voisine de palier du vétérinaire. Notre bonne Mme Michel, nonagénaire, avait perdu son mari en 1992, et s'était, depuis, transformée en véritable Tatïe Danielle : avare, odieuse, mesquine, capricieuse, et surtout véritable commère. Une vraie pipelette, à toujours regarder chez les autres.

Un peu avant midi, voyant que la police ne se décidait pas à sortir du logement de son cher voisin, elle en conclut qu'il fallait passer à l'action. Elle mit sa plus belle blouse, s'attacha un petit foulard rouge autour du cou, noua ses chaussures orthopédiques et, avant de sortir, attrapa sa canne qui au passage ne lui servait à rien, si ce n'est à apitoyer les gens, ou encore à faire valoir son droit à une place assise dans les transports en commun. Elle traversa le couloir silencieusement puis frappa timidement à la porte du vétérinaire. Un officier de police, affublé d'un uniforme bien trop grand pour lui, vint ouvrir la porte.

— Oh ! Mon Dieu ! Mais que faites-vous là, monsieur l'agent ?

— Eh bien...

— Il n'est rien arrivé au Dr Grenet ? Rassurez-moi ?

— Eh bien... C'est-à-dire que... Vous connaissez le docteur !

— Si je le connais ? Mais bien sûr que je le connais, jeune homme ! Sinon pourquoi frapperais-je à sa porte ? J'ai un âge avancé, certes, mais j'ai encore toute ma tête, voyons !

— Oh ! Non, je ne voulais pas dire ça, madame...

— Eh bien, que se passe-t-il, mon garçon ?

— Ne bougez pas, madame. Je vais vous chercher quelqu'un qui pourra vous renseigner.

Elle comprit sans doute que l'agent partait chercher un supérieur... Mais en ce qui concerne le « ne bougez pas »... nous dirons... perte d'audition temporaire. Elle pénétra donc dans l'appartement sans se faire remarquer, et se mit à observer tous les policiers à l'œuvre. Certains scellaient des documents, d'autres visitaient les placards. Et puis il y avait les hommes en blanc. Ceux-là s'amusaient à poudrer les miroirs et faïences de la salle de bains.

— Madame que faites-vous là ? intervint soudain Yann, en voyant la pauvre petite dame dans un coin du salon.

— Oh ! Bonjour, jeune homme. C'est l'un de vos collègues qui m'a dit d'entr...

— Vous êtes là, je vous cherchais, lança le bleu accompagné de Marion. C'est la dame dont je vous parlais.

— Bonjour, madame. Mon collègue vient de me dire que vous cherchiez le docteur, dit Marion.

— Effectivement !

— Vous le connaissez donc ?

— Mais dites-moi, vous me prenez tous pour une de ces vieilles qui a perdu la tête ?

— Je vous demande pardon ? fit Marion.

— Tout le monde me demande si je connais ce brave docteur ! Eh bien, expliquez-moi ce que je ferais ici, si ce n'était pas le cas, jeune fille !

Yann ne mit pas plus d'une seconde à tourner les talons, s'empressant de disparaître avant de se retrouver lui aussi dans ce guet-apens.

— Et que lui vouliez-vous, au docteur ?

— Eh bien, la semaine dernière, je lui ai dit que Pétrole avait des troubles de l'appétit. Vous savez à son âge, il faut être vigilant...

— J' imagine oui, et ? s' impatienta Marion ne cherchant pas à savoir quel type d'animal se cachait derrière ce nom.

— Et donc il m'avait donné des médicaments à lui administrer. C'est d'ailleurs compliqué de lui faire prendre, car les gél...

— Madame, s'il vous plaît, je suis vraiment très occupée !

— Bien ! Il m'a dit de passer le voir aujourd'hui, si jamais je ne voyais pas d'amélioration. Et je n'ai pas vu d'amélioration. La pauvre bête va mourir de faim.

— Eh bien, je suis désolée, madame, mais le docteur n'est pas joignable et ce, depuis hier. Il va donc falloir vous trouver un autre vétérinaire pour le moment !

— Mais que me racontez-vous ? Je l'ai vu ce matin !

— Non, je ne crois pas, madame.

— Mais comment, vous ne croyez pas ? Je l'ai vu, comme je vous vois. Il devait être 7 heures.

— Attendez ! Où l'avez-vous vu ?

— Mais ici, voyons ! Je me lève tôt, le matin. Vous savez, à mon âge, les nuits ne sont plus si longues...

— Oui et donc ?

— Et donc, continua Mme Michel, un peu agacée par l'attitude de Marion, ce matin, vers 7 heures, j'ai entendu du bruit dans la cage d'escalier. Et sachez que j'ai malgré mon âge l'ouïe fine...

— Attendez, mais où habitez-vous ?

— Je suis sa voisine. Juste là ! La porte d'en face ! Ce sont mes neveux qui m'ont trouvé ce logement. Il est fort agréable et très écl...

— Éclairé... Donc, ce matin vers 7 heures, vous avez entendu du bruit et... ? enchaîna Marion.

— Oui et, du coup, je suis allée à ma porte pour regarder s'il ne s'agissait pas d'un cambrioleur. Vous savez, avec tous les fous qui traînent dans nos rues, il faut être prudent, de nos jours. Il n'y a qu'en s'entraidant qu'on aura raison de ces voyous...

— C'est pourquoi vous avez cru bon de regarder ce qui se passait ?

— Effectivement. Et c'est là que j'ai vu le Dr Grenet entrer dans l'appartement et en ressortir quelques minutes plus tard avec un sac de sport.

— Donc il est tout d'abord entré, puis sorti avec un sac.

— Oui, c'est ce que je viens de vous dire. Vous êtes dure de la feuille, jeune fille ? J'ai un très bon ORL, si vous voulez !

— Non, ça ira merci ! répondit Marion, ahurie. Vous êtes sûre de ce que vous me dites ? C'est très important, madame, il faut être sûre !

— Oui ! Il est ressorti à 7 h 10 au plus tard, puisque je vous le dis. Après, je ne sais pas s'il est sorti de l'immeuble.

— Comment ça, s'il est sorti de l'immeuble ? Vous venez de me dire qu'il était sorti...

— Je vous ai dit qu'il était sorti de son appartement. Mais quand il a pris l'ascenseur, ce dernier n'est pas descendu. Ce qui m'a d'ailleurs un peu étonnée.

— Ce qui veut dire qu'il est allé à un étage supérieur. Et vous connaissez l'étage ?

— Voyons, mademoiselle, qu'insinuez-vous ? Je ne suis pas une concierge ! Et puis, j'étais encore en robe de nuit, je ne pouvais pas sortir ainsi dans la cage d'escalier !

— Dommage ! Ça m'aurait bien aidée !

— Je pense néanmoins, d'après le bruit de l'ascenseur bien sûr, qu'il s'est arrêté au quatrième.

Marion était stupéfaite par cette petite femme aux allures de sainte-nitouche qui, au quotidien, devait être un véritable enfer à vivre. Elle se surprit même à plaindre le vétérinaire, l'espace d'un instant.

— Je commence à avoir la dalle, Jude. On se fait un Soleil les gars ? proposa Magalie.

— Je suis partant ! lança Fabrice que l'appel du ventre réveilla.

— Si tu veux, de toute façon, sans le rapport d'autopsie, on est un peu bloqués. Luc, vous déjeunez avec nous ou vous avez quelque chose de prévu ? demanda Judith.

— Non, rien de prévu avant 17 heures ! Ce sera donc avec plaisir !

— Bien ! Alexandre, Valérie ? Ça avance, les recherches ?

— Pas vraiment, non ! Disons que c'est vague, une paire de clefs ! se désespéra Valérie alors qu'Alexandre ne prit même pas la peine de répondre.

— Vous venez manger avec nous ?

— Volontiers.

— Moi non... Je vais rester là, je n'ai pas très faim. Au pire je vous rejoins, si jamais..., répondit Alexandre.

Alors que tout ce beau monde s'apprêtait à sortir, le poste de Judith sonna.

— Allô ? Qui ça ? Tu as vérifié ? OK, bouge pas, j'attrape un

stylo... Vas-y, dis-moi... Chloé D'Assigny. OK ! Et pour l'autre appart ?
Dac ! Bon, on s'en occupe. Vous avez bientôt fini, sinon ? Bien, alors à plus.

Judith raccrocha le combiné sous les yeux inquisiteurs de ses agents. Magalie, qui était déjà habillée, s'affala sur le canapé, comprenant que le repas n'était pas pour tout de suite.

— Alors, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de renoncer à mon entrecôte maître d'hôtel ?

— Un témoin aurait vu Grenet à 7 heures ce matin !

— Quoi ? dit-elle en se relevant, alors que les yeux de Fabrice et Luc étaient devenus ronds comme des billes.

— Grenet ? Le vétérinaire ? finit par ajouter Valérie.

— C'est ça ! Bon ! Vous allez manger, je m'occupe du reste.

— Pas question, je reste avec toi !

— Et ton entrecôte ?

— Ils servent en continu, sourit-elle, dézipant son cuir.

— OK, vous autres, allez prendre des forces. L'après-midi va être chargé !

— Je vais peut-être venir avec vous, tout compte fait, intervint Alexandre. Ça me fera du bien de prendre l'air.

Magalie ne laissa pas le temps à la porte de se refermer, avant de sauter sur Judith pour lui demander quelle était la raison de son sourire un peu plus tôt dans la matinée.

Celle-ci lui expliqua brièvement l'entrevue avec Hugues. Magalie éclata de rire et, sautillant comme une enfant, flatta l'intelligence de sa collègue. Judith lui exposa ensuite, plus amplement, les déclarations de Mme Michel.

— Tu veux dire que d'après la Michel en question, il serait monté au quatrième étage ? Mais pour quoi faire ?

— Dunno¹ !

— Et s'il avait pris la caisse d'un de ses voisins ? Fab m'a dit qu'il y avait eu deux voisins qui étaient sortis en voiture, ce matin. Marion a-t-elle vérifié les apparts du quatrième ?

— Oui, elle attend qu'on trouve une certaine Chloé D'Assigny... Avant d'enfoncer la porte... J'appelle Fab pour lui demander les plaques.

— D'accord, je sors le pedigree de la belette.

Les deux femmes s'exécutèrent.

Après une brève recherche, Magalie trouva l'âge, la profession, et le numéro de téléphone du domicile de la jeune femme. Elle tenta de l'appeler, mais ce fut en vain. Personne ne répondit.

— Bingo ! L'une des voitures qui est sortie du parking est celle de D'Assigny ! s'écria Judith.

— OK. Tu me laisses deux secondes et je te dis si elle est allée bosser, dit Magalie en composant le numéro de téléphone d'une agence immobilière des Batignolles. Monsieur, bonjour. Puis-je parler à Melle D'Assigny ? Elle est en congés ? Très bien. Et quand est-elle censée revenir ? Non, merci. Je suis l'une de ses voisines et je crois qu'il y a une fuite chez elle. Sauriez-vous comment je peux la contacter ? OK, c'est bien aimable. Je note... Bonne fin de journée.

— Il t'a donné son portable ?

— Oui. Elle est en week-end. Il m'a aussi dit que lors de ses week-ends, elle ne répondait que très rarement sur son portable professionnel.

— Eh bien, on va quand même essayer. Je te laisse t'en charger. Moi, j'appelle le juge.

Les diverses tentatives de Magalie n'aboutirent pas. Personne ne semblait vouloir répondre. Quant à Judith, il lui fallut faire preuve de persévérance et de tours de passe-passe pour parvenir à convaincre Trapani de l'urgence de la situation. Ce dernier finit par autoriser la perquisition de l'appartement de Chloé D'Assigny, en étant toutefois sceptique sur ses motivations.

La visite de l'appartement fut rapide. Marion et Yann, qui craignaient de tomber sur la victime numéro cinq, furent soulagés en constatant que rien ne laissait croire à un éventuel enlèvement. En inspectant la salle de bains, ils y trouvèrent un rasoir électrique et un after-shave de chez Cerruti. Ils en conclurent que la jeune femme entretenait une relation suivie avec un homme.

Après avoir fait prendre quelques clichés de l'appartement par la scientifique, ils sortirent, posèrent les scellés sur la porte en laissant un courrier adressé à Melle D'Assigny, lui signifiant les raisons de l'intervention.

— Salut, les filles ! lança Pierre en entrant au 304. Désolé, il est un peu tard, mais j'ai eu du mal à me réveiller.

— Pas de souci ! L'essentiel, c'est que tu sois un peu reposé, le rassura Judith.

— Ils sont où, tous ?

— Partis manger !

— Vous avez retrouvé notre vétérinaire ?

— Non !

— Il semblerait que quelqu'un l'ait vu ce matin, renchérit Judith.

— Ah ? Où ça ?

— Chez lui !

— C'est à n'y rien comprendre !

— Comme tu dis ! Ce qui est encore plus dingue, c'est pourquoi il est rentré chez lui pour en ressortir. Son alibi aurait été béton, s'il y était tranquillement resté, s'étonna Magalie.

— Pierre, vu que tu es habillé, tu veux bien te rendre chez... Tu as l'adresse des parents D'Assigny, Mage ?

— Oui, c'est à Versailles !

Le reste de la troupe fit irruption dans le bureau.

— Alors, Pierre, tu ne t'es pas réveillé ? Il est près de 2 heures ! le chambra Fabrice.

— Hmm !

— Fab, ne te déshabille pas, tu accompagnes Pierre, il t'expliquera... Vous récupérez le max de renseignements sur la fille : numéro de téléphone, nom et adresse du petit ami, etc. Et surtout, essayez de savoir où elle est partie en week-end, si toutefois elle est réellement partie.

— Dacodac, *let's go* ! lança Pierre en attrapant l'adresse des parents D'Assigny à Versailles. Je conduis !

Valérie et Alexandre avaient rejoint leur bureau et s'étaient remis en quête de films policiers.

Luc n'arriva que quelques minutes plus tard avec deux assiettes sous aluminium à la main.

— Voilà pour toi, Magalie. Je l'ai prise saignante. Et pour vous, Fabrice m'a dit que c'était plutôt à point, ajouta-t-il en posant la deuxième entrecôte sur le bureau de Judith.

— Waouh ! Trop cool ! Tu déchires, monsieur ! Merci beaucoup ! s'écria Magalie en se jetant sur l'assiette. Tu as même pensé aux couverts... La classe !

— Merci bien, c'est parfait. Vous me direz combien on vous doit,

balbutia Judith, gênée par l'attention du psychiatre.

— On verra ça plus tard ! En déjeunant, je pensais aux clefs. Je me suis dit qu'en toute logique, elles devaient ouvrir une porte. Il faudrait peut-être chercher de ce côté-là.

— J'y ai pensé aussi, bafouilla Magalie la bouche pleine. Mais c'est un peu vague. J'ai vérifié pour le porte-clefs. C'est une fabrication chinoise. Tu trouves ça dans n'importe quel bazar. Pour le reste, la clef bénarde est intraversable. J'ai cependant envoyé un fax à Vachette avec le numéro de série de la clé radiale. J'attends la réponse.

Marion et Yann entrèrent à leur tour.

— Salut, la troupe ! lança le jeune lieutenant.

— Salut, Yann, lui répondit Mage.

— Bon appétit ! Ça va, patron ?

— Tout va bien, merci Yann ! Et vous, pas trop fatigués ?

— Je commence à m'habituer, c'est Charles qui ne s'y fait pas. Je te jure que le jour où j'attrape ce gars, je porte plainte pour tentative de destruction de couple, sourit Marion.

— Ah ! J'ai du cul, Thierry n'est pas trop chiant là-dessus. C'est peut-être parce que c'est le début, tu me diras...

— Thierry ? Tu veux dire le beau gosse dont tu m'as caché l'existence ? grogna Marion en collant une tapette sur la tête de sa collègue avant de rejoindre son bureau.

— Ça va ! J'ai oublié de t'en parler.

— C'est ça, ouais. Que je ne t'y reprenne pas, conclut-elle.

— Alors, patron ? On a le rapport d'autopsie ? s'enquit Yann.

— Non, toujours rien. Ça ne devrait plus tarder !

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Eh bien, je me disais que tu pourrais aller au labo, tracer le portable du véto avec tes copains les geeks !

— Cool, ça me plaît bien ça ! Je me casse ! À pluche !

— Un ado, ce garçon ! Ce matin, il m'a sauvagement abandonnée avec la mamie. Je lui revaudrai ! Aucune nouvelle de D'Assigny ?

— Rien. Fab et Pierre sont dessus !

— Et eux, là, ils sont sur quoi ? murmura-t-elle.

— Les clefs, le film !

— Bon, je peux aller me coucher alors ? ironisa-t-elle. Non ? D'accord ! Je fais quoi, alors ?

— On ne trouve rien sur Grenet, pas de famille, pas d'amis, pas de

petite amie... Tu pourrais approfondir les recherches ?

— Super ! Ça va faire comme pour la Clarice, des heures scotchée à un écran pour rien ! Bon, je me fais donc un café avant de m'y coller.

— J'ai bien mangé, j'ai bien bu, j'ai la peau du ventre toute tendue... Merci, Luc ! sourit Magalie en repoussant l'assiette vide, quand son portable retentit.

Elle s'en empara, se leva et décrocha.

— Deux secondes, Thierry, je change de pièce.

Elle partit s'enfermer dans l'une des salles d'interrogatoire, sous le regard moqueur de Marion.

— Tu es au bureau ?

— Oui, pourquoi ?

— Je suis à la rédac de *Rue 89*. Ils m'ont proposé une pige.

— C'est cool, ça ! C'est sur quoi ?

— Inintéressant ! Ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Ce matin, ton coup de fil, c'était bien parce qu'il y a eu un meurtre sur le canal ?

— Oui !

— C'est pas moi, je te jure, mais ils vont sortir l'affaire !

— Je sais, t'inquiète. On n'a pas réussi à cacher le truc. Qu'est-ce qu'ils savent ?

— Tout !

— Comment ça ? Ils ont fait le lien entre les deux meurtres ?

— Non, mais...

— Ils savent pour le pendentif ?

— Quel pendentif ?

— Bon, ça va alors !

— Quel pendentif, y a un souci ?

— Je t'expliquerai ça ce soir. On se voit, ou tu as du taf ?

— Non, j'ai déjà presque fini l'article. Je te prépare à manger si tu veux ?

— Chouette ! En revanche, je ne sais pas à quelle heure je rentre.

— Je le sens mal. Je prépare donc un truc qui se mange froid, c'est ce que tu es en train de me dire ?

— Non, pas du tout, mais qu'est-ce que tu racontes ? Prépare-nous un truc qui se réchauffe, le taquina-t-elle.

Les voies sur berges étaient inondées, ce qui n'était en rien

étonnant vu les quantités d'eau tombées lors de ces deux dernières semaines. Outre le fait qu'on était un vendredi aux heures de pointe, accentué par des conditions climatiques déplorables, les départs en week-end pourrissaient la circulation. Les automobilistes parisiens s'étaient vus quelques mois auparavant pris en otage par la neige, puis canalisés par l'eau et enfin sclérosés par le verglas.

Magalie grognait au volant, alors que Judith, silencieuse, regardait les masses nuageuses refaire leur apparition, promettant de nouvelles averses, et probablement une montée du mercure. Sirène allumée, rien n'y faisait, les quais étaient tellement bouchés que même les rares scooters qui avaient osé s'y aventurer se retrouvaient pris au piège au beau milieu des voitures.

— Non, mais c'est dingue, ça ! Il y aurait mort d'homme, ils n'en auraient rien à cirer, tous !

— Il n'y a pas mort d'homme, lui répondit Judith nonchalamment. On est des flics, pas une ambulance. Et les flics, ils nous emmerdent, alors... finis les petits privilèges, se disent-ils.

— Ha, ha ! T'en as d'autres ? Non, mais c'est vrai, tu es toute bizarre !

— Oui, ça va ! C'est juste ta sirène qui me tape sur le système, surtout qu'elle ne sert pas à grand-chose.

— Qu'est-ce que t'a dit Franck ?

— Je t'ai dit : il préférerait qu'on passe à la morgue car il n'avait pas eu le temps de rédiger le rapport.

— Et c'est quoi cette histoire de toxicologie ?

— Je n'ai pas tout compris. Il attendait des résultats. Tu sais comment est Franck...

— Il oublie bien souvent que tu n'as pas fait médecine, sourit Magalie.

— C'est ça !

Alors que Marion continuait ses recherches sur Grenet, le fax se mit en marche. Elle n'y prêta pas réellement attention dans un premier temps et, voyant que ni Valérie ni Alexandre ne semblaient décidés à intervenir, elle finit par se lever. L'occasion de prendre un thé, se dit-elle.

Elle attrapa la feuille et y jeta un coup d'œil, puis mit la bouilloire en route. Plus attentive, elle reprit le papier qui était adressé à

Magalie.

— Le psychopathe !

Cela eut pour effet de réveiller Valérie.

— Qui ça ?

— La clef radiale, tu sais ce qu'elle ouvre ?

— Non, fit Valérie, éveillant subitement l'intérêt d'Alexandre.

— La serrure a été posée il y a moins de trois ans au 5 boulevard Montmartre. Ça te rappelle quelque chose ?

— Non...

— R.R. Avocat ! La troisième victime !

— Les filles avaient donc raison. Il nous laisse à chaque fois un lien entre le crime précédent et le prochain.

— Exact. Sauf que là, il ne s'agit plus d'ADN.

— Tu ne crois tout de même pas que la deuxième clef ouvre l'appart de la prochaine victime ?

— Je ne sais pas.

— Je ne pense pas, intervint Alexandre. Plus personne n'a de clef comme ça. Tu ouvres ça en deux coups de cuillère à pot ! Non, ça ressemble plus à une clé d'intérieur, type chambre, bureau ou même salle de bains.

— C'est pas faux ! Tu as sans doute raison. Mais alors, pourquoi nous la laisser ?

— Ah ça... Je ne peux pas t'aider !

L'appartement se trouvait à moins de dix minutes à pied du château qui vit mourir Louis XV.

Pierre et Fabrice furent accueillis par une dame de cinquante ans qui, après leur avoir posé maintes et maintes questions, accepta de prévenir « Madame ». Elle les conduisit dans le petit salon et leur demanda de patienter gentiment, en prenant la peine de souligner qu'il ne fallait toucher à rien. Haut plafond, moulures imposantes, parquet Versailles fraîchement ciré, lustre en cristal, tout y était. L'aristocratie dans tout ce qu'elle a de plus beau, le nom, la classe, les connaissances, les coutumes, le goût, et l'argent pour pouvoir les entretenir.

Au bout d'un bon quart d'heure « Madame » fit enfin son apparition. C'était une superbe femme de soixante ans à qui on en aurait donné quarante. Son brushing était au poil, sa peau juste assez

tirée, et son maquillage discret tranchait avec ses bijoux qui, eux, l'étaient beaucoup moins.

— Madame D'Assigny, bonjour. Lieutenant Portie et lieutenant Chapuis. Nous voudrions avoir quelques renseignements sur votre fille.

— Que se passe-t-il ? La brigade criminelle qui veut me parler de ma fille ? s'inquiéta-t-elle.

— Juste quelques questions au sujet d'une enquête en cours, rien de particulier.

— Ah !

— Dans un premier temps, pourriez-vous nous communiquer le numéro de portable de votre fille, s'il vous plaît ? demanda Fabrice son carnet à la main.

— Bien sûr, dit-elle en lui donnant de tête le numéro qu'il prit soin de noter.

— Merci bien ! Quand avez-vous vu votre fille pour la dernière fois ?

— Il y a trois jours... Lui est-il arrivé quelque chose ?

— Rassurez-vous, madame, intervint Yann. Ce ne sont là que des questions de routine.

— Ah !

— Savez-vous si Chloé avait prévu de partir en voyage ce week-end ? reprit Fabrice.

— Effectivement, elle devait partir en... attendez... peut-être en Normandie. Enfin, il me semble.

— Savez-vous si elle partait avec quelqu'un ?

— Oui, je crois, oui ! Mais que veulent dire toutes ces questions, messieurs ?

— Encore une fois, madame, rien d'alarmant. Connaissez-vous l'identité de cette personne ?

— Je l'ai rencontrée une fois, oui. Il s'appelle Anthony.

Les deux hommes se regardèrent, inquiets.

— Anthony Grenet ? demanda Yann.

— Je ne sais pas ! Pourquoi ? Vous commencez à m'inquiéter !
— Quelles sont les relations entre Anthony et votre fille ?

— Il semblerait qu'ils soient ensemble. Il m'a d'ailleurs fait très bonne impression ! — En quelle occasion l'avez-vous rencontré ?

— Écoutez, j'aimerais savoir pourquoi vous me posez toutes ces

questions sur ce jeune homme !

— C'est juste que nous ne parvenons pas à le joindre.

Et que nous avons vraiment besoin de lui parler.

— Et en quoi cela concerne ma fille ?

— C'est pour le moment, en tout cas à ce qu'il semblerait, la seule personne à savoir où il se trouve. Croyez-vous que vous pourriez nous dire où ils sont partis en week-end ?

— Je vous l'ai dit, en Normandie, me semble-t-il ! De là à vous dire où précisément, je suis désolée, mais ma fille gère sa vie comme elle l'entend.

— Bien sûr, c'est évident !

Le corps de la pauvre Élisabeth était allongé sur le dos. Son torse exhibait les sutures occasionnées par l'autopsie. Son visage était toujours aussi serein, laissant croire à un profond et paisible sommeil que seul le turquois de sa peau trahissait.

Franck, installé à son bureau, feuilletait un dossier tandis que le piano martelant du trio en mi bémol de Schubert résonnait dans la pièce carrelée de l'institut médico-légal. L'entrée de Judith et Magalie fit sursauter le légiste.

— Oh ! Mon Dieu, vous m'avez fait une peur bleue !

— Et alors, tu dormais, Franck ? Mais... mais c'est *Barry Lyndon*, ce qu'on écoute ?

— Non, c'est Schubert, chère Magalie, sourit-il en les accueillant.

— D'accord, mais Kubrick...

— C'est très sympa, tout ça, mais on est juste un peu pressées... Alors que se passe-t-il, Franck ? coupa Judith, sentant sa collègue partir dans ses habituels laïus interminables.

— Eh bien, dit-il en les invitant à rejoindre son bureau. Il se trouve que j'ai demandé au laboratoire d'accélérer le rapport toxicologique car deux trois petites choses me paraissaient un peu étranges...

— Et ?

— Votre victime a été droguée. Elle avait des taux de zolpidem et de doxylamine extrêmement élevés dans le sang. Et c'est ce qui l'a sans doute tuée.

— En clair et sans décoder, Franck !

— Le zolpidem et la doxylamine sont des sédatifs hypnotiques. Ils sont entre autres prescrits dans des cas de troubles du sommeil. En ce

qui concerne le zolpidem, il peut provoquer une forte dépendance ; il est d'ailleurs considéré comme stupéfiant dans certains pays.

— OK ! Et ?

— Les médicaments en contenant sont délivrés sur ordonnance. J'ai donc, dans un premier temps, vérifié auprès de son médecin traitant. Ce dernier me certifie ne jamais lui avoir prescrit quelque traitement que ce soit à base de zolpidem.

— Ce qui veut dire que l'on en a prescrit à notre homme, conclut Judith.

— Exact ! Ou alors, il peut se les procurer facilement.

— Ce principe actif est-il utilisé chez les animaux ?

— Oui, Judith, les vétérinaires y ont accès !

Hugues attendait au comptoir d'une petite brasserie du VI^e arrondissement, un pastis à la main, quand Alexandre franchit la porte. Ce dernier le rejoignit et commanda un café calva. Hugues semblait nerveux et fébrile.

— Salut, patron.

— Salut, Alexandre ! Alors, ça se passe bien ?

— Ça peut aller. Et vous, comment vont les collègues ?

— Ça va. Tu as pu mettre la main sur ce foutu dossier ? s'inquiétait-il.

— Non, pourtant j'ai tout retourné. Je ne suis pas sûr qu'elle l'ait reçu. En tout cas, elle n'en parle pas et ne semble préoccupée que par l'affaire.

— Elle l'a peut-être emmené chez elle et si c'est ça... c'est un vrai bordel !

— Je peux vous demander ce qu'il y a dans ce dossier, patron ?

— J'en sais rien, à vrai dire ! C'est que quelqu'un cherche à me discréditer et il semblerait qu'il ait envoyé un dossier qui puisse me compromettre. Le genre de truc pas grave, mais qui peut faire tache. Si cette chienne de Lagrange tombe dessus, elle n'hésitera pas une seconde à l'utiliser.

— Mais c'est quoi ?

— Mais j'en sais rien, idiot ! Il suffit d'une suspicion pour foutre une carrière en l'air !

— Oh ! Et vous savez qui vous cherche des noises ?

— Non, aucune idée. En fait, je devais le rencontrer lundi matin

mais avec ce temps de merde, il y a eu des retards à la SNCF, et je suis arrivé à la bourre. J'ai dû le louper à dix minutes.

— Mais qu'est-ce qu'il vous veut ?

— J'en sais rien... De l'argent, j'imagine.

— C'est du chantage patron, on va s'occuper de lui.

— Si je savais de qui il s'agit, ce ne serait plus un problème, je t'assure ! Bon, en attendant, Lagrange a enregistré une conversation où j'avoue avoir rencardé la presse...

— Merde, patron, mais pourquoi vous lui...

— Cette salope m'a piégé ! Si tu arrives à faire en sorte qu'il arrive quelque chose à son iPhone, surtout ne te gêne pas. Sinon, ce n'est pas grave. Ne grille surtout pas ta couverture pour ça, et continue à laisser traîner tes yeux et tes oreilles.

— Comptez sur moi !

— Et l'enquête ?

— On a un suspect sérieux. Le seul truc, c'est qu'il les a semés ! sourit Alexandre.

— Sans déconner ? se moqua le commandant.

— Je vous assure ! Le plus beau c'est que, pendant que les deux pétasses étaient devant son appart, le gars s'est gentiment éclipsé et n'a rien trouvé de mieux que d'aller chez Lagrange. Elle est pas belle, l'histoire ? Ça aussi, ça fait tache sur un dossier.

— Tu m'étonnes ! Eh bien, rien que pour ça, je t'en paye une autre... Garçon, s'il vous plaît !

Au 304, c'était l'effervescence. Tous se racontaient tour à tour leurs découvertes. Les indices accablaient le vétérinaire. Mais il fallait, maintenant, réussir à lui mettre la main dessus, avant qu'il ne se décide à repasser à l'acte. Si toutefois Chloé D'Assigny était encore en vie, car tous pensaient qu'elle n'était en fait que la victime numéro cinq.

Après que Fabrice lui eut communiqué le numéro de téléphone de la jeune femme, Yann en profita pour faire tracer son portable. Mais il revint bredouille. Que ce soit le cellulaire de Grenet ou celui de D'Assigny, aucun n'avait émis de signal dans l'après-midi. Il laissa néanmoins à ses collègues du labo le soin de l'appeler dès que l'un des deux se connecterait.

— Attendez une minute ! intervint Fabrice qui consultait le dossier

des renseignements généraux que Berta avait fait passer à Judith en milieu d'après-midi. Tu as jeté un coup d'œil là-dessus, Marion ?

— Un coup d'œil rapide ! Puis j'ai filé un coup de main à Valérie, vu qu'Alexandre était parti. Pourquoi ?

— D'ailleurs, parti où ? s'enquit Judith.

— Il ne se sentait pas bien, intervint Valérie.

— Ça fait deux jours qu'il a des migraines. Du coup, il est rentré à 6 heures, conclut Marion. Pourquoi, Fabrice ?

— Le véto n'a pas du tout la dégaine du gars de la cabine téléphonique. Regarde, dit-il en lui montrant une photo du suspect.

— Quoi ? Vous avez une vidéo du gars et vous ne nous dites rien ? s'offusqua Magalie. Merci, les gars !

— Avec toute cette agitation... Et puis... Bref... Tu en penses quoi, Marion ?

— Je te trouve un peu catégorique.

— Mais non ! Il est beaucoup plus petit, le véto. Notre gars sur la vidéo fait son mètre quatre-vingts facile !

— Et nous ? On peut la voir, cette vidéo, qu'on se fasse une idée, nous aussi ? s'impacienta Judith.

La qualité de l'image était effroyable. On ne distinguait qu'à peine l'intéressé, qui avait bien évidemment pris la peine de s'affubler d'un accoutrement qui le rendait difficilement reconnaissable.

— Alors toi, avec cette vidéo, tu arrives à voir que ce n'est pas le véto ? le taquina Yann. Moi, je ne vois rien !

— Ouais ! Il est bien plus grand ! Sur le rapport, on nous dit que le véto ne fait qu'un mètre soixante-quinze ?

— Moi qui l'ai vu en chair et en os, je ne suis pas convaincue que ce n'est pas lui, intervint Judith. Tu en penses quoi, Mage ?

— Je ne sais pas ! Disons que je suis partagée. En tout cas, Fabrice n'a pas tout à fait tort. Ce mec fait bien plus grand.

— Comment voyez-vous qu'il est grand ? Il porte un chapeau, renchérit Pierre qui, jusque-là, se tenait bien silencieux comme à son habitude.

— Tu as peut-être raison.

— Enfin, quoi qu'il en soit, cette vidéo n'est pas exploitable, finit par conclure Judith.

— Et voilà, encore un taf de huit heures qui n'a servi à rien ! fit Marion, dépitée. Décidément, c'est pour ma pomme cette semaine.

Entre Clarice, le distributeur, et la clef numéro un...

— D'ailleurs à ce sujet... Hormis la clef de l'avocat, vous avez un truc pour l'autre ? demanda le commandant.

— Non, rien !

— Aucune idée de ce que veut dire ce porte-clefs.

La fatigue prit le pas sur l'inquiétude. Il était près de 19 heures et tous rêvaient d'une bonne nuit de sommeil. Judith décida donc d'en rester là. Elle invita ses agents à rentrer chez eux et leur donna rendez-vous le lendemain à 7 h 30.

Magalie proposa à Judith de venir dormir chez elle au loft ou de l'accompagner à son appartement et d'y passer la nuit, mais ce fut un non catégorique dans les deux cas.

Judith déposa donc Magalie boulevard de Charonne, à la hauteur de la rue de Bagnolet, et rentra chez elle.

1. Diminutif de « *I don't know* » : « Je ne sais pas. »

Une douce odeur d'épices chatouilla le nez de Magalie lorsqu'elle pénétra dans l'appartement. Thierry était en train d'émincer des filets de poulet avec une grande dextérité qui lui valut de garder son doigt, tant la surprise fut grande quand il entendit sa dulcinée entrer.

— Comment ? Mais tu es là ? Alors qu'il n'est même pas encore 8 heures ! Waouh ! Que me vaut ce plaisir ? la taquina-t-il.

Magalie arriva tout près de lui et l'embrassa dans le cou, alors qu'il continuait sa découpe.

— Ça sent super bon ! s'exclama-t-elle en lui enlaçant les hanches. Qu'est-ce que tu nous prépares ?

— Ah ça... Tu le sauras bien assez tôt, lui répondit-il en lui faisant face. Tu penses que tu pourras le goûter, ou tu viens juste me dire que tu dois repartir ?

— Ça y est, tu en as marre de mes horaires ! s'inquiéta-t-elle.

— Mais non ! Je plaisante ! C'est juste que je suis content de pouvoir passer une soirée avec ma chérie. Enfin si le taré derrière qui tu cours me le permet. Tu as l'air toute fatiguée.

— Non, ça va, c'est juste un petit coup de barre. Ça va passer.

— Bon, vu que tu es en avance et que, pour le coup, moi, je suis en retard, je te propose un truc, lui murmura-t-il en l'embrassant sur le front.

— Tu me proposes quoi ?

— Eh bien, tu vas te faire couler un bain. Tu te détends, tu te reposes un peu, et moi je m'occupe du reste. Comme ça... Tu me reviens en forme et toute propre, sourit-il.

— Tu es sûr que tu n'as pas besoin d'aide ?

— Non ! Et puis tu sens le renard, alors file ! Et prends ton temps car je suis très, très, très en retard. Il me faut encore une bonne heure !

Magalie ne se fit pas prier ; elle lui fit un dernier baiser avant de

s'engouffrer dans le couloir. Une fois dans la salle de bains, elle brancha son iPod sur les enceintes, et lança la lecture de *Into The Labyrinth* de Dead Can Dance. Elle se fit couler un bain chaud, s'allongea dans la baignoire, et ferma les yeux, savourant avec délectation ce moment exquis.

Judith venait de passer trente minutes au téléphone avec sa fille, qui semblait beaucoup plus détendue que le matin même. Après lui avoir raconté sa journée de cours et sa répétition de violon en vue d'un concert de fin d'année, Sarah conclut la conversation par un « je t'aime », qui emplit le cœur de sa mère de bonheur et l'apaisa. Elle se prépara des tagliatelles à la carbonara qu'elle dégusta devant *The Big Lebowski* des frères Cohen qui lui avait été prêté par Julien quelques semaines auparavant. Alors qu'elle commençait à peine à se détendre et à rentrer dans le film, elle entendit son téléphone portable vibrer dans son sac. Elle n'eut pas le temps de décrocher à temps. Voyant que c'était déjà la quatrième tentative de Yann, elle s'empressa de le rappeler.

— Ça fait plus d'une demi-heure que j'essaye de te joindre !

— Désolée, mon téléphone était sur vibreur. Que se passe-t-il ?

— Les gars du labo ont localisé les portables de Grenet et de D'Assigny à Rouen.

— Rouen ?

— C'est ça ! Sachant que ni Magalie ni toi ne répondiez, j'ai pris l'initiative d'appeler la SRPJ de Rouen.

— Tu as bien fait !

— J'ai été mis en contact avec le commissaire Daniel. Il a donc dépêché deux voitures. Il me rappelle dès qu'il leur a mis la main dessus.

— Bien...

— On en a pour une heure et demie jusqu'à Rouen. On peut y être pour 11 heures, en partant dans pas trop longtemps ! Je te laisse appeler Magalie ?

— Non ! Je vais la laisser tranquille. Elle dîne avec son Thierry... Tu as quelque chose de prévu, toi ?

— Ouais ! Visiter Rouen !

— Très bien. Je passe te prendre, disons... dans une demi-heure, OK ?

Magalie ne réapparut dans le salon qu'à neuf heures et quart, prenant à la lettre les conseils de sa moitié. Thierry avait sorti le grand jeu. La table, éclairée par deux chandelles, était somptueuse. Il avait pensé à tout jusqu'à la suite pour violoncelle de Bach que la jeune femme considérait comme étant l'œuvre suprême du plus grand des compositeurs baroques.

— Waouh ! souffla-t-elle.

— Ça te plaît ?

— Tu as quelque chose à me demander ? s'inquiéta-t-elle soudain, n'étant pas habituée à autant d'attention.

— Non, sourit-il. *Don't worry !* J'ai juste voulu t'en coller plein la vue pour que t'aies envie de remettre ça.

— OK ! Tu fais quoi demain ?

— C'est ça, ouais ! Arrête de me faire miroiter monts et merveilles. Installe-toi plutôt !

— Je devrais peut-être aller enfiler autre chose que mon jogging-pyjama qui, pour le coup, n'honore pas du tout ta table.

— T'inquiète. En plus, l'avantage du jogging, c'est que c'est aussi vite mis... qu'enlevé, répliqua-t-il d'un ton canaille. Allez, installe-toi, j'apporte l'entrée.

Magalie s'exécuta.

— Crottins de Chavignol enroulés dans un lard fumé d'exception, fondant et croquant à la fois, annonça-t-il en posant l'assiette devant Magalie.

— Tu me gâtes ! Tu devrais faire gaffe, je vais m'y habituer.

— C'est le but, sourit-il, entamant son assiette. Comme ça, t'auras peut-être envie de passer plus de temps avec moi...

— Oh ! je suis désolée...

— Excuse-moi, c'est moi !

— Non, je sais que je ne suis...

— Tu n'as pas à te justifier. Je savais dans quoi je m'engageais ! Et je t'avouerai que j'aime avoir du temps pour moi... On s'est plutôt bien trouvés !

— Quoi qu'il en soit après ça, on a des vacances, on pourrait s'organiser une escapade quelque part ?

— Carrément ! D'ailleurs, vous en êtes où ? Et c'est quoi, cette histoire de pendentif dont tu m'as parlé cet après-midi ?

— Ah oui ! Tu sais, la victime de ce matin a été retrouvée dans le canal, le dos en lambeaux...

— Ouais ! Vous aviez donc raison, c'était bien *Le Silence des Agneaux*.

— Effectivement, sauf que ce malade est allé jusqu'à coller le papillon que Jacques avait offert à Judith pour la naissance de Sarah dans la gorge de la gonzesse !

— Quoi ? Tu veux dire que le mec a trouvé un papillon...

— Je te dis que le mec est allé chez Judith lui prendre son pendentif et qu'il l'a mis dans la bouche de la victime !

— Mais... comment ? Il faut bien avouer que ce gars est super-balèze. Inconscient, mais super-balèze !

Thierry débarrassa l'entrée et se mit à dresser le plat de résistance. Magalie alla prendre une cigarette sur la table basse et, ne trouvant pas de feu, alla chercher son Zippo dans la poche de sa veste où elle récupéra par la même occasion son portable.

— Merde ! Ils ont cherché à me joindre, dit-elle en constatant qu'elle avait quatre appels en absence de Yann et un message écrit de Judith.

— C'était trop beau ! Rien de grave, rassure-moi.

— Attends... Judith est partie avec Yann à Rouen. Ils ont localisé le véto !

— Le quoi ? Le véto ? répéta Thierry.

— Je les appelle !

— Non, s'il te plaît ! dit-il en posant les assiettes sur la table.

— Deux minutes.

— Tu sais bien que si tu l'appelles, ce sera plus long que deux minutes, plaïda-t-il en la rejoignant. Et moi, je sais que si tu l'appelles, tu partiras la rejoindre dans la seconde qui suit. S'il te plaît ! Juste une soirée sans le bureau ! supplia-t-il. Et puis, si c'était important, elle aurait essayé de t'appeler au lieu de t'envoyer un SMS.

— Elle ne voulait pas me déranger. En tout cas, c'est ce qu'elle écrit.

— Tu vois ! Allez, s'il te plaît..., lui murmura-t-il avant de l'embrasser tendrement.

— T'as gagné ! céda-t-elle en reposant le portable sur la table basse.

— Waouh ! Je ne pensais pas pouvoir te convaincre aussi

facilement ! C'est que ce n'est peut-être pas une cause perdue, alors ? sourit-il.

Judith et Yann arrivèrent à la SRPJ de Rouen aux alentours de 11 heures, comme prévu. Ils y furent accueillis par le commissaire Daniel. Ce dernier leur expliqua que ses agents avaient trouvé le couple dînant dans un restaurant italien réputé du centre-ville. Actuellement, ils occupaient chacun un bureau différent. Personne ne leur avait communiqué le motif de leur interpellation. Après leur avoir proposé un café, le commissaire mit tout son dispositif d'interrogatoire à leur disposition avant de se retirer dans son bureau.

Après mûre réflexion, Judith et Yann décidèrent de débiter les auditions par Chloé D'Assigny. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bureau, la jeune femme feuilletait un magazine féminin, prêté par l'une des lieutenants de la brigade, un thé encore fumant devant elle.

— Bonsoir, mademoiselle. Commandant Lagrange, et voici le lieutenant Portie.

— Bonsoir, répondit Chloé timidement en regardant Judith prendre place devant elle, alors que Yann restait debout.

— Nous ne comptons pas vous garder longtemps. Nous voulons juste vous poser quelques questions. C'est l'affaire d'un petit quart d'heure. Bien, tout d'abord, voulez-vous quelque chose à boire ?

— Je suis servie ! Merci !

— Pour commencer, avez-vous eu votre mère au téléphone aujourd'hui ?

— Oh ! Mon Dieu. Il est arrivé quelque chose à ma mère ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, ne vous inquiétez pas ! Votre mère se porte comme un charme. C'est juste que nous lui avons rendu visite cet après-midi, et il était possible qu'elle vous ait prévenue.

— Vous êtes allés voir ma mère ? À Versailles ? s'enquit-elle.

— Oui, nous vous cherchions. Mais, *a priori*, elle ne vous a pas prévenue. Savez-vous où M. Grenet a passé la nuit ?

— Pardon ?

— M. Grenet a-t-il passé la nuit avec vous ? Anthony Grenet...

— Je sais qui est Tony. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous nous embarquez en plein milieu d'un repas comme de vulgaires voleurs. Tout ça pour ensuite me demander si j'ai eu ma mère au

téléphone et si j'ai passé la nuit avec mon compagnon, répliqua-t-elle exaspérée.

— Cela peut vous paraître étrange, mademoiselle, intervint Yann d'un ton doux et amical, mais nous avons besoin de réponses rapides et claires. C'est dans le cadre d'une affaire en cours. Ces réponses sont primordiales. Alors plus vite vous nous répondrez, plus vite vous serez dehors et plus vite nous serons fixés. Alors, s'il vous plaît, où était votre compagnon cette nuit ?

— Il était chez moi !

— Toute la nuit ? reprit Judith effarée.

— Oui, toute la nuit !

— Vous en êtes sûre ?

— Vous m'agacez. Bien sûr que j'en suis sûre !

— Il ne s'est pas absenté pendant la nuit ?

— Puisque je vous le dis ! Ça ne sert à rien de me poser des questions, si vous n'écoutez pas les réponses ! répondit-elle de plus en plus irritée.

— C'est juste qu'il aurait pu attendre que vous vous endormiez pour s'éclipser.

— Et pourquoi serait-il parti en pleine nuit ? De plus, ce n'est pas possible. Quand je me suis endormie, Tony ronflait déjà comme un grizzli ! Il est enrhumé !

— Il a pu se réveiller plus tard ?

— Et comment serait-il revenu dans l'appartement ? Vous écoutez ce que je vous dis ? Le seul moment où nous nous sommes quittés, c'est ce matin quand il est passé chez lui chercher ses affaires pour le week-end et cela n'a pas pris plus de cinq minutes ! Qu'est-ce que vous lui voulez, à la fin ?

— Très bien ! Voyons... Lundi soir... Qu'avez-vous fait ?

— Comment ça ?

— Lundi soir, vous étiez chez vous ?

— Non, je n'étais pas chez moi ! Je suis allée boire un verre avec mes collègues pour fêter une vente et j'ai rejoint Tony chez lui vers minuit, minuit et demi.

— Et ensuite ?

— Et ensuite quoi ?

— Qu'avez-vous fait ?

— Non, mais c'est une blague ?

— Avez-vous passé la nuit chez lui ? Répondez, s'il vous plaît !

— Oui, j'ai passé la nuit chez lui, et je suis remontée chez moi à 7 heures du matin pour prendre une douche et me changer.

— Et il n'a pas bougé de chez lui de toute la nuit.

— Non, il n'a pas bougé de toute la nuit ! Je suis arrivée à minuit et des poussières. Il m'a préparé à manger car je mourais de faim et nous avons regardé un film : *Bienvenue à Gattaca*. Puis nous nous sommes couchés vers 3 heures et nous avons dû nous endormir vers 4 heures... Vous voulez que je vous fasse un dessin ?

Les deux policiers se regardèrent, dépités.

— 4 heures... Il ne pouvait pas... Je crois qu'on fait fausse route, Judith !

— Je le crains ! lui répondit-elle se massant les tempes.

Le chemin du retour fut moins réjouissant que prévu. Judith, se sentant fatiguée, avait préféré laisser le volant à Yann. La pluie qui avait fait son apparition aux alentours de Louviers martelait le pare-brise de la Golf, rendant la conduite difficile et transformant l'asphalte en patinoire.

— Un peu de musique ? proposa Yann, comme gêné par le silence abyssal qui régnait dans l'habitacle.

— En fait, j'ai un peu mal au crâne.

— OK, pas de souci. Ça va ?

— Oui, c'est juste une petite migraine. Ne t'inquiète pas.

Les deux agents semblaient désespérés, comprenant que tout était à refaire.

— C'est quand même dingue ! Ce mec a pensé à tout ! Tout allait contre Grenet. Comment il s'y est pris ?

— Le hasard ! Ce mec, comme tu dis, jouit d'une chance qui défie les lois de probabilité !

— Comment ça ? Tu crois que tout ça est dû au hasard ? s'étonna Yann.

— J'en suis sûre ! Comment veux-tu qu'il sache que nos tourtereaux avaient décidé de partir en week-end aujourd'hui ? Et comment savait-il qu'ils allaient partir avec la voiture de D'Assigny ?

— Merde ! C'est le mec le plus chanceux du monde !

— La chance finit toujours par tourner ! Prions pour qu'on ne loupe pas le coche.

— En tout cas, c'est de loin l'affaire la plus galère à laquelle j'aie participé... Au fait ? Tu as eu des nouvelles de Mag ?

— Non, c'est d'ailleurs surprenant. Je m'attendais à ce qu'elle m'appelle en m'insultant parce que je ne lui avais pas proposé de venir... Comme quoi...

— Ah ! l'amour ! Il est sympa son mec ?

— Les deux fois où je l'ai vu, il m'a plutôt fait bonne impression. Mais bon, ça reste un journaliste...

— Ça nous rendra peut-être service un jour.

— Peut-être, oui.

— Ça va ? Tu as l'air ailleurs.

— Je pensais à ce qu'a dit Luc.

— Le problème, c'est que c'est trop vague pour le moment. Disons que vu que notre assassin n'a pas de réel mode opératoire, ça rend la lecture compliquée !

— Ce matin, il m'a dit que l'homme nous connaissait.

— Comment ça ?

— D'après lui, il nous connaît personnellement. Peut-être pas tous, mais en tout cas, moi, il me connaît !

— Personnellement ?

— D'après lui, oui !

Magalie fut définitivement convaincue par les talents culinaires de Thierry après avoir dégusté son poulet au miel et au gingembre.

— Désolé, je ne me suis pas foulé pour le dessert. Je ne suis pas un grand pâtissier.

— Ce n'est pas bien grave ! Je n'ai d'ailleurs plus très faim.

— Tiens, goûte ça ! dit-il déposant un petit bol devant elle. On le prépare en Italie. C'est un affogato.

— Mon italien est loin, mais ça veut dire noyé, non ?

— C'est ça ! C'est une boule de glace à la vanille, noyée dans un double café avec une lichette d'amaretto. Simple, bon et parfait pour la digestion.

— Quoique du café à minuit, je ne sais pas si c'est raisonnable.

— Effectivement, c'est pour cela que c'est du déca !

— Tu penses à tout ! dit-elle plantant sa cuillère dans le bol.

— Je t'avouerai que j'ai hésité. Je me suis dit que ce serait peut-être bien si tu ne trouvais pas le sommeil, sourit-il.

— C'est effectivement super-bon ! C'est quoi ce petit goût derrière ?

— Ce doit être l'amande de l'amaretto.

— Non, je ne pense pas, mais c'est très bon en tout cas. Donc tu me disais que tu t'étais lancé dans l'écriture d'un bouquin... Mais tu ne veux pas me dire de quoi ça parle !

— Non, pas pour le moment.

— Mais pourquoi ?

— Parce que ! Promis, tu seras la première à qui je le fais lire. Là, pour le moment, c'est juste une ébauche.

— Juste un indice.

— Tu ne laisses jamais tomber.

— Ce doit être une déformation professionnelle, sourit-elle.

— Alors, ce dessert ?

— Comme tu vois... C'est fini !

— Tu en veux un autre ?

— Non ! Ça va aller, merci ! Il ne faut pas abuser des bonnes choses. Bon, ne change pas de conversation. Un tout petit résumé... Siouplé !

— Tu ne me laisseras pas tranquille, c'est ça ?

— Exact ! Juste le synopsis.

— Ce n'est pas un film.

— Allez, joue pas sur les mots !

— C'est juste une esquisse, pour le moment. Et puis, je ne sais pas encore vraiment comment je vais tourner le truc.

— Tu ne veux rien me dire. Je ne vais donc pas trop insister, mais tu me le feras lire, dit-elle se frottant les yeux.

— Promis ! Tu seras la première à en connaître tous les détails, et le finish, qui promet d'être spectaculaire ! Ça va ? Tu as l'air toute fatiguée d'un coup.

— C'est rien, j'ai juste un petit coup de barre. Ce doit être la digestion.

— Hmm !

— Ça va ! Promis, je ne m'endormirai pas cette fois !

— Sûre ?

— C'est chelou, je me sens toute bizarre ! dit-elle en se prenant la tête dans les mains.

— C'est l'amande.

— Non, je ne pense pas ! J'ai la tête qui tourne et la vue qui se trouble.

— Si, si ! C'est l'amande.

— Quoi ? dit-elle en se levant.

Mais ses jambes ne la portèrent que quelques secondes et elle s'effondra.

— C'est le dessert ! lança Thierry en se levant à son tour. Ou plutôt ce que j'ai mis dedans. Ce petit goût étrange, comme tu dis !

— Quoi ? Tu m'as droguée ? réalisa-t-elle alors que, dans un dernier effort, elle tentait de ramper jusqu'à la table basse.

— Mais qu'est-ce que t'essayes de faire, chérie ? C'est ça que tu veux ? ironisa-t-il en attrapant son portable.

Ses bras douloureux ne la portaient que difficilement, et, comprenant que ses tentatives étaient vaines, elle se laissa retomber sur le parquet. Il lui était de plus en plus difficile de fixer son regard. Sa tête, faisant office de caisse de résonance, semblait vouloir exploser au moindre son.

— Laisse-toi aller, chérie. Cela ne sert plus à rien de lutter. Tu ne fais que rendre les choses plus douloureuses... Vos paupières sont lourdes... Vos paupières sont très lourdes, dit-il avant d'éclater de rire. J'avoue que j'ai toujours rêvé de dire ça à quelqu'un !

— Pourquoi ? murmura-t-elle dans un dernier souffle, se sentant partir, là, au pied de son canapé, se sentant mourir, là aux pieds de celui qu'elle commençait à peine à aimer.

Judith avait passé une nuit épouvantable. Son sommeil avait été agité par de sombres cauchemars mettant en scène sa fille et son défunt mari. Elle s'était réveillée en sursaut à maintes reprises. C'est donc avec un quart d'heure de retard et une mine effroyable qu'elle arriva au 304. D'un geste désinvolte, elle salua son équipe qui, comme tous les matins, se réveillait en lisant la presse du jour. Le meurtre d'Élisa Loeb était dans toutes les rubriques de faits divers. Mais aucun des quotidiens ne relatait la découverte du papillon.

À 8 heures, Yann entra en s'excusant platement, talonné par Luc qui, encore une fois, avait fait un détour par la boulangerie mais, cette fois-ci, Judith eut aussi droit à sa petite viennoiserie. Ce n'est qu'à huit heures et quart qu'Alexandre fit son apparition. Judith lui fit une brève remarque, que le garçon n'apprécia guère, s'empressant de lui indiquer que Magalie non plus n'était, *a priori*, pas à son poste. Ne voulant pas argumenter et se sachant un peu tendue, Judith ne releva pas, bien que très agacée par l'attitude du lieutenant.

Fabrice et Marion se retrouvèrent au coin de la machine à café.

— Je n'aime pas ce mec, murmura Marion.

— Laisse couler, il a dû passer une mauvaise nuit.

— Tu trouves son comportement normal, toi ?

— Vu les branquignols avec qui il bosse, je trouve qu'il ne s'en sort pas si mal, ironisa-t-il.

— Ah ouais, parce que pour toi, fouiller dans le bureau de Judith, c'est normal ?

— Il cherchait des...

— C'est ça, ouais ! Et la marmotte, elle met le chocolat dans le papier alu ! Je le sens pas ce mec, je te dis !

— S'il vous plaît ! s'écria Judith.

Décidant de ne pas attendre l'arrivée de sa collègue, le commandant lança le débriefing de l'interrogatoire de Grenet et

D'Assigny. Elle appela tous ses agents à se réunir et débuta l'exposé, assistée de Yann.

Les lieutenants, comprenant ce qu'impliquaient ces révélations, eurent un moment de découragement pour certains et de colère pour d'autres. Judith, qui elle non plus ne savait pas bien par où commencer ou plutôt par où recommencer les investigations, tenta une nouvelle approche.

— Écoutez ! Luc m'a dit hier que, d'après lui, l'homme que nous recherchons nous connaît...

— Oui enfin, il faut prendre ça avec des pincettes, intervint Luc. Je pense qu'effectivement, il a sans doute dû, par le passé, vous croiser, ou en tout cas une partie de l'équipe. Sans quoi comment aurait-il su que Judith avait pour habitude de porter un papillon autour du cou ? Par ailleurs, il connaît parfaitement les techniques d'enquêtes policières et scientifiques.

— Pour ça, il suffit de regarder *Les Experts*, lança Valérie, souriante.

— Bien que dans certains épisodes, ce soit un peu tiré par les cheveux, renchérit Pierre.

— Bref, on va quand même fouiller de ce côté-là, conclut Judith. Pierre, Yann, vous me trouvez toutes les remises en liberté concernant les affaires que j'ai suivies ; commencez par celles où Magalie était présente. Marion, tu t'occupes du rapport d'autopsie de Loeb. Fabrice, Valérie, vous me trouvez la porte qu'ouvre la clef qu'on a retrouvée sur le corps ou le film auquel elle fait référence. Bref, un truc ! Allez, on s'y colle.

— Et moi ? demanda Alexandre jusque-là très silencieux.

— Toi, tu me reprends tous les rapports un à un et tu nous trouves ce qu'on a loupé.

— Super ! Je me tape encore le boulot de merde !

— Disons que c'est celui que je comptais donner à Magalie, mais comme tu me l'as si bien fait remarquer : elle n'est toujours pas là ! lui asséna-t-elle. Bon, allez ! Tout le monde au travail !

Judith s'approcha des grandes fenêtres et, tout en contemplant la Seine suivre sa course, tenta à nouveau de joindre Magalie sur son portable. Mais comme lors de ses précédentes tentatives, après les cinq sonneries, elle tomba sur messagerie. Magalie était coutumière des petits retards, mais là, plus d'une heure et demie, cela ne lui

ressemblait en rien. L'agacement laissant place à l'inquiétude, Judith décida donc de la joindre à son domicile, outrepassant là l'une des règles que s'étaient fixées les agents du 304, visant à préserver le peu de chose qu'il restait de leur vie privée. Au bout de trois sonneries, Thierry décrocha et, d'une voix rocailleuse, poussa un « Allô ? ».

— Bonjour, Thierry. C'est Judith. Je vous réveille ?

— Qui ? Ah ! Oui, mais c'est pas grave.

— Puis-je parler à Magalie ?

— Elle n'est pas avec vous ? dit-il soudain réveillé.

— Comment ça ? souffla Judith.

— Oui, on devait manger ensemble hier soir. Mais elle n'est pas rentrée. Je l'ai appelée vers onze heures et demie, elle ne m'a pas répondu, alors je me suis dit que vous étiez en mission... j'ai pas insisté... Je voulais pas déranger.

Judith se figea, comme foudroyée. Elle resta là, silencieuse, le téléphone vissé à l'oreille, incapable d'intégrer les propos du jeune homme.

— Hey ! Vous êtes toujours là ? Où est Magalie ? Allô ?

— Thierry, est-ce que vous pouvez venir au bureau le plus vite possible, s'il vous plaît ?

— Comment ça ? Qu'est-ce qui se passe ? hurla-t-il, alors que, tranquillement installé à table, il dégustait un petit déjeuner de champion, feuilletant la presse du matin comme s'il espérait y trouver des commentaires croustillants sur ses performances scéniques.

— Je vous expliquerai. Venez dès que vous pouvez !

— Que s'est-il passé, bon sang ?

— Écoutez, là, je n'ai pas le temps ! Venez dès que vous pouvez ! On vous attend ! finit-elle enfin.

Thierry posa le téléphone, se resservit en riz soufflé, et continua sa lecture, en se disant que sa prestation était digne de l'Actors Studio.

Judith resta immobile, regardant à travers la fenêtre, refusant d'imaginer le pire, le téléphone encore à la main. Elle se disait qu'elle ne tarderait pas à se réveiller. Luc, qui n'avait pas loupé une miette de la conversation, s'approcha d'elle.

— Judith ! Que se passe-t-il ? lui murmura-t-il.

— C'est Magalie ! Elle n'est pas rentrée chez elle, hier soir.

— Comment ça ? Où est-elle allée ?

— Il est bien là, le problème... Écoutez-moi ! s'écria Judith à

l'attention du groupe. On a comme un problème ! Magalie a disparu !

— Quoi ? s'exclama Marion.

— Comment ça ? Depuis quand ? renchérit Fabrice.

L'inquiétude était palpable chez chacun des agents, excepté peut-être Alexandre qui, tel un enfant pourri gâté, était bien trop occupé à boudier dans son coin.

— On arrête tout. La priorité, c'est de retrouver Mage. Alors... Je l'ai déposée hier soir vers 19 h 30, croisement boulevard de Charonne et rue de Bagnolet...

— Mais c'est à trois minutes de chez elle ! s'étonna Marion dont la voix trahissait une profonde angoisse.

— Effectivement, sauf que Thierry ne l'a jamais vue arriver ! Elle a donc disparu entre le boulevard et chez elle... Hier. Tu l'as appelée à quelle heure, Yann ?

— Je ne sais pas... Il était près de 9 heures. Bouge pas, je vérifie... 9 h 04 le dernier appel !

— Très bien. Tu cours au labo et tu me localises la borne qui a fait transiter l'appel. Et tu reproduis l'expérience en l'appelant. Son portable est peut-être encore allumé. Trouve-le-moi ! Valérie, tu l'accompagnes. Ah ! Tu me vérifies aussi tous les appels entrants et tous les appels sortants !

— C'est parti. Dès que j'ai l'info, je t'appelle.

— Fab, tiens ! dit-elle en lui lançant son portable. Rappelle Thierry chez elle et dis-lui que, finalement, c'est nous qui arrivons !

— Judith, ça fait plus de douze heures, tu sais ce qu'on dit sur les disparitions... dit Pierre.

— Ce n'est pas le moment d'y penser ! Pierre et Alexandre, vous restez là et vous me trouvez ce foutu film. Il faut connaître le mode opératoire et ce, le plus vite possible. Alors, faites preuve de créativité.

Les deux agents s'exécutèrent.

— Et nous ? s'enquit Marion.

— On part pour le XX^e. Mais avant, tu m'imprimes quatre cinq photos de Magalie pour l'enquête de voisinage.

— En quoi puis-je vous aider ? proposa Luc.

— Ça vous embête de venir avec nous ? On ne sait jamais...

— Absolument pas. Bien au contraire !

— OK, je pars tout de suite avec Luc. Marion, Fab, on se rejoint chez Magalie.

Luc ne se sentait pas de juger la conduite de Judith, et celle-ci comprit bien vite que le criminologue n'était pas rassuré dans cette voiture zigzaguant à près de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure sur les voies sur berges encore verglacées après la nuit.

— Ne vous inquiétez pas, je sais ce que je fais !

— Oh ! mais je ne m'inquiète pas ! dit-il avec un soupçon de gêne dans la voix.

— C'est pour ça que vous vous cramponnez au tableau de bord et à la portière ?

— On inverse les rôles, là ! C'est moi, le psy !

— Vous aviez raison sur toute la ligne... Mage est de nature méfiante, elle n'aurait pas pris de risque sans m'en tenir informée. Qui que ce soit, elle le connaissait. Cet homme nous connaît. Il nous connaît même très bien !

— En tout cas, assez pour l'attendre en bas de chez elle !

— Hier soir, je me suis dit qu'il y avait un truc. Magalie m'aurait forcément rappelée après mon SMS. Ne serait-ce que pour m'engueuler de ne pas l'avoir emmenée ! Mais pourquoi n'ai-je pas insisté ?

— Vous n'êtes pas responsable. Et puis, qu'est-ce que cela aurait changé. *A priori*, elle n'était déjà plus joignable.

— Cet enfoiré s'attaque à tout ce que j'ai de plus cher. Sarah, et maintenant Magalie. C'est contre moi qu'il en a !

Thierry avait préparé l'appartement avec soin pour la venue de la célèbre brigade criminelle de Paris. Il s'était bien douté que les coéquipiers de sa chère et tendre s'empresseraient de visiter le loft en pensant y trouver quelque indice. Il avait enfin l'occasion de se confronter à son adversaire. Et, pour cela, il avait pensé à tout. Il était même allé jusqu'à redresser la table en mettant des bougies neuves dans les chandeliers, pour que son alibi soit plus que plausible. Il effaça toute trace de son petit déjeuner et, soudain, se souvint que Magalie avait pris un bain la veille au soir. Il se précipita dans la salle de bains et vérifia que tout y était bien en ordre. Pendant la nuit, il avait eu tout le temps de peaufiner son plan mais, voulant être sûr que rien ne pouvait l'incriminer, il vérifia et revérifia tous les détails insignifiants qui, d'après lui, faisaient toute la différence entre les

personnes comme lui, intellectuellement supérieures, et le reste du monde, les petites gens en somme.

Lorsque Judith frappa à la porte, c'est en courant qu'il alla ouvrir et, avant même que le commandant n'ait eu le temps de souffler mot, il embraya...

— Mais bon sang ! Vous en avez mis du temps ! Vous allez me dire ce qu'il se passe, à la fin ?

— Je vous présente Luc Thibault. Il est psychiatre-criminologue.

— Enchanté... Thierry ! salua Luc.

— Un psy ? Mais pour quoi faire ? s'inquiéta le garçon en les invitant à entrer.

— Il nous aide. Un consultant extérieur, dira-t-on.

— Où est Magalie ?

— Asseyez-vous, je vous en prie ! tenta Judith.

— Je ne veux pas m'asseoir ! Je veux des réponses !

— Nous ne savons pas où se trouve Mage. C'est pourquoi nous avons besoin de vous poser quelques questions.

— Mais comment ça, vous ne savez pas ? Et depuis quand, vous ne savez pas ?

— Il faut que tu te calmes, Thierry ! reprit Judith en essayant le tutoiement. Il faut que tu répondes à mes questions. Et ensuite, je te dirai ce que je sais. OK ?

— OK !

— Bien, alors assieds-toi ! Quand est-ce que tu as vu Magalie pour la dernière fois ?

— Hier matin, avant qu'elle parte. Il était super tôt. Peut-être six heures et demie.

— Et tu l'as eue au téléphone dans la journée ?

— Oui, je l'ai appelée pour lui dire que la presse était au courant du meurtre de la nana. C'est d'ailleurs là qu'on a prévu de dîner ensemble. Elle m'a dit qu'elle ne savait pas à quelle heure elle arriverait... Je l'ai même charriée en lui disant que, pour le coup, je lui préparerai une salade... Bah oui, comme ça pas besoin de réchauffer, vous voyez ?

— Oui, je vois, sourit Judith. Et ensuite ?

— Quoi, ensuite ? Rien ! Plus de nouvelles !

Il attrapa une cigarette qu'il porta à sa bouche, il chercha du regard un briquet sur la table basse et, ne le trouvant pas, mit la main

à sa poche. Il y attrapa le Zippo qu'il avait subtilisé à Magalie la veille au soir et, tout d'un coup, réalisa la bévue qu'il s'apprêtait à commettre...

Putain, mais tu n'es vraiment qu'un crétin mon pauv' gars ! Tu as bien failli te faire griller comme un con ! pensa-t-il avant de se reprendre.

— Vous auriez du feu, s'il vous plaît ! Je ne trouve pas mon briquet.

— Non, je ne fume pas. Mais peut-être Luc ?

— Je ne fume pas non plus. Désolé !

Thierry se leva et alla dans le coin cuisine. Il alluma sa clope à l'aide de la gazinière en manquant de se brûler la barbe.

C'est ça ! Continue tes conneries ! Tu n'as qu'à t'immoler, pendant que t'y es !

— Tu m'as dit que tu l'avais rappelée dans la soirée ? reprit Judith.

— Comment ?

— Oui. Au téléphone, tu m'as dit que tu l'avais...

— Ah oui ! Ne la voyant pas arriver, j'ai voulu savoir si je devais l'attendre ou pas. Surtout que je commençais vraiment à avoir la dalle. Alors je l'ai appelée.

— Il était quelle heure ?

— Je ne sais pas, vers onze heures et demie.

— Peux-tu vérifier, s'il te plaît ? demanda-t-elle.

— Et comment voulez-vous que je vérifie ?

Pétasse !

— Sur ton portable, il doit...

— Ah oui, bien sûr. Il est devant vous. Vous n'avez qu'à regarder. Je fais un café. Vous en voulez un ?

— Non, merci ! répondit le commandant, en s'emparant du téléphone.

— Moi non plus, merci, renchérit Luc, lorsque deux coups retentirent à la porte.

Tiens, voilà le reste de la cavalerie... Des bras cassés, oui !

Luc alla ouvrir la porte à Marion et Fabrice. Les lieutenants saluèrent le jeune homme d'un signe de tête.

Je ne t'avais pas oubliée, ma p'tite Marion. Tu es sacrément bonne ! Dommage que tu te tapes ton Charles car, à choisir, c'est sur toi que je serais tombé !

— Tu l'as appelée à minuit trente-cinq, l'informa Judith qui prit au

passage le soin de récupérer le numéro du jeune homme en s'appelant.

— Si tard ? Je voyais ça plus tôt !

— Cela te dérange si Fabrice et Marion inspectent l'appartement ?

On ne sait jamais !

— Absolument pas ! Faites comme chez vous ! Si ça peut aider...

Fabrice explora la chambre à coucher alors que Marion se chargeait de la salle de bains.

— Alors, vous êtes décidée à me dire ce qu'il se passe ?

— Tout ce que je sais, c'est que j'ai déposé Mage hier soir sur le boulevard Charonne et que, depuis, elle est introuvable.

Sur le boulevard ! Merde, j'avais pas prévu ça ! Aucune importance, elle n'a rien contre moi. Impossible ! Et pourquoi l'autre conne ne me l'a pas dit ?

— Comment ça, sur le boulevard ? Vous voulez dire qu'elle était tout près ?

— Pour le moment, nous essayons de localiser son portable... Avec un peu de chance !

Moi, je sais où il est !

— Et si vous ne le retrouvez pas ? Comment comptez-vous vous y prendre pour retrouver ce malade, parce que c'est bien de ça qu'il s'agit ? C'est l'assassin derrière qui vous courez ?

— On fait tout notre possible. Et oui, nous avons toutes les raisons de penser qu'il s'agit de la même affaire.

Fabrice revint de la chambre en indiquant à Judith d'un signe de tête qu'il avait fait chou blanc.

Mais tu pensais trouver quoi ? Baltringue !

Puis ce fut Marion qui à son tour se désespéra de ne rien avoir trouvé.

— Bien, nous allons te laisser tranquille.

— C'est tout ?

— Tu nous as été d'une grande aide. Je te tiens au courant de la moindre nouvelle. Si jamais quelque chose te revenait...

— Et moi, je fais quoi ?

Allez ! Dis-moi d'aller bosser.

— Tu ne travailles pas, aujourd'hui ?

Bingo ! Trop facile !

— Si ! Je devais aller à Lille ! Mais je crois que je vais annuler.

— Non. Vas-y ! Je te promets de te tenir au courant, dit-elle en se

levant. On vérifie le garage et on y va, proposa-t-elle à ses collègues.

— Je m'en occupe ! lança Marion.

— Je viens avec toi, reprit Fabrice en lui emboîtant le pas.

Thierry s'approcha de Judith.

— Vous allez la retrouver, n'est-ce pas ? Mag ne cesse de me dire que vous êtes la meilleure. Vous allez la retrouver ?

— J'y travaille, répondit-elle la voix troublée par l'émotion. Bien, on y va, Luc.

— Je vous suis. Bonne continuation, Thierry !

À peine la porte fermée, Thierry se mit à fanfaronner silencieusement, s'admirant dans le miroir accroché à droite de l'entrée.

Who's the boss ? Je lui ai presque arraché une larme, à la Judith. Bande d'idiots, vous êtes tellement pathétiques et prévisibles !

Judith envoya Fabrice et Marion faire du porte-à-porte munis d'un agrandissement de la photo du permis de conduire de Magalie, avec pour priorité les bars et tous les magasins susceptibles d'être ouverts à 19 h 30. Ils débutèrent leurs recherches en partant du boulevard et en remontant la rue de Bagnolet.

Judith et Luc se chargèrent de retracer et de prospecter avec minutie le parcours que Magalie avait dû emprunter pour arriver jusqu'à chez elle, rue Ligner.

Thierry mit un peu plus d'une heure à arriver aux abords de la forêt de Laigue, près de Compiègne. Cela faisait sept ans que sa mère avait eu un véritable coup de cœur pour un gîte se situant à l'orée d'un bois à trois kilomètres de Cosne. Son cancer du sein progressant plus vite que prévu, les travaux nécessaires pour rendre la maison habitable furent repoussés. Puis la maladie se généralisa, et elle mourut à peine un an après l'achat de la bâtisse. Son père, que l'envie et la vie avaient quitté, s'était dès lors terré dans une dépression qui, en plus de finir de ruiner ses ambitions, ruina les rapports avec son unique enfant. Le projet tant rêvé de la mère ne vit le jour que sur le papier et, depuis, le gîte n'était plus que l'ombre de lui-même.

Thierry gara sa voiture à l'entrée du sentier, à quelques pas seulement de la nationale. Il fallait marcher quelque cent mètres avant d'apercevoir la maisonnette, ou plutôt ce qu'il en restait. La toiture était percée, et laissait passer les rares rayons de lumière que filtraient

les hauts chênes. Les vieilles briques se désolidarisaient, criblant les murs de meurtrières. Seul un étroit montant gauche rappelait l'existence d'une porte en hêtre massif.

Il entra dans ce qui avait dû être le salon, et y trouva Magalie inconsciente, attachée à l'un des poteaux de charpente. Pour ce faire, Thierry s'était servi des deux paires de menottes gravées BC du capitaine. C'était pour lui un juste retour des choses. Quoi qu'il en soit, il avait, pour une fois, fait preuve de créativité. La pauvre Magalie avait la main gauche prise à la cheville droite et vice-versa. Tout cela avec cette colonne en bois massif passant entre ses jambes et ses bras, l'obligeant à rester sur son fessier : une variante du mal-confort, en quelque sorte.

En arrivant à sa hauteur, il déboucha la bouteille d'eau minérale qu'il avait apportée et en fit couler un fin filet sur le visage de Magalie. La jeune femme se réveilla en sursaut, se cognant la tête au poteau.

— Attention ! Je ne voudrais pas être accusé de violence conjugale, ironisa-t-il en s'installant sur un tabouret face à elle. Regarde ! Avec tes conneries, tu viens de t'éclater l'arcade !

Magalie, amorphe, recouvra petit à petit ses esprits. La tête engourdie par les médicaments ingérés à son insu, elle mit un certain temps avant de se remémorer sa soirée. Sa première réaction, en comprenant enfin ce qui lui arrivait, fut de s'agiter dans tous les sens dans l'espoir de se libérer de ses liens.

— Ne te fatigue pas, chérie ! La seule chose que tu vas réussir à faire, c'est te casser les poignets... Tu ne viendras pas te plaindre après !

Elle releva la tête et le fusilla du regard.

— Houlà ! Je n'avais jamais eu droit à ce regard assassin auparavant ! Attention, ça pourrait m'exciter !

— Qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que tu me veux ? balbutia-t-elle.

— Ce que je veux ? Toi !

— Tu m'as !

— Ah non ! Pas toi, Magalie ! Toi, ma sixième victime !

— Je ne comprends rien !

— Mais bien sûr que tu comprends ! Tu es, d'ailleurs, en train de tout comprendre, chérie !

Magalie n'en revenait pas. Thierry s'était métamorphosé. Son regard s'était obscurci, il semblait même plus grand et plus charpenté.

— Tu ne peux pas avoir... Ça ne peut pas être toi !

— Ah oui ? Et pourquoi ? Parce que je te baisais bien ?

La tête engourdie, elle avait beaucoup de mal à construire un raisonnement logique.

— Qui est ton complice ? Tu peux me le dire, maintenant.

— Mais pour qui me prends-tu ? hurla-t-il. Qui te parle de complice ? Ne m'en crois-tu pas capable ?

— Non, je ne t'en crois pas capable ! hurla-t-elle à son tour, cherchant à se convaincre. Tu n'as pas pu ! finit-elle par s'égosiller.

— Hmm ! fit-il plus calme. Je sais ce que tu essayes de faire. Mais tu n'y parviendras pas ! Tu es vexée, tu t'en veux ! Le mec derrière qui tu cavalais était en fait dans ton lit, juste là, tout près. Ça doit être humiliant, non ?

— C'est des conneries ! Justement parce que tu étais dans mon lit... Explique-moi comment tu as fait pour tuer Roger, ou encore l'avocat ?

— Ces médicaments ont vraiment l'air de te faire beaucoup d'effet. Ton cerveau tourne au ralenti, chérie. Ça en devient pathétique.

— Tu n'es qu'un malade qui a la prétention de se croire au-dessus de tout !

— Je ne suis peut-être pas au-dessus de tout mais là, je suis, de toute évidence, au-dessus de toi ! Dis-moi ? Tu ne t'es pas demandé pourquoi tu te sentais si fatiguée ces derniers temps ? lui lança-t-il, un sourire lui fendant le visage. Ou encore pourquoi, alors qu'il était à trois centimètres de ta tête, tu n'entendais pas ton portable sonner lundi matin ? Ça y est ! Je vois dans tes yeux que tu commences à comprendre où je veux en venir... J'étais un peu nerveux dimanche soir, veille du grand jour, ce que tu peux imaginer aisément ! Alors, je crois que j'ai un peu trop forcé sur la dose. Mais tu comprends, il fallait que je sois sûr que tu ne te réveillerais pas pendant la nuit...

— Espèce d'enfoiré !

Elle se débattit, manquant de se démettre le poignet droit.

— Ça y est ! Tu y es ! Eh oui, quel meilleur alibi que celui d'être dans le lit d'un flic ! Admets que je suis doué !

— C'est des conneries ! Tu ne peux pas ! hurla-t-elle encore, tant l'idée lui était insupportable.

Lorsque Fabrice et Marion eurent fini leurs auditions, ils rejoignirent Judith et Luc qui s'étaient installés à la brasserie faisant l'angle de la rue et du boulevard.

— Alors ? s'enquit le commandant.

— Pas grand-chose ! répliqua Fabrice s'asseyant à sa gauche.

— Alors oui, certaines personnes l'ont reconnue, mais c'est parce que c'est une voisine, ou encore une cliente régulière, renchérit Marion.

— Nous voilà bien avancés ! s'attrista Judith. Car, de notre côté, c'est pareil. Aucun signe de quoi que ce soit entre le boulevard et chez elle. Même en empruntant les chemins les plus biscornus.

— Tu as prévenu JP ?

— Non, je pensais l'avertir quand on aurait un début de piste.

— Non, mais tu plaisantes Judith ! s'offusqua Marion. Tu comprends bien ce qui se passe, là ? Ou bien...

— Qu'est-ce qui t'arrive, Marion ? Pourquoi me parles-tu comme ça ?

— Parce que Magalie... notre Mag a été enlevée par un psychopathe qui bute tout ce qui bouge !

— Et que veux-tu que je fasse, bon sang ? s'écria Judith, attirant l'attention de la moitié du restaurant.

— Hey ! les filles, on va se calmer ! OK ? intervint Fabrice. Marion, ce n'est pas le moment de nous embrouiller. Jusqu'à présent, Judith a toujours fait preuve de bon sens. Si elle estime qu'il ne faut pas prévenir Berta, c'est qu'il doit y avoir une bonne raison.

— Explique-moi ce que cela changerait, Marion ?

— Eh bien, il nous mettrait peut-être plus d'agents à disposition, ou... j'en sais rien, moi !

— Mais Marion, bon sang, des agents ? Mais pour quoi faire ? Regarde... On est là à se regarder dans le blanc des yeux sans avoir le fragment d'un début de piste. Qu'est-ce que j'en ferais, des agents qu'il m'enverrait ? Tu peux me l'expliquer ?

— Bien ! intervint Luc. Ce qui se passe, c'est qu'on est tous un peu tendus, car on sait que plus on perd de temps et plus les chances de retrouver Magalie en vie sont minces. C'est l'affect qui parle !

— Sans déconner ! se gaussa Marion. Merci, Luc, pour cette brillante analyse. Combien d'années d'études pour en arriver à des

conclusions aussi brillantes ?

— Écoutez Marion, je comprends parfaitement que vous soyez stressée, voire terrifiée. Mais Judith a raison. Lorsque vous avez appris que Mlle Loeb avait sans doute été enlevée par notre homme, Judith n'a pas non plus prévenu Jean-Pierre dans la seconde...

— Elle ne bossait pas avec nous...

— Il est vital pour Magalie que nous gardions la tête froide et que nous restions soudés. L'assassin cherche à nous déstabiliser...

— Eh bien, il s'y prend plutôt bien ! répliqua Marion.

— Effectivement ! Alors, cessons de réagir comme il pense que nous allons réagir.

— C'est ce qui, jusqu'à présent, nous a mis dedans, ajouta Judith. Marion... en plus d'être ma collègue, Mage est mon amie. Et moi aussi, j'ai peur de ce qui pourrait lui arriver. Mais, dans ce dossier, elle n'est que la victime numéro cinq ! Et tant que je la traiterai comme ça, j'aurai une petite chance de la retrouver. Alors on garde notre calme, et on réfléchit ! D'accord ?

Le serveur fit irruption dans la conversation et prit les commandes avant de repartir.

— Judith, désolée ! Je crois que j'ai un peu...

— Ne t'excuse pas, Marion ! Je t'avoue que j'ai fait approximativement la même à Luc tout à l'heure, donc... De plus, tu connais Mage aussi bien que moi. Je t'assure qu'elle ne se laissera pas faire. Notre homme a du souci à se faire ! sourit-elle.

— Tu m'étonnes ! Si ce con lui laisse le quart de la moitié d'une petite chance, il va se retrouver sans oreilles, ironisa Fabrice.

— Ou sans nez !

Les trois agents éclatèrent de rire sous le regard perplexe du criminologue.

— Pardon, Luc ! C'est juste que, il y a trois ans de cela, Magalie avait immobilisé un suspect qu'elle était en train de menotter et soudain, sans bien comprendre comment... c'est elle qui s'est retrouvée menottes aux poignets. Bref, celui-ci tenta de lui mettre un coup de poing, qu'elle esquiva. Puis elle lui attrapa le col et lui arracha une partie de la narine avec ses dents !

— Oh ! mon Dieu ! Mais c'est horrible ! lança Luc choqué.

— Non ! Ce qui est horrible, c'est les sept filles que ce mec a défigurées en leur balançant de l'acide au visage, juste après les avoir

violées sauvagement, dit Fabrice sèchement. Judith, je crois que j'entends ton portable !

— Oh !

Le serveur apporta leurs quatre sandwichs ainsi qu'une bouteille d'eau gazeuse.

— C'est Yann ! dit-elle en décrochant.

— Ça va ? Vous avez des infos ?

— Non ! On a fait chou blanc. Et toi, de ton côté ?

— Eh bien, ça y est, on l'a localisé. Ça a pris du temps car il n'a pas toujours été relayé par les mêmes bornes. Quoi qu'il en soit, son GPS nous envoie au croisement de la rue de Bagnolet et de cité Aubry. Vous êtes où, là ?

— On est juste à côté. Combien de marge ?

— Eh bien, vu que le 15 fait le coin avec la cité Aubry, très peu de marge. Les geeks tablent donc sur cet immeuble. À moins qu'il ne soit dans les égouts, sur le toit ou encore dans un véhicule stationné devant.

— Impossible, pas de place pour se garer. Et pour les appels ?

— Il y a les miens, et celui d'un certain Thierry Lacroix, c'est son gars, non ?

— Oui ! Et ?

— Et après, toi, ce matin.

— Merci, je te tiens au courant ! Va filer un coup de main à Pierre !

— On est partis ! Tu me dis ?

— Promis, à plus ! conclut le commandant.

Elle fit un topo rapide au reste de la tablée et les pressa de finir leur maigre repas.

À peine dix minutes plus tard, tout ce beau monde se retrouva à l'entrée du 15 de la rue. Judith utilisa son passe-partout pour ouvrir la porte et, accompagnée de Marion, entra dans l'immeuble, laissant les deux hommes à l'entrée en cas de fuite. Fabrice appela Pierre pour connaître l'identité des locataires et, si jamais, leur casier.

Le bâtiment ne comportait qu'un rez-de-chaussée sans loge, plus un étage divisé en deux appartements, ce qui allait faciliter considérablement le travail de nos deux policiers.

Judith toqua vivement à la porte de gauche. Il ne fallut que

quelques secondes pour qu'une femme d'une trentaine d'années vienne lui ouvrir. Après les présentations et les quelques questions de routine, Judith demanda à entrer pour une rapide vérification. La jeune propriétaire n'y vit aucun inconvénient et leur proposa même un café qu'elles refusèrent. Marion appela le portable de Magalie sans grande conviction. L'appartement semblait en ordre et quand Judith entra dans la chambre des enfants, elle comprit rapidement que cette dame ne lui serait d'aucune aide. Après les quelques politesses d'usage, elles s'éclipsèrent.

C'est une fille de quatorze ans qui vint ouvrir l'appartement de droite. Elle était malade et son père l'avait dispensée de cours pour la journée. Les deux inspecteurs apprirent ainsi que son père n'était autre que le photographe du rez-de-chaussée que Marion avait interrogé quelques heures plus tôt.

— Alors ? interrogea Fabrice voyant réapparaître ses collègues à l'encadrement de la porte.

— Rien, il faut juste vérifier que l'appareil n'est pas dans le magasin photo.

— Il ne peut pas y être, le gars ferme ses portes à 7 heures, lança Fab, alors que Marion pénétrait dans la boutique.

— On vérifie quand même ! On ne sait jamais ! insista Judith.

— Pourquoi tu crois que c'est ce gars ? Il avait l'air tout gentil.

— Non, ce n'est pas lui ! Sa fille nous a dit qu'il était entré à 7 h 10, mais bon, on ne sait jamais, un client aurait pu le déposer ce matin !

— Parce qu'avec Luc, on pensait plutôt à... Là ! lui suggéra-t-il.

— *Piston Pélican* ? s'étonna-t-elle.

— Bar qui n'ouvre qu'à partir de 17 heures, si on en croit ce qui est écrit. Si c'est quelqu'un qu'elle connaissait, il a pu lui proposer de boire un verre en prétextant n'importe quelle excuse !

— C'est une idée ! marmonna-t-elle en s'approchant des grilles pour en voir l'intérieur.

— Pierre recherche les propriétaires. Il doit m'appeler d'un instant à l'autre.

Marion ressortit bredouille de chez le photographe.

— Nada ! Niente ! Nothing ! Dans le bar ? s'enquit-elle voyant Judith accrochée au rideau. Ouais, carrément ! Bien vu !

Pierre ne mit, effectivement, que quelques minutes à rappeler. Il

avait le nom de l'entreprise et de sa gérante, mais ne parvenait pas à trouver le numéro de téléphone de celle-ci.

— On a son nom mais pas sa dernière adresse et pas de numéro. Comment s'y prend-on ?

— J'ai mon idée là-dessus. Fab, trouve-moi le numéro de l'entreprise SEP, comme Surveillance Et Protection, demanda Judith en lisant l'autocollant sur la porte qui indiquait que l'établissement était sous vidéo-surveillance.

— Tu vas déclencher l'alarme ? s'étonna Marion.

— Non ! Mais j'espère qu'ils ont le portable de la gérante en question. Sinon, je ne vois pas bien à quoi servirait un tel système !

— C'est des conneries ! Comment pouvais-tu savoir que nous allions hériter de l'affaire ? Je te signale que c'est Hugues qui était censé la prendre !

— Disons que je me suis occupé d'écarter Pernut, sourit Thierry.

— C'est ça ! Et comment tu t'y es pris ? Tu l'as séquestré ? tenta-t-elle d'ironiser.

— Considère que la brigade criminelle de Paris n'a plus aucun secret pour moi. Les sections de droit commun et tout le tralala. Ça fait quelque temps que je vous regarde évoluer. J'admettrai néanmoins que cette histoire d'incendies m'a beaucoup aidé. Vraiment beaucoup ! Et oui, cela a considérablement augmenté mes chances de vous voir attribuer l'affaire.

— Maintenant, tu vas me dire que c'est toi l'incendiaire ! railla-t-elle.

— Idiote ! Tu n'es qu'une idiote et de surcroît une idiote aveugle !

— Ah oui ! Alors explique-moi comment tu as fait pour éloigner Hugues ? Monsieur l'intouchable !

— Premièrement, c'est un bon à rien ! Comme tu me l'as si souvent répété. Il est donc évident que si Berta l'avait placé sur l'affaire, elle ne tarderait pas à arriver sur vos bureaux. Et deuxièmement, il se trouve que je le connais depuis quelques années ! Toi aussi d'ailleurs ; en tout cas, de vue !

— Hein ?

— Il y a quatre ans, lorsque j'étais encore étudiant, je suis venu faire un stage à Paris. Et j'ai écrit un article sur la BC. Eh oui ! Toi-même, tu ne me reconnais pas sur la photo de ma carte d'étudiant.

Plus gros, blond décoloré, les cheveux longs et toujours impeccablement rasé. Tu m'as même dit que si tu m'avais croisé à cette époque, jamais tu ne m'aurais approché, sourit-il. Je confirme, jamais tu ne m'as approché !

— Un article ? Mais un article sur quoi ? Mais de quoi tu parles ? On ne fait pas entrer de journalistes...

— Et pourtant ! Moi ! Étudiant prometteur ! Bientôt sorti de l'une des plus grandes écoles de journalisme du pays. Alors, rien de bien fou, juste le droit de suivre une des sections de la brigade pendant deux semaines. Avec pour interdiction, bien sûr, de révéler les éléments compromettants des enquêtes en cours sous peine de poursuites... Je voulais retranscrire le quotidien des lieutenants de la crim. Cet article me servirait pour mon examen de fin d'année et peut-être pourrais-je même le faire publier. Je suis donc arrivé un lundi matin tout beau, tout frais, et devine par qui j'ai été accueilli ? Pernut, fils bien sûr ! Heureusement, à l'époque, il n'était que second ! Il était sous les ordres de...

— Jacques !

— Effectivement. Jacques ! Jacques Lagrange ! Le mari de ta très chère collègue. Un homme brillant, d'ailleurs. Enfin, pas tant que ça finalement, quand on voit comment il a fini ! railla-t-il.

Entendant cette dernière phrase, Magalie se remit à se débattre, jurant que si l'occasion lui était donnée, elle lui arracherait les yeux.

— En attendant, c'est tes poignets que tu arraches, chérie ! Tu veux connaître la suite, ou bien...

La jeune femme dut se rendre à l'évidence ; assommée par les propos du jeune homme, elle cessa de s'agiter. Les nerfs à vifs et les yeux injectés de sang, elle dévisageait son bourreau, cherchant une échappatoire quelconque qui puisse lui offrir l'occasion de se venger. Son rythme cardiaque s'accélérait, le flux sanguin martelait ses tempes, rendant son mal de tête intenable.

— Bien, reprit-il calmement. J'ai donc fait la rencontre de Jacques et c'est lui qui m'a briefé sur le b.a.-ba du métier de flic, comme il disait. Et je l'ai suivi, lui et son équipe, pendant un peu moins d'une semaine. C'est d'ailleurs là que j'ai compris que les vrais malades, c'était vous ! Bosser autant, prendre autant de risques, pour un salaire de merde. Faut vraiment être maso. Bref, passons ! Où en étais-je déjà ? Ah oui... Et là... Coup de théâtre, le mec de ta Judith se fait

buter ! Pan ! Pan ! Deux balles dans la tête !

— Qu'est-ce que tu me fais, là ? J'en ai rien à foutre de tes histoires à la con ! Lâche-moi, bordel ! Fais ce que tu as à faire, qu'on en finisse, se désespéra-t-elle. J'en ai marre de t'entendre !

— C'est là où tu te plantes, chérie ! Si tu me laissais finir, tu te rendrais bien compte que mes histoires à la con, comme tu dis, sont plus que passionnantes !

— Alors abrège ! J'ai des crampes ! J'ai mal au crâne et je rêve de défoncer le tien !

— Hmm ! sourit-il. J'ai ce qu'il te faut pour te faire oublier tes crampes ! Et pour le reste... Un rêve, comme tu dis... Imagine : le bureau est sens dessus dessous. Et là, moi je me dis : je le tiens mon article. Quelle chance ! Alors tu me connais, je suis curieux de nature... J'ai donc placé un dictaphone dans chacune des salles d'audition du bureau, car je voyais souvent Hugues et cet idiot de Vincent s'y enfermer. Ce n'était pas malintentionné. Je voulais juste tout savoir sur cette affaire, et je voyais bien que ces deux-là me cachaient des choses.

— Et ? s'impatienta Magalie.

— Et je suis tombé sur la révélation du siècle ! J'ai appris des choses très intéressantes sur la mort de Jacques !

— De quoi tu parles ? s'enquit Magalie subitement suspendue aux lèvres de Thierry.

— Si j'ai bien compris, vous croyez que Lagrange s'est fait dessouder lors d'un règlement de comptes entre deux bandes rivales pour une sombre histoire de drogue à la mords-moi le nœud. C'est ça ?

— Et ?

— C'est marrant ! Tu adores fréquenter les assassins, c'est ton métier qui te colle à la peau, ironisa-t-il. Tu couches avec... Tu bosses avec...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— Vous pouvez toujours le chercher, votre dealer tueur de flic ! sourit-il. En fait, le mec qui a collé deux balles dans la tête de ton pote, c'est le même qui a rencardé la presse pour ton badge, ou encore celui qui ne cesse, depuis, de vous mettre des bâtons dans les roues... Vous ne l'aimez pas, mais vous ne savez même pas pourquoi vous ne l'aimez pas... Dommage que tu ne puisses jamais dire à ta Jude que le mec qui a buté son mari est juste dans le bureau d'à côté.

Magalie n'en revenait pas. Elle ne voulait pas y croire. Son esprit s'emmêlait dans des recoupements insensés visant à démonter la théorie fantasque de Thierry.

— Ha, ha ! On vous encense comme si vous étiez tous des dieux ! Mais regardez-vous, vous n'êtes pas foutus de voir un meurtrier quand vous en croisez un ! Finalement, je pense que le plus intelligent, c'est celui que vous prenez pour un gros naze ! Lui, au moins, il se met plein de pognon dans les poches. Il trafique comme il veut, il tue qui il veut, quand il veut ; de toute façon, il ne sera pas inquiété ! Qui irait faire chier un mec avec une plaque BC ? Brillant !

Elle n'était plus sûre de comprendre ce que lui racontait Thierry.

— Attends ! Comment... Enfin... Tu me dis quoi, là ? Tu me dis que c'est Hugues qui a tué Jacques ? C'est ce que tu penses ?

— Ce que je pense ? Qui veux-tu que ce soit ? Qui vous a mis sur la piste du règlement de comptes ? Qui est le seul et unique témoin ? Vous avez retrouvé l'arme ? Ou peut-être un informateur vous a-t-il donné un nom ?

— Tu peux prouver ce que tu avances ?

— Comment penses-tu que j'ai réussi à éloigner Hugues lundi matin ?

— Il était malade !

— Malade, hmm ! Rencard. Il avait un rencard. Avec moi ! Je l'ai appelé la veille, lui ai fait écouter une partie de la bande. Je crois que j'aurais pu lui demander la lune, après ça !

— Où est-elle ?

— Ha, ha ! Mystère ! Elle peut encore m'être utile !

— Et pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Pourquoi voulais-tu que je te le dise ? Et puis, je ne vais pas faire ton travail, chérie. Chacun sa merde ! Surtout que, finalement, je lui dois tout à ce crétin. C'est en voyant la facilité avec laquelle il tue et manipule son monde que j'ai osé passer à l'acte ! Sans lui, je serais encore dans mon lit, en train de fantasmer devant un bon film bien gore.

— Mais pourquoi aurait-il fait ça ? Pourquoi Jacques ?

— Hugues est de mèche avec des gars pas très fréquentables comme le Balafré, qui l'arrose grassement et régulièrement. Jacques semblait commencer à le soupçonner, ce qui aurait pu lui valoir pas mal d'années à l'ombre. Alors, voyant les soupçons de Lagrange

s'affiner, il a décidé de s'en débarrasser avant qu'il ne soit trop tard. Et bing ! Ou plutôt bang !

— Le Balafré ! Mais...

— Mais vous me faites bien rigoler ! Vous êtes vraiment des baltringues !

— Putain, l'enculé ! Il doit bien se marrer dans son coin, ce bâtard ! asséna-t-elle en réalisant ce que venait de lui apprendre Thierry.

— Houlà ! Ça y est ! Tes yeux ! Ton regard a changé. Tu m'as l'air bien énervée. Tu remets tous les éléments en place, c'est ça ? Et là, tu es en train de te dire que tu es minable, incapable, stupide ou peut-être déficiente ?

— Mais tu vas la fermer, ta grande gueule, sale bâtard ! hurla-t-elle verte de rage, finissant de se déchirer les poignets.

— C'est ça, crie. Tu es bien obligée d'admettre que j'ai raison et ça te tord le bide, idiot que tu es ! Je m'attendais tout de même à un peu plus de reconnaissance. Soit ! Puisque c'est comme ça, je vais y aller ! Et puis, j'ai ma cinquième qui m'attend ! Et tu sais ce qu'on dit, il ne faut pas faire attendre les dames !

— Comment ça, ta cinquième ? Et moi ?

— Décidément, tu ne m'écoutes pas ! Toi, tu es la sixième et dernière... Enfin, de cette série, en tout cas !

— Pourquoi tu fais ça ? Il y a bien une explication ?

— Comment ça ?

— Pourquoi tu tues tous ces gens ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

— Oh ! Mais tu ne m'as rien fait. Bien au contraire, d'ailleurs ! Je dois bien avouer que nos parties de jambes en l'air risquent de me manquer. Je me disais que tu ne devais pas être un bon coup, mais en fait, j'ai été agréablement surpris. Mais bon, c'est pas grave. Je trouverai bien sur qui me rabattre. J'ai d'ailleurs vu que Marion trouv...

— Si tu touches à Marion, je t'étripe !

— Mais tu ne seras plus là pour le voir, chérie !

— Où que je sois, je revien...

— Oooh ! Tu deviens croyante, tout d'un coup ? C'est dingue tous ces gens qui trouvent la foi en voyant la mort approcher. Tous m'ont imploré, puis ils se sont mis à implorer Dieu, et puis ils se sont remis à m'implorer moi ! Un peu comme si j'étais leur dieu !

— Mais tu es complètement malade !

— Ah ? Tu crois ? sourit-il.

— Pourquoi ? Je veux comprendre pourquoi !

— Pourquoi pas ? C'est si simple et si divertissant !

— Divertissant ? Comme les films que tu copies par manque d'imagination !

— Prends ça comme un hommage à tous ces scénaristes qui m'ont fait vibrer pendant toutes ces années... Bon, pour tout t'avouer, au début... enfin avant que je franchisse le pas, je ne savais pas si j'en serais capable. La préparation m'avait procuré un immense plaisir, mais je me disais que l'acte en lui-même serait sans doute plus douloureux... C'est que je m'étais attaché à Jennifer et à Élisabeth... Eh bien, pas du tout, figure-toi ! C'est comme si j'avais fait ça toute ma vie. J'en ai certes rêvé toute ma vie, mais de là à ce que ce soit si... naturel. Une véritable libération ! Toute ma haine et ma rage effacées, disparues. Plus rien ! Juste le bien-être. Et tout ça, sans aucun risque, sous parfait contrôle, car je ne suis pas comme tous ces dégénérés. Je ne ressens pas le besoin de tuer.

— Alors quoi ? C'est un passe-temps ? s'indigna-t-elle.

— Non, je dirais plutôt un divertissement, comme un bon film. Un truc qui te fait décompresser. Mais attention, je joins l'utile à l'agréable. Te souviens-tu que je t'ai dit que j'écrivais un bouquin ? Voilà ! Je ne t'ai pas menti quand je t'ai dit que tu serais la première à en connaître tous les détails. Surtout que je te réserve le finish !

— Un bouquin ? Ha, ha ! Et c'est moi que tu traites d'idiote ! Et comment comptes-tu le finir, ton bouquin de merde ? On ne t'a jamais dit que, à la fin, le méchant crève dans la douleur ? s'esclaffa-t-elle.

— Toi aussi, rassure-toi, tu mourras dans la douleur ! Et cesse de me sous-estimer. J'ai prévu une échappatoire, mais tu ne seras plus là pour le voir, dit-il, vexé, en quittant la pièce.

Après avoir fait des pieds et des mains auprès de l'entreprise de télésurveillance, Judith parvint à obtenir le numéro d'Auréliette Chapelier. Elle resta très vague sur les raisons de son appel, mais pressa la gérante de venir au bar le plus vite possible. Les deux femmes convinrent de s'y retrouver à 15 heures, soit trois quarts d'heure plus tard.

Alors que nos agents sirotaient un café en attendant la barmaid,

Judith reçut un coup de fil de Thierry qui venait aux nouvelles.

— Vous en êtes où ? Vous avez des nouvelles de Mag ?

— Non, pour le moment, nous ne sommes pas beaucoup plus avancés.

— Rien ? Aucune piste ?

— Non ! Mais je t'appelle dès que j'en sais plus.

— Mais c'est dingue, ça ! On ne peut pas disparaître comme ça !

— Écoute, Thierry, je t'appelle dès que j'ai des nouvelles. En attendant essaye de penser à autre chose. Tu es allé à Lille, finalement ?

— Oui ! J'y suis ! Je pensais rentrer à Paris ce soir !

— Bien ! Je te rappelle en début de soirée pour te dire où nous en sommes ! OK ?

— OK ! À ce soir !

Judith raccrocha, dépitée.

— C'était Thierry ? s'enquit Fabrice.

— Oui. Le pauvre garçon est en panique.

— Il est moins cinq ! intervint Marion. On y retourne !

Yann et Valérie avaient rejoint Pierre et Alexandre au 304. Les deux agents n'étaient toujours pas parvenus à identifier le film. Valérie leur proposa son aide.

— On a tout donné ! se désespéra Pierre.

— OK ! Alors pourquoi un porte-clefs avec un 1 ? interrogea Valérie.

— Pourquoi pas ? lança Alexandre, faisant preuve de nonchalance.

— J'en sais rien ! Je me suis dit que c'était peut-être pour une chambre d'hôtel ! Mais bon ! Je ne connais pas un seul hôtel qui utilise encore des clefs bénardes. On est à l'ère de la carte, pour les plus développés.

— Elle est peut-être là, la clef, sans mauvais jeu de mots ! osa Valérie, alors qu'Alexandre se désintéressait de plus en plus de la conversation.

— Explique-toi !

— C'est peut-être un film où il y a un meurtre dans un hôtel ?

— Tu as une idée de combien de films...

— Oui, je sais. Mais comme tu dis : ces clefs sont totalement déshuées de nos jours. C'est donc peut-être un vieux film. Ça devrait

affiner la recherche ! Enfin, si on a de la chance.

— Hmm. On va passer de mille à cinq cents !

— C'est toujours ça de pris, dit-elle en s'installant devant son PC.

Yann, de son côté, vérifiait toutes les remises en liberté récentes ayant un lien avec des affaires suivies par Magalie et Judith.

Aurélie Chapelier arriva à 15 heures pile. Une fois le système de télésurveillance désactivé, les agents pénétrèrent dans l'établissement.

Le lieu était très accueillant. Ses moulures imposantes au plafond, sa tapisserie fleurie, ses grands miroirs, sa bibliothèque et ses banquettes métro, lui offraient une atmosphère cosy. Côté comptoir, la décoration était un peu plus décontractée. Les murs avaient été recouverts d'affiches, et divers artistes avaient mis leur touche en offrant au local des œuvres originales et modernes.

— Vous avez là, un bien joli bar, mademoiselle ! fit Marion.

— Merci ! Eh bien, en quoi puis-je vous aider ? s'enquit-elle en voyant Fabrice et Judith inspecter l'établissement. Qu'y avait-il de si urgent ?

— Nous sommes à la recherche d'un téléphone portable, l'informa Marion.

Un point d'interrogation se grava sur le visage de la jeune gérante.

— La brigade criminelle... pour un portable ? s'étonna-t-elle.

— Là ! Je l'entends ! s'écria Fabrice.

Judith et Marion s'empressèrent de le rejoindre. Le lieutenant enfila une paire de gants, puis s'agenouilla pour récupérer le portable sous une banquette à l'entrée du bar.

Aurélie lança un regard perplexe à Luc qui était resté près d'elle. Le criminologue n'eut pour réponse qu'un timide sourire.

— C'est bien le sien.

— Tu peux vérifier les textos, Fabrice ?

— Euh...

— Allez, je suis sûre qu'elle te pardonnera, s'agaça Judith en voyant le lieutenant hésiter bêtement.

Fabrice s'exécuta mais, dans la liste de conversations, rien ne semblait suspect.

— OK ! Tu me l'emmènes au labo ! Empreintes et *tutti quanti*. Et tu leur expliques la situation, je veux le rapport pour hier !

— Je file ! Marion, tu viens avec moi !

— Non ! Je préfère la garder avec moi. Tu me tiens au jus.

Judith et Marion rejoignirent Aurélie et Luc qui n'avaient pas bougé d'un poil.

— Hier soir ? Vous étiez ici ? s'enquit le commandant.

— Oui.

— Combien de serveurs avez-vous ?

— Je n'en ai qu'un.

— Comment s'appelle-t-il ?

— François ! François Nany.

— Très bien, il nous faudra son numéro. Vous avez eu du monde ?

— Eh bien... Oui, il y avait un gros concert.

— À quelle heure commencent vos concerts ?

— Aux alentours de 9 heures, neuf heures et demie, ça dépend des groupes.

— Vers 20 heures, est-ce que vous avez vu cette femme ? intervint Marion montrant à la gérante la photo de Magalie.

— Mais... c'est Mag ?

— Vous la connaissez ? s'étonna Judith.

— Oui, c'est une habituée ! Il lui est arrivé quelque chose ? s'inquiéta-t-elle.

— Nous ne le savons pas encore. Alors, l'avez-vous vue ?

— Non ! Elle n'est pas passée depuis un certain temps, d'ailleurs.

— Vous êtes sûre de ne pas l'avoir vue hier soir ?

— Oui, certaine !

— Vous êtes-vous absentée ?

— Non ! J'en suis certaine. Mag n'est pas passée depuis deux bonnes semaines. Enfin, pendant mes jours, en tout cas. Je l'ai croisée avant-hier matin. Tôt. J'avais des livraisons. Elle m'a juste fait un signe de tête. Elle semblait être en retard.

— Alors, vous pouvez m'expliquer comment son portable s'est retrouvé ici ? intervint Marion sèchement.

— Non ! Je n'en ai aucune idée, répondit-elle timidement.

— C'est dingue, ça ! Comment est-ce possible ? Il n'a pas volé jusqu'ici, quand même ! s'irrita Marion, en se retournant vers Judith.

— À 8 heures, le bar était presque vide. Et je vous assure que si Magalie avait été ici, je l'aurais vue. Surtout qu'on s'entend plutôt bien ; on a déjà eu l'occasion de se voir à l'extérieur. Elle ne serait jamais passée sans me dire bonjour, argumenta Aurélie.

— Vous la connaissez bien donc ? insista Judith.

— Bien, c'est un grand mot ! Elle est assez réservée, comme fille.

Marion eut un rire nerveux.

— Vous êtes sûre qu'on parle de la même personne, là ? Mag est tout, sauf réservée.

— Non. Ce que je veux dire, c'est que je ne sais même pas ce qu'elle fait dans la vie. Elle ne parle pas trop d'elle. Effectivement, le terme réservé n'est peut-être pas adéquat.

— Elle est flic ! lança Marion.

Le visage angélique de la jeune femme se décomposa.

— Peut-être fréquente-t-elle certains de vos clients, alors ? reprit Judith.

— Je ne sais pas, je ne pense pas. Elle dit parfois bonjour à une ou deux personnes, mais ce sont juste des voisins.

— Les connaissez-vous ?

— Qui ça ?

— Les voisins ?

— Oui, de vue.

— Hier, avez-vous vu l'un de ces voisins ?

— C'est-à-dire que... je ne sais pas ! Non, je ne pense pas ! Vous savez, il y avait beaucoup de monde, hier soir.

— À 8 heures, vous m'avez dit qu'il n'y avait personne !

— Oui, et c'est donc pour ça que je n'ai vu personne !

— Laisse tomber, Judith, c'est un cul-de-sac !

— Et votre collègue ? Aurait-il pu voir quelqu'un ?

— C'est-à-dire que François n'embauche qu'à 8 heures et, généralement, je l'envoie à la cave dès qu'il arrive. Il n'a réellement pris son service que vers neuf heures moins le quart. Et puis de toute façon... Attendez ! J'ai vu un gars... Oui, je savais que je le connaissais de quelque part. C'est ça ! Mais c'était bien plus tard, c'était presque en fermeture.

— Quoi ? Qui ça ?

— Un jeune homme avec qui elle venait parfois boire un verre.

— Vous connaissez son nom ?

— Non, je ne lui ai même jamais parlé.

— Tu nous dis que tu la connais et, après, tu nous dis que quand elle vient avec un gars, tu ne lui parles pas ! Faudrait savoir ! s'agaça Marion, vexant la barmaid par là même.

— Écoutez, madame, mes clients restent des clients et quand je vois qu'ils ne veulent pas être dérangés, je ne les dérange pas. Si on veut me parler, on me parle ! Mais on peut aussi venir boire un verre paisiblement sans pour autant être obligé de me tenir la jambe ! répondit-elle sèchement, irritée par les sous-entendus du lieutenant.

— Veuillez excuser ma collègue, mademoiselle. Il se trouve que Magalie a disparu depuis hier soir, et que nous sommes un peu inquiètes de ce qui a pu lui arriver, dit Judith, imposant à Marion, d'un regard noir, le silence.

— C'est moi ! s'excusa Aurélie à son tour, comprenant l'impatience du lieutenant. Que pensez-vous qu'il lui soit arrivé ?

— Je ne sais pas ! Pourriez-vous nous décrire l'homme dont vous nous parlez ?

— Oui ! Il est de taille moyenne, brun, les yeux clairs, enfin je crois. Et... monsieur Tout-le-monde, en fait. Plutôt mignon !

— L'âge ?

— La trentaine, un truc comme ça ! Enfin, je crois !

— Comment était-il habillé ?

— Je n'en sais rien ! Je l'ai juste entraperçu. Je ne l'ai même pas servi. Et puis il était tard, si vous me...

— Son style ? Plutôt classe... ou...

— Sportwear, plutôt décontracté, je dirais ! Mais encore une fois, je ne l'ai croisé qu'à de rares occasions.

— Ils venaient il y a combien de temps ?

— Un mois et demi, deux mois. Peut-être trois ?

— Vous ne les avez pas revus depuis ?

— Si, j'ai vu Magalie à plusieurs reprises et lui, une ou deux fois. Toujours avec elle, d'ailleurs.

— OK, on va vous demander de nous accompagner.

— Mais je ne peux pas, je dois ouvrir le bar dans deux heures !

— Il va tout de même falloir nous suivre, c'est très important ! On va vous demander un portrait-robot. Peut-être pourriez-vous appeler votre collègue ?

Le jour sombrait. Le thermomètre avoisinait les cinq degrés. Bientôt Magalie se retrouverait dans une obscurité glaciale. La veille au soir, Thierry n'avait pas eu la délicatesse de la couvrir. Pris par le temps, il l'avait chargée dans son coffre telle qu'elle était, en jogging

et en sweat, sans même prendre la peine de la chausser.

Tous ses muscles étaient contractés par d'horribles crampes. Ses pieds et ses jambes étaient engourdis par le froid et l'immobilité. L'angoisse la submergea. Elle cria, elle hurla même, réveillant les bruissements angoissants de la forêt qu'elle pouvait sentir derrière les épais murs de briques percés de meurtrières. Son mal de tête était à son apogée, et ses sens se dispersaient. Face à son impuissance, la peur sclérosante céda le pas à la panique. Elle se remit à hurler de plus belle jusqu'à s'en briser la voix, ne laissant au final s'échapper qu'une rumeur plaintive du plus profond de sa cage thoracique. La folie l'envahissant, elle se mit à gesticuler tel un pantin déjanté. À force, la peau de ses chevilles et de ses poignets finit de se déchirer. Et dans un ultime geste de désespoir, voulant en finir, elle projeta sa tête contre le poteau. Une vive douleur lui vrilla le crâne. Étourdie par la violence de l'impact, elle bascula sa tête vers l'arrière, acceptant enfin sa condition. Bien que l'obscurité fût totale, des flashes lui apparaissaient devant les yeux. Elle sentit une vague chaude couler sur son œil droit et s'échouer sur sa joue. Elle ferma les yeux et se laissa sombrer dans les méandres de son inconscient.

— Je crois que je l'ai ! s'écria Pierre.

Valérie sauta de sa chaise et rejoignit son collègue.

— Hitchcock ! *Psychose* !

— Houlà ! Je l'ai vu, mais ça fait bien longtemps !

— Mais si, tu sais, Anthony Perkins bute une nana sous sa douche en la poignardant !

— Oui, et ?

— Il tient un motel, en bord de route. C'est le *Bate's Motel* ! La nana lui prend une chambre.

— La numéro un ?

— Exact !

— Ouais, enfin je pense qu'il doit y avoir plein de films où des gens se font tuer dans une chambre d'hôtel, intervint Alexandre sceptique et toujours aussi nonchalant. C'est histoire de dire que tu as trouvé quelque chose !

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, à toi ? Tu as un souci ou tu es juste là pour m'emmerder ? s'offusqua Pierre qui n'en pouvait plus du j'em'en-foutisme du vacataire.

Valérie resta figée, ne sachant si elle devait intervenir. Yann, qui s'apprêtait à passer un coup fil, reposa le combiné et prêta l'oreille afin d'intervenir en cas de dérapage.

— Hé ? Ça va, oui ! Tu me parles autrement ! Pour qui tu te prends ?

— Quoi, je te parle autrement ? tonna Pierre en se levant. Tu es là ! Tu n'en branles pas une ! Tu n'en as rien à foutre que l'une de tes collègues ait disparu ?

— Ce n'est pas ma collègue ! lui répliqua-t-il blasé, avec un sourire narquois.

Il ne fallut pas un mot de plus à Pierre pour qu'il se jette sur Alexandre. Valérie, qui était aux premières loges, tenta vainement de les séparer, mais elle se retrouva, d'un simple revers, sur la touche. Il fallut que Yann intervienne, et ce n'est que très difficilement qu'il parvint à séparer les deux hommes. Pierre continuait de traiter le sous-fifre de Pernut de tous les noms d'oiseaux qui lui venaient à l'esprit alors que, avec un calme plus que suspect, Alexandre lui promettait de lui faire avaler ses injures.

C'est dans ce climat chaotique que Judith, Marion, Luc et Aurélie Chapelier firent leur entrée.

— C'est quoi ce foutoir ? s'écria le commandant, qui n'en revenait pas. On vous entend jusque dans le couloir !

Les trois agents stoppèrent net.

— Yann ? Une explication !

— Ce n'est rien, Judith ! Je crois qu'on est tous un peu à cran...

— Non, *a priori*, on ne l'est pas tous ! lança Pierre en fusillant Alexandre du regard.

— Pierre, suis-moi ! lui ordonna sa supérieure.

Le jeune lieutenant, qui dévisageait furieusement Alexandre, s'exécuta sans piper mot. Et alors qu'ils entraient dans l'une des salles d'audition, Yann se retourna vers Alexandre et s'approcha de son oreille.

— Tu ne perds rien pour attendre ! Celle-ci, tu vas te la traîner pendant longtemps, mon gars ! lui murmura-t-il.

— Ah oui ? sourit Alexandre triomphant. Eh bien, j'ai hâte de voir ça ! Je te rappelle que c'est cet idiot qui m'a sauté dessus.

— Arrête un peu, Alexandre ! s'interposa Valérie voyant Yann se crisper à son tour. Mais qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ?

— Qu'est-ce que tu as, toi ? T'as oublié d'où tu viens ? Il faudrait peut-être que tu te rappelles pour qui tu bosses !

— Je travaille pour mon commandant qui se trouve être Judith actuellement. Et non, je n'ai pas oublié d'où je viens, Alexandre, mais ton attitude est...

— Stop ! On arrête tout, les enfants. Y a des invités, s'interposa Marion dont le ton trahissait une certaine irritation. On va tous retourner à nos occupations et on va bien fermer nos grandes gueules ! Yann, Valérie, s'il vous plaît !

Yann, qui fut le premier à se calmer, attrapa Valérie dont le regard vif et le visage rougi par l'énervement défiaient Alexandre.

— De quoi vous discutiez avec Pierre ? J'ai cru comprendre qu'il était sur une piste ? s'enquit le jeune agent, cherchant à changer de conversation.

— Il t'a dit quoi ? le questionna Judith.

— Il n'en a strictement rien à foutre, de Mag ! Ce mec est un connard fini !

— Je le sais ! Mais ce que moi j'ai vu, c'est toi qui étais prêt à lui sauter dessus !

— Je lui ai sauté dessus ! C'est Yann qui nous a séparés, sinon je lui aurais pété les dents de devant, à cet...

— OK, OK ! Bon, tu vas te calmer ! Tu ne vas pas le laisser foutre en l'air ta carrière ! Alors, redescends !

— Je ne veux plus voir ce mec ! Il n'en branle pas une ! Il n'a rien foutu de la journée, je te dis ! Ne me demande plus de partager le même bureau que ce tocard ! S'il te plaît !

— Écoute, Pierre ! On a d'autres chats à fouetter pour le moment, d'accord ? Alors je te demande de reprendre le taf comme si de rien n'était. Et je m'occuperai du reste ! Tu me fais confiance ?

— Bien sûr, Judith ! Mais sérieux, tu ne peux pas le garder !

— Laisse-moi faire ! Maintenant, tu y retournes et tu fais profil bas ! Et s'il te cherche... tu lui fais un gros câlin. Et, surtout, fais-lui croire que tu viens de te prendre le soufflon de ta vie !

Fabrice était assis à l'un des bureaux de la scientifique, lorsque son téléphone vibra. Marion venait de lui envoyer un SMS, lui expliquant que, encore une fois, son sixième sens avait vu juste. Alexandre était

détestable et il venait de lui offrir la certitude que la fouille des tiroirs de Judith n'était pas fortuite.

— Fabrice, voilà le rapport !

— Hein ? Ah ! Merci, dit-il en se levant de son siège.

— Ça va ? Y a un souci ? Mauvaises nouvelles ?

— Quoi ?

— Ton portable ? Mauvaises nouvelles ?

— Non ! T'inquiète ! Alors, ça donne quoi ?

— Pas grand-chose, malheureusement ! Comme je le craignais, le portable a été nettoyé ! Je n'ai récupéré qu'un pouce et un index sur la puce...

— Magalie, j'imagine !

— C'est ça !

L'ambiance s'était un peu décontractée au 304. Judith avait cherché à informer Berta de la disparition de Magalie, mais celui-ci était en réunion au parquet et n'en avait sans doute pas encore pris connaissance. Yann s'était installé à l'écart du groupe avec Aurélie Chapelier afin de constituer le portrait-robot du mystérieux ami de Magalie, alors que Pierre présentait ses recherches concernant le film référence au reste du groupe. Tous semblaient relativement convaincus par la théorie du jeune lieutenant.

— Magalie est donc censée se faire poignarder dans une douche d'hôtel, si j'ai bien compris ?

— Disons que s'il va jusqu'au bout des choses, ça se passera dans la chambre numéro un d'un hôtel qui devrait se situer en périphérie, argumenta Pierre.

— Ou ça s'est déjà passé, se désola Valérie timidement.

— Non ! Mage est encore en vie ! s'insurgea Judith.

— C'est une possibilité ! objecta Luc qui était resté depuis le départ très silencieux.

— Non, ce n'est pas une possibilité ! Nous avons toujours été prévenus. Notre homme n'aime pas attendre. Chaque fois qu'il a fait une nouvelle victime, il nous en a informés rapidement. Même pour Loeb ! Le central a reçu un appel quelques minutes à peine après la découverte du corps.

— Ah bon ? s'enquit Pierre.

— Oui ! Sinon comment voulais-tu que je sache que c'était de

notre homme qu'il s'agissait ? C'est pour ça que l'on m'a appelée. Si Mage était morte, je vous assure que ce malade se serait fait une joie de me prévenir en premier lieu.

— Ça y est ! On a fini ! s'écria Yann. Je l'ai ! Alors d'après mademoiselle, il n'est pas parfait, mais bon ! Ça donne une idée.

— Oui, je ne suis pas très physionomiste. Mais c'est quand même assez proche de la réalité, s'excusa-t-elle. Enfin j'espère.

— Ne vous inquiétez pas Aurélie, la rassura Judith en s'emparant du portrait. Beaucoup de témoins ont dû... Oh ! mon Dieu ! Mais c'est Thierry !

— Quoi ? fit Marion médusée, alors que tous les agents se retournaient abasourdis.

Yann arracha le portrait à Judith.

— C'est lui, Thierry ?

— C'est qui, Thierry ? demanda Alexandre.

— C'est son petit copain, l'informa Valérie.

— Ah ! Je me disais bien qu'il n'y avait qu'un taré pour se sortir cette conne, murmura-t-il.

Sans crier gare, Marion, qui se trouvait à moins d'un mètre et qui n'avait rien raté de la remarque de l'officier, s'empara d'un dossier cartonné posé sur son bureau et, d'un revers digne d'Amélie Mauresmo, le lui colla sur la tête. Et parce que cela ne lui suffisait pas, elle lui tomba dessus armée de ses poings. L'arcade éclata sous un crochet du droit, puis le direct du gauche lui projeta la tête en arrière et le fit tomber de sa chaise.

Pierre, qui était le plus proche, ne bougea pas, laissant Marion infliger à Alexandre l'humiliation de sa vie. Valérie, quant à elle, était sidérée par le déchaînement de la jeune femme qui paraissait, de prime abord, pourtant si frêle. Le lieutenant était au sol, complètement sonné.

Marion arma sa jambe pour lui assener le coup de pied fatal quand Judith intervint, la sommant d'arrêter. Les yeux exorbités par la rage, le souffle coupé par l'énervement, la jeune femme trouva la force et non la volonté, car celle-ci lui faisait défaut, de stopper l'assaut. Elle tourna les talons et alla s'installer à son bureau, laissant Alexandre à genoux derrière elle.

— Désolée pour le désordre, Judith ! Cela aura au moins eu le mérite de me défouler un peu, s'excusa-t-elle en tentant d'adopter une

attitude sereine.

Judith se retourna vers Yann et lui demanda de faire sortir Aurélie Chapelier du bureau, ce qu'il fit en quelques secondes à peine, entraînant par le coude la jeune femme effarée. Puis, se tournant vers Alexandre, elle embraya.

— J'espère que ça te servira de leçon. Je ne sais pas ce que tu as dit, mais vu la réponse... je me doute que c'était une belle saloperie...

— Non mais vous vous foutez de ma gueule ou quoi ? Vous croyez que je vais en rester là ? Je vais porter plainte contre cette folle, pour coups et blessures !

— Comment ça, pour coups et blessures ? C'était de la légitime défense, me semble-t-il.

— Quoi ? Elle s'est jetée s...

— Alors je me trompe peut-être, mais ce n'est pas ce que j'ai vu ! Pierre ?

— Non, il l'a frappée le premier et dans le dos, en plus. Pas très gratifiant ! Il lui a même envoyé un dossier à la gueule ! se gaussa-t-il.

Marion, la tête baissée et toujours installée à son bureau, se mordait la lèvre pour ne pas exploser de rire, mais regrettait néanmoins ne pas pouvoir regarder le visage d'Alexandre se décomposer.

— Quant à moi, je n'ai pas entendu la remarque que vous avez faite sur Magalie et le fait qu'il faut être malade pour se « la sortir cette conne ». Je n'étais pas là ! Je n'ai donc malheureusement pas vu comment cela a commencé, intervint Luc.

— Vous pensez vous en tirer comme ça ? Et Valérie ? Vous l'avez oubliée !

— Moi ? J'ai oublié d'où je viens, Alexandre. Et puis à ta place, je ne ferais pas le malin, parce que je crois qu'on a tous vu la même chose. Un grand gaillard comme toi se faire démonter par une petite nana qui ne dépasse pas le mètre soixante-cinq ! Rien de bien glorieux en somme. Surtout quand on sait que c'est toi qui l'as provoquée, sourit-elle.

— Allez tous vous faire foutre ! Et toi, Valérie, tu vas le regretter ! beugla Alexandre, le visage maculé de sang.

Il attrapa sa veste et sans plus attendre, sortit du bureau.

Lorsque Magalie reprit connaissance, elle crut avoir perdu la vue

tant la pièce était plongée dans un noir profond. Elle éprouva beaucoup de difficulté à ouvrir l'œil droit. Le sang séché lui avait collé les paupières. Ne voulant pas céder de nouveau à la panique, elle tenta d'oublier la souffrance que lui infligeait sa condition. Son mal de tête s'était estompé et ses pensées se faisaient de plus en plus claires. Cherchant à s'étirer les trapèzes, elle porta son visage jusqu'au poteau, se penchant au maximum vers l'avant. Son oreille gauche frôla le montant, et s'écorcha sur ce qui devait être un clou.

— Aïe ! Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? s'écria-t-elle.

Puis, soudain, elle comprit qu'elle devait sa plaie au front à cette petite broquette. Lentement et avec précaution, elle passa son visage sur la colonne jusqu'à sentir sur sa joue la pointe qui semblait solidement enfoncée dans le bois.

Un clou, pensa-t-elle.

C'est alors qu'un espoir de liberté l'envahit. Elle se mit à accomplir de multiples contorsions improbables et affreusement douloureuses, tentant désespérément d'attraper la petite tige métallique. Mais ses membres, fermement liés et endoloris, ne lui laissaient guère de chances de parvenir à ses fins.

Il me faut ce satané clou !

Elle crut ensuite pouvoir grimper en se hissant le long du poteau par la contraction de ses cuisses et de ses avant-bras, mais ses muscles transis ne répondaient plus. Elle était comme paralysée, incapable d'user de force, et ne sentait même plus ses membres. Prise d'un instinct de survie dévorant, elle s'évertua à frotter frénétiquement ses mains l'une contre l'autre afin d'en retrouver l'usage. Les bracelets ne cessaient d'arracher le sang à peine coagulé de ses poignets, mais rien ne pouvait la démotiver car il lui fallait ce petit clou à tête plate.

Yann avait raccompagné Aurélie Chapelier à l'accueil tout en prenant soin de la rassurer sur les pratiques plus que douteuses de la brigade. C'est en retournant au bureau qu'il entendit Alexandre s'entretenir avec Hugues dans les escaliers. Il stoppa son ascension et, sans se faire remarquer, prêta l'oreille.

Au 304, une fois l'épisode Alexandre oublié, le groupe reprit les investigations là où il les avait laissées. Judith fit passer le portrait-robot à ses collègues qui approuvèrent l'évidente ressemblance avec

Thierry Lacroix.

— Bon ! C'est donc une fausse piste ! fit Marion dépitée. Retour à la case départ ! Ça me rend dingue. Chaque fois qu'on pense avoir une piste, on se casse les dents dessus.

— Il vous a dit qu'il était sorti hier soir ? s'enquit Pierre.

— Non ! répondit Judith pensive.

— Bon, il se passe quoi alors ? On essaye de trouver l'hôtel ? proposa Pierre.

— Et comment tu comptes t'y prendre ? le charria Valérie.

— Hey, Judith, alors il se passe quoi, maintenant ? interrogea-t-il, voyant son commandant noyé dans ses pensées.

Le commandant ne réagit pas. Les lieutenants, étonnés par son silence, se regardèrent, intrigués.

— Oh ! À quoi tu penses ? Judith ! insista Marion ne voyant toujours pas de réaction.

— Et si c'était Thierry ?

— Hein ?

— Chapelier nous a dit qu'il n'était resté qu'un instant dans le bar. Elle ne lui a même rien servi. Qu'est-ce qu'il est venu faire dans le bar ? Et puis, au final, il est bien placé, si on réfléchit ! Il lui était facile de prendre le badge de Mage, par exemple.

— Mais tu plaisantes ! Et puis Magalie s'en serait rendu compte ! objecta Pierre.

— Et pour ton pendentif, il s'y serait pris comment ? insista Marion.

— Magalie a mes clefs... Il a peut-être fait faire un double. Et puis, il correspond au profil, n'est-ce pas Luc ? Qu'en penses-tu ?

— Oui, pourquoi pas ? Il correspond effectivement à mon étude. De plus, il est vrai que je l'ai trouvé un peu étrange, ce matin.

— Comment ça ? s'enquit Valérie.

— Maintenant que j'y pense... Il semblait perdre le contrôle par moments. Rien de flagrant. Juste l'espace d'une seconde. Comme s'il était prêt à implorer. Sur le moment, j'ai mis ça sur le compte de la peur et du stress.

— C'est suffisant ! Marion, Valérie, vous me lancez une recherche sur Thierry ! Son nom de famille, c'est Lacroix. Je veux tout son pedigree !

— Et moi, j'essaye de trouver son médecin traitant, abonda Pierre,

laissant Judith et Luc interrogatifs. Pour savoir si on lui a prescrit des somnifères...

— Bien vu ! Je veux un silence complet, je l'appelle !

— Tu ne veux pas aller au labo, qu'il localise le portable ? proposa Marion.

— Je fais une première tentative... Ou non, d'ailleurs... Toi, appelle-le, dit-elle. Avec ton portable, bien sûr, et baratine-le sur n'importe quoi !

Marion s'exécuta sous les regards impatients de ses coéquipiers. Mais l'essai ne fut pas transformé. Elle tomba sur messagerie et s'empessa de raccrocher.

— Répondeur !

— Ça sonne ? s'enquit Pierre.

— Non ! Pas de réseau ou pas de batterie.

— Ou bien il ne veut pas être dérangé, renchérit Luc.

— Pierre, c'est toi qui pars au labo et tu essayes de me le localiser ! Où sont Yann et Fabrice ?

— Fabrice ne devrait plus tarder, il revient bredouille de la scientifique, répondit Marion. Quant à Yann...

— Je suis là ! répondit-il en entrant dans la pièce.

— OK ! Marion, appelle Fabrice qu'il me rejoigne directement chez Magalie. Et toi, Yann, trouve-moi le médecin traitant de Thierry !

— Quoi ? Attends ! Mais tu vas où ? Il faut que je te parle Judith !

— Plus tard ! dit-elle en sortant du bureau.

Magalie dut se rendre à l'évidence : elle ne parviendrait pas à se hisser jusqu'à la pointe. Néanmoins, elle continuait de se frotter frénétiquement les mains, ne désespérant pas de trouver une solution. Et, soudain, elle lui apparut claire et limpide. L'idée ne l'enchantait guère, mais c'était là la seule possibilité. Elle entreprit donc d'arracher le clou de la colonne de façon moins classique pour ne pas dire moins hygiénique.

À la guerre comme à la guerre ! Si je sors d'ici, je lui revaudrai ça, à ce bâtard !

Elle approcha son visage et prit le clou dans sa bouche. Le goût de fer rouillé l'écœura. Elle ne supportait déjà pas la sensation de l'argent contre sa langue, mais là, elle aurait préféré faire grincer dix mille craies sur un tableau que de garder une seconde de plus ce clou

répugnant dans la bouche. Elle se retira immédiatement, cracha, se racla la langue à l'aide de ses dents et recracha à nouveau.

Avec ces conneries, je vais me taper le tétanos !

Puis, convaincue que c'était là la seule solution, elle répéta l'opération. Le contact du métal rouillé sur ses dents lui provoqua une décharge électrique le long de la colonne vertébrale. Glacée par la sensation, elle s'immobilisa afin de s'accoutumer à cet affreux goût ferrugineux. Puis armée de bonne volonté et laissant ses hantises de côté, elle usa de ses incisives comme d'une pince. Par chance, la tête de la semence était large, lui offrant une bonne prise. Elle exerça une contrainte continue bien que faible, préférant ne pas prendre le risque d'altérer le précieux clou. Mais la pointe était profondément enfoncée, et rien n'y fit, elle ne bougea pas d'un millimètre. S'habituant à la présence de l'intrus dans sa bouche, elle fit des tentatives de plus en plus vigoureuses. Puis s'impatiantant, elle se concentra et, d'un coup sec, jeta sa tête en arrière. Une vive douleur monta jusqu'à son lobe frontal, comme si on lui enfonçait un pic à glace dans la mâchoire. Elle ne put s'empêcher de laisser s'échapper un « aïe », suivi d'un rugissement d'outretombe. Elle venait de se casser l'incisive supérieure gauche. L'air frais au contact du nerf avivait la douleur. Elle ferma aussitôt la bouche, tentant de respirer par le nez. Mais le froid lui avait congestionné les narines et, ne pouvant inspirer, elle fut obligée d'entrouvrir la bouche. Et alors que les larmes lui montaient aux yeux, elle se mit à grogner, espérant conjurer le sort ou tout du moins atténuer la douleur.

Magalie venait sans doute de perdre son superbe sourire, mais elle était parvenue à dégager en partie le clou.

— Qu'est-ce qu'on cherche, Judith ? demanda Fabrice.

— N'importe quoi pouvant incriminer Thierry !

Fabrice inspecta le salon, alors que Judith visitait la poubelle de la cuisine. Elle remarqua quatre emballages de crottins de chèvre, puis elle ouvrit le frigo et n'y trouva aucune trace du fromage.

— Tu t'empiffreras avec quatre Chavignol, toi tout seul ? s'enquit-elle.

— Ça dépend si j'ai faim..., répondit Fabrice, ne comprenant pas bien où Judith voulait en venir.

Elle entreprit d'explorer le lave-linge. Vide.

— Je vais faire un tour dans la chambre.

— C'est bizarre, ça ? lança Fabrice, le Leatherman de Magalie à la main.

— Tu as trouvé ça où ?

— Là ! Dans le vide-poches ! Elle l'avait, hier ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, c'est assez rare qu'elle oublie son joujou... Mets-le sous plastique... Je reviens.

Judith pénétra dans la chambre de Magalie avec une idée en tête : le panier à linge sale.

— Le fils de..., murmura-t-elle, avant de ressortir de la pièce. On y va ! s'écria-t-elle en entrant dans le salon. C'est bien cet enfoiré. J'ai trouvé les vêtements que Mage portait hier dans le linge sale. Elle est donc forcément repassée par ici ! C'est bien lui !

— Il ne vaudrait pas mieux rester ici ? Peut-être qu'il va repasser ?

— Je ne pense pas. Mais bon, on va quand même demander une surveillance.

Magalie finit le travail en usant de sa canine et de ses incisives valides. Elle se retrouva avec la pointe dans la bouche. Les larmes refirent leur apparition mais, cette fois, c'était en témoignage d'un profond soulagement.

Pas de bêtises, chérie, on y est presque.

Très précautionneusement, elle fit tomber le clou dans sa main droite. Une joie intense lui transperça la poitrine lorsqu'elle sentit la petite tige métallique s'échouer au creux de sa paume. Elle aurait sans doute passé des heures à la retrouver, si celle-ci lui avait échappé. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à crocheter les deux serrures et ce, le plus rapidement possible, car elle s'angoissait à l'idée du retour de Thierry. Ses mains étaient encore un peu engourdis. Elle savait que ce ne serait pas une mince affaire que de se libérer de ses chaînes dans le noir, sans avoir le droit à l'erreur car, si elle perdait le clou, elle pouvait dire adieu à sa liberté, et sans doute à la vie.

Marion et Valérie n'avaient rien trouvé de bien probant sur Thierry. Elles étaient néanmoins tombées sur ses photos de carte d'identité et de permis de conduire. Le problème était que la ressemblance n'y était pas frappante. Thierry avait passé son permis il y a plus de dix ans et, depuis, il s'était fait couper les cheveux, avait opté pour sa couleur naturelle et perdu une vingtaine de kilos. Elles ne

pouvaient décevantement pas les utiliser pour l'avis de recherche. Elles se contentèrent donc du portrait-robot.

Yann avait été plus chanceux. Passant par les services de la Sécurité Sociale, il était parvenu à mettre la main sur les ordonnances du suspect. Thierry s'était fait prescrire à deux reprises, lors des trois derniers mois, des somnifères par deux médecins généralistes exerçant dans le XVIIIe.

Il était près de 18 heures lorsque Judith et Fabrice arrivèrent au 304. Les trois agents leur firent un débriefing rapide sur l'évolution des recherches. Le faisceau d'éléments à charge s'affinait. Judith n'avait plus aucun doute sur la culpabilité de Thierry. Son angoisse grandissait quant à Magalie. Elle était de plus en plus nerveuse, et savoir que ce jeune journaliste les avait tous bernés avec une facilité et un panache déconcertants la mettait hors d'elle.

— Bien ! Maintenant, il faut le retrouver avant qu'il ne soit trop tard.

— Comment procède-t-on ? s'enquit Valérie.

— Vous avez lancé un avis de recherche ?

— Oui ! Immat, plus portrait-robot, assura Marion. On a aussi averti le SRPJ de Lille qu'il était susceptible de s'y trouver... Au cas où il s'y serait réellement rendu.

— Bien ! Quelqu'un a des nouvelles de Pierre ?

— Non. Toujours rien !

— Mais qu'est-ce qu'il fout ?

— Ce n'est pas lui, en l'occurrence, c'est plutôt les geeks qui ont du mal !

— Et Yann ?

— Toujours pas revenu de chez le toubib !

— Bien ! J'appelle le juge pour une perquisite de l'appartement de Lacroix. En attendant, Fab, Valérie, vous allez planquer devant chez lui. Si jamais... Vous n'intervenez pas sans me prévenir. Dès que j'ai l'accord de Trapani, je vous appelle... Ça va aller, Fabrice ? Tu vas tenir le coup ?

— T'inquiète ! Je ferai une petite sieste dans le cantard si Valérie me l'autorise !

— Bien sûr ! Sans souci, je prends le premier quart.

— OK ! Alors, c'est parti !

— Marion, vérifie ses cartes bleues et trouve-moi où habitent ses parents. Moi, je monte voir JP.

Judith gravit les marches quatre à quatre, frappa à la porte du commissaire divisionnaire et, sans attendre de réponse, l'ouvrit. Berta était au téléphone et s'étonna de l'intrusion de son commandant. Il comprit très rapidement que Judith semblait pressée et écourta la communication.

— Que se passe-t-il ?

— Tu as eu mon message ?

— Non ! Je n'ai pas eu une minute à moi. On a enfin une piste sérieuse sur l'incendiaire ! Qu'y a-t-il de si urgent ?

— Magalie a disparu. On est sûrs qu'il s'agit de son compagnon. Il me faut l'autorisation de perquisitionner son appartement !

— Attends ! Quoi ? fit Jean-Pierre qui ne comprit ou ne voulut pas comprendre un traître mot de ce que lui disait son commandant.

— Je ne peux pas t'expliquer tout en détail, le temps joue contre nous. Tu peux m'arranger le coup avec Trapani ? Je crois qu'il ne m'apprécie pas et je n'ai pas le temps de faire des courbettes. Comme ça, je file directement.

— Si tu veux que je t'arrange le coup, comme tu dis, j'ai besoin d'éléments. Et qu'entends-tu par Binet a disparu ?

— Elle a sans doute été enlevée par Thierry Lacroix qui est sans plus aucun doute notre assassin.

Berta resta sans voix, le regard ahuri.

— File, je m'occupe de Trapani. Fais-moi suivre l'adresse du Thierry en question que je vous rejoigne ! fit-il enfin.

Judith alla récupérer ses affaires dans le bureau et s'étonna de voir Marion habillée, prête à décoller.

— Tu comptais aller quelque part ?

— Je t'attendais, répondit-elle plus qu'angoissée. Un appel anonyme nous envoie dans une pension à Maraîchers dans le XX^e, chuchota-t-elle.

Après avoir raccroché, Thierry sortit de la cabine et s'installa à la terrasse d'un café. Il fouilla son sac et en extirpa son Smartphone.

Merde plus de batterie ! Fait chier, faut que je retourne à l'appart !

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il se tournant vers sa voisine, auriez-vous l'heure, s'il vous plaît ?

— Oui, il est 6 h 20.

— Merci bien !

Faut que je me grouille, si je dois repasser à l'appart... Bon et qu'est-ce qu'elle fout cette pétasse de serveuse ? Merde ! C'est quoi, ça ?

Son pouls s'accéléra. Il fixait ses baskets d'un regard noir. Une vague d'inquiétude l'emplit.

Mais bordel, c'est du sang !

Ne voulant pas attirer l'attention, il jeta un œil furtif à sa voisine qui ne semblait pas avoir remarqué les petites gouttelettes de sang qui maculaient le jaune poussin de ses Adidas.

Putain, je vais être obligé de les balancer... Elle sont neuves ! Édition limitée ! Mais je suis vraiment qu'un sombre abruti ! Tout ça pour cette p... Elle ne sait pas la chance qu'elle a d'être morte ! Je l'aurais étripée, si j'avais su !

La tant attendue serveuse s'approcha enfin.

— Monsieur, bonjour !

— Mais va te faire foutre, espèce de sale conne ! hurla-t-il en se levant.

— Mais ça va pas, non ? s'éclama-t-elle indignée.

Il partit sous les regards ahuris des clients, en accablant la jeune femme de ses plus belles insultes.

Magalie luttait pour ne pas perdre patience. Elle savait pertinemment que plus elle s'énervait, moins elle réussirait à se libérer de ses chaînes. Se forçant à garder un calme olympien, elle reprit la manœuvre pour la énième fois. C'est alors que ses efforts furent enfin récompensés. Après un habile et astucieux crochetage, la serrure céda.

— Yes ! Je t'ai eue ! s'écria-t-elle.

Son soulagement était de taille, mais la douleur aussi lorsqu'elle déplia sa jambe. Elle ne réussit d'ailleurs à l'étendre qu'en s'aidant de sa main droite. Les fourmis dans la jambe la poussèrent à la remuer pour faciliter la circulation sanguine. Une fois que la paresthésie disparut, elle savoura ce nouveau confort l'instant d'une seconde. Mais il lui fallait à présent arriver à bout de la deuxième paire de menottes, et ce avant que son bourreau ne revienne. Elle se remit soigneusement au travail et, contre toute attente, elle eut raison de la serrure à sa première tentative. Des larmes de joie dégringolèrent à nouveau sur

ses joues rougies par le froid et le sang. Elle était libre. Vivante et libre !

Judith et Marion arrivèrent au croisement rue des Maraîchers et rue Avron sur le coup des 7 h 20. Elles avaient préféré ne pas informer le reste du groupe, se disant qu'ils l'apprendraient bien assez tôt.

Judith sauvait les apparences, comparée à Marion qui était à deux doigts de fondre en larmes.

— On était à cinq cents mètres, ce matin ! On aurait...

— Marion ! Je t'arrête tout de suite. Ça ne changera rien. Alors stop !

Elles entrèrent dans la pension et trouvèrent à l'accueil une femme d'une soixantaine d'années. Judith se présenta. La dame, dont le visage trahissait une vie rythmée par certains excès et un travail ingrat, ne semblait pas comprendre ce que lui voulaient ces deux jeunes femmes bien propres sur elles.

— Votre première chambre est-elle occupée ? s'enquit Judith.

— Comment ?

— Votre chambre numéro un est-elle occupée ?

— Pourquoi ? Vous la voulez ?

— Très bien ! Donnez-moi les clefs ! s'impatientait-elle.

— Mais comment ça ? Vous avez un mandat ?

— Les mandats, ça n'existe pas. C'est ou vous nous donnez les clefs, ou on enfonce la porte. À vous de voir !

— C'est toujours pareil avec la police..., s'agaça la femme en fouillant dans son tiroir à la recherche du double. C'est de l'abus de pouvoir. Vous êtes tou...

— Tu abrèges, mamie ! grogna Marion qui ne gérait son stress que très difficilement.

— Oh ça va hein ! Je ne les trouve pas. Ce n'est pas ma faute, s'exclama-t-elle en exposant tous ses doubles sur le comptoir. Si vous les trouvez, servez-vous !

Les porte-clefs étaient semblables à celui retrouvé sur le corps d'Élisa Loeb.

— Où se trouve la chambre ? lança Judith.

— Au fond du couloir.

— Sortez d'ici !

— Mais...

— Ne discutez pas ! Sortez ! répéta Judith en dégrafant son holster.

Les deux femmes se tenaient devant la porte de la chambre, la peur au ventre, arme et Maglite au poing. Marion enfonça la porte d'un coup de pied à hauteur de serrure. Celle-ci céda sans grande difficulté vu que la porte n'avait été que claquée. La pièce de treize mètres carrés était meublée d'un lit double, d'une armoire et d'une petite table faisant office de bureau. L'air était lourd ; les deux femmes ne connaissaient que trop bien cette odeur : celle du sang coagulant. Elles avancèrent à pas de chat, vers la salle de bains dont la lumière était restée allumée. Dans l'encadrement, elles aperçurent tout d'abord un lavabo rose violacé et enfin une baignoire sabot en faïence blanche dans laquelle se trouvait le corps d'une jeune femme blonde baignant dans son sang.

Marion ne retint pas son rire, rassurée de constater qu'il ne s'agissait pas de son amie et collègue. Judith, elle, resta de marbre, réalisant sans doute que c'était reculer pour mieux sauter.

Après une brève inspection, Marion appela la scientifique puis le reste du groupe pour les informer de leur découverte macabre mais « rassurante ». Judith reprit l'interrogatoire de la logeuse en attendant la scientifique.

— Qui occupe la chambre numéro un ?

— Oh ! C'est un certain M. Perkins ! Anthony Perkins ! Il est américain. Il parle avec un fort accent ! Pourquoi ?

— C'est une blague ?

— Comment ?

— Non, rien ! L'avez-vous vu aujourd'hui ?

— Oui. Il y a à peine deux heures. Vous voulez que je lui laisse un message ?

— Il était seul ? Pourriez-vous me le décrire ? Et depuis quand occupe-t-il votre chambre ?

— Eh bien ! Vous en avez, des questions ! Moi, je ne pose jamais de questions, et je suis bien souvent aveugle. Mes clients ne sont généralement pas très bavards. Sauf mes réguliers qui, pour le coup, le sont un peu trop ! railla-t-elle avec un sourire édenté. Prenez celui de la chambre quatre. Lui, c'est un vrai moulin à paroles...

— Très bien, mais moi, c'est le soi-disant Anthony Perkins qui m'intéresse ! s'impatienta Judith.

— Eh bien, il me loue la chambre depuis trois jours, je crois. C'est payé d'avance jusqu'à demain compris. Mais qu'y a-t-il dans la chambre ? Y a un problème ?

— C'est lui ? interrogea Judith en montrant le portrait-robot de Thierry à la femme.

— Ça se peut bien, oui ! Mais avec des lunettes et une moustache alors !

Magalie ne parvenait pas à se mettre debout. Ses jambes étaient comme sciées. C'est en rampant sur ses avant-bras, eux aussi endoloris mais bien plus opérationnels, qu'elle sortit de la maison. Elle se désespéra quand elle constata qu'elle se trouvait au beau milieu d'une épaisse forêt et ce en pleine nuit. Elle ne voyait rien à plus d'un mètre et il lui fallait s'éloigner à tout prix et rapidement. Mais par où partir ? Elle savait qu'elle ne pourrait pas aller bien loin dans l'état où elle se trouvait et redoutait le retour de Thierry. Elle décida dans un premier temps de se mettre dans les fourrés. Le temps de récupérer une partie de ses forces. Mais en se traînant lamentablement au sol, elle laissait derrière des traces que même un apprenti louveteau remarquerait. Alors, s'appuyant à un arbre et avec une rage de vaincre extraordinaire, elle se hissa péniblement sur ses jambes inertes. Elle verrouilla ses genoux et parvint à garder l'équilibre en se tenant au hêtre imposant qui lui servait de béquille. Les fourmillements semblèrent s'intensifier et la douleur devint insupportable. Mais elle tint bon, s'empêchant de hurler, comme si elle voulait se prouver qu'elle en était capable.

Je ne céderai pas ! Même pas mal. Non, je ne flancherai pas... C'est un putain de mauvais moment à passer. Juste un court instant. Je ne flancherai pas. Pas maintenant ! Pas après tout ça !

Fabrice et Valérie étaient stationnés juste devant l'appartement de Thierry dans une des camionnettes banalisées de la brigade, pensées pour ce genre d'occasions. Le modèle n'était pas des plus récents et la carrosserie avait été soigneusement cabossée. En revanche, à l'intérieur, c'était le nec plus ultra d'un point de vue technologique : autonomie, vidéo, son et même confort, étaient au top. Ce qui ne semblait pas déplaire à Fabrice qui, affalé de tout son long sur son siège ergonomique, s'offrait une sieste bien méritée.

En arrivant au croisement de sa rue, Thierry s'arrêta à la boulangerie pour s'acheter une demi-baguette. Sa journée avait été longue, et il savait qu'elle était loin d'être finie. Il avait prévu de se préparer un dîner et de reprendre la route pour s'occuper de Magalie de façon définitive. Peut-être ferait-il une petite sieste, pensa-t-il, lorsque, à travers la vitrine, il aperçut la camionnette beige aux vitres teintées. Sans attendre sa monnaie, il se précipita à l'extérieur et, tout en se cachant derrière un camion, prit le temps d'examiner le véhicule.

Merde ! Qu'est-ce qu'ils foutent ici ? Comment ? Mais ce n'est pas possible ! Mais comment ? Bon, du calme, garçon ! Réfléchis !

Valérie sursauta et Fabrice s'éjecta de son rêve lorsque deux coups furent frappés sur le hayon de l'utilitaire. Valérie s'empressa de jeter un coup d'œil à l'arrière du véhicule, et finit par ouvrir la portière latérale.

— Mais bon sang, c'était quoi, ce chahut ? chuchota Judith en grimpaant dans la camionnette, suivie de Marion.

— Désolée, Judith, je fixais l'écran, je ne vous ai pas vues arriver.

— Et moi, je dormais !

— Suffit de voir ta tête pour savoir ! le charria Marion.

— Tu ne nous vois pas arriver ? J'espère que tu y réfléchiras avant de te retrouver avec un canon sur la nuque !

— Désolée Judith, murmura Valérie virant au rose framboise.

— C'est ma faute, je dormais. Elle ne peut pas avoir les yeux partout, intervint Fabrice.

— Désolée ! admit Judith. Je vous maltraite un peu, ces derniers temps !

— Arrête ! Ça va ! Alors, quoi de neuf ? Vous avez l'identité de la nouvelle victime ? s'enquit Fabrice.

— Non ! répondit-elle en observant le moindre mouvement sur l'écran.

— Des indices ?

— L'identité n'a pas fini et, d'après les premières conclusions du légiste, elle serait morte aux alentours de 6 heures.

— Franck vous a dit autre chose ?

— Ce n'était pas Franck. Lui, il a droit à ses week-ends, ironisa

Marion.

— Elle est bien morte poignardée.

— Pierre avait vu juste.

— Il semblerait, oui ! On a également retrouvé un scalpel et une scie dans la baignoire. Ils n'ont vraisemblablement pas servi pour le meurtre. C'est sans doute en rapport avec le prochain film.

— Au moins, il nous aura facilité le travail, cette fois, ironisa Valérie.

— Comment ça ? l'interrogea Judith.

— Eh bien, oui ! La scie... Si on part du principe qu'il a utilisé le scalpel pour dépecer Loeb, la scie, c'est comme tu dis pour le prochain film.

— Et en quoi ça nous facilite la vie ?

— Eh bien, la scie... c'est le film !

— Oui ! Merci ! On avait compris, Valérie ! s'offusqua Marion.

— Non... C'est le film ! Scie ou autrement dit : *Saw* !

— *Saw* ? Ça veut dire scie en anglais ? s'enquit Fabrice à son tour.

— Mais oui ! *Saw* ! Mais, c'est bien sûr ! Tu déboîtes Valérie ! Je me souviens des affiches un peu partout ! approuva Marion.

— Pourquoi j'ai encore le sentiment d'être la seule à ne rien comprendre ?

— Ah non ! Cette fois, Judith, on est deux ! intervint Fabrice.

— *Saw*, c'est le titre d'un film. Et oui, cela veut effectivement dire scie en anglais ! expliqua Valérie dont le visage s'était soudainement assombri.

— Et pourquoi fais-tu cette tête, alors ? C'est une belle avancée, s'il s'avère que tu as raison. On a le mode opératoire.

— Disons que je préférerais avoir tort sur ce coup...

Les trois agents restèrent perplexes.

— J'en conclus donc qu'aucun d'entre vous n'a vu le film...

Il lui avait fallu faire un choix. Après avoir retrouvé l'usage de ses jambes, et cherché une quelconque source de lumière dans ce noir absolu, Magalie opta finalement pour le sentier de droite. Pieds nus, elle avançait difficilement, s'arrêtant et s'appuyant régulièrement aux arbres qui bordaient le chemin. Elle pensait avoir parcouru un peu moins d'un kilomètre à travers bois, et n'avait toujours pas vu le moindre signe de civilisation, si ce n'était un croisement où quelques

traits colorés, peints sur les chênes imposants, proposaient divers parcours de randonnée. Sa migraine était réapparue, rythmée par les pics vifs et pointus que lui causait sa dent cassée. Elle était amoindrie, la faim, la soif, les crampes et le froid la tiraillaient. Mais, ne voulant pas voir tous ses efforts s'envoler, elle continua courageusement à tituber d'arbre en arbre, s'enfonçant de plus en plus dans la forêt.

Yann était installé à son bureau et avait entrepris des recherches sur Thierry. Ne trouvant rien de nouveau, il s'orienta vers ses parents. Son père habitait non loin de Lille et semblait vivre seul dans un appartement dont il était le propriétaire en centre bourg. Puis, en approfondissant les investigations, il trouva l'acte de vente d'une vieille bâtisse dans l'Oise. Initialement, c'était une certaine Mme Tellier qui en avait fait l'acquisition en 2001 puis, à peine quelques mois plus tard, le père de Thierry en avait hérité. Cet événement éveilla la curiosité du jeune lieutenant. C'est alors que, en poussant ses recherches, il apprit que Nadine Tellier n'était autre que la dernière compagne de Bertrand Lacroix. La mère biologique de Thierry était morte en couches et son père, âgé d'à peine 19 ans, s'était remis en couple avec Mlle Tellier, alors que son fils n'était encore qu'un nourrisson.

Yann sentait bien que cette découverte pouvait être l'une des clefs du puzzle, mais ne comprenait pas encore dans quelle mesure. Il lui fallut attendre l'arrivée de Pierre.

— Salut, tu es tout seul ? s'enquit Pierre.

— Yep ! Fab et les filles sont en planque devant l'appart. Ils hésitent à procéder à la perquise de peur de se faire griller par Lacroix.

— C'est un choix cornélien ! Judith ne se le pardonnera pas si Mag est dedans.

— C'est sûr. Mais il ne semble pas y avoir d'activité dans l'appart. Fabrice a passé la caméra thermique. Et rien !

— Tu veux dire... rien de vivant.

— Arrête tes conneries !

— C'est une possibilité, Yann ! Tout le monde refuse de l'admettre, mais Mag est peut-être déjà morte.

— Appelle-moi saint Thomas, si tu veux ! Mais je n'y crois pas. Je suis de l'avis de Judith ! Si elle était morte, il se serait fait un malin

plaisir de nous avertir dans la seconde. Là, il prend son pied en nous rendant dingues. Quand il en aura marre, on sera les premiers prévenus !

— C'est ce que je nous souhaite. Je vois mal comment on arrivera à se sortir de ça. Et moi, je ne la connais que depuis peu. Ça fait quoi, deux trois ans ? Mais pour Judith, entre son mari et Magalie, elle ne s'en remettra pas !

— Quoi de neuf, de ton côté ?

— Rien. Il a désactivé son portable. Impossible de le localiser. Les geeks continuent, mais tant qu'il ne le rallume pas, on ne peut rien faire.

— Fait chier ! Il a toujours un train d'avance sur nous. À croire qu'il sait ce qu'on va faire, quand et comment.

— C'est clair ! Sinon, il est peut-être vraiment allé à Lille. Il était près de Compiègne quand il a appelé Judith ! Il n'a peut-être pas voulu prendre l'autoroute pour ne pas qu'on puisse le tracer avec sa carte bleue.

— Tiens, sa carte bleue... Je n'y ai pas pensé, je suis vraiment un noob².

Yann se connecta et rechercha les derniers mouvements de compte de Thierry, alors que Pierre s'installait à son bureau et consultait son carnet pour vérifier ses notes.

— Ouais, c'est ça ! Le coup de fil qu'il a passé à Judith a été relayé par l'antenne de Jonquières, dans l'Oise.

— Hmm ! répondit Yann plongé dans ses recherches.

— Tu trouves un truc ? s'enquit Pierre en allumant son PC.

— Attends un peu...

— Je vais peut-être appeler Marion, voir si elles ont besoin d'aide.

Mais Yann ne réagissait pas. Il semblait avoir un problème avec le serveur, et s'évertuait à relancer sa recherche, sans que cette dernière aboutisse. Pierre, voyant son collègue commencer à perdre patience, esquissa un sourire et entreprit d'appeler ses collègues.

Marion décrocha rapidement.

— Ça va ? Vous en êtes où ? Je suis avec Yann qui est en train de s'exciter sur son ordi. Et vous ?

— Saloperie de serveur, c'est vraiment pas le moment de me lâcher ! s'écria Yann en donnant une claque au moniteur.

Cherchant à retrouver son calme, il décida de redémarrer sa

machine. Sait-on jamais, pensa-t-il.

— Non, c'est rien ! Yann et le progrès... Tu sais ce que c'est... railla Pierre toujours au téléphone avec Marion. Non, alors en fait, le coup de fil est passé par une antenne relais dans l'Oise, à Jonquières, et ensuite, plus de nouvelles...

— Tu as dit quoi, là ? sursauta Yann se rendant au bureau de son coéquipier.

— Quoi, qu'est-ce que j'ai dit ? s'étonna Pierre.

— Dans l'Oise ? C'est ce que tu as dit ? fit-il, tout en se penchant par-dessus l'épaule de Pierre, afin d'utiliser son terminal.

— Marion, je crois qu'on est en train de perdre Yann.

Yann se connecta sur Google Maps, sous le regard perplexe de son collègue.

— Tu as dit Jonquières, dans l'Oise... Et Compiègne, c'est dans l'Oise, non ?

— Je te l'ai dit y a moins de trois minutes ! Merci de m'écouter quand je te parle...

— Et donc pas loin de la forêt de Laigue ! continua-t-il sans prêter attention à Pierre.

— Marion... Au secours ! Il bugue !

— La mère, enfin, pas sa vraie mère mais l'autre, avait acheté une baraque... Je vérifie juste si c'est sur le chemin...

— Mais de quoi tu parles ? s'impatia Pierre qui se noyait dans une incompréhension absolue.

— De Lacroix ! Bingo ! C'est ça ! Je sais où il est ! s'écria-t-il après avoir consulté l'itinéraire le plus court entre Paris et la forêt de Compiègne. Passe-moi Marion, dit-il en arrachant le portable de l'oreille de Pierre.

1. Camion.

2. Débutant.

Thierry respectait scrupuleusement les limitations de vitesse, ne voulant pas attirer l'attention sur lui. Il était passé chez un de ses amis de fac pour lui emprunter sa voiture, prétextant une panne de batterie. Ce dernier, sans trop se soucier de l'utilisation qu'il pourrait en faire, lui avait prêté sa vieille Twingo rouge. Si Judith avait lancé un avis de recherche contre lui, cette voiture lui permettrait de se déplacer incognito.

L'état physique de Magalie était de plus en plus critique. Le froid cinglant de cette nuit de mars ne lui laissait guère le choix : elle devait rester en mouvement. Elle avançait péniblement à travers bois. Son souffle était court et sa tête lui paraissait sur le point d'exploser à chaque pulsation cardiaque. Elle se sentait fiévreuse et une toux grasse avait fait son apparition. Soudain, son regard fut attiré par un objet horizontal rouge et blanc. Sa vue s'était troublée, et elle ne parvenait pas à faire la mise au point. Il lui fallut parcourir une dizaine de mètres pour qu'enfin elle la distingue. C'était une barrière et, derrière cette barrière rouge et blanche... une route.

La Golf noire filait à vive allure, slalomant dans la circulation dense de l'autoroute du Nord. Judith avait jugé bon de laisser le volant à Fabrice, connaissant son don pour le pilotage. Marion, installée à l'arrière du véhicule regardait défiler camions et voitures en se préparant silencieusement au pire. Judith, le téléphone vissé à l'oreille, s'entretenait avec le capitaine de gendarmerie.

- Vous y envoyez une de vos équipes cynophiles.
- Très bien ! Il nous faudra un vêtement porté par la victime.
- J'aurai ce qu'il vous faut ! Je pense être là dans...
- Trois quarts d'heure au grand max, intervint Fabrice.
- Une demi-heure, trois quarts d'heure !
- Doit-on intervenir, ou préférez-vous que nous vous attendions ?

— Le temps joue contre nous. Dès que vous êtes prêts, intervenez ! En revanche, avec grande prudence. Nous avons toutes les raisons de croire que le capitaine Binet est encore en vie.

— Bien, je prépare mes hommes, et c'est parti !

— Très bien, capitaine !

Judith eut à peine le temps de raccrocher que Fabrice la martela de questions.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Il dépêche combien d'agents ? L'endroit est accessible ? Les chiens seront là dans combien de temps ?

— Attention ! s'écria Judith en voyant un automobiliste imprudent déboîter sans clignotant.

Par une pirouette dont il avait le secret, Fabrice évita d'aller dans le décor de justesse.

— Je te jure que si j'avais le temps...

Judith sentit son téléphone vibrer.

— Yann ! Tu en es où ?

— On entre à peine sur l'A1.

— Tu es passé chez Magalie ?

— Yep. C'est bon, j'ai trouvé le T-shirt que Magalie portait et une chemise qui doit appartenir à Lacroix. Enfin, j'espère !

— Bien, la gendarmerie est en route. On se rejoint directement là-bas ?

— Dac ! Ah, au fait, je viens d'avoir Valérie. Berta lui a envoyé un gars de la 5^e. Elle n'est donc plus toute seule.

— Cool.

— Vous êtes où, là ?

— On arrive à Charles de Gaulle.

— OK ! On est à peine dix minutes derrière vous !

— Prudence, y a des petits malins sur la route.

— T'inquiète, Pierre est au taquet. À tout à l'heure !

Fabrice, toujours aussi assoiffé de réponses, embraya.

— Il a le T-shirt ?

— Oui ! Jean-Pierre a envoyé un gars du 305 à Valérie.

— Cool. Il t'a dit quoi, d'ailleurs, Berta ?

— Je crois qu'il n'a pas tout compris. Il nous rejoint dès qu'il peut. Il semblerait qu'il ait mis la main sur l'incendiaire... Marion, ça va ? Tu es bien silencieuse ! s'inquiéta soudain Judith.

— Ouais ! T'inquiète ! Juste un peu naze.

Thierry ralentit en arrivant à hauteur du sentier qui menait à la maison. La nationale était déserte. Pas de voiture à l'horizon. Pas de police stationnée. Il fit donc demi-tour et gara la Twingo, comme à son habitude, à l'entrée du chemin. Il attrapa sa lampe de poche dans la boîte à gants ainsi que le Beretta de Magalie. Alors qu'il sortait du véhicule, un froid vif et pénétrant lui fouetta le visage. Il emprunta le sentier à pas de chat, tendant l'oreille. En arrivant devant la maison, il sentit une vague de soulagement l'envahir. Il ne put s'empêcher de sourire. À présent, il lui fallait faire au plus vite. Au diable la mise en scène, car il se doutait bien que Judith ne tarderait pas à trouver sa planque.

Je me débarrasse de Magalie et je file au plus vite. Dans deux heures, je suis en Belgique et après, j'avise.

Son cœur se décrocha lorsqu'il constata l'absence de Magalie. Il crut devenir fou. Son pouls s'emballa et ses muscles se crispèrent. Le halo de lumière tremblotant éclairait les menottes tachées de sang qui gisaient au pied du poteau en bois massif.

Mais putain, comment elle a fait ça ? La chienne ! J'aurais dû la buter quand j'en avais l'occasion. Mais quel connard je fais !

Il se précipita hors de la maison. Ses idées étaient confuses, il ne parvenait pas à se concentrer. Il courut jusqu'à la voiture et démarra en trombe. Il avait à peine parcouru un kilomètre qu'il aperçut au loin le clignotement bleu des gyrophares. Il braqua et engagea la Twingo à vive allure sur une route forestière située sur sa gauche. Il coupa ses feux et continua à rouler sur une vingtaine de mètres. Trouvant un espace entre deux arbres en bordure de route, il stoppa le véhicule.

Il resta assis immobile, en apnée, le cœur battant la chamade, fixant le rétroviseur. C'est alors qu'il vit le cortège hurlant de la gendarmerie continuant sa course sur la départementale.

— Moins une ! dit-il enfin après avoir repris son souffle.

Ses genoux tremblaient. Son cœur semblait vouloir se faire la malle. Il bascula sa tête en arrière et tenta de reprendre sa respiration. Il baissa sa vitre et laissa entrer une vague de froid salvatrice. Cherchant à se calmer, il fouilla dans les poches de sa veste et en extirpa son paquet de cigarettes, qu'il ouvrit. Ses mains tremblaient tellement elles aussi qu'il dut s'y reprendre à trois fois avant de parvenir à attraper un clope. Il porta la cousue à ses lèvres et l'alluma.

Calme-toi, bonhomme ! Tout va bien se passer !

Il savoura ce moment de liberté à sa juste valeur. Petit à petit, son pouls décélérait et ses mains recouvraient leur habileté. Il écrasa la cigarette dans le cendrier et, s'appêtant à redémarrer le véhicule, crut entendre à nouveau des sirènes. La main sur la clef de contact, il prêta l'oreille... Et rebelote... Son corps se remit à trembler comme une feuille. Le son se faisait de plus en plus clair. Il pouvait apercevoir la lueur bleutée de la valse des gyrophares, se transformant bientôt en stroboscope. Les yeux rivés sur le rétro, il vit deux flèches électriques tracer leur route.

OK, je vais rester là un moment, bien sagement !

— Ralentis, Fab, on ne doit plus être très loin !

— Ouais, c'est à huit cents mètres, d'après les GPS.

— Pierre est toujours derrière nous ? s'enquit Judith.

— Toujours ! Ça va être une galère, on est en pleine forêt !

— Ça ne va pas être très simple, non. Tiens, c'est là ! Gare-toi là-bas qu'on ne soit pas gênés, si on doit repartir.

Un attroupement de gendarmes fourmillait à l'entrée du chemin. Pas moins de neuf véhicules étaient parqués le long de la route. Les faisceaux et halos de lumière à travers bois plongeaient nos officiers dans une mise en scène à la George Lucas. On se serait presque attendu à voir Anakin surgir de derrière les fougères en brandissant son épée lumineuse.

Judith fut accueillie par le capitaine Aimé Diouf. C'était un homme imposant. Il devait atteindre les deux mètres ; en tout cas, c'est l'impression qu'il donnait. Même Fabrice se sentait tout petit à côté du gendarme.

— Vous devez être le commandant Lagrange. Capitaine Diouf. C'est moi que vous avez eu au téléphone, dit-il en s'avançant la main tendue.

— Bonsoir, capitaine. Alors ? s'enquit-elle, en lui serrant la main nerveusement.

Ce que l'homme ne manqua pas de remarquer.

— Votre collègue ne se trouve pas ici. Mais ce que nous avons trouvé est plutôt encourageant. Suivez-moi, je vous prie.

Les cinq officiers se sentirent soulagés à la suite des propos du gendarme et lui emboîtèrent le pas sans attendre.

— Comment cela, plutôt encourageant ? reprit Judith.

— Nous pensons que votre capitaine a effectivement séjourné ici.
Nous avons retrouvé des menottes gravées BC.

— Des menottes ?

— Oui, votre homme l'a sans doute attachée à l'un des poteaux de structure de la maison et ce à l'aide de ses propres bracelets.

— Je vois que la scientifique est là ? s'étonna-t-elle.

— Après votre coup de fil, j'ai jugé bon de mettre tous les atouts de notre côté, afin d'être le plus efficace possible.

— Merci ! Et donc vous disiez que l'on pouvait garder espoir ?

— Oui, mais avant de m'avancer, j'aurais besoin des vêtements.

— Bien sûr, fit Judith se tournant aussitôt vers Yann.

— Tenez, capitaine. Dans ce sac, il s'agit de la victime. Et la chemise est celle de notre homme.

Le gendarme s'empara des deux sacs et se retourna vers l'un de ses agents.

— Mouss ! Tu me ramènes Cid ! Je serai à l'intérieur.

— Tout de suite, capitaine, rétorqua l'officier.

— Bien, entrons ! dit-il, montrant aux cinq agents des chaussons à enfiler.

La scientifique venait de placer deux gros spots, afin d'optimiser la visibilité dans la maison. C'est avec effroi que les coéquipiers de Magalie découvrirent la pièce dans laquelle elle avait sans doute été séquestrée. Judith eut un rictus en apercevant une table en bois tachée de sang séché.

— Ne vous inquiétez pas. Il est impossible que ce sang appartienne à votre collègue. D'après les premières constatations, il est là depuis au moins trois jours. Votre amie n'est portée disparue que depuis hier, n'est-ce pas ?

— Effectivement, oui !

— Capitaine, s'écria le gendarme à l'extérieur. Cid est prêt !

— J'arrive, Mouss ! lança à son tour le capitaine. Les chiens ont trouvé une piste toute fraîche partant à travers bois et une autre qui mène jusqu'à la départementale. Je voulais vérifier à qui elles correspondent.

— Celle qui part dans la forêt va jusqu'où ?

— Nos chiens tiennent toujours la piste. Pour le moment, ils ont parcouru un peu plus d'un kilomètre. Suivez-moi !

Judith se tourna vers ses agents.

— Pierre, Yann, vous vous occupez des scellés, enfin si le capitaine n'y voit pas d'inconvénient.

— Pas de souci, c'est votre affaire, c'est votre collègue ! Je suis à votre entière disposition.

— Merci, capitaine ! Fab, Marion, vous venez avec moi !

Une fois dehors, le capitaine donna les deux sacs à Mouss qui s'empressa d'ouvrir celui qui contenait le T-shirt de Magalie. Il le fit renifler à Cid, qui était un superbe et grand berger allemand.

— Allez, cherche mon chien, lui demanda l'officier en le gratifiant de quelques caresses.

Le chien partit comme une flèche en direction de la maison. Mais son maître l'en empêcha. Puis, la truffe rasant le sol, il se planta un court instant au pied d'un hêtre.

— Il semble suivre la même piste que Duke, remarqua le capitaine. Et le chien emprunta le sentier qui s'enfonçait dans les bois.

— Arrête ton chien, Mouss. Et fais-lui sentir la chemise !

Le lieutenant s'exécuta. Le chien voulut à nouveau entrer dans la maison mais, cette fois-ci, il suffit à son maître de lancer un « Cid, pas la maison » pour que le berger fasse demi-tour aussi sec et parte en cavalant vers la départementale.

— Nos espoirs sont fondés. Cela confirme nos premières impressions.

— Comment ça ? intervint Marion, paniquée. Qu'est-ce qu'il y a d'encourageant à ce qu'on perde la trace de Magalie dans la forêt ? Ça veut sans doute dire qu'il s'est débarrassé du corps et qu'il est gentiment reparti.

— Non. Le chien aurait senti la piste de votre homme dans les bois. Surtout qu'elle aurait dû être, en toute logique, plus fraîche que celle de votre coéquipière, s'il s'était débarrassé du corps.

— Ça m'a effectivement l'air logique, convint Judith.

— Judith, je crois avoir trouvé un truc, intervint Yann dans l'encadrement de ce qui restait de la porte d'entrée. Je crois que Magalie a encore fait des siennes ! lança-t-il en affichant son plus beau sourire.

Le visage de Judith s'illumina. Marion mit un quart de seconde à réagir, alors que Fabrice était parti comme un scud derrière Yann.

Une fois dans la bâtisse, Yann triomphant pointa du doigt la paire

de menottes.

— Vous voyez ce que je vois ?

Fabrice et Judith s'accroupirent, et examinèrent les bracelets. Judith enfila une paire de gants et, sous les regards intrigués de Marion et du gendarme, attrapa les bracelets et le petit clou qui gisait à leurs côtés.

— Elle l'a fait ! s'écria Fabrice.

Judith, ne souhaitant pas tirer de conclusions hâtives, réétudia précautionneusement les menottes et remarqua que l'une des serrures était griffée, comme si on avait cherché à la forcer. Un sourire lui échappa.

— Elle l'a sans doute fait, finit-elle par ajouter.

Marion se mit à sauter dans tous les sens comme une puce, alors que les trois garçons se contentèrent d'un clin d'œil complice.

— Capitaine, enchaîna Judith, ne voulant pas perdre de temps, comment peut-on rejoindre au plus vite votre brigade canine ?

Magalie marqua une pause, en arrivant à la barrière. La joie que lui avait procurée la découverte de la route n'avait été qu'éphémère. Elle pensait être là depuis une bonne vingtaine de minutes et n'avait toujours pas croisé âme qui vive. Tentant de ne pas se laisser aller au découragement, elle reprit sa marche. Ne sachant toujours pas vers où aller, elle décida cette fois de partir à droite. Le confort que lui apportait l'asphalte sous ses pieds était atténué par le manque de points d'appui. Elle zigzaguait au beau milieu de la voie, priant pour croiser une voiture, un vélo, un chien, un point d'eau ou même un Mc Do, car elle ne ferait pas la fine bouche pour une fois. La faim, la soif, la fièvre la tiraillaient. Sa lucidité la délaissait petit à petit ; elle en oubliait même parfois ce qui l'avait amenée au beau milieu de cette forêt.

Pierre était le seul à être resté avec l'équipe de l'identité. Judith, accompagnée de ses trois agents, de deux gendarmes, et reliée par talkie au capitaine, évoluait rapidement à travers bois. Profitant de la balade, Yann prit Judith en aparté.

— Faut que je te parle !

— Qu'est-ce qu'y a ? s'inquiéta-t-elle.

— Cet après-midi, quand j'ai raccompagné Aurélie Chapelier à l'accueil, j'ai surpris une conversation entre Alexandre et Hugues.

— T'inquiète, Hugues va rester tranquille pendant quelque temps. Fais-moi confiance.

— Alors tu l'as, le dossier dont il parlait ?

— Quoi ? Quel dossier ? De quoi tu parles ?

— Et toi, de quoi tu parles ?

— Rien ! J'ai juste enregistré une de nos conversations, qui peut faire son petit effet en haut lieu. Du coup, je lui ai clairement conseillé de rester tranquille, sourit-elle.

— Et tu n'as pas reçu un courrier récemment ?

— Un courrier... de quoi ?

— Je ne sais pas ! Hugues demandait à Alexandre, s'il avait réussi à mettre la main sur le dossier. Il semblerait que quelqu'un t'ait envoyé un courrier le compromettant.

— Non, je n'ai rien reçu ! Et puis qui m'aurait envoyé ce dossier ? Non ! Il doit s'agir de l'enregistrement.

— Peut-être... dit-il, pensif. Mais ils parlaient d'un dossier, j'en suis sûr. Bref, quoi qu'il en soit, Alexandre a fouillé tes affaires. Il lui a dit que si tu l'avais, ce n'était pas au bureau, car il avait tout retourné. *Dixit !*

La mâchoire de Judith se contracta en entendant les révélations de son jeune coéquipier.

— Hugues lui est même tombé dessus en le traitant d'imbécile, car il n'avait pas été foutu de ne pas se faire jeter alors qu'il avait besoin de lui en interne. Ensuite, ils ont disserté sur la non-fiabilité de Valérie. Hugues a d'ailleurs conclu par : « Attends qu'elle revienne et je vais m'occuper d'elle. »

— Il commence vraiment à m'agacer, celui-là ! lança-t-elle, une pointe d'énervement dans la voix, accentuée par un froncement de sourcils.

— Judith, fais gaffe, il a un truc contre toi. Tu te rends compte. Il envoie des agents fouiller tes affaires. Et puis j'ai bien peur que Valérie ne fasse les frais de sa franche collaboration avec nous.

— Pour le moment, on a plus important sur le feu ! Et ne t'inquiète pas pour Valérie... C'est un bien trop bon agent pour que JP la laisse dans cette équipe de... de branquignols.

— J'entends les chiens ! s'écria l'un des gendarmes. On n'est plus très loin !

Tel un automate, Magalie continuait son exode. Drogée, comme ivre, elle se sentait comme dans un rêve, ou plutôt comme dans le pire de ses cauchemars. Fixant le sol, elle s'étonnait de voir ses pieds ensanglantés continuer à se balancer courageusement de l'arrière vers l'avant. Le gauche, puis le droit, puis... à nouveau le gauche. Elle entretenait de longues conversations dépourvues de sens avec son défunt père, qui lui semblait être auprès d'elle. Son front était emperlé de sueur tant sa fièvre était forte. En plus de se troubler, voilà que sa vue se déformait. Et c'est là qu'elle vit la lueur. Cette douce lumière blanche qui vous happe, vous attire, celle de la liberté... Elle sentit un bien-être intense l'envahir ; elle pouvait enfin se laisser aller, elle n'avait plus à lutter, elle n'avait plus rien à craindre, tout allait enfin se finir.

Les deux escouades se retrouvèrent au croisement du sentier et de la route. Après de rapides présentations, les dix officiers reprirent la quête. Les chiens, tout excités tant la piste était fraîche, accélérèrent le pas le museau au ras du sol, suivant l'odeur de Magalie.

— Votre collègue ne doit plus être très loin, les chiens sont au taquet. Peut-être faudrait-il prévenir le capitaine qu'il nous envoie une ambulance, au cas où ?

— C'est une riche idée, lieutenant !

— Gus ! Appelle une ambulance ! Jeff, file-lui les coordonnées.

Les chiens devenaient de plus en plus fous, comme drogués, obligeant les agents à entamer un léger pas de course.

Thierry n'en revenait pas. Il lui avait fallu se perdre dans ces routes forestières alambiquées, où la signalétique laissait clairement à désirer, pour tomber nez à nez avec sa chère et tendre Magalie ! Il enclencha le frein à main et admira sa proie qui, tel un fantoche désarticulé, se dirigeait droit vers lui. C'en était presque trop beau !

Magalie fixait les deux faisceaux lumineux comme un marin pouvait fixer le phare qui le ramènerait enfin à bon port. Elle aperçut la silhouette d'un homme avançant vers elle.

Les chiens se mirent à grogner, poussant les deux maîtres à les réprimander. Malgré cela, les grognements se faisaient de plus en plus virulents.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Fabrice.

- Je ne sais pas, ils sentent quelque chose.
- Quelque chose ? s'inquiéta Judith.
- Marc, c'est pas normal ! lança l'un des deux maîtres.
- Tu as raison ! Je lâche Duke !

Le gendarme eut à peine le temps de libérer son berger. Le chien démarra au quart de tour, se lançant dans une course effrénée.

- Que se passe-t-il, bon sang ? Qu'ont-ils senti ?
- Aucune idée !

Tous les agents dégrafèrent leurs holsters.

- Lumière ! lança Judith, éteignant sa Maglite.

- Tu m'as manqué !

Magalie mit un certain temps à reconnaître la voix de son sauveur qui s'avancait d'un pas nonchalant, un semi-automatique à la main.

— Je te demanderais bien comment tu t'y es prise pour te libérer, mais je crains de ne pas avoir le temps !

- Thierry ! murmura-t-elle en se laissant tomber à genoux.

Son soulagement se transforma en une peur glaciale et déchirante qui la sclérosa. Une vague de découragement mêlée à de la colère l'envahit. Elle resta, là, sur les rotules, immobile.

— Je t'avais préparé quelque chose d'un peu plus chiadé, mais bon ! Je vais devoir improviser, dit-il en s'arrêtant face à une Magalie amoindrie, soumise et méconnaissable.

- Tout ça pour ça ! murmura-t-elle, désespérée.

— Quoi ? Tu as dit un truc, là ? s'enquit-il lui relevant la tête à l'aide du canon du Beretta.

Les yeux clairs de Magalie se noyèrent sous une crue de chaudes larmes. Elle n'avait plus la force de lutter ; même l'envie l'avait quittée.

— Vas-y ! Fais ce que tu as à faire, qu'on en finisse... Je n'en peux plus, lâcha-t-elle dans un dernier regain de fierté.

- Si t'insistes !

Refusant d'affronter la mort en face, elle ferma les yeux, précipitant la vague de larmes sur ses joues souillées par le sang et la terre. Elle sentit le métal froid du canon sur son front, et entendit le cliquetis significatif de la détente suivi d'une explosion assourdissante.

Oh ! le con, il m'a loupée ! pensa-t-elle en sentant une vive brûlure sur sa joue droite. Elle s'effondra sur l'asphalte puis, ne trouvant plus

la force de vivre, se laissa sombrer.

Thierry, pris d'une terrible douleur à l'avant-bras, mit quelques secondes à comprendre ce qui lui arrivait.

Les officiers aperçurent un flash jaune à une cinquantaine de mètres devant eux, suivi de l'écho terrifiant d'une détonation. Fabrice, qui brillait par son endurance, accéléra sa course, dépassant le maître-chien.

Thierry parvint à dégager son bras de l'emprise du berger et, le voyant se jeter à nouveau sur lui, tira. La pauvre bête s'écroula inerte à ses côtés.

— Saloperie de chien ! s'écria-t-il.

C'est alors qu'il aperçut les ombres dansantes des officiers. Il se leva d'un bond, faisant abstraction de la douleur, tira deux coups de feu et s'engouffra dans la forêt.

Les agents entendirent siffler les balles au-dessus de leurs têtes. Ils stoppèrent net leur course, se jetant au sol pour certains et se précipitant dans les fourrés pour d'autres.

— C'est quoi ça ? lança Yann qui s'était réfugié derrière un arbre.

— Mag ! Magalie ! hurla Marion, devinant sa collègue allongée au beau milieu de la route.

— Un groupe de quatre, derrière le chien. On ratisse, et on ne le perd pas ! ordonna Judith, la voix tremblante. Fab, Yann avec le maître-chien.

— Jeff ! lança Thomas qui bloquait son chien entre ses cuisses, le temps de regrouper l'escouade. Tu en es aussi ! On est partis, les gars !

Les quatre hommes s'engagèrent dans le bois, suivant Pitt qui s'égosillait, freiné par la laisse que son maître tenait fermement.

Judith et Marion se précipitèrent vers Magalie, couvertes par les quatre autres gendarmes qui, arme au poing, évoluaient prudemment derrière elles, scrutant le moindre mouvement suspect.

Judith eut le cœur qui se décrocha lorsque, à la lueur de sa lampe torche, elle découvrit son amie. Elle s'agenouilla, replaça le Glock dans son holster, et se pencha sur Magalie pour lui prendre le pouls.

— Il l'a tué ! Cet enfoiré a tué mon chien ! s'écria Marc qui, un genou à terre, gratifiait Duke d'une dernière caresse.

— Judith ? s'enquit Marion. Judith ! finit-elle par crier.

— Je crois que j'ai un pouls, je ne sais pas pour combien de temps,

mais j'ai un pouls. Mais bon sang, que fait l'ambulance ? s'énervait-elle en enlevant sa veste afin de recouvrir le corps de sa collègue.

— Ils ne sont plus très loin, mon commandant, lui répondit l'un des gendarmes l'oreille greffée à son talkie.

— Marion, tu restes là ! Gus, c'est ça ?

— Oui, commandant ! Lieutenant Gustave Étel !

— Eh bien, Gustave, tenez-lui compagnie en attendant l'ambulance ! Les autres avec moi !

Thierry détalait à travers bois. Un épouvantable bourdonnement emplissait sa tête. Les coups de feu l'avaient totalement assourdi. En plus de sentir son cœur faire des bonds dans sa poitrine, il pouvait l'entendre. Comme dans un mauvais film, il évoluait à vive allure avec une bande sonore qui ne correspondait pas à l'image. Son bras, déchiré par la morsure de Duke, lui faisait un mal de chien. La plaie était profonde, et il sentait son sang dégouliner le long de ses doigts. Tout en gardant un pas de course raisonnable, il dégrafa sa ceinture et, s'aidant de ses dents, s'en servit comme d'un garrot. Continuant sa fuite effrénée, il faillit s'étaler de tout son long en se prenant les pieds dans une racine. Il se rattrapa *in extremis* à un tronc d'arbre. C'est alors qu'il aperçut à une dizaine de mètres devant lui un linceul scintillant.

C'est quoi ça ?

Reprenant son souffle, le cœur battant la chamade, il s'avança précautionneusement et constata avec effroi que le linceul n'était autre qu'une rivière d'une dizaine de mètres de large.

Il ne manquait plus que ça ! C'est la merde ! Quoique, si j'arrive à traverser cette saloperie de rivière, les chiens ne pourront plus rien contre moi !

Enivré par l'odeur de sang frais, Pitt suivait la piste à toute bride. Fabrice fut le premier à apercevoir le halo à une centaine de mètres.

— Lumière, les gars ! fit-il.

— Vu ! répondit Yann.

Fabrice ordonna à ses hommes de s'écarter en ligne et de progresser à couvert.

— Avec prudence, les gars ! Avec de la chance, il ne lui reste que trois balles. Mais si c'est l'arme de Magalie, il en a encore seize au chargeur. Donc, pas de conneries ! les informa-t-il, avant de s'avancer

en première ligne.

Thierry longeait les rives boisées, cherchant une éventuelle échappatoire. Les grandes pluies du mois passé avaient gorgé le sous-sol calcaire de la région, rassasiant l'Aisne qui suivait son cours à vive allure.

Faut que je traverse !

Toujours à moitié sourd, Thierry céda petit à petit à la panique. En revanche sa vue, elle, était affûtée comme celle d'un lynx. En jetant un coup d'œil furtif derrière lui, il aperçut ses assaillants qui progressaient rapidement vers lui. Il lâcha sa lampe et se remit à courir le long de la berge, son bras blessé plaqué contre sa poitrine.

Les officiers avançaient tous feux éteints et à petits pas, avec pour seul point de repère la lampe de poche de Thierry.

Lorsque la rumeur significative du cours d'eau lui parvint, Fabrice leva le poing pour marquer un stop.

— De l'eau ?

— L'Aisne ! On arrive aux abords de l'Aisne ! dit Jeff. À cette époque, l'eau ne doit pas dépasser les huit degrés. Il n'ira pas bien loin !

— Il peut la traverser ? s'enquit Yann.

— Vu ce qu'il est tombé, le courant doit être conséquent. Il lui faudra être très bon nageur. Surtout qu'il a l'air sévèrement blessé ! renchérit-il.

Le ciel se teinta d'un bleu électrique cadencé par les gyrophares. Gustave se plaça au beau milieu de la voie, indiquant ainsi aux renforts sa position. Marion veillait sur Magalie, se rassurant à chaque seconde de sentir sous ses doigts un pouls extrêmement faible, mais un pouls tout de même. D'une voix douce et tremblante, elle la suppliait de ne pas se laisser aller, de tenir bon, car le calvaire touchait à sa fin.

Le craquement des branchages cédant sous le poids de ses pas résonnait aux oreilles de Thierry. Le bois se densifiait, comme si l'abondance d'eau avait donné un coup de fouet à la nature. La progression se faisait de plus en plus difficile, et il entreprit de raser l'eau en faisant bien attention à ne pas trébucher sur une maudite racine.

Et si je grimpais à un arbre ? Connerie ! Mais réfléchis, bordel ! Les

chiens. Ces enfoirés de chiens ! Le meilleur ami de l'homme ? Tu parles, oui !

Il entendait bruissier les fougères, secouées par de soudaines rafales de vent. Bien que son bras lui fasse souffrir le martyre, c'est avec soulagement qu'il constata que le sang ne coulait plus.

— Thierry ! Tu es cerné ! Laisse tomber et tout se passera bien ! cria Fabrice caché dans la pénombre.

Thierry n'est pas cerné ! Jamais personne ne cernerait Thierry.

— Va te faire foutre, connard ! finit-il par hurler.

Maladroitement, il dégaina le Beretta de sa main gauche et se mit à faire feu à tout va.

En l'espace d'une seconde, la forêt si paisible jusqu'alors s'illumina d'éclairs. Judith, suivie des trois gendarmes, entendit une première salve et, très rapidement, un déchaînement de détonations. L'arme au poing, braquée droit devant eux, les officiers accélérèrent la cadence. Tous les sens en éveil, Judith progressait sans même se soucier de ses collègues de fortune. Soudain le vacarme cessa avec, pour point final, un Fabrice hurlant un stressant :

— Mais arrêtez de tirer, bon sang !

Marion, Pierre, Luc et Berta se figèrent lorsque l'effroyable écho leur parvint. La jeune lieutenant se jeta sur le talkie que Pierre tenait et l'alluma.

— Pierre, ton talkie était éteint !

— Ah ! Sorry, je croyais l'avoir juste baissé !

— Judith, c'est quoi ça ? Allô ? Judith ? s'enquit Marion en s'acharnant sur le bouton « On ».

Ce n'est qu'après quatre longues et interminables secondes que Judith essoufflée prit l'appel.

— Je n'en sais rien ! Ça tire dans tous les sens. Fabrice ne répond pas ! Mais je l'ai entendu, on n'est plus bien loin ! Je te tiens au jus !

— Tu sais s'il y a des blessés ?

— Non, je te dis ! Comment va Mage ?

— L'ambulance vient de partir ! On vous rejoint ?

— Non, je te tiens au courant ! On coupe ! conclut le commandant, laissant Marion se rompre les oreilles sur les crépitements de l'émetteur.

— Vous le voyez ? s'enquit Yann.

— Non, j'ai rien, répondit Thomas en tenant Pitt fermement entre ses jambes.

— Mais qu'est-ce qui vous est passé par la tête ? s'écria Fabrice en les rejoignant. Vous vous êtes crus en Afghanistan, ou quoi ?

— Désolé, lieutenant, répondirent à l'unisson les deux jeunes gendarmes.

— Il est où ?

— J'en sais rien ! lança Yann en scrutant l'Aisne. Mais vu le courant...

— Quel bordel ! On va s'amuser pour retrouver le corps ! se désespéra Jeff.

— Jamais tu ne réponds, Fabrice ? s'irrita Judith qui arrivait au pas de course.

— J'ai pas de talkie !

— C'est moi, commandant, mais avec tout ce bruit...

— Où est-il ? s'enquit Judith, s'inquiétant de la mine déconfite de ses agents.

— Quelque part là-dedans, rétorqua Yann, pointant le cours d'eau.

— Comment ça ?

— Il est tombé dans l'eau ! lança Thomas. Et avec le courant... On risque de le chercher pendant un moment...

— Mais il est en vie ?

— Impossible. Je suis quasiment sûr de l'avoir touché, rétorqua Jeff.

— Quasiment ? fit Judith agacée.

— Oui, commandant !

— De toute façon, l'eau ne dépassant pas les huit degrés, il n'a aucune chance, commandant, assura le maître-chien.

— Ah oui ! Vous savez com...

— Judith ! intervint Fabrice. Il n'a aucune chance. Le chien l'avait bien amoché. Il s'est vidé de son sang ! Le truc, c'est que pour mettre la main sur le corps avant un civil, ça va être sportif ! Et puis ce qui va être gratiné, c'est surtout d'expliquer pourquoi le corps est criblé de balles. Car s'il n'en a pris qu'une... c'est qu'il a beaucoup de chance !

Judith fixait Fabrice fébrilement.

— Fab a raison. Regarde, il doit y avoir plus de vingt douilles !

argumenta Yann.

— C'est bon ! C'est fini, Judith, on va enfin pouvoir respirer. Au fait, comment va Magalie ?

— Je n'en sais rien ! Marion m'a dit que l'ambulance l'avait emmenée. J'ai pas vraiment eu le temps de lui demander grand-chose d'autre. Bon, il faut se dépêcher d'organiser les recherches... Au fait, la fusillade a démarré comment ?

— Il n'a rien voulu savoir et s'est mis à canarder dans le vent, expliqua Fabrice.

— Personne n'est blessé ?

— Bonjour, Judith !

— Jean-Pierre ? sursauta le commandant qui, assise au chevet de sa collègue, s'était assoupie la main refermée sur le bras de son amie. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je viens aux nouvelles, sourit-il. Comment va-t-elle ? demanda-t-il en regardant Magalie allongée paisiblement, une partie du visage dissimulée sous une gaze.

— Eh bien... comme tu vois.

— Tu as pu lui parler ?

— Non, elle ne s'est pas encore réveillée.

— J'ai vu le médecin... Plus de peur que de mal.

— Tout est relatif.

— As-tu réussi à dormir ?

— Pas vraiment.

— Tu devrais peut-être rentrer chez toi et te reposer.

— Je veux être là, quand elle se réveillera.

— Et comment va Sarah ?

— Bien. Je dois la récupérer plus tard. Elle ne sait rien pour Magalie. Je n'ai pas envie qu'elle la voie dans cet état.

— C'est sans doute mieux.

— Ça donne quoi, les recherches ?

— Pas grand-chose ! Mais rassure-toi, la scientifique confirme ce que t'a dit Fabrice. Il avait perdu beaucoup de sang à la suite de la morsure du chien. D'après le légiste, il n'aurait pas tenu une demi-heure dans l'eau. Sachant que les chiens n'ont rien flairé sur plus de dix kilomètres, il est donc impossible qu'il s'en soit sorti !

— C'est quand même dingue qu'on n'arrive pas à mettre la main sur le corps !

— L'Aisne se jette dans l'Oise, non loin de là ! Il est donc fort probable que le cadavre ait dérivé jusque-là ! Ce qui complique

réellement le travail des plongeurs.

— Je veux offrir la tête de ce...

— Hey ! Là, tu t'égares, Judith ! Ça ne te ressemble pas, ça ! Tu as besoin de repos. Rentre chez toi. Tu m'as l'air à bout de nerfs.

— Ça va, je te dis ! Ne t'inquiète pas !

Deux coups brefs et assurés retentirent.

— Entrez ! lança Berta.

— Bonjour ! dit Luc.

— Salut ! répondit-elle.

Puis, se retournant vers son supérieur, elle lança :

— C'est toi qui me l'envoies, JP ?

— Non, pas cette fois ! sourit-il. Mais je suis ravi de le voir.

— Je dérange ?

— Absolument pas, mon ami ! Entre ! Je dois y aller, c'est donc parfait... Tu tiendras compagnie à Judith. Et toi, repose-toi un peu, c'est un ordre ! conclut-il avant de sortir de la chambre.

— Si tu préfères rester seule, je comprends, dit Luc soudain mal à l'aise en s'apercevant que sa présence était peut-être déplacée.

— Non ! Désolée. C'est plutôt bien que tu sois là. Entre et assieds-toi.

— Comment va-t-elle ? s'enquit-il en prenant un siège.

— Physiquement, les médecins disent qu'elle s'en sortira sans trop de séquelles. La chirurgie réparatrice effacera les brûlures sur son visage. Et pour sa dent, ils lui en remettront une toute neuve très rapidement. Elle gardera quelques cicatrices aux pieds et aux poignets, mais bon, la connaissant, ce ne sera pas la fin du monde. Finalement, le plus inquiétant, c'est son ouïe. Elle risque, à la suite de la détonation, d'avoir perdu l'audition de l'oreille droite.

— Mais ?

— Mais, psychologiquement parlant, je ne sais pas comment elle va réagir.

— Il lui faudra sans doute un peu de temps. Mais ce que je connais d'elle, c'est que c'est plutôt une battante, la rassura Luc.

— Sauf que je ne l'avais jamais vue éprise à ce point-là de personne d'autre que de cet... ce...

— Enfoiré. Connard... Tu sais, vu le contexte, tu as le droit de le dire...

— Ce putain d'enc... de merde..., finit-elle par lâcher. Waouh ! Je

crois que je commence à comprendre pourquoi Mage passe sa vie à jurer... Ça fait un bien fou ! sourit-elle.

— Ouais... Sauf que toi... tu n'as pas le droit, balbutia Magalie, les yeux entrouverts.

— Mage ! souffla Judith en lui serrant le bras.

— T'imagines, si Sarah t'entendait, dit-elle en esquisant un sourire invisible.

— Tu m'as manqué ! Toi et ton humour de merde ! murmura Judith alors que des larmes éclaircissaient le vert de ses yeux.

— Toujours aussi fleur bleue ? Les choses changent, mais pas toi ! ironisa Magalie, un râle sourd dans la voix.

Luc regardait la scène d'un œil ahuri.

— Comment te sens-tu ?

— J' imagine que sans cette merveilleuse poche, je me taperais la tête contre les murs. Mais là, je t'avouerai que je plane. Et c'est plutôt cool, d'avoir chaud... et de planer aussi. On est où, d'ailleurs ?

— Au Val-de-Grâce.

— Ça fait longtemps que je suis là ?

— On t'a retrouvée hier soir. Tu es passée par le CHU de Compiègne, puis on t'a transférée dans la nuit.

— Compiègne ?

— On t'a retrouvée là-bas.

— Thierry ! se remémora-t-elle soudainement. C'est Thierry ! Mais j' imagine que si je suis là, c'est que tu le sais !

— Oui, l'affaire est réglée.

— J'ai encore tiré le bon numéro, hein ? ironisa-t-elle, une pointe d'amertume dans la voix.

Judith lui tapota le bras, faute de trouver des mots réconfortants.

— Il faut que je lui parle.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— C'est bon, Jude ! Je veux le voir. Le plus vite possible. Je veux juste lui parler, promis !

— Il faut que tu te reposes.

— Arrête de me parler comme si j'étais une handicapée !

— Il est mort, Magalie...

La jeune femme se décomposa.

— Écoute, Mage, ce que tu viens de vivre ne va pas être simple à encaisser ! Pour le moment, la seule chose à faire, c'est te reposer.

Tout est fini, et JP nous a promis des vacances. Donc, il nous suffit de pro...

— Comment ?

— Comment, quoi ?

— Comment est-il mort ?

— Mage, laisse tomber !

— Vous avez perquisitio...

Elle coupa court, consciente que ses questions pourraient en amener d'autres. Elle ne se sentait pas assez lucide pour faire preuve de finesse. Elle se savait de nature impatiente, mais là, il lui fallait être posée, réfléchie et avoir les idées claires. Judith ne devait se douter de rien. En tout cas, pas pour le moment, pas tant qu'elle serait clouée dans son lit d'hôpital.

— Et puis merde, tu as sans doute raison. Je n'en ai plus rien à foutre, conclut-elle rapidement, éveillant la curiosité de Judith qui ne s'attendait pas à voir sa collègue, de nature entêtée, lâcher prise si facilement.

— Tu es sûre que ça va, Mage ?

— Oui ! T'inquiète ! Va juste falloir que je prenne un peu sur moi ! Ça va aller ! J'ai juste la tête dans le coton ! Une toux de merde, du mal à respirer, un truc chelou sur le visage... Je t'avouerai d'ailleurs que j'ai pas envie de savoir pourquoi, mais bon, ça va aller ! Faut juste que je me repose !

— Oui ! Une bonne dose de repos !

— Toi aussi, d'ailleurs ! Tu as une mine effroyable !

— C'est pas comme si j'avais eu le temps de dormir.

— Comment va l'équipe ?

— Je pense que Marion a frôlé la crise cardiaque une bonne vingtaine de fois, sourit-elle. Et les mecs ont été géniaux !

— Comme d'hab ! Ça en devient agaçant, sourit-elle.

— Ils t'embrassent tous. Je les ai envoyés dormir, ce matin. Tu devrais les voir défiler en fin d'après-midi.

— Cool ! D'ailleurs, tu devrais y aller, toi aussi ! Parce que tu as vraiment une sale gueule !

— Merci !

— Non, mais c'est vrai ! C'est pas comme ça que tu vas te sortir quelqu'un ! ironisa-t-elle, tentant un clin d'œil qui avorta aussitôt. Tu devrais aller dormir !

— Je t’attendais, rétorqua Judith, les joues rougies par le regard de Luc.

— C’est bon alors ! Tu vois bien... Je suis au taquet !

Judith la fixait d’un œil inquisiteur.

— Quoi ? Vu mon état, je ne vais pas aller bien loin et, comme tu dis, je vais avoir de la visite. Et pis, Luc va rester un peu avec moi, n’est-ce pas ?

— Eh bien, oui ! Oui, bien sûr ! Sans souci ! J’ai rien de prévu de l’après-midi.

— Tu vois ! Alors dégage. Je veux plus te voir avec cette tronche !

— Mais...

— Pas de mais, pour une fois !

Puis elle toussa, manquant de s’étouffer.

Luc profita du départ de Judith pour aller se chercher un café au distributeur.

— Tu veux quelque chose ?

— Non, merci. Je pense avoir bu suffisamment de café pour les dix années à venir, sourit-elle.

— Certes ! dit-il en lui rendant son sourire. Comment vas-tu ?

— Pardon ?

— On a parlé de Magalie... Mais toi ? Comment vas-tu ?

— Eh bien, ça va ! Ce n’est pas moi qui suis sur un lit d’hôpital et qui ai échappé de justesse à la mort.

— C’est sûr ! Tu as juste cru perdre ta fille et une amie proche en l’espace de quarante-huit heures. Rien de bien traumatisant, en somme, railla-t-il, soufflant sur son café brûlant.

— C’est reparti ! Tu te sens à nouveau obligé de me psychanalyser. Ça devient pénible à force ! rétorqua-t-elle.

— Si, pour toi, l’inquiétude d’un homme qui tient à toi relève de la psychanalyse... alors oui, je plaide coupable, répliqua-t-il en la fixant d’un regard perçant, qu’elle ne parvint à soutenir qu’une poignée de secondes.

— Bon ! J’y vais ! Je tombe de sommeil, coupa-t-elle.

— Tu ne veux vraiment...

— À bientôt, Luc ! conclut-elle en lui tapant sur l’épaule, avant de le laisser sur place.

Lorsque Luc entra dans la chambre, il trouva Magalie douloureusement contorsionnée, cherchant à attraper le compte-gouttes.

— Mais que fais-tu, bon sang ? lança-t-il. Tu vas tomber du lit !

— Rien ! C'est juste que la dose est trop forte. Je suis complètement dans les vapes.

— Qu'est-ce que tu as fait ? s'enquit-il en regardant le doseur.

— Rien, je te dis. Tu ne m'as pas laissé le temps.

— Non mais tu es pire que...

— Que quoi ? Je te dis que la dose est trop forte.

— Eh bien, dans ce cas, tu appelles une infirmière !

— Hmm, bougonna-t-elle.

— C'est quand même dingue, ça ! s'agaça-t-il en s'installant à son chevet. On ne peut vraiment pas te laisser deux minutes toute seule.

— Ça va, hein ! Pas de sermon !

Ils restèrent dans le silence un bon moment. Luc, tout en feuilletant un magazine féminin, jetait des coups d'œil furtifs à Magalie, qui oscillait entre inconscience et éveil. Étant, malgré tout, parvenue à baisser la dose de morphine, elle se sentait retrouver un peu de lucidité. Seulement voilà, ses membres meurtris, eux aussi, retrouvèrent leur sensibilité.

— Ça va ? s'enquit Luc en voyant le visage de la jeune femme se plisser de douleur.

— Hmm ! Ça va.

— Tu n'as pas l'air bien !

— J'en ai pour combien de temps ? C'est dingue, ça ! Ça fait bien deux heures que je suis consciente et toujours pas de médecin en vue ! Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? J'aimerais bien qu'on m'informe sur mon état de santé ! C'est trop demander ?

— Le médecin est passé il y a une dizaine de minutes à peine, Magalie.

— Quoi ? Mais je ne l'ai pas vu !

— Non, tu ne l'as pas vu. Tu dormais.

— Hein ?

— Tu devrais en avoir pour deux jours, en observation. On va te faire passer des tests auditifs et, pour ton sourire, tu devrais le retrouver dans une dizaine de jours. Le dentiste t'a dévitalisé la dent, et compte te poser un pivot la semaine prochaine.

— Et ça ? dit-elle en pointant son visage.

— Les chirurgiens sont plus que confiants. Tu ne devrais garder qu'une petite cicatrice sur la paupière. Ils ont préféré ne pas y toucher.

— Les chirurgiens ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'avais ?

— Tu ne te souviens pas ?

— De quoi ?

— Thierry t'a tiré dessus et par chance, il t'a loupée. Seulement ton visage a été partiellement brûlé. Les chirurgiens se sont donc évertués à te rendre ta peau de bébé. C'est assez fréquent comme intervention, la greffe prend très rapidement. Tu garderas sans doute une certaine insensibilité les premiers temps, mais bientôt tu auras oublié cette mauvaise passe.

— Je ne m'en souviens déjà pas, alors ça devrait effectivement être assez simple.

— Quand on t'a retrouvée, ta température frôlait 41.5°. Finalement, c'est assez logique que tu ne te souviennes de rien. Quels sont tes derniers souvenirs ?

— Je suis dans la forêt, j'ai super-froid, j'ai mal au crâne, en fait, j'ai mal partout et je marche.

— Tu veux en parler ?

— De quoi ?

— Tu as été enlevée et séquestrée, Magalie ! Tu veux en parler ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a à dire.

— C'est dingue, ça ! Judith et toi, vous êtes quand même de sacrés personnages ! Ne rien dire de peur de passer pour quelqu'un de... faible. Je crois que tu viens de prouver au monde entier que tu es tout, sauf faible, Magalie.

— Ça n'a rien à voir ! Que veux-tu que je te dise ? Ce... Il m'a droguée. Je me suis réveillée attachée à un poteau. Il a déblaté ses conneries, puis il est parti. Et voilà ! Qu'est-ce que je peux ajouter à ça ?

— Il t'a touchée ? demanda-t-il, préoccupé.

— Une bonne centaine de fois, oui ! Mais j'étais consentante ! s'amusa-t-elle.

— Ce n'est pas très drôle, tu sais !

— Hein ?

— Je te vois sourire. Mais ce n'est pas très drôle ! Tu t'es fait enlever puis séquestrer en attendant la mort, et tout cela par ton

compagnon... Cela crée des traum...

— Stop ! Ça va, la psychologie de comptoir ! On arrête ça !

— Très bien ! Si tu veux !

— Écoute, Luc ! Je sais ce que tu penses. Je ne compte plus le nombre de victimes que j'ai vues, mortes et vivantes. Je sais que je vais forcément avoir un retour de bâton. Quand je vais rentrer chez moi, ou encore quand un téméraire va s'amuser à me draguer. Bref, le petit manuel du trauma psychologique, c'est moi qui l'ai écrit ! Tu prêches une convertie. En attendant, j'ai autre chose sur le feu ! Alors, je veux juste sortir d'ici, régler ce que j'ai à faire et promis... je te le jure, je viens te voir et je te parle de ma petite enfance. Ça marche ?

Luc fixait Magalie, partagé entre la stupéfaction et l'inquiétude. Voyant que celle-ci ne se démontait pas, il embraya.

— Tu es pleine de colèr...

— Colère, je sais ! L'orgueil ? Ah oui ! Ça... il vient de prendre un sacré coup, mon orgueil. L'envie... de foutre des claques ? Certes ! L'avarice ? Il est clair que je ne partagerai avec personne ce que suis en train de vivre, et surtout pas avec mes proches, car je ne suis vraiment qu'une sale égoïste. Il me reste quoi là ? La gourmandise ! J'avoue que je ne serais pas contre une bonne côte de bœuf, bien saignante. Le seul souci, c'est qu'avec ma dent cassée, je suis condamnée au velouté de potiron. La luxure ! Disons que l'idée d'avoir une gueule façon barbecue, agrémentée d'une dentition digne de Jacquouille, me fait moyennement rire... Tu me diras, ça tombe plutôt bien, vu le sourire édenté que je suis en mesure de proposer. En revanche, la paresse... Je ne pense pas, non, parce que je ne rêve que d'un truc, c'est de lever mon cul de ce foutu lit ! À ça, j'ajouterai mon péché mignon, la vengeance, mais *a priori* quelqu'un d'autre s'en est chargé pour moi. Alors ? C'est grave, docteur ? Enfer ou purgatoire ?

Luc, impassible et admiratif, resta silencieux face aux attaques de Magalie.

— Allez, Luc, sois cool ! Dis purgatoire, parce que l'enfer, j'ai l'impression que je viens d'en sortir !

— Alors, on dit purgatoire.

— Merci, docteur ! railla-t-elle. Je vous dois combien pour la séance ?

— Généralement, je prends cent cinquante euros de la demi-heure. Je pense néanmoins que Berta fera un geste, et qu'il considérera ça

comme un accident du travail. Rassure-toi, dans ce cas, tu es remboursée à cent pour cent, répondit-il d'une voix sérieuse et posée.

Magalie, ahurie, le fixa un court instant.

— Me voilà rassurée, même si je trouve que tes honoraires sont surévalués, ajouta-t-elle, cherchant à avoir le dernier mot.

— Bien, maintenant que tu as craché ton venin, si tu me disais à qui tu as envie de coller des claques ?

— Quoi ?

— L'envie de coller des claques... certes ! À qui ?

— Pourquoi pas à toi ?

— Pourquoi pas ? Ça ne me dérange pas de me prendre des claques, si je sais pourquoi !

— Eh bien, quand je vois comment tu t'y prends avec Judith, j'ai juste envie de te filer des baffes ! Pour que tu réagisses un peu, tu vois ! sourit-elle.

Luc resta de marbre. Mais Magalie, à qui rien n'échappait, remarqua le micro-tressaillement de la paupière droite du criminologue et sut qu'elle venait de faire mouche.

— Très astucieux, dit Luc se sachant démasqué. Mais tu sais, après avoir travaillé quelques années en carcéral, ton attaque fait pâle figure, comparée à ce que certains m'ont asséné ! ajouta-t-il.

— Oui ! Sauf que là, ce n'est pas une attaque ! C'est plus un conseil dissimulé par ma colère ! Enfin je crois !

Luc n'en revenait pas. Elle parvenait à être à la fois le consultant et la consultée.

— Eh bien, quand je me sentirai un peu plus téméraire, je viendrai te consulter...

— Je pratique les mêmes tarifs que les tiens, pour le coup. Sauf que là, je doute fort qu'il y ait un quelconque remboursement de prévu.

Luc ne put s'empêcher de rire. Il lui fallait bien admettre que Magalie faisait preuve d'une grande finesse d'esprit.

— Je plains ton psy !

— La déontologie, Luc.

— Ça va, tu as gagné. Et ça non plus, ce n'est pas déontologique ! finit-il par admettre.

— Je vais avoir besoin de toi, Luc ! lança-t-elle soudain d'un ton extrêmement solennel.

Luc ne savait plus sur quel pied danser. Il regardait Magalie, attendant une suite qui pourrait le mettre sur une piste.

— Très sérieusement ! Je vais avoir besoin de toi ! Et Judith aussi va avoir besoin de toi. Vraiment avoir besoin de toi !

Aussitôt, le sourire s'estompa du visage de Luc, finissant par se transformer en une grimace.

— Mais pour cela, j'ai besoin d'avoir une entière confiance en toi...

Luc resta silencieux, sondant Magalie.

— Alors ? Je peux considérer que tu es sous couvert du secret professionnel, ou il faut que je me démerde autrement ?

La chambre fut plongée dans un silence abyssal, l'espace d'une seconde.

— Pour cela, il faudrait que tu sois l'une de mes patientes.

— Arrête de faire ton psy à deux balles ! Oui ou non ? La question est plutôt simple.

— Oui ! Que se passe-t-il ? dit-il, en le regrettant déjà.

— J'ai besoin que tu me trouves les scellés de la perquisition de l'appart de Thierry.

— Quoi ! Mais... C'est hors de question !

— Je suis clouée sur ce foutu lit. Il faut que tu me trouves cette liste !

— C'est hors de question ! De plus, je ne comprends pas pourquoi c'est à moi que tu demandes ça ! Il te suffit d'appeler Judith !

— Judith ne doit surtout pas en être informée.

— Mais c'est quoi, ton problème ?

— Fais-moi confiance !

— Si quelqu'un de nous ne jouit pas de la confiance de l'autre, je ne pense pas que ce soit toi !

— J'ai besoin de cette foutue liste ! Je ne te demande pas la lune !

— Au cas où tu l'aurais oublié, je ne suis pas flic, moi ! Je ne suis qu'un psy à deux balles !

— Justement !

— Justement quoi ?

— Tu n'es pas flic !

— Cette conversation s'arrête là, si tu ne me dis pas ce qu'il se passe !

— Je ne peux pas...

— Très bien. Alors, on arrête !

— Mais j'ai besoin de ton aide, Luc !

— Et moi, j'ai besoin d'explications !

Magalie s'exaspérait de l'entêtement du criminologue. Tirillée entre le manque de confiance et le besoin, elle resta figée, fusillant Luc d'un regard noir, pénétrant et quémandeur.

— Je sais qui a tué Jacques ! finit-elle par lâcher à contrecœur.

Le visage de Luc exprima l'incompréhension la plus totale.

— Qui est Jacques ?

— Ça va, ne me fais pas croire que tu n'as pas lu nos dossiers ! Jacques Lagrange, le mari de Judith !

— Premièrement, non, je n'ai pas lu vos dossiers. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi j'aurais dû le faire ! Et secundo, je... Mais de quoi parles-tu ? Si tu sais qui c'est, pourq...

— J'ai pas le dixième du quart d'un début de preuve. Voilà pourquoi !

— Si tu n'as pas de preuve, comment sais-tu que c'est lui ? Et puis de qui parle-t-on ?

— Ça, je ne peux pas te le dire !

— Ah non ! Tu ne vas pas remettre ça !

— Cherche pas, je ne te le dirai pas !

— Alors aie la délicatesse d'en informer Judith, au moins ! C'est elle la principale concernée, non ?

— Mais ma parole, tu as eu ton diplôme dans une pochette-surprise ! Que crois-tu qu'il va se passer si Judith connaît l'assassin du père de sa fille et qu'elle ne peut pas le prouver ! Déjà que, moi-même, j'ai la détente qui me chatouille quand je pense à ce connard, que crois-tu qu'elle fera ?

— Vous êtes littéralement opposées, Judith et toi ! Judith est réfléchie et précautionneuse. Et, surtout, elle est mère.

— Avant d'être mère, elle a été femme ! Fais-moi confiance, sur ce coup, je suis sûre de moi ! Tant que je n'ai pas de preuve, je ne prends pas le risque de foutre la vie de Judith en l'air. Ni la sienne ni celle de Sarah. Si quelqu'un doit s'occuper de ce connard, c'est moi !

— Quoi ? Tu es en train de me dire que tu vas tuer quelqu'un ?

— Non ! Je te dis que je vais éviter à Judith de faire la plus grosse connerie de sa vie ! Et pour ça, j'ai besoin de toi !

— Quoi ? Il faut que je te tienne l'arme ?

— Non ! Il faut que tu m'aides à trouver des preuves ! Et, pour ça, j'ai besoin de la liste des scellés ! Tu es long à la détente ma parole !

— Tu me parles de Jacques et là, de Thierry. Quoi, c'est Thierry qui l'a tué ?

— Si c'était Thierry, pourquoi voudrais-tu...

— Ça va, ça va... Pourquoi Thierry, alors ?

— Il a un enregistrement qui le prouve. Et vu qu'ils n'ont rien trouvé de mieux que de le buter, je me retrouve sans rien !

— Attends... C'est Thierry qui t'a donné le nom de l'assassin ? Tu ne trouves pas ça un peu léger ?

— Non, je ne trouve pas ça léger. Il me faut cette bande. Et surtout, il ne faut pas que Judith tombe dessus. Alors ? Tu vas me filer un coup de main ou merde ?

— Mais comment veux-tu que je... ? Et puis pourquoi tu ne demandes pas aux autres ? J'en sais rien, Fabrice, Marion...

— Écoute-moi bien, si je pouvais le faire, sache que je le ferais. Mais là, c'est impossible ! C'est toi ou je suis obligée d'attendre de sortir de ce putain de lit, en prenant le risque que quelqu'un d'autre tombe dessus avant. Et surtout, en prenant le foutu risque que cette preuve disparaisse. C'est hors de question ! Tu comprends ça ?

— Attends... Quoi ? Comment ça que la preuve disparaisse ? Si on la trouve... On la trouve !

— Tu vas continuer à te pisser dessus ou tu vas faire preuve d'un peu de courage ? réagit-elle en comprenant la bourde monumentale qu'elle venait de faire. Ce n'est pas la mer à boire ! Tu vas voir Fabrice ou je ne sais qui et tu lui demandes la liste des scellés en prétextant je ne sais quelle étude psychologique à la con. Quoi de plus facile ?

— C'est quelqu'un de la maison ? C'est ça ! C'est pour ça que tu ne veux pas me le dire. C'est aussi pour ça que tu ne veux pas en parler à tes collègues !

— Laisse tomber, Sherlock, avec tes conclusions hâtives. Tu vas m'aider, oui ?

— Pourquoi tu n'en parles pas à Jean-Pierre, il pourra t'aider lui !

— Berta est un planqué ! S'il prenait ses responsabilités, on n'en serait peut-être pas là !

— Je connais JP depuis des années ! Il est tout sauf planqué, alors cesse de raconter des inepties !

— Berta ne peut pas me sentir...

— Foutaises ! Il a beaucoup de respect pour ton travail ! Ce qu'il te reproche, c'est ton incontrôlable fougue !

— Et moi ce que je lui reproche, c'est sa cécité !

— Alors ouvre-lui les yeux ! Mais arrête de faire cavalier seul ! Tu vas te casser les dents.

— Très drôle ! Je vais aussi me brûler les...

— Oh ! c'est bon c'est une expr...

— J'informerai Berta en temps et en heure. Je me vois mal débarquer et lui dire : « Salut mec, je voulais juste te dire qu'un de tes gars bute ses collègues et fait du business avec l'ennemi. Bien sûr, je n'ai pas l'ombre d'une preuve ! Tu me crois, hein ? Comment ça, je suis perturbée ? Comment ça, j'ai besoin de repos ? Comment ça, tu me suspends le temps d'une psychothérapie ? »

La porte s'ouvrit.

— Hey morue ! s'écria Marion. Tu sais que tu nous as foutu une frousse d'enfer ! dit-elle lâchant une bise sur le front de sa collègue. Salut, Luc !

— Bonjour, Marion. Bien reposée ?

— Plus de six heures de sommeil, c'est Byzance ! Elle va comment, la dame ?

— Dans le coton ! Mais bien, je crois !

— C'est pas trop douloureux ?

— J'ai l'impression d'être passée sous un camion, mais je suis là ! Alors, tout va bien !

— Coolos ! Je t'ai acheté des Daims ! Je me suis dit que la nourriture ne devait pas être super ici !

Magalie laissa échapper un soupir.

— Quoi ? Tu pourrais tuer pour des Daims !

— Dans une semaine, Magalie. Le dentiste m'a l'air efficace, rattrapa Luc.

— Désolée ! Je suis stupide ! J'avais zappé ta dent.

— T'inquiète !

— Fabrice ne devrait plus tarder. Quant aux gars, ils viennent plus tard. Comme ça, y a un turnover.

— Ouais, enfin, c'est votre premier jour de congé depuis je ne sais pas combien de temps, vous pourriez faire un truc un peu plus glamour que de vous faire chier à me tenir la jambe dans un hôpital.

— Tu as de la chance d'avoir la gueule en vrac. Parce que

là, j'ai une franche envie de te refaire le portrait, sourit-elle.

— Tu devrais te lâcher, c'est d'actualité !

— Ouh ! C'est une Magalie en forme que nous avons là ! Tu as dû t'amuser, Luc.

— Tu ne crois pas si bien dire. Bien, vu que la cavalerie n'est plus bien loin, je vais en profiter pour m'éclipser, dit-il, cédant sa place à Marion.

— Luc ?

— Oui, Magalie, répondit-il en mettant sa veste.

— Ça reste entre nous.

— Oui, Magalie ! Ça reste entre nous.

— De quoi vous parlez ?

— Je la laisse t'expliquer. Bonne soirée, les filles !

— Toi aussi, salua Marion alors que Magalie restait silencieuse. C'est quoi cette histoire ? demanda-t-elle en se retournant.

— Quelle histoire ?

— Luc.

— Ah ! Rien. C'est juste que j'ai eu le droit à une micro-psychanalyse. Je ne voulais pas que ça revienne aux oreilles de Berta.

— Ça va, tu tiens le coup quand même ?

Judith était installée au fond de son canapé, regardant les infos sur France 2. Sarah, accompagnée de son amie Juliette, se trouvait dans sa chambre. N'ayant pas le courage de cuisiner, Judith avait, en accord avec les deux adolescentes, décidé de commander une pizza.

La sonnette retentit et, alors qu'elle cherchait la volonté de se lever, Judith entendit Sarah courir à la porte.

— J'ouvre, m'man ! s'écria la jeune fille.

— Sans hurler, chérie !

— Bonjour ! Maman ! cria-t-elle à nouveau. C'est pas le livreur, c'est un... monsieur !

Judith fit un bond du canapé et attrapa le Glock dans son sac.

— Maman ? insista Sarah pressée d'aller retrouver son amie dans la chambre.

C'est alors que Judith fit irruption dans le couloir, l'arme au poing, hurlant à Sarah de se coucher. Sarah se figea, ahurie, tandis que sa mère s'arrêtait net.

Luc se tenait dans l'encadrement de la porte, les mains levées,

paumes ouvertes, en signe de paix, affichant l'un de ses sourires...
« oups ».

— Luc ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? s'étonna Judith en s'empressant de ranger l'arme dans son dos.

— Maman ? T'es sûre que tout va bien ?

— Oui, chérie ! Ne t'inquiète pas !

— Je croyais que vous l'aviez attrapé, votre assassin ? s'inquiéta la jeune fille.

— Oui chérie ! Je m'étais assoupie et en me réveillant... Bref ! Retourne dans ta chambre, je m'occupe de la pizza. Et excuse-moi auprès de Juliette.

Sarah se retourna vers Luc.

— Moi, c'est Sarah, je suis la seule et unique fille de Judith. Et vous ? Vous êtes qui ? s'enquit-elle lui tendant la main, sous le regard agacé de sa mère.

— Moi, c'est Luc et je suis un collègue, répondit-il lui rendant la politesse.

— C'est marrant, maman ne m'a jamais parlé de vous. Je pensais connaître tous ses coéquipiers...

— Eh bien, c'est peut-être parce que ce n'est pas réellement un coéquipier. Allez, file dans ta chambre, insista Judith.

— D'ac ! À tout à l'heure, Luc, dit-elle toute souriante avant de disparaître.

— Sacrée gamine ! sourit-il.

— Effectivement ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je venais aux nouvelles !

— Et c'est donc pour des nouvelles que tu traverses Paris ? s'enquit-elle, suspicieuse.

— J'ai essayé de te joindre deux trois fois par téléphone, mais je tombais systématiquement sur ton répondeur, alors je me suis dit...

— Que c'était l'occasion de me rendre visite, ironisa-t-elle.

— Un truc comme ça, oui, sourit-il à nouveau.

Mais Judith resta de glace.

— En fait, je reviens de l'hôpital...

— Magalie va bien ?

— Oui, oui ! On a pas mal discuté. Je voulais juste t'en parler.

— Entre !

Luc suivit Judith jusqu'au salon, où elle lui proposa un verre, ce

qu'il accepta sans rechigner. Elle alla chercher un pommard 2003 et deux verres ballons.

— Installe-toi ! Alors, comment va-t-elle ? s'enquit Judith s'appliquant avec le limonadier de façon à ne pas abîmer le bouchon.

— Eh bien, le moins que je puisse dire, c'est qu'elle est assez... surprenante, ta Magalie !

— C'est effectivement le moins qu'on puisse dire ! Tiens, goûte ! Il aurait fallu l'ouvrir un peu plus tôt, mais bon !

Luc sentit le nectar puis le goûta.

— Superbe ! C'est un régal ce vin, dit-il en regardant la bouteille. Pommard 2003, madame a du goût !

— Le vin rouge, c'est mon péché mignon, en particulier les vins de Bourgogne, avoua-t-elle. Bien, hormis le fait que Mage soit « surprenante », que voulais-tu me dire ?

— Je ne sais pas comment interpréter ses dires.

— Elle t'a parlé de Thierry ?

— Oui ! Mais de façon très détachée.

— Elle refoule ?

— Non, car elle est à la fois très consciente de ce qui lui est arrivé mais aussi de ce qui risque de lui arriver.

— Bien, alors tout va bien, non ? Qu'a-t-elle dit au sujet de Thierry ? Il l'a violentée ?

— Non ! Elle s'est fait ses blessures en tentant de se libérer. Il semblerait qu'il ne l'ait pas touchée. Ils ont juste discuté.

— Discuté ? Mais de quoi ?

— Comme tout bon narcissique qui se respecte, il a eu besoin de lui exposer en détail toutes les subtilités de son mode opératoire.

— Et elle, comment elle a réagi à ça ?

— Elle l'a laissé parler ! Je voudrais vérifier deux trois trucs. Vous avez perquisitionné l'appartement de Lacroix, me semble-t-il ?

— Oui ! Pourquoi ? s'étonna-t-elle.

— En fait, j'aimerais jeter un coup d'œil sur les scellés et sur les photos. Enfin, si c'est possible.

— Pour quoi faire ?

— Il est toujours très intéressant de voir comment ce genre d'individu fonctionne. Et le fait de rentrer dans leur intimité peut être riche en renseignements.

— Eh bien !

— Enfin quand je dis scellés, juste la liste, si ça pose problème. Sinon, il n'y...

La sonnette retentit à nouveau. Judith se leva et alla accueillir le livreur. Elle revint dans le salon une pizza et une bouteille de soda à la main. Les deux adolescentes débarquèrent avec le chahut coutumier des filles de cet âge.

— Hey Luc ! Vous mangez avec nous ? lança l'adolescente.

— Non, non, dit-il se levant du canapé. Je ne veux pas déranger.

— Vous ne dérangez pas ! Regardez la taille de la pizza que maman a commandée. Si y avait eu Mage, je dis pas ! Mais là, il y en a clairement trop !

— Si tu veux rester, c'est avec plaisir, confirma Judith.

— Non, merci ! Je vais y aller.

— Je n'insiste pas alors.

— Non ! Bon appétit, les filles ! dit-il avant de s'éclipser dans le couloir accompagné de Judith.

— Je ne te mets pas dehors, ajouta Judith en ouvrant la porte.

— J'apprécie ! Disons que le jour où je mangerai ici, c'est parce que tu m'y auras invité ! Merci pour ce vin somptueux. Et puis laisse tomber pour les scellés, je ne veux pas te créer de problèmes, ajouta-t-il habilement.

— Non, tu plaisantes ! Il n'y a pas de souci ! J'appellerai demain pour que tu aies accès aux dossiers. Comme ça, il te suffira de te présenter.

— Super ! Tu es géniale, sourit-il avant de lui voler une bise furtive sur la joue droite. À demain, conclut-il avant de disparaître dans la cage d'escalier.

Judith resta là, les bras ballants et le visage rougi.

En sortant de l'ascenseur, Luc salua Matthieu, fidèle à son poste. Il emprunta le couloir et, sans prendre la peine de frapper, poussa la porte du 304.

— Oh ! Judith ! Désolé, je ne pensais pas te trouver ici de si bonne heure. J'aurais pris la peine de toquer, sinon, s'excusa-t-il.

— Pas de souci !

— Qu'est-ce que tu fais qui ne pouvait attendre ?

— La paperasse. En fait, je suis tombée du lit. Et toi ?

— Oh ! Je suis venu voir pour les scellés.

— Ah oui ! C'est vrai.

— Tu as des nouvelles de Magalie ?

— Non, je pensais y passer à midi. Je préfère la laisser se reposer tranquillement.

— Bien sûr ! Je me disais que je lui rendrai peut-être visite moi aussi. Mais bon, si t'y vas, je ne vais pas vous déranger.

— Non, passe. Ça lui fera plaisir.

— Sinon, bien dormi ?

— Comme un bébé. J'en avais besoin.

— Tu as effectivement une mine radieuse et l'air bien plus sereine. Judith vira au rouge piment.

— Merci, dit-elle, gênée.

— Où est le reste du groupe ?

— Quartier libre pour tout le monde. Ils l'ont bien mérité.

— Et toi, tu ne l'as pas mérité ?

— Oh... Si... Mais je t'avouerai que je tournais en rond chez moi, alors je me suis dit que ce ne serait pas du luxe de m'avancer un peu... Tiens, voilà la liste que tu m'as demandée, ajouta-t-elle en lui tendant deux copies A4. Pour les photos, tu n'as qu'à utiliser le poste de Magalie.

— Celui-ci ?

— Bouge pas, je te l'allume, dit-elle en se levant.

— Mais... Ça ne la dérange pas ?

— Non ! Tous les ordinateurs du bureau sont en réseau. On évite donc d'y laisser traîner nos petites choses compromettantes, sourit-elle. Voilà ! Si tu as besoin d'autre chose, n'hésite pas.

— OK. Merci !

Ils s'installèrent à leurs bureaux respectifs. Silencieusement, Judith reprit la rédaction de son rapport. Luc survola l'inventaire, cherchant un quelconque support audio. Mais ses recherches n'aboutirent pas. Il regarda Judith en se demandant s'il ne valait pas mieux la mettre tout de suite au courant des confidences de Magalie. Mais, face à tant de sérénité, il préféra s'en tenir au plan. Quel plan, d'ailleurs ? pensa-t-il. Il ouvrit le dossier photo de la perquisition et examina les clichés avec minutie.

Ce fut Judith qui, passé une bonne demi-heure, rompit le silence.

— Tiens, c'est le pedigree de Lacroix ! dit-elle en déposant un dossier cartonné sur le bureau. Ça peut peut-être t'aider pour tes recherches.

— Oh ! oui ! Effectivement ! Ça me sera d'une grande utilité. Merci beaucoup !

— Tu veux un café ?

— Oui ! Avec plaisir. Sans sucre, s'il te plaît.

Judith revint du distributeur, deux gobelets fumants à la main.

— Tiens !

— Merci !

— Alors tu crois que rien qu'en épiant la vie de quelqu'un, on peut savoir s'il a des tendances meurtrières ?

— Je pense que nous sommes tous capables de tuer.

— Tu en serais capable, toi ?

— Sans aucun doute.

— Il est donc impossible de prévoir. Alors à quoi sert ton métier ?

— C'est une attaque ?

— Non ! Excuse-moi. C'est une question. Tu ne te sens pas découragé, parfois ?

— Tu te sens découragée, toi ?

— Ah ! les psys ! sourit-elle. Toujours à répondre aux questions par d'autres questions !

— Un peu comme les flics, en somme, railla-t-il.

— Il est vrai que, par moments, je me dis : à quoi bon ? Et pour être franche, je suis sûre que moi aussi, je pourrais tuer un homme. Celui qui touche à ma famille s'expose à de gros risques, dit-elle prenant une gorgée de son café.

Luc se figea, songeant avec effroi que Magalie n'avait peut-être pas tort.

— Tu es une mère ! Et une mère se doit de protéger ses enfants ! Quoi de plus banal ?

— Sauf que toutes les mères ne sont pas armées jusqu'aux dents et ne font pas mouche à plus de vingt mètres ! sourit-elle en rejoignant son bureau. Je me demande ce qu'il se serait passé si Thierry avait tué Magalie et que je me sois retrouvée seule devant lui, sans témoin !

— Que penses-tu que tu aurais fait ? s'enquit Luc intrigué.

— Je ne sais pas. Vraiment, je n'en ai aucune idée. Et c'est bien ce qui m'effraie.

— Dis-toi que tant que tu te poses la question... c'est plutôt bon signe.

— Hmm ! De toute façon, quelqu'un d'autre s'en est chargé, alors..., dit-elle en se replongeant dans son dossier.

— Et puis Magalie est toujours des nôtres.

— Et pourvu que ça dure !

— Alors, quand puis-je sortir, docteur ?

— Nous vous gardons en observation encore un temps.

— Un temps ? Mais ça ne veut rien dire, un temps ! Je vais bien ! J'ai plus de fièvre, *a priori* la cicatrisation n'ira pas plus vite que je sois ici ou ailleurs. Alors, pourquoi vous me gardez ?

— Vous devriez en profiter, capitaine, pour une fois que vous êtes payée à ne rien faire. Ça vous laisse le temps de dormir.

— Je suis insomniaque et j'aime ça ! plaisanta-t-elle. S'il vous plaît, docteur.

— Écoutez, demain matin, si vous vous présentez en aussi bonne forme, j'autoriserai votre sortie. Ça vous va ?

— Et pourquoi pas aujourd'hui ?

— Vous êtes une insatisfaite chronique, mademoiselle !

— Je peux aussi être super-chiante, il vaudrait sans doute mieux libérer votre service d'une peste comme moi ! Vous ne pensez pas ?

Le médecin éclata de rire, puis se pencha sur Magalie et lui retira

très délicatement le cathéter du poignet.

— Ça veut dire que vous me laissez partir, alors ? sourit-elle.

— Non ! Ça veut dire que nous allons passer à un traitement oral...

Judith fit irruption dans la chambre.

— Oh ! pardon ! Je croyais...

— Jude, explique-lui qu'il peut me laisser partir, la coupa-t-elle.

— Bonjour, docteur. Alors, comment va-t-elle ? demanda Judith, ignorant Magalie.

— Oh ! Elle, ça va ! C'est le service qui va prendre feu sous peu, si elle continue, railla-t-il.

— C'est ce que je dis, il faut me...

— Mage ! Chut !

— Mais...

— Tais-toi !

— Mais... Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Quand pensez-vous qu'elle puisse sortir ? continua Judith, imperturbable.

— Demain, si tout se passe bien ! Je vous la laisse et bon courage, commandant.

— Bonne fin de journée, docteur.

Judith resta au chevet de son amie une bonne partie de l'après-midi. Yann et Valérie arrivèrent vers 17 heures et prirent la relève. Magalie s'était assoupie et, quand elle rouvrit les yeux, elle remarqua l'absence de Judith.

— Elle est partie ?

— Salut, Magalie ! lança Yann.

— Pardon ! Salut, vous deux !

— Désolée, hier, je n'ai pas pu passer. La perquisition m'a pris la nuit et la journée..., s'excusa Valérie.

— Comment ça ? s'agaça Magalie. C'est toi qui t'es occupée de la perquis ? Et pourquoi ce n'est pas quelqu'un de l'équipe ? finit-elle par lancer, outrée, vexant la jeune lieutenant.

— Magalie, qu'est-ce qui t'arrive ? intervint Yann gêné par les suspicions infondées de sa collègue. On est tous partis à ta recherche ! Valérie a fait un travail admirable. De plus, elle fait partie de l'équipe, je te signale !

Magalie se ravisa aussi vite.

— Je suis désolée, Valérie, je n'insinuais pas que tu avais mal fait ton taf... C'est juste que...

— Ne t'en fais pas, Magalie. Je comprends. Tu ne me connais pas et...

— Non... C'est que...

— C'est bon, je sais que j'ai été formée par Hugues et que tu ne le portes pas particulièrement dans ton cœur.

— C'est ça ! Disons qu'il m'a habituée à le voir bâcler son travail, alors je suis forcément toujours un peu suspicieuse, se rattrapa-t-elle habilement, ne voulant pas éveiller les soupçons.

— De toute façon, je ne pense pas qu'il me porte dans son cœur lui non plus, alors...

— Comment ça ?

— Disons que Valérie s'est un peu mis Hugues à dos pendant ta virée forestière, argumenta Yann. Elle va sans doute devoir changer de groupe, car d'après ce que j'ai entendu, Hugues lui réserve un accueil tyrannique.

— Comment ça, d'après ce que tu as entendu ?

— J'ai surpris une discussion entre...

— En fait, coupa Valérie, il y a eu un accrochage physique entre Pierre et Alexandre hier...

— Et ensuite avec Marion...

— D'ailleurs, elle peut être super-dangereuse quand elle s'y met ! lança Valérie encore choquée par la violence des coups que Marion avait portés à Alexandre.

— Attends, je ne comprends rien, là ! Quoi ? Pierre et Marion se sont bastonnés avec Alexandre ?

— Disons qu'Alexandre a fait preuve de mauvaise foi, pour rester poli...

— Je sentais bien que ce mec-là était un connard fini, grogna Magalie.

— Attends, parce que tu ne connais pas la meilleure... Alexandre a donc été éjecté du bureau...

— Enfin il s'est éjecté tout seul, précisa Valérie.

— C'est sûr, personne ne lui...

— Abrège, Yann ! s'agaça Magalie accrochée à ses lèvres.

— Bref ! J'ai donc surpris une conversation entre Hugues et Alexandre.

— Ils t'ont vu ?

— Non ! Quoi qu'il en soit, Hugues gueulait sur Alexandre parce qu'il n'avait pas réussi à mettre la main sur un courrier ou un dossier, enfin un truc de ce genre.

— Quoi ? Je ne comprends rien. Tu ne veux pas être plus clair ?

Yann était surpris par l'impatience de sa collègue. Il reprit donc l'explication calmement...

— Tu veux dire que cet enfoiré d'Alexandre fouillait nos bureaux pendant qu'on n'était pas là ?

— Oui ! Il s'est même fait griller par Fab et Marion !

— Mais pourquoi ils ne nous ont rien dit ?

— Sur le moment, il a prétexté un mal de tête ; il disait chercher des médicaments, argumenta Valérie.

— Et toi, Hugues ne t'a rien demandé ?

— Non, c'est Yann qui m'a avertie. Je ne sais pas de quoi il s'agit ! Magalie n'en revenait pas.

— Et c'est quoi, ce dossier ?

— D'après Judith, il ne peut s'agir que d'un enregistrement compromettant, un truc comme ça !

Le cœur de Magalie fit un bond.

— Un enregistrement ? s'écria-t-elle. Mais un enregistrement de quoi ? Elle t'a dit ce qu'il y a dessus ? s'époumona-t-elle.

Yann et Valérie fixaient Magalie sans comprendre la cause de l'angoisse dont elle semblait soudain victime.

— Yann ! Y a quoi sur ce foutu enregistrement ?

— Judith m'a dit qu'elle avait enregistré une de ses conversations avec Hugues et qu'il avait avoué avoir rencardé...

— La presse, compléta-t-elle soulagée.

— Ouais, c'est ça !

— J'avais zappé, bon sang !

— Tu peux m'expliquer ? s'enquit Yann, ahuri et inquiet par la réaction de sa collègue.

— T'expliquer quoi ?

— Pourquoi tu es partie dans les tours en deux secondes !

— Pour rien ! Laisse tomber, je dois être un peu émotive avec toutes ces conneries. Et pourquoi Hugues veut ta peau, Valérie ? enchaîna-t-elle pour faire diversion.

— Disons que je n'ai pas soutenu Alexandre et que, pour le coup,

je pense que c'est considéré comme de la haute trahison...

— JP est d'accord pour la muter ; il semblerait qu'elle passe chez nous ! Vous allez être en supériorité numérique, les nanas.

— Déjà qu'on est en supériorité tout court, railla-t-elle, écartant définitivement la conversation de Hugues.

— Tu sors quand ? s'enquit Yann.

— Demain, normalement ! Dis-moi, Valérie, Thierry m'a fait comprendre qu'il avait enregistré certains de ses assassinats, comme tout bon psychopathe. Tu as mis la main sur des vidéos ou des cassettes audio ? Un truc comme ça ?

— Non ! Je n'ai pas le souvenir d'avoir répertorié de vidéo, si ce n'est une vingtaine de DVD.

— Pas de dictaphone ?

— Non ! Où est-ce qu'il aurait pu les mettre ?

— En même temps, je ne suis pas sûre de moi. J'étais dans le coton ; je n'ai peut-être pas compris tout ce qu'il me racontait, esquiva la capitaine.

— Alors il t'a dit pour le bouquin ? s'enquit Yann.

— Le bouquin ?

— Il était en train d'écrire un bouquin sur l'affaire, relatant très précisément les avancées de l'enquête, expliqua Valérie. On en a retrouvé l'intégralité dans son ordinateur.

— Très bien rédigé, au demeurant. On pourrait faire des copier-coller pour nos rapports.

— Il a commencé... Mais quel détraqué ! Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

— Tu sais bien que c'est toujours les proches qui sont le plus surpris. Tu n'as rien à te reprocher, Magalie.

— Ouais, en attendant, j'ai bien la haine... Il est où, cet ordinateur ?

— Au dépôt ! Mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée !

— De quoi ?

— Ne retourne pas le couteau dans la plaie, Magalie. Ça ne sert à rien de lire ces conneries !

— C'est dingue ça. Tout le monde semble savoir ce qui est bien pour moi !

— Ce n'est pas ça, Mag, mais...

— Mais... Je vais bien ! Je suis énervée, vexée, peut-être même en

colère ! Mais je suis en vie et pas lui ! Alors... ça va ! Est-ce que quelqu'un peut comprendre ça ? Ou faut que je me force à pleurer comme une madeleine pour que quelqu'un me prenne enfin au sérieux ?

Trois coups secs retentirent.

— Entrez ! s'écria la jeune femme.

— Bonsoir, tout le monde !

— Bonsoir, Luc ! dirent Yann et Valérie à l'unisson.

— Tu as de la compagnie ! Tu as oublié la séance ? Tu veux que je repasse plus tard ?

Magalie comprit immédiatement la manœuvre.

— Si mes souvenirs sont bons, l'un des préceptes fondamentaux de la psychanalyse, c'est d'être à l'heure !

— Effectivement, sourit Luc, toujours aussi étonné par la réactivité de la capitaine.

— Berta ne veut pas me laisser réintégrer l'équipe tant qu'un psy n'aura pas sondé mon psychisme, ironisa-t-elle, éclairant la lanterne des deux agents.

— Je n'irai sans doute pas aussi loin, Magalie.

— Me voilà donc obligée de parler de ma petite enfance à Luc...

— Mais... fit Valérie déconcertée. Ce n'est pas très... enfin je veux dire, comment Luc peut...

— C'est vrai, où est la déontologie dans tout ça ? s'enquit Yann.

— Disons que JP n'avait pas le choix. Je lui ai dit que c'était Luc ou mon badge.

— Et il t'a crue ? s'étonna Yann.

Magalie se contenta de hausser les épaules.

— Elle sait se montrer convaincante, quand elle veut, argumenta Luc en connaissance de cause.

— OK ! Bon... On va vous laisser, alors !

À peine les agents eurent-ils fermé la porte, que Magalie se tourna vers Luc.

— Alors, tu es d'accord pour me filer un coup de main ?

— Je sais que je risque de le regretter, mais tant que je t'ai sous les yeux, je peux intervenir.

— Cool ! Alors ?

— Alors, il n'y a rien qui ressemble à un enregistrement. Je suis allé jusqu'à fouiller son ordinateur et j'ai fait chou blanc...

— Merde ! Tu as lu le livre ?

— Qui t'a parlé de ça ?

— Valérie vient de me le dire !

— Je l'ai survolé. Il aurait pu faire un bon écrivain...

— Sauf qu'il lui manquait de l'imagination, à cet... Bref ! Et ?

— Et... Rien ! J'ai cherché où je pouvais et rien ! S'il existe, l'enregistrement reste introuvable.

— Il doit être chez son père !

— Non, c'est exclu, affirma Luc. J'ai aussi feuilleté quelques-unes de ses notes, et je suis tombé à plusieurs reprises sur... comment dire ? Il n'a pas vu son père depuis plusieurs années, et il lui voue une haine incommensurable !

— Fait chier ! Où est-ce qu'il a mis cette bande ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu ne veux pas aller chez lui et chercher à nouveau ? Maintenant que l'on sait ce qu'on cherche, ce sera plus simple.

— Attends... Tu me demandes de faire sauter les scellés de la porte et de fouiller tranquillement son appartement ? Hors de question ! Et puis j'ai visionné les photos, tout a été fouillé, répertorié, et classé. Valérie a abattu un travail de titan et ce, dans les règles de l'art.

— Putain ! hurla-t-elle, faisant sursauter Luc. Comment je vais le prouver, alors ?

— Tu as l'intro et la conclusion, ce qui est plutôt rare ! Alors sers-t'en !

— Comment ça ?

— Tu sais qui est coupable. Alors remonte la piste, au lieu de chercher à la descendre.

Sarah s'était réveillée avec un mal de tête épouvantable. Judith était donc descendue à la pharmacie lui acheter une boîte d'ibuprofène et avait pris le temps de s'assurer que sa fille puisse partir en cours tranquillement. Elle s'était ensuite retrouvée bloquée en plein milieu d'une horde de véhicules tous plus pressés les uns que les autres et avait dû finir par sortir son gyrophare. Ce n'est qu'à 10 h 30 qu'elle arriva au Val-de-Grâce. Elle poussa la porte de la chambre de Magalie, un sac de sport à la main.

— Salut, Mage !

— Salut !

— Désolée pour le retard, mais je me suis retrouvée dans les bouchons !

— T'inquiète !

— Tiens, je t'ai apporté ce que tu m'as demandé, T-shirt, jean...

— C'est les pompes surtout ! J'ai la plante des pieds défoncée, regarde !

— Ouille ! Ah ouais, comme tu dis ! Je t'ai pris tes Nike.

— Génial ! Ces pompes, c'est des chaussons ! Merki !

— Tu veux que je t'aide à t'habiller ?

— J'essaye, et sinon, je ferai appel à ton sens maternel, sourit-elle.

— C'est ça, ouais.

La circulation s'était fluidifiée. Les deux femmes étaient étrangement silencieuses, laissant résonner dans l'habitable de la *Golf California* de Mylène Farmer. C'est alors que Magalie poussa la chansonnette.

— *J'ai plus d'I-D, mais bien l'idée*

De me payer le freeway

C'est l'osmose, on the road de l'asphalte sous les pieds

Vienne la nuit, c'est le jetlag qui me décale

L.A.P.D me colle un blâme, c'est pas le drame

Se faire un trip, s'offrir un strip

Sous le soleil en plein midi,

Six a.m., je suis offset

Je suis l'ice dans l'eau, je suis mélo, dis

Mon amour, mon Wesson,

Mon artifice

La chaleur du canon, continua-t-elle, insistant sur canon.

C'est comme une symphonie...

C'est sexy, le ciel de Californie... Quoi ? Pourquoi tu me regardes, comme ça ?

— Je ne sais pas si c'est ton humour ou le fait que tu connaisses les paroles qui m'effraie le plus ! se désespéra Judith.

— Oh ! sourit-elle avant de se fermer... J'ai les images qui me reviennent, petit à petit.

— Ah ! Et ça va ? s'inquiéta Judith.

— Hmm ! Le pire, ce ne sont pas les images, c'est ce que je pensais au moment des images... Quand il m'a collé le canon sur la tête, je me suis sentie tellement... soulagée... Je n'en pouvais plus, j'en avais tellement marre ! Je voulais juste que ça s'arrête. Je ne pensais pas pouvoir avoir l'envie de mourir un jour.

— Hmm !

— Et surtout de ne plus entendre Mylène ! Tu imagines le drame ? ironisa-t-elle pour détendre l'atmosphère.

— Et ça, ça aurait vraiment été trop dommage, rétorqua Judith, cachant sa gêne.

— *Sous ma peau j'ai L.A. en overdose*, reprit-elle de plus belle. *So sexy, le spleen d'un road movie...*

La Golf entra rue Ligner aux alentours de midi.

— Viens à la maison, bon sang !

— Non, je préfère rentrer chez moi.

— Sarah voulait te voir et puis moi, je ne suis pas rassurée de te savoir toute seule. Allez !

— Jude, je te jure que si j'ai le moindre problème, je t'appelle et ce, à n'importe quelle heure. Promis ! Là, j'ai envie d'être seule. Il va bien falloir que je passe par là, à un moment ou un autre, alors autant le faire au plus vite ! Tu ne penses pas ?

— Tu appelles !

— Promis ! Au moindre souci, j'appelle !

En arrivant devant sa porte, c'est la boule au ventre que Magalie décolla les scellés. Même si elle s'évertuait à fanfaronner devant ses collègues, elle se savait fragile sur le plan émotionnel. Elle poussa la porte et entra. Quand elle aperçut la table, somptueusement dressée, elle crut perdre connaissance. Elle se vit ressortir de la salle de bains et découvrir avec stupéfaction, le décor idyllique que lui avait concocté son doux Thierry. Sur un coup de sang, elle attrapa la nappe et tira dessus, renversant toute la vaisselle. Elle empoigna la chaise la plus proche, la leva au-dessus de sa tête mais, prise d'une quinte de toux, elle dut la reposer le temps de reprendre son souffle.

Mais qu'est-ce que je fais ? Reprends-toi, chérie ! Là, tu pètes un plomb et ça fait pas deux minutes que tu es seule. Alors tu te calmes, tu poses ton cul, et tu redescends ! Tout de suite !

Elle s'installa sur le canapé, la tête blottie dans ses bras, cherchant à reprendre le contrôle de ses émotions. Près d'un quart d'heure plus tard, se sentant plus sereine, elle se leva et fouilla dans les poches de sa veste à la recherche de son portable. Elle ne le trouva pas. Celui-ci était sous scellés, au poste. Comment aurait-elle pu le savoir ? Résignée, elle attrapa son téléphone fixe et appela Yann pour lui demander le numéro de Luc.

C'est en longeant les murs que Magalie entra au 304. Le bureau était vide, seuls les gargouillis des radiateurs brisaient le silence oppressant de cette pièce généralement si animée. Elle avait l'impression d'être venue au monde la veille au soir. Ses sens étaient à fleur de peau et elle redécouvrait avec émerveillement chaque détail de cet endroit qui aurait dû lui être pourtant si familier. Sans allumer la lumière, elle s'installa à son bureau et alluma son ordinateur. Elle examina les scellés, comme pour ne pas avoir à regretter une quelconque négligence, et finit par constater sans grand étonnement, que, effectivement rien ne ressemblait de près ou de loin à un enregistrement audio. Elle continua ses investigations, et opta pour une vérification des dires de Thierry. Elle devait être sûre que ce dernier ne s'était pas encore une fois joué d'elle. Il ne lui fallut que dix minutes pour retrouver la trace du passage de Thierry dans les locaux de la crim.

— C'était donc vrai ! C'est cette enflure qui...

Soudainement, elle se tut, comme si elle craignait que quelqu'un ne l'entende. Sa colère prit une nouvelle dimension. Jusque-là, elle espérait secrètement que ce que lui avait conté son ex-compagnon ne soit en fait qu'une des rares expressions imaginatives dont il avait fait preuve. C'est alors que Luc entra sans frapper, la faisant tressaillir.

— Je t'ai fait peur ?

— J'étais plongée dans mes pensées.

— Tu travailles dans le noir ?

— J'ai eu la flemme de me lever, pour tout t'avouer.

— Alors ? Tu trouves quelque chose d'intéressant ?

— Non, sauf que s'il me restait un doute sur la véracité des accusations de Thierry, je n'en ai plus. J'ai pu vérifier une grosse partie de ses dires.

— Donc, maintenant, il faut trouver des preuves, c'est ça ?

— C'est ça !

— Et en quoi puis-je t'aider, alors ?

— Tu veux laisser tomber ? s'inquiéta Magalie.

— Non, mais je ne vois pas bien comment je peux t'aider, sachant que tu refuses toujours de me dire de qui il s'agit.

Il fallut une minute à Magalie pour prendre la bonne décision.

— OK, OK. Mais cela ne doit pas sortir de ta petite tête ! On est bien d'accord ?

— Écoute ou tu fais cavalier seul, ou je t'aide. Pour tout t'avouer, je ne suis pas sûr d'avoir envie d'entrer dans cette histoire, mais là, j'en sais trop ! Une chose est claire, si je vois que tu t'apprêtes à faire une connerie, j'en parlerai immédiatement à Jean-Pierre. Je ne peux rien t'assurer de plus. C'est à prendre ou à laisser !

Magalie se retrouvait dos au mur. Elle avait besoin de Luc, non pour ses talents très cachés de limier, mais plus pour son statut. Il était un ami proche de son commissaire divisionnaire et il jouissait, de par son statut de psychiatre et de criminologue réputé, d'une grande crédibilité. Elle savait très bien que son propre jugement serait mis en doute à cause de ce qu'elle venait de vivre. Luc lui offrait tout ce dont elle avait besoin ; il était complètement étranger au service, et il pourrait certifier, le jour venu, qu'il ne s'agissait pas là d'une vendetta personnelle ou, pire, d'une crise de folie passagère.

Après quelques secondes d'hésitation, elle ouvrit l'un de ses tiroirs

et en extirpa une copie du dossier Lagrange, qu'elle tendit à Luc.

— Ça, c'est le dossier complet de l'affaire. C'est Julien, du 301, qui a mené l'enquête. C'est un proche de Judith, il n'y a donc aucun doute à avoir. La seule chose, c'est qu'ils ont mené l'instruction en prenant pour argent comptant ce que leur racontait le seul et unique témoin : Hugues Pernut.

— OK ! Et ? s'enquit Luc en ouvrant le dossier.

— Et... C'est ce salaud de Pernut qui a tué Jacques !

— Quoi ? Mais... Attends, mais... C'est un chef de groupe, Hugues !

— Thierry faisait à l'époque un reportage au sein de la brigade, c'est comme ça qu'il a su. Vincent est bien évidemment au courant, si ce n'est complice.

— Non mais tu te rends compte de ce que tu insinues, Magalie ?

— Je n'insinue rien, Luc ! Je te dis ce qui est ! D'après Thierry, Pernut se fait arroser par un certain Balafré, qui est un gars connu de nos services. Il est à la tête d'une des plus grandes organisations criminelles du pays mais, jusqu'à présent, on n'a jamais réussi à lui mettre la main dessus. Je comprends mieux pourquoi, maintenant ! On ne sait même pas à quoi il ressemble. La seule indication qu'on ait, c'est qu'il est...

— Balafré, j'imagine ?

— C'est ça ! Trafic de drogue, réseau de prostituées, assassinats... j'en passe et des meilleures. La BAC, les stup, les mœurs, la crim... Tous lui courent après... Jamais rien ! C'est pourquoi on est sûrs qu'il y a des taupes.

— Ce qui expliquerait pas mal de choses, effectivement !

— L'année dernière, les stup étaient à deux doigts de mettre la main sur l'un des ripoux... Il a été retrouvé au bout d'une corde dans sa cave.

— Suicide ?

— C'est ce que l'enquête a conclu ! Mais plusieurs de ses collègues restent persuadés du contraire. Il a été tout simplement liquidé en bonne et due forme.

— Alors, d'après toi, Hugues fait partie des infiltrés ?

— C'est en tout cas ce que Thierry affirmait !

— Je vois, ici, que Hugues a été blessé.

— Deux balles ! Et cet enfoiré a même eu une médaille pour ça !

Une balle dans l'épaule, et une autre dans le mollet !

— Et donc, d'après toi, il se les serait infligées lui-même ?

— Deux balles dans la tête pour Jacques quasi à bout portant. En y réfléchissant, c'est plutôt étrange : pour l'un, le tireur fait mouche deux fois et pour l'autre... la jambe... C'est quand même loin des organes vitaux, la jambe. Au début, je me suis dit qu'il s'était tout simplement barré.

— Un chef de groupe dans une affaire de meurtre. Ça va faire...

— Assassinat ! Pas meurtre ! Il y a préméditation !

— Il se serait donc tiré dessus. Et l'expertise médicale... qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Hugues a été directement emmené à l'hôpital. Il s'est fait laver et recoudre aussi sec, car les balles sont ressorties et n'ont pas fait beaucoup de dégâts. Il n'y a donc pas eu d'expertise faite sur Pernut. Ah si, on a tamponné ses vêtements mais bon, sachant qu'il a vidé la moitié de son chargeur dans le vent, bien évidemment qu'il y avait des résidus de poudre sur lui.

— OK !

— Tu comprends mon problème, maintenant ? Tu vois pourquoi je ne veux pas en parler à Jude ? Elle ne l'aime déjà pas beaucoup, mais si elle apprend ça, et que l'on n'a aucune preuve...

— Je vois bien, oui... Je suis psy, je ne suis pas enquêteur, il va falloir que tu me coaches ! Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Trouve-moi l'article qu'a écrit Thierry. Le connaissant, il y aura peut-être une allusion. En parallèle, il faut que tu m'apportes son ordi, je ne veux pas que Jude sache que je suis ici.

— Très bien !

— Si tu peux jeter un œil sur l'enquête, avec ce que tu sais et un regard neuf, peut-être que tu y trouveras un truc que je n'ai pas vu.

— Et toi ?

— Moi, je vais fouiller dans la vie de ce très cher Pernut. On ne sait jamais.

— Je pensais à une chose... Hier, tu m'as bien dit que Lacroix s'était arrangé pour éloigner Hugues de l'affaire parce qu'il voulait que ce soit vous qui en héritiez ?

— Oui ! Et il l'a fait en se servant de l'enregistrement, vu qu'il savait que Hugues avait des choses à se reprocher.

— C'est donc là qu'il faut chercher...

— Comment ça ?

— Si tu arrives à prouver que les deux hommes étaient au même endroit au même moment, c'est un élément à charge, non ?

— Sauf que Thierry n'est jamais allé au rendez-vous. Il voulait juste éloigner Hugues du bureau. Cela étant, si je retrouve la communication téléphonique... Non. Thierry était bien trop malin pour avoir appelé de son portable.

La petite aiguille s'approchait du cinq, quand Fabrice poussa la porte du 36. Il salua l'une de ses collègues à l'accueil et patienta bien sagement devant l'ascenseur. C'est alors qu'il aperçut Magalie à la démarche douloureusement incertaine.

— Mag ? s'écria-t-il.

Celle-ci fit mine de ne pas l'entendre. Mais, à la deuxième tentative, elle n'eut d'autre choix que de se retourner.

— Tu es devenue sourde ?

Magalie pointa du doigt son oreille meurtrie.

— Oups ! J'avais oublié, désolé. Qu'est-ce que tu fous là ?

— Rien ! Je suis venue récupérer... mes clefs !

— Tu n'avais pas tes clefs ? s'étonna-t-il.

— Si, si ! Mes clefs de moto !

— Elles étaient là ? Si j'avais su, je serais allé faire un tour avec ton monstre !

— Même pas en rêve ! sourit-elle.

— Mais tu crois être en état de piloter ton bolide ?

— Je vais essayer ! Et puis, à part la plante des pieds et quelques cicatrices aux poignets, je n'ai rien...

— Sauf que je vois mal comment tu vas pouvoir mettre ton casque, vu le pansement que tu as sur...

— Je roulerai sans casque, alors, plaisanta-t-elle. Non, il faut au moins que je la démarre. Tu sais ce que c'est, les vieilles mécaniques !

— Oui, enfin ça ne fait que trois jours...

— Quatre ! Et toi, qu'est-ce que tu fais là ?

— Y a Trapani et Berta qui m'attendent pour l'audition.

— Ah ! OK ! Ils sont là-haut, alors ?

— Oui !

— Dis-moi ! Il est encore à la morgue, Thierry ?

Fabrice se figea, comprenant que Judith ne lui avait rien dit.

— Eh bien... en fait...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'y a ? Il est bien mort ?

— Oui, ça, c'est sûr. Vu les tirs qu'il a essayés, il est bien mort, ne t'inquiète pas !

— Alors quoi ?

— C'est juste qu'il... Il est tombé dans l'Aisne. Avec le courant... En fait, les plongeurs cherchent toujours le corps.

— Attends ! Quoi ?

— Magalie ! Tout va bien ! Les chiens n'ont pas trouvé de traces, il n'a donc pas pu sortir de l'eau. Et quand bien même on ne l'aurait pas touché... ce qui n'est pas le cas, car son corps doit ressembler à du gruyère... Quand bien même, vu la température de l'eau, il n'aurait pas tenu plus d'un quart d'heure. Alors oui, il est bien mort ! Le seul truc un peu chiant, c'est qu'on prie pour que ce ne soit pas un gamin ou quelqu'un d'un peu sensible qui le voie remonter lors d'une bonne partie de pêche !

— Il aura fait chier jusqu'au bout, cet enfoiré !

— Comme tu dis. Bon, je vais être à la bourre. Tu ne veux pas m'attendre, je te dépose chez toi après ?

— Non, je vais rentrer. Je suis vraiment super-naze. Les médocs qu'ils me donnent m'assomment, je passe ma vie à dormir.

— Ce n'est pas plus mal, tu nous reviendras en super-forme comme ça ! Bon, je file ! Je t'appelle !

— Salut, beau gosse ! conclut-elle.

Elle s'empresse de prendre l'escalier pour éviter toute nouvelle rencontre fortuite et se rendit au sous-sol. Elle poussa la porte de l'armurerie et constata avec soulagement que seul Andrea était derrière son comptoir.

— *Ciao ragazzo ! Come sta ?* sourit-elle.

— Hey ! *Bella* Maguy ! *Allora...* Aïe ! *Ma, che cazzo è ?* s'enquit-il en voyant le visage meurtri de la capitaine.

— *Va bene ! Non ti preoccupa ! Non è niente !* J'ai voulu faire la maligne !

— Pff ! Ah ! la la ! Un jour... à force... Qu'est-ce que je peux faire pour toi, *bella* ?

— Une arme ! J'ai besoin d'une arme. Il semblerait que la mienne ait fini au fond de l'eau.

— Dans l'eau ?

— Vi ! dit-elle en haussant les épaules.

— C'était le Beretta, toi ?

— C'est ça !

— *Ma*, quel gâchis ! Pff ! Un affront à mon pays que de perdre une arme pareille ! Je ne te demande pas comment elle a fini au fond de l'eau... Bon, tu veux quoi ?

— Eh bien, au risque de me mettre l'Italie à dos, la même !

— Ah ! *Bella* ! Je te donne ça tout de suite !

Il revint au bout de quelques secondes, avec un Beretta flambant neuf dans son holster d'épaule.

— Waouh ! J'ai bien fait de perdre l'autre ! Si j'avais su !

— On ne fait jamais bien de perdre un bijou pareil ! Un Beretta, c'est comme un bon vin, plus...

— Je sais ! Désolée, j'avais oublié à qui je parlais !

— Pff... Le holster, ça va, ou tu préfères ceinture ?

— Non, c'est parfait !

— OK ! Tiens ! Matricule et signature comme d'hab ! Tu as le PV ?

— Ah non, le rapport n'est pas fini. Moi et la paperasse... Tu sais bien, minauda-t-elle.

— Bien, tu me ramènes ça au plus vite !

— *Presto, presto* ! Promis ! *Baci ragazzo* !

— *Baci bella* !

Judith attendait bien sagement devant le bureau de Jean-Pierre. Elle avait pour cela apporté un pavé avec elle. C'était avec un plaisir non dissimulé qu'elle s'était replongée dans les *Illusions Perdues* de Balzac. Ces dernières semaines ne lui avaient guère laissé le temps de lire.

La porte du bureau s'ouvrit et Fabrice fit son apparition.

— Salut !

— Alors ? Ça s'est bien passé ?

— Eh bien...

La porte se rouvrit.

— Judith ! Je ne vais pas pouvoir te recevoir aujourd'hui !

C'était important ?

— Pas vraiment. Je voulais juste te parler de deux trois trucs.

— Bien. Alors, si ça ne t'embête pas, je peux te demander de revenir ? Disons demain, à... Je suis là, en matinée. Dis-moi quand

est-ce que ça t'arrange ?

— 9 heures, neuf heures et quart, si tu veux.

— Alors on dit ça. Rassure-moi, Binet va bien ?

— Oui, ça va... étonnamment bien !

— Parfait ! Garde quand même un œil sur elle ! Je n'aime pas voir mes bons éléments s'effondrer ! Et si je peux faire quelque chose... qu'elle n'hésite pas à venir me voir !

— D'accord, je lui dirai.

Berta referma aussitôt la porte, laissant les deux officiers ahuris.

— Dis, Judith, tu as bien entendu « bon élément », et c'est de Magalie dont il parlait ?

— Tu as donc bien entendu la même chose que moi. Elle ne me croira pas si je lui dis.

— Déjà que moi-même j'ai du mal à y croire ! D'ailleurs, en parlant de Magalie, je l'ai croisée en bas tout à l'heure.

— Quoi ?

— Ouais, elle était venue récupérer ses clefs de moto.

— Ses clefs de moto ?

— Je crois avoir fait une gaffe.

— Tu lui as parlé de Thierry ?

— C'est elle qui m'a demandé où était le corps. Je ne savais pas quoi répondre.

— Elle a pris ça comment ?

— Plutôt bien, à vrai dire.

— Elle m'inquiète !

— Pourquoi ?

— Elle est bizarre !

— C'est peut-être normal, non ?

— Non ! C'est comme si... je ne sais pas ! Ou elle m'en veut, ou... je ne sais pas !

— Arrête, Magalie t'adore ! Et puis je ne vois pas pourquoi elle t'en voudrait !

— Je ne sais pas ! Elle ne me regarde même plus dans les yeux. C'est comme si elle me cachait quelque chose !

— Tu te fais des films, Judith ! Tu connais Magalie mieux que moi et tu sais bien que quand elle reproche un truc à quelqu'un, elle lui dit dans la seconde. Ça lui a, au passage, valu pas mal d'emmerdes ! Tu sais qu'elle est à la fois fière et pudique. Là, son orgueil vient d'en

prendre un coup. Alors laisse-lui le temps de digérer tout ça.

— Et si elle n’y arrivait pas, à digérer tout ça, comme tu dis ?

— Magalie est bien plus balèze que nous tous réunis ! C’est sans doute ce que je lui envie le plus. Elle en a vu d’autres. De plus, si elle a une autre qualité, c’est qu’elle est d’une honnêteté à toute épreuve... Que ce soit envers les autres ou bien plus important, envers elle-même. Si elle sent qu’elle ne gère pas, tu seras la première au courant, je peux te l’assurer. Alors, reste à bonne distance et attends qu’elle te fasse signe.

— Tu as peut-être raison.

— J’ai toujours raison, sourit-il. Qu’est-ce que tu lui voulais, à JP ?

— Rien d’important. Ça s’est bien passé, toi ?

— Ouais, sauf que je n’aime vraiment pas Trapani ! Si t’avais vu comment il parlait de Magalie. Je lui aurais bien donné des claques. Enfin... On se boit un canon ?

— Non, je vais rentrer. Sarah m’attend.

Installée à son bureau, Magalie s’énervait toute seule en voyant que rien ne pouvait corroborer ses accusations, ni les communications de Hugues, ni ses déplacements, ni ses mouvements bancaires qu’elle s’était d’ailleurs procurés de façon pas très catholique.

— Il n’est peut-être pas si stupide, cet enfoiré ! grogna-t-elle.

C’est alors que Judith poussa la porte du 304.

— Magalie ? Mais bon sang, qu’est-ce que tu fais ici ? s’énervait-elle, alors que sa collègue se prenait la tête dans les mains. Je t’ai posé une question !

— Ça va, Jude ! T’énerve pas !

— Que je ne m’énerve pas ?

— Je me faisais chier chez moi ! Ça va, c’est pas un crime, dit-elle en fermant discrètement toutes les fenêtres ouvertes à l’écran.

— Magalie, tu es en arrêt, pour ne pas dire suspendue ! Alors, je te repose la question...

— Attends ! Comment ça, je suis suspendue ?

— Magalie, tu viens d’être victime d’un détraqué...

— Et alors ? C’est tout de même pas ma faute ! Je ne vois pas pourquoi on m’enlèverait mon badge !

— On ne te l’a pas enlevé, Magalie...

— Oh ! Ça va ! Arrête avec tes « Magalie » à tout bout de champ !

Je n'ai pas oublié mon prénom, tout va bien ! Cesse de me parler comme à une enfant, j'ai passé l'âge !

— Ah ! Parce que tu trouves que ta réaction est celle d'une adulte ?

— Mais quelle réaction, Judith ? Puisque je te dis que je tournais en rond, j'ai juste besoin de m'occuper l'esprit !

— Ah ! Et tu fais ça en passant l'après-midi au bureau ?

— Je viens d'arriver ! Je voulais rédiger mon rapp...

— Voilà que tu me mens, maintenant ? Je viens de croiser Fabrice !

Magalie, se sachant démasquée, se calma. Judith cherchait son regard, mais elle se sentait incapable de le lui offrir.

— On se calme ! On va quand même pas s'engueuler, hein ?

— Magalie ! Je ne veux que ton bien...

— Je sais, Judith ! Je te jure que ça va !

— Ne jure pas, Magalie ! Tu n'arrives même pas à me regarder dans les yeux ! Alors ne jure pas, s'il te plaît !

Judith se tenait droite comme un I, devant son amie qui, la tête baissée, cherchait une issue.

— Si tu me disais ce qui ne va pas ! Je te connais et je sais que tu me caches un truc. Alors, dis-moi ce qu'il se passe !

— Rien, Jude ! Il ne se passe...

— Tu m'en veux ?

— Qu... Quoi ? Mais pourquoi voudrais-tu que je t'en veuille ?

— Alors dis-moi ce que tu fais là ! Et regarde-moi, s'il te plaît !

Luc ne trouva pas mieux que d'entrer à ce moment.

— Luc ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Et merde, murmura Magalie.

— C'est-à-dire... Enfin, je..., bafouilla le criminologue.

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ici ? s'écria Judith agacée par tous ces mystères.

— OK ! se lança Luc. Il se...

— Luc, non ! s'écria à son tour Magalie.

— Magalie, tu n'as pas à en avoir honte.

Magalie se troubla, ne comprenant rien à ce que racontait Luc.

— Avoir honte de quoi ? s'enquit Judith. Il t'a violée, cet enfoiré ?

— Rassure-toi Judith, Magalie m'a juste demandé de... comment dire...

Magalie était suspendue aux lèvres du psychologue, prête à exploser.

— Elle m’a demandé de la suivre. J’ai refusé dans un premier temps, mais elle m’a dit que c’était moi ou personne car elle ne voulait pas avoir affaire aux psys du service...

Magalie se dégonfla comme une baudruche, alors que Luc continuait son laïus.

— Je sais que ce n’est pas très pro, c’est pourquoi je ne t’en ai pas parlé l’autre soir.

Le sourcil gauche de la capitaine se leva en entendant « l’autre soir ».

— Je me suis dit qu’au final, je ne la connaissais pas plus que ça et que, à choisir, il valait mieux qu’elle se confie à quelqu’un que de rester... avec ses angoisses...

— Ça va, c’est bon ! Je pense pas que tu sois obligé de lui faire un dessin ! Elle a compris ! coupa Magalie jugeant qu’il dramatisait trop la situation.

— Pourquoi tu ne m’en as pas parlé, Mage ? demanda Judith abasourdie.

— C’est que...

— Il n’y a pas de honte à avoir.

— Je sais, c’est juste que... J’avais peur que tu t’inquiètes de trop !

— Ah ? fit Judith. OK ! Bon... Très bien... Je vais vous laisser alors.

— Jude !

— Oui !

— J’ai rien contre toi. Tu le sais, hein ?

— Hmm !

— Juste...

— Ne te justifie pas, Magalie. Je suis rassurée de savoir que tu prends soin de toi ! Pense à passer à la maison. Tu manques à Sarah ! Bonsoir !

— Bonsoir, Judith, répondit Luc.

— C’est quand même un peu bizarre de faire ça au bureau ! Enfin ! Allez..., dit-elle avant de disparaître dans le couloir.

Luc referma la porte derrière elle et se retourna vers Magalie qui, les mains plongées dans ses cheveux, mimait de se les arracher.

Judith appela l'ascenseur. Le regard dans le vide et plongée dans ses pensées, elle ne remarqua pas le salut de Matthieu. Son amie ne lui en voulait peut-être pas, mais elle, elle n'était pas sûre de pouvoir se le pardonner un jour. Elle ne savait d'ailleurs pas ce qu'elle devait se pardonner. Tout ce dont Judith était sûre, c'était qu'elle se sentait rongée par la culpabilité. La porte de l'ascenseur s'ouvrit et elle tomba nez à nez avec Hugues.

— Cagney, comment ça va ?

Judith n'eut pour réponse qu'un regard assassin.

— J'ai entendu parler des aventures de Lacey...

Les masséters du commandant se contractèrent.

— Plus de peur que de mal au final. Faudra juste qu'elle évite les randos, à l'avenir... Il faut donc faire péter le champagne ! se rattrapa-t-il, voyant la paupière gauche de sa collègue cligner et s'agiter de façon incontrôlable.

Judith resta silencieuse, attendant sagement que Pernut se pousse de l'entrée de la cabine, ce qu'il finit par faire. Elle y pénétra et, sans se retourner, appuya sur RC.

— Elle fait la gueule, la dame, s'amusa Hugues s'adressant à Matthieu qui haussa les épaules. D'ailleurs, le bleu, éclaire ma lanterne : le 304 est de repos, non ?

— Oui !

— Il y en a d'autres qui sont venus travailler pendant leur relâche ?

— Je n'ai vu personne.

— Intéressant. Merci, le bleu, conclut-il en gratifiant l'officier de deux tapes sur la joue.

Le regard de Matthieu fut alors plus qu'explicite, ce qui n'eut aucun effet sur Hugues, si ce n'est celui de lui arracher un sourire narquois.

— Calme-toi, Magalie !

— Que je me calme ? Tu as vu sa tête ? Je n'arrive même pas à soutenir son regard, tellement je me sens minable de lui cacher la seule information pour laquelle elle serait capable de tuer.

— C'est pour cette même raison que tu lui caches, dit Luc d'une voix posée et douce.

La jeune femme se laissa aller en arrière sur sa chaise et contempla

le plafond orné de moulures. Le bureau se trouva plongé dans un calme plat. Elle ferma les yeux un instant et s'offrit quelques secondes de méditation, sans que Luc ne s'y oppose... Et ce qui devait arriver... arriva ! Hugues, se croyant seul, ouvrit la porte du bureau, prenant soin de vérifier derrière lui que personne ne le voyait y pénétrer. Sa surprise fut de taille quand il se retourna et aperçut une Magalie au bord de la crise de démente et un Luc la bouche entrouverte se demandant si tout cela était bien réel.

— Hey ! Salut, Binet ! lança Hugues sans se démonter. Je venais aux nouvelles ! J'ai appris ce qu...

— Sors d'ici tout de suite, sale bâtard ! grogna Magalie d'une voix sourde et inquiétante, alors que Luc se levait d'un bond.

— Bien, intervint-il. C'est fort aimable de votre part, Hugues, mais là, faut y aller.

— Oui enfin, cette folle vient quand même d'insulter un supérieur ! Tu veux que je te colle un rapport au cul, Binet, ou tu vas me présenter tes plus plates excuses ?

La jeune femme se leva brusquement de son siège, les yeux exorbités, le souffle court, luttant pour ne pas dégainer son joujou italien fraîchement sorti d'usine.

— Magalie ! fit Luc. Tu te rassois et tu ne bouges plus, bon sang ! lui ordonna-il en faisant discrètement écran devant Hugues afin d'éviter la bavure.

Magalie avait du mal à déglutir ; ses pensées se troublaient et les paroles de Luc mirent un certain temps à trouver leur chemin.

— Ouvre encore une fois ta grande bouche, et..., murmura-t-elle.

— Mais elle est malade !

— C'est ça ! Elle est malade et, maintenant, il faut sortir d'ici, renchérit Luc en poussant le commandant gentiment mais fermement hors du bureau. La prochaine fois, Pernut, on frappe avant d'entrer ! ajouta-t-il en fermant la porte derrière lui pour couper le contact visuel.

— Non mais vous avez vu sa réaction ? Faut qu'elle se fasse soigner !

— Figurez-vous que c'est exactement ce que nous étions en train de faire avant que vous ne fassiez irruption.

— C'est un danger pour la brigade...

— Écoute-moi bien ! Barre-toi avant que je n'aie l'envie de te

demander ce que tu venais chercher dans ce bureau !

— Mais vous êtes qui pour...

Luc n'attendit pas la fin de la phrase pour refranchir la porte du 304 et la lui claquer au nez, laissant Hugues pantois au beau milieu du couloir.

Magalie n'avait pas bougé d'un pouce. Elle se tenait toujours debout, immobile, le regard perdu devant elle, prête à exploser.

— C'est bon, il est parti, Magalie.

En vain ! Elle ne semblait pas vouloir se détendre.

— Mage... reprit-il.

— Ne t'avise plus jamais de m'appeler comme ça ! s'écria-t-elle. Mag, Magalie, Maguy, ou ce que tu veux... Mais plus jamais Mage...

— OK ! Je voulais juste une réaction ! On peut discuter ? Maintenant que tu sembles entendre ce que je dis... Assieds-toi, Magalie, s'il te plaît. Assieds-toi et calme-toi.

Elle obéit. Mais, une fois attablée, elle dézingua tout ce qui se trouvait à portée de main. Le clavier de l'ordinateur vola, manquant d'emporter le moniteur au décollage. Le pot à stylos se crasha sur le bureau voisin, alors qu'un escadron de feuilles imprimées A4 exécutait des loopings avant d'entamer un atterrissage flottant sur le linoléum.

— Bien ! lâcha Luc sans trop savoir quoi ajouter. Ça, c'est fait ! On fait quoi, maintenant ? Je te propose de t'attaquer au distributeur de barres chocolatées. Au moins, on pourra se réconforter en s'empiffrant de sucre !

— Je n'ai pas vraiment envie de rire, là !

— J'avais cru comprendre !

— Je n'ai rien contre lui ! Et je ne trouverai rien ! Ce mec est un flic. Je ne vais pas apprendre aux singes à faire la grimace !

— Il va falloir que tu trouves, car ne compte pas sur lui pour passer à table.

— Un sérum de vérité, voilà la solution !

— Oui, bien sûr ! Ou la torture pendant que tu y es !

— Ouais ! La torture ! Comment je vais faire, bon sang ? Je ne tiendrai pas un jour de plus en sachant que cet enfoiré est juste dans le bureau d'à côté !

— Il va falloir, Magalie ! Car sans preuves, et sans aveux, tu ne peux strictement rien contre lui.

— Des aveux ! C'est ça ! Il me faut ses aveux ! Elle est là, la

solution !

— Et ? s'inquiéta Luc.

Magalie se leva et, bien que ses pieds lui fassent souffrir le martyre, se mit à faire les cent pas, sous le regard intrigué du criminologue.

— Des aveux... Mais comment ? pensa-t-elle à voix haute.

— Tu m'inquiètes, Mag. Tu crois quoi ? Il n'a aucun intérêt à te dire quoi que ce soit ! Tu comptes lui mettre un couteau sous la gorge ?

Elle s'arrêta net.

— Oui, c'est ça !

— Non, non, non ! À quoi tu penses, là ?

— Fais-moi confiance !

— Non, Magalie ! Là, j'ai envie de tout sauf de te faire confiance. Tu es à bout de nerfs et tu présentes tous les symptômes d'une dépression post-traumatique. Alors, non ! Je ne te fais pas confiance. Et tu sais quoi ? Toi non plus, tu ne devrais pas te faire confi...

— Arrête de me bassiner avec l'ESPT...

Luc fut surpris d'entendre Magalie utiliser l'acronyme correspondant à sa pathologie.

— Je suis peut-être en phase de latence ! Mais en aucun cas je suis dépressive ; en tout cas, pas encore ! Et pour ça il faut que je me débarrasse de ce fardeau. Alors ne me lâche pas maintenant, s'il te plaît ! C'est maintenant que j'ai besoin de toi ! Je te demande juste de prendre rendez-vous avec Berta demain matin... À, disons, huit heures et demie. Baratine-lui ce que tu veux, mais il faut qu'il te reçoive. Demain matin, au plus vite, qu'on en finisse !

— Qu'est-ce que tu vas faire, Magalie ?

— Prends rendez-vous. Allez, appelle-le, bon sang !

— Et toi, tu seras où pendant que je discuterai de je-ne-sais-quoi avec JP ?

— Eh bien, avec toi ! Où veux-tu que je sois ? lança-t-elle très sérieusement. Vas-y, appelle !

Matthieu était installé à son poste, attendant désespérément que l'horloge en plastique devant lui affiche les 19 heures, quand Magalie lui sauta dessus.

— Hey ! Ça va, Matthieu ?

— Bien. Mais c'est plutôt à vous que je devrais poser la question ?

— Ouais, super ! Dis-moi, as-tu vu Hugues ?

— Oui, il est parti il y a près d'une demi-heure.

— Merde ! Je l'ai loupé. Il doit revenir ?

— Demain.

— Mince ! Je ne serai pas là demain !

— Vous voulez que je lui dise de vous appeler ?

— Non ! En fait, je devais lui passer un message de la part de Berta.

— Je peux vous trouver son numéro.

— Pourquoi ? Tu as déjà vu Hugues répondre au téléphone hors de ses heures de service, toi ?

— Certes ! Je peux peut-être lui passer le message alors ?

— Tu es là, demain matin ?

— Oui, j'embauche à 7 heures !

— Parfait ! Berta veut voir Hugues demain à 9 heures pétantes dans son bureau, sans faute.

— Je lui transmets le message.

— Dis-lui que c'est pour des brouilles, une coquille sur un rapport, rien de bien grave !

— Très bien !

— Merci, Matthieu... Ah ! Au fait, ne lui dis pas que c'est moi qui t'ai passé le message. Contente-toi de lui dire de monter... Enfin, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Je ne sais pas ce que vous mijotez... mais bon, un ordre est un ordre, n'est-ce pas, capitaine ? sourit Matthieu.

— Tu iras loin, Matthieu ! Très loin !

Judith était endormie lorsque la sonnette de l'appartement l'arracha aux bras de Morphée. Elle se réveilla en sursaut et regarda son réveil qui affichait une heure moins le quart. Elle se leva et se traîna jusqu'à la porte. Elle jeta un œil à travers le judas et aperçut sa collègue.

— Mage ? s'étonna-t-elle en ouvrant la porte.

— Salut, je te réveille ?

— Entre, ne reste pas à la porte ! Ça va ? Qu'est-ce qui s...

— Jude ! Je ne suis pas là pour parler ! J'ai juste besoin de dormir et, chez moi, c'est compliqué...

- OK ! Je vais réveiller Sarah, je l’emmène dans mon lit...
- Non ! Le canapé, c’est parfait. N’embête pas la petite !
- Ça ne la dérange pas...
- Le canapé, Jude !
- Bon, si t’insistes. Je vais te chercher une couverture.

Magalie, assise sur le canapé un café fumant à la main, contemplait la Seine et ses ponts à travers les grandes fenêtres du 304. Elle était partie à l'aube de chez Judith, voulant éviter ses questions, son regard, mais par-dessus tout Sarah. Tel un condamné, elle attendait son heure. Plus la grande aiguille se rapprochait du 6 et plus l'angoisse s'emparait d'elle. Les questions se bousculaient, sans qu'elle puisse pour autant pouvoir y apporter de réponses.

8 h 33, Luc entra dans le bureau, enleva sa veste et l'accrocha au portemanteau.

— Bonjour ! C'est agréable, ce soleil !

— Hmm ! répondit-elle, le regard toujours noyé dans les flots.

— Alors, prête pour tes révélations ? s'enquit-il en remontant les manches de sa chemise.

— Hmm !

— Tu as pris la bonne décision, Magalie.

— Hmm !

— On y va ?

Le capitaine se leva nonchalamment et, discrètement, vérifia pour la dixième fois de la matinée que son arme était bien à sa place, dans son holster, sous son bras.

— On y va !

Ils arrivèrent à l'ascenseur et, en un coup d'œil, décidèrent de gravir à pied les quelques marches qui les séparaient du commissaire divisionnaire. À peine étaient-ils entrés dans la cage d'escalier que la porte de l'ascenseur s'ouvrit et que Judith en sortit. Elle salua Matthieu qui, le combiné accroché à l'oreille, lui fit un signe indiquant la cage d'escalier. Judith regarda sa montre et, se sachant en avance d'une bonne demi-heure, laissa courir et rejoignit son bureau.

— Avant toute chose, je veux que tu donnes tes conclusions à Berta. Je veux qu'il comprenne que je n'affabule pas.

— Ne t'inquiète pas.

— Luc ! l'interrompit-elle. Tu lui expliques bien que je ne suis pas folle !

— Magalie, tu n'es pas folle. Traumatisée peut-être, mais pas folle.

— Il ne faut pas qu'il se dise ça, Luc !

— Fais-moi confiance, dit-il en frappant deux coups secs à la porte. Elle lui empoigna le bras.

— Toi aussi, Luc ! Promets-moi de me faire confiance.

Le visage de Luc s'assombrit, mais avant même qu'il n'ait eu le temps de se rassurer, Berta ouvrit la porte.

Une fois dans le bureau, l'odeur de café chaud surprit Judith. Elle alluma son PC et, le temps du démarrage, alla se faire couler un espresso. C'est alors qu'elle remarqua le gobelet encore fumant sur la table basse. Intriguée, elle retourna s'asseoir à son bureau. Elle consulta ses mails, puis lança l'impression de ses rapports.

— Je suis surpris de vous voir, Binet. Comment allez-vous ?

— Bien, monsieur le commissaire !

— Ne restez donc pas debout, installez-vous.

Ce que s'empessa de faire Luc.

— Je préfère rester debout, merci.

Voyant que Berta tiquait, elle tenta une boutade.

— Je me suis depuis peu habituée aux tomettes, le cuir, c'est bien trop de confort pour moi, sourit-elle.

— Puisque vous insistez, s'étonna Jean-Pierre sceptique.

— En fait, pour tout vous avouer, ajouta-t-elle, comprenant que son comportement était suspect, on m'a enlevé un peu de peau sur la fesse gauche, pour la greffe... C'est encore un peu douloureux. Alors...

— Pardon, je n'y pensais plus, s'excusa platement Berta.

Luc, assis face à son ami, semblait tendu. Le comportement de Magalie était incompréhensible. Il se mit à douter des réelles intentions de la jeune femme.

— Bien ! Alors, Luc ? Dis-moi tout. De quoi voulais-tu me parler ?

Magalie s'adossa au mur à gauche de la porte et dégrafa discrètement son holster.

Judith ne parvenait pas à se défaire de sa curiosité. Elle avait été

surprise de ne pas trouver Magalie dans son salon. Serait-elle venue finir sa nuit sur le canapé du bureau ? Le fait qu'elle soit venue frapper à sa porte en pleine nuit l'avait rassurée, mais voilà qu'elle se sentait à nouveau envahie par la culpabilité. Celle de ne pas être à la hauteur. Celle de ne pas avoir pu la protéger. Celle de ne pas savoir comment la soulager.

— Je suis agréablement surpris, Binet. Je vous avouerais que je redoutais d'avoir à vous annoncer qu'il nous fallait une expertise avant de pouvoir vous réintégrer... Que cela vienne de vous prouve que vous êtes consciente de ce à quoi vous devez à présent faire face. Je suis donc rassuré, car même si parfois vous me sortez par les yeux, je vous compte parmi mes meilleurs agents. Et ça m'aurait...

On frappa à la porte. Surpris, Berta stoppa son laïus.

— Oui ! dit-il enfin.

Hugues entra et avant même qu'il ait eu le temps de souffler mot, Magalie lui fit une clef de bras qui le plaqua au mur. Elle referma la porte du pied et, d'un geste rapide et habile, le désarma.

— Mais qu'est-ce qui vous prend, Binet ? s'indigna Berta en se levant.

Luc n'eut pas le temps de réagir et resta vissé à son siège, bouche bée, ne réalisant pas ce qui se passait.

— Mais tu es complètement malade, ma pauvre fille ! s'écria Hugues.

Magalie lui planta le canon du Wesson entre les deux omoplates.

— Tu ne crois pas si bien dire, connard ! lui murmura-t-elle, avant de l'inviter à prendre place au coin du bureau. Garde les bras levés et bien en évidence !

— Binet ! Je vous ordonne de poser cette arme, avant que je ne me fâche !

— Désolée, monsieur le commissaire, ce n'est pas prévu pour le moment !

Elle glissa la main gauche dans la poche de son cuir et en sortit son Smartphone qu'elle lança à Luc, qui le rattrapa *in extremis*.

— Allume le dictaphone et pose-le sur le bureau, s'il te plaît ! Et toi, ne bouge pas, ou je te fais un joli trou dans la peau !

Luc s'exécuta, sous le regard effaré de Berta.

— Commissaire, pourriez-vous vous placer aux côtés de Luc, s'il

vous plaît ?

— C'est hors de question. Une gamine ne va pas me dire ce que je dois faire ! répliqua-t-il furieux.

— Écoute, Berta. Où tu bouges ton cul, ou je le bute sur-le-champ ! C'est à toi de voir !

— Jean-Pierre, viens là, intervint Luc calmement.

Après un bref échange de regards, Jean-Pierre fit confiance au professionnalisme de son ami, et le rejoignit de l'autre côté du bureau.

— Bien. Maintenant que tous les gens bien sont du bon côté du canon, on va pouvoir discuter !

— Binet, si vous posez votre arme maintenant, j'oublierai ce petit écart. Alors ne foutez pas votre carrière en l'air pour des brouilles !

— Des brouilles ! s'esclaffa Magalie. Tu entends ça, Hugues ? Des brouilles !

— OK, Magalie, tenta Hugues. Promis, je ne porterai pas plainte ! J'aime bien te taquiner, mais c'est pour plaisanter.

— Pff ! Tu sais que c'est toi qui m'as donné la force de rester en vie quand j'étais dans cette foutue forêt, Hugues ? Ironique, non ?

— Tu as une drôle de façon de me remercier.

— Garde tes putains de bras en l'air, je te dis ! Si tu me donnes le début d'une raison de t'abattre, je le ferai sans sommation, compris ?

— Ça suffit, Binet ! s'écria le commissaire qui, profitant de l'inattention de son agent, avait lui aussi dégainé son arme. Posez immédiatement votre arme !

— Hé, ho ! Tout le monde reste bien tranquille ! intervint Luc. Jean-Pierre, ne mets pas d'huile sur le feu !

— Pardon, Luc, mais là, ça ne fait plus partie de tes...

— Vous n'êtes pas curieux de savoir ce qui me pousse à pointer une arme sur cet enfoiré, monsieur le divisionnaire ? Vous préférez continuer à fermer les yeux ?

— Je ne vous permets pas, Binet ! Mes états de service...

— Berta ! Faites ce que vous avez à faire ! Et toi, l'enfoiré, ne souris pas, car tu n'es vraiment pas sorti d'affaire... Je ne te proposerai le deal qu'une seule et unique fois... Alors écoute, et réfléchis bien !

— Binet, ne m'obligez pas à...

— Tu sais à quel point je suis proche de Judith..., continua-t-elle sans se soucier de son supérieur. Et c'est parce que je veux lui éviter

de faire une grosse connerie que je suis là ! Je pars du principe que si quelqu'un doit faire cette connerie... autant que ce soit moi ! Car moi, je n'ai pas de gamine et que donc je ne manquerai à personne pendant les vingt ans que je prendrai pour avoir rendu service à la brigade... Voilà donc ce qui explique le fait que je sois en train de pointer ton flingue... sur ta tête ! Tu comprends ce que je viens de dire ?

Profitant de l'apparente accalmie, Luc posa sa main sur le pistolet du divisionnaire et lui baissa le bras.

— JP, lui murmura-t-il, fais-lui confiance. Elle sait ce qu'elle fait.

— Parce que toi, tu savais pour ce merdier ?

— Non, non... Pas vraiment... Pas comme ça... Mais fais-lui confiance !

— Alors, je vais te demander de te mettre à table, et ce, devant le petit comité...

— Mais de quoi tu parles, bon sang ! Me mettre à table, mais de quoi ?

— Ne me pousse pas à bout, putain ! hurla-t-elle soudain. Tu ne vois pas que je suis déjà borderline ! Thierry m'a tout expliqué... Alors ou tu accouches ou je fais justice moi-même !

— Thierry ? Mais c'est qui, celui-là ? Je te jure que je ne connais pas de Thierry ! Jean-Pierre, cette nana est complète...

— Thierry Lacroix ! C'est lui qui te fait chanter ! Il semblerait qu'il ait un enregistrement qui t'intéresse ! Ça te dit quelque chose, ça ?

Le visage de Hugues, jusqu'alors tordu par la peur, se décomposa. Berta, ahuri, observait la scène, sans en saisir toutes les subtilités.

— Alors pour la dernière fois, Hugues ! À table...

Un silence assourdissant envahit la pièce. Magalie, que rien ne perturbait, fixait Hugues, le 439 de chez Wesson droit devant elle.

— Je t'offre trois secondes...

— Jean-Pierre, fais quelque chose...

— Un...

— Non mais vous ne voyez pas... — Deux... Deux, c'est le nombre de coups qui retentirent, mais à la porte, juste avant que celle-ci ne s'ouvre.

— Magalie ? s'étonna le commandant.

— Jude ! Mais qu'est-ce que tu fous là, bordel ?

Judith examinait la scène, partagée entre stupéfaction, angoisse et totale incompréhension.

— Tu peux m'expliquer ce que toi, tu fais là, Mage ?

— Jude, ne te mêle pas de ça. Sors d'ici !

— OK, tu vas poser cette arme, commença Judith en s'avancant calmement vers Magalie.

— Un pas de plus, Jude, et je lui fais sauter la cervelle, à ce connard ! Sur la tête de Sarah que je le bute !

En entendant le prénom de sa fille, Judith se pétrifia. Elle regarda tour à tour les trois hommes, cherchant dans leurs yeux un début d'explication.

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe ici, à la fin ?

— Ce qui se passe...

— Ne fais pas le malin, Hugues ! gronda Magalie. Tu parleras quand je te dirai de parler... Luc, désarme Judith !

— Quoi ? Mais tu es devenue folle ! s'indigna-t-elle.

— Luc ! Désarme-la ! Et donne l'arme à Jean-Pierre.

Luc passa derrière Magalie et se planta devant Judith. Il lui tendit la main, en espérant que celle-ci lui donnerait l'arme sans poser de problème.

— Si tu crois que je vais lui donner mon arme, Magalie...

Luc ouvrit délicatement la veste du commandant, et y glissa sa main à la recherche du holster, qu'il finit par sentir à la ceinture. Il s'empara du Glock, recula et rejoignit Berta.

— Bien, maintenant Jude, tu sors d'ici...

— Hors de question, Magalie ! Et tire-moi dessus si tu veux ! Je ne bougerai pas d'ici, ou alors tu vas devoir me sortir !

— Merde, Judith ! Pourquoi il faut toujours que tu te mêles de tout comme ça ?

— Et toi ? Pourquoi il faut toujours que tu te foutes dans des situations à la con comme ça ?

— Et puis merde ! Qu'on en finisse ! Hugues, j'en ai marre, alors j'en étais à deux !

— Tu ne vas pas le faire ! Tu bliffes !

Sans aucune hésitation, la jeune femme ouvrit le feu. La balle frôla le visage du quadragénaire et se planta dans le mur.

— Ça, c'était juste pour être sûre que tu n'avais pas de balles à blanc dans le chargeur. Tu disais quoi ? Rien ? Eh bien, je serai donc juge et bour...

— D'accord ! Je vais tout avouer ! Oui, c'est moi !

— C'est toi qui quoi, Hugues ? Sois précis, j'ai peur que les invités ne comprennent pas, dit-elle soulagée, en souriant presque, ayant la sensation que tout allait bientôt se terminer.

— C'est moi qui l'ai tué. Il ne m'avait pas laissé le choix ! Je l'ai supplié de tout oublier mais il n'en faisait qu'à sa tête ! J'étais obligé, je n'avais pas le choix ! dit-il en baissant la tête, n'osant pas affronter le regard de Judith. C'était lui ou moi.

— Qui as-tu tué ? tonna Berta de sa voix grave et inquisitrice.

— Jacques, murmura-t-il honteusement.

Berta resta sans voix, effaré et assommé par la révélation. Enfin libérée de son secret, Magalie baissa sa garde, et se tourna vers son amie. Judith, immobile, ne respirait presque plus. Une chape de béton venait de s'abattre sur elle. Elle crut tout d'abord mourir, puis elle sentit son cœur se déchirer... c'est donc qu'elle n'était pas morte, pensa-t-elle. Un cauchemar ? Un drôle de cauchemar, où Berta s'était mis à gesticuler dans tous les sens, levant haut les bras, plissant fort les yeux, et ouvrant grand la bouche. Mais, bizarrement, elle ne parvenait pas à l'entendre. À sa droite, Luc la regardait avec inquiétude... Ou peut-être était-ce de la pitié. La douleur s'intensifiait. Elle éprouvait des difficultés à respirer. Magalie lui baragouinait des phrases interminables, dont elle ne saisissait pas le sens. Des flashes... Des flashes par milliers. La naissance de Sarah, sa rencontre avec Jacques, ses baisers, leurs fous rires, leurs engueulades... et des larmes. Celles de Hugues le jour de la mort de son tendre époux. Elle baissa la tête, prise de vertige.

— Binet, passez-moi vos menottes ! ordonna Jean-Pierre.

Magalie posa l'arme sur le bureau et libéra ses menottes de leur étui avant de les passer à Berta.

— Oh ! mon Dieu, non..., s'écria Luc se précipitant sur le commandant qui venait de prendre l'arme sur le bureau.

Judith ôta la sécurité, leva le bras, visa l'assassin et ferma les yeux comme si elle n'assumait pas ce qu'elle s'apprêtait à faire. Magalie, alertée par le cri de Luc et comprenant la bétise qu'elle venait de commettre, s'avança pour lui reprendre le Smith & Wesson des mains, mais le coup partit. Judith eut un pas de recul. La détonation faisait encore écho dans sa tête lorsqu'elle rouvrit les yeux. Magalie se tenait devant elle, un sourire crispé au visage.

— Oh ! mon Dieu ! fit Luc en voyant la jeune femme tomber à

genoux.

Il arracha l'arme encore fumante des mains de Judith de peur qu'elle ne la retourne contre elle-même.

— Judith ? bafouilla Berta.

— Mage ? s'enquit-elle, étrangement calme, en voyant son amie finir de s'écrouler à ses pieds.

— J'appelle une ambulance, s'exclama Luc.

— On est à deux minutes de l'Hôtel-Dieu, intervint Berta. On aura plus vite fait de la déposer !

Les cris et les coups de feu résonnaient encore au 36. La porte fut soudain fracassée par trois lieutenants, armés jusqu'aux dents.

— Tout va bien, monsieur le commissaire ?

— Oui ! Fahyed, il nous faut une fourgonnette à l'entrée. On va la déposer nous-mêmes. Ensuite, vous appellerez les urgences et vous leur direz qu'on arrive avec un officier gravement blessé à la poitrine.

— Très bien, monsieur, répondit le jeune officier, le talkie déjà à l'oreille.

— Et vous deux, ne restez pas là, bon sang ! Il faut la descendre. Ah ! Fahyed ? Foutez-moi ce salopard au trou. Service minimum !

— Il faut se dépêcher, intervint Luc. La blessure est grave ! Perforation pulmonaire, elle risque de se noyer dans son sang. Allez, allez, on la descend ! Judith ? ajouta-t-il.

Mais elle n'eut aucune réaction, fixant le visage meurtri et pâle de son amie. Laissant ses larmes dévaler ses joues rougies, pétrifiée, elle pensait ne plus tarder à se réveiller. Car il fallait qu'elle se réveille. Luc lui prit le visage entre ses mains et refit une tentative.

— Judith, réagis ! Magalie a besoin de toi !

— Assez bavassé Luc, lança Berta. Nous aussi, on a besoin de toi !

Les quatre hommes portèrent Magalie encore consciente à bout de bras, jusqu'à l'ascenseur.

— Jude ? Où est Jude ? hoqueta-t-elle.

— Je suis là, fit Judith en commençant à sangloter.

La porte se referma. Il fallut à la cabine trente interminables secondes pour qu'enfin les portes s'ouvrent au rez-de-chaussée. À chaque inspiration, le sifflement respiratoire se faisait de plus en plus fort. Le camion de police, moteur et gyrophare allumés, était prêt à partir. Ils y chargèrent Magalie et l'ambulance de fortune démarra en trombe.

— Judith ? souffla Magalie, en tendant la main vers son amie.

— Je suis là, Mage !

— Je... Je suis désolée...

— Tu te moques de moi, sourit Judith en larmes.

— Il faut la garder en position légèrement assise, intervint Luc.

— Aïe !

— Faut que tu tiennes, Mage ! Hein ?

— Moui !

— Magalie ! Tu restes avec nous ! dit-elle en lui donnant une petite tape au visage.

— Arrête de chouiner. De quoi... de quoi tu... as l'air... devant Luc, railla-t-elle dans un dernier souffle.

— Mage ? Mage ? Magalie ? finit par hurler Judith. Oh ! mon Dieu ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ? dit-elle, en prenant enfin conscience de ce qui se jouait dans cette fourgonnette.

— Luc ? s'inquiéta Jean-Pierre.

— J'ai plus de pouls. Il faut l'allonger, vite !

— Non, non, non ! Oh ! mon Dieu ! continua Judith de plus belle, en se jetant sur son amie.

— Judith, viens par là, dit Berta en l'écartant, alors que Luc, à califourchon sur Magalie, démarrait un massage cardiaque. JP, il faut la ventiler ! Je ne peux pas tout faire !

C'est dans un crissement de pneus que la camionnette marqua l'arrêt à l'entrée du service des urgences dans la cour de l'Hôtel-Dieu, manquant de faire tomber ses occupants à la renverse. Quatre urgentistes se précipitèrent à l'arrière du véhicule et découvrirent le corps de Magalie. Ils le déposèrent sur le brancard.

— Depuis combien de temps est-elle comme ça ?

— Je dirais vingt, trente secondes...

— Pas de pouls ! Je lance la ventilation ! Pneumothorax, elle se vide..., énuméra le deuxième urgentiste à son collègue qui venait de reprendre le massage cardiaque.

Ce dernier arracha le holster dissimulé sous la veste de Magalie et finit par lui déchirer le T-shirt. C'est avec soulagement qu'il constata qu'elle ne portait pas de soutien-gorge, ce qui allait lui faire gagner de précieuses secondes.

— Défibrillateur, chargé ! lança un autre infirmier passant les deux pavés à son collègue.

— OK, on y va ! On s'écarte !

Le torse dénudé de Magalie se contracta, se décollant du brancard avant de retomber telle une crêpe. L'interne reprit alors la ventilation.

— Pas de pouls. En charge... on s'écarte...

Son corps s'envola à nouveau à la différence que, cette fois-ci, il resta en lévitation deux bonnes secondes.

— Faible, mais on en a un !

— On stabilise et on part pour le bloc !

Jean-Pierre, Luc et Judith suivirent le cortège jusqu'à ce qu'une porte coupe-feu se referme devant eux. Berta se laissa tomber sur l'un des sièges de la salle d'attente, cherchant à remettre un peu d'ordre dans les événements dramatiques de la matinée.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai tué Mage ! répétait Judith en se tapant la tête contre la porte.

Luc voulut la prendre dans ses bras mais ses mains, encore couvertes du sang de Magalie, le paralysèrent. C'est alors que Judith se retourna et se mit à lui frapper le buste en hurlant de douleur. Ne trouvant rien d'autre à faire, face à un tel désespoir, il l'attrapa et l'emprisonna dans une étreinte chaleureuse et réconfortante. Ils restèrent là, un bon moment enlacés, une épée de Damoclès se balançant au-dessus de leur tête.

— Comment vais-je expliquer ça à Sarah ? Que va-t-elle penser de moi ?

— Tu auras tout le temps d'y penser le moment venu. Pour le moment il faut essayer...

La porte coupe-feu s'ouvrit et un homme en combinaison vert d'eau apparut. Judith lui sauta dessus, le harcelant de questions.

— Elle vient à peine d'entrer au bloc...

— Comment ça ! Vous l'avez emmenée il y a plus d'une demi-heure ! s'indigna-t-elle.

— Elle a refait deux arrêts cardiaques. Il nous fallait la stabiliser avant de pouvoir l'opérer.

— Oh ! mon Dieu ! Dites-moi si elle va s'en sortir ! Et ne me sortez pas vos speechs de médecin !

— Écoutez, je ne veux pas vous paraître défaitiste et, sans vouloir vous ôter tout espoir, il est clair que son état est critique. La balle a fait de gros dégâts, elle a perdu énormément de sang et, au vu de ce qui s'est passé jusqu'ici, je suis très sceptique quant au fait que le cœur

tienne le temps de l'opération. Je dirais que ses chances de survie sont de l'ordre de dix pour cent... au plus ! Je suis désolé... Si elle a de la famille, c'est le moment de la prévenir.

— C'est moi, sa famille ! s'époumona Judith dans un rôle insupportable, presque bestial, tant la peur et la culpabilité la rongeaient.

L'horloge affichait midi vingt. Berta s'installa face à Hugues et le contempla silencieusement, comme s'il hésitait encore entre la corde et l'échafaud. Trouvant le climat insoutenable, Hugues se décida à rompre le silence.

— Écoute, tu ne vas pas croire les élucubrations de cette folle ! s'exclama-t-il, le front luisant de sueur.

— Il me semblait qu'il s'agissait-là de « tes » élucubrations, répondit Berta calmement sans une once de colère dans la voix.

— Hey, JP ! J'avais un flingue pointé sur la tête ! J'aurais avoué avoir violé ma mère, dans ces conditions !

— Pourquoi, as-tu violé ta mère ?

— Tu me connais quasiment depuis ma naissance ! Et puis tu sais à quel point j'aimais Jacquot. Tu me crois vraiment capable d'une telle... horreur ?

— Tu sais, Hugues, je ne compte plus mes années de service, et s'il y a une chose que j'ai apprise, c'est qu'on est tous capables de telles horreurs ! Alors quoi ? Serais-tu une exception ?

— OK ! Je te rejoins là-dessus ! Mais je te jure sur la tête de ma mère que ce n'est pas moi qui ai tué Jacquot ! Et pourquoi l'aurais-je fait ? Hein ?

— Alors, explique-moi une chose : comment as-tu su que c'est ce dont t'accusait Binet ?

— Mais... Mais, parce que c'est une folle ! Pas plus tard qu'hier, elle est venue me bassiner avec cette histoire, en me disant qu'elle me le ferait payer ! Alors, aujourd'hui quand j'ai vu dans quel état elle était... eh ben... Tu aurais fait quoi, toi ?

Berta sondait son subalterne sans piper mot, le laissant se confondre en explications.

— Allez, quoi ! dit Hugues en se levant. Tu sais bien que ça ne veut rien dire. Ces aveux sont totalement irrecevables.

— Assieds-toi, Hugues, murmura Jean-Pierre. Tu te lèveras quand je te dirai de te lever. J'ai encore deux trois points à éclaircir avec toi !

Un épouvantable vacarme se fit entendre à travers les épais murs du sous-sol de l'institution. Les couloirs offraient un parfait caisson de résonance aux cris de douleur de plus en plus perceptibles de Judith.

— Si c'est ce que je crois, c'est pas bon pour toi ! dit Berta avant de se lever.

Il n'eut pas le temps d'atteindre la porte. Celle-ci s'ouvrit dans un violent fracas. Judith, les traits tirés, les yeux exorbités et injectés de sang, était méconnaissable. Sa chemise blanche maculée de sang faisait contraste avec son teint effroyablement pâle, accentué par la lueur des néons. D'un bond, elle se rua sur Pernut et, l'étrangeant, s'exclama :

— Je vais te tuer de mes propres mains, espèce de...

— Judith ! se précipita Berta. Arrête, bon sang ! s'écria-t-il avant d'enfin parvenir à lui faire lâcher prise.

Il fallut deux autres officiers, essoufflés par la course, pour réussir à faire reculer ce petit bout de femme qui s'était brusquement transformé en une sorte de bête féroce sortie de l'ère glaciaire.

— Tu as tué mon mari et maintenant Magalie ! Je ne trouverai pas le repos tant que tu respireras ! hurla-t-elle en se débattant sous l'emprise des trois hommes qui la traînaient hors de la pièce. J'irai te chercher en enfer, espèce d'enfoiré !

Jean-Pierre sortit derrière eux et referma la porte laissant Pernut seul, attablé, cherchant à retrouver sa respiration.

— Merde ! Pffou ! souffla Hugues. C'est que ça tombe plutôt bien, ça ! Pas de Lacey, pas de preuve, et pas de témoin ! Que des on-dit ! Et surtout plus de Cagney ! Elle est pas belle, la vie ? sourit-il, en entendant Judith implorer Berta de la laisser lui faire la peau.

Hugues commençait à trouver le temps long, dans cette petite pièce de trois mètres sur trois, sans fenêtre. L'air y était suffoquant et le gris des murs déprimant. Il se mit à tapoter sur la table, reprenant des airs connus, puis il se leva et fit des tours de table en comptant ses pas. Berta revint au bout d'une bonne demi-heure, le front plissé, la cravate dénouée et le regard d'un noir profond. Il s'installa et, grinçant des dents, contempla son subalterne.

— Comment va Judith ? s'enquit Hugues. Dis-lui bien que tout est

oublié de mon côté. Je ne m'étonnerais pas de réagir de la même façon si cela venait...

— Tais-toi ! tonna Jean-Pierre.

Il poussa du bout des doigts un bloc-notes sur lequel était posé un stylo à bille.

— Tu me rédiges tes aveux complets, en expliquant pourquoi, comment, et en n'oubliant pas de me donner une preuve irréfutable de ta culpabilité !

— Je... Je ne comprends pas JP ! Puisque...

— Monsieur le commissaire divisionnaire ! dit-il en frappant du poing sur la table, faisant sauter le bloc-notes. JP, c'est pour les amis ! Tu as tué Jacques, qui était comme un fils pour moi ! Aujourd'hui, tu es responsable de la mort d'un de mes agents, et tu viens de foutre en l'air la vie de mon meilleur commandant ! Alors passe-moi tes effets de style et écris ! conclut-il.

Hugues ne broncha pas. Ils ne pouvaient rien prouver, alors pourquoi se jetterait-il dans la gueule du loup ?

— Tu peux penser ce que tu veux ! Mais il est hors de question que je m'accuse d'un meurtre que je n'ai pas commis ! Je suis désolé !

— Je t'avais laissé une dernière chance de ne pas souiller la mémoire de ton père et de, pour une fois, faire preuve de courage... Puisque c'est ainsi, tu ne me laisses pas le choix... Entrez ! gronda-t-il.

Mika entra portant une mallette métallique qu'il posa sur la table et s'empessa d'ouvrir.

— C'est quoi, ce bordel ? Qu'est-ce que tu fous là, Mika ?

— Vos mains, s'il vous plaît, commandant !

— Non ! Pourquoi je te donnerais mes mains ? s'inquiéta-t-il.

— Ne rends pas les choses plus difficiles, ça fera tache dans l'instruction.

— L'instruction ? répéta-t-il en posant ses mains sur la table. Mais... Mais tu vas me tamponner ? Mais pourquoi ?

— Mais pour les résidus de poudre, voyons ! sourit Jean-Pierre. Je ne vais pas t'apprendre à quoi servent les tampons !

Mika fit ce qu'on attendait de lui puis se retira, sous le regard effaré de Pernut.

— Tu m'expliques ? Pourquoi ?

— Peut-être parce que, des cinq personnes qui étaient dans mon bureau, l'une est morte et trois autres s'accordent à dire que c'est toi

qui l'as tuée de sang-froid, car elle voulait nous faire des révélations te concernant.

— Mais c'est absurde ! Personne n'aurait tué quelqu'un devant trois témoins !

— Non ! Effectivement, il faudrait être le dernier des idiots pour faire ça ! Pourquoi ? Qui a dit que tu étais malin ?

— Personne ne vous croira !

— Crois-tu réellement que la parole d'un commissaire divisionnaire, plus celle d'un des plus grands criminologues de notre pays, ajoutée à celle d'un commandant dont les états de service atomisent les tiens, ne soient pas suffisantes ? Mais tu as sans doute raison ! D'où les résidus de poudre.

— Tu n'as pas le droit ! Tu ne peux pas...

— Tu parles de la fabrication de preuve ? Je n'en ai peut-être pas le droit, mais j'en ai le pouvoir, et surtout l'envie ! Il se trouve qu'à l'instant où je te parle, Mika est en train de saupoudrer tes prélèvements de poudre. Ton arme, ton ADN sur les tampons, de la poudre, plus nos trois témoignages... Je ne donne pas cher de ta peau.

— Fils de...

— Pas d'écart de langage ! Cela me met de mauvaise humeur ! Je vais donc t'expliquer ce que je compte faire. Je vais t'envoyer pendant plus d'une vingtaine d'années à l'ombre. Et ça, c'est un fait ! Maintenant, tu as le choix entre... rédiger des aveux complets en me fournissant une preuve digne de ce nom, ou... je te colle le meurtre de Binet sur le dos et je fais courir le bruit dans tous les services de Paris que tu nous as lâché des noms contre un arrangement...

— Si tu fais ça, je suis un homme mort !

— Non, détrompe-toi. Ce n'est pas toi qu'ils tueront. Toi, ils t'auront sous la main en taule, tu seras leur... pute ! C'est comme ça qu'on dit, non ? En revanche, je pense que tes proches risquent d'avoir de fortes et désagréables...

— Tu connais ma mère depuis plus de quarante ans. Tu ne vas pas lui faire ça, Jean-Pierre !

— Attends... quoi ? Mais moi, Hugues, je ne vais rien faire ! C'est toi ! Moi, je propose, et toi, tu disposes ! Tu as trois minutes.

— Pense à mes neveux ! Tu adores ma sœur.

— Effectivement ! Et j'aime beaucoup Sarah aussi !

— Je veux voir mon avocat. Je ne dirai rien sans...

— Deux minutes !

— Tu bluffes !

— Il ne tient qu'à toi de payer pour voir ! Une trenté !

Pris au piège, Hugues comprit qu'il n'avait guère le choix. Dans les deux cas, il finirait derrière les barreaux, sauf que s'il avouait l'assassinat de Lagrange, il passerait pour un ripou à la botte du Balafgré, ce qui pourrait lui ouvrir des portes en prison.

— C'est d'accord.

— Une preuve !

— Chez ma mère, dans son buffet, premier tiroir, dans une enveloppe kraft, il y a l'enregistrement avec lequel l'autre me faisait chanter.

— Eh bien, je vais vérifier tout ça. En attendant, tu me signes une décharge me permettant de récupérer ce fameux enregistrement. Tu ne pensais quand même pas que j'allais prendre le risque de foutre l'instruction en l'air pour une erreur de procédure ? sourit Berta.

Luc plaça un café brûlant dans les mains de Judith, avant de s'asseoir sur son siège. Les paupières de celle-ci étaient gonflées par l'abondance de larmes, ses yeux verts rougis la grattaient comme si le marchand de sable s'était délesté de la totalité de sa cargaison sur son visage. Elle ne cessait de se demander comment elle en était arrivée là.

Jean-Pierre entra dans la chambre sans s'annoncer. Seul Luc se leva. Judith préféra rester accrochée au bras de Magalie de peur que celle-ci ne s'en aille définitivement.

— Alors ? s'enquit Luc.

— C'est bon ! Ça a marché ! On a les aveux et l'enregistrement. Comment va-t-elle ? murmura Berta.

— Laquelle ?

— J'ai la réponse sous les yeux pour Judith. Binet, qu'en pensent les médecins ?

Des dizaines de tubes s'échappaient du corps meurtri de Magalie. Un ballon se gonflait et se dégonflait, insufflant l'air précieux qui la maintenait en vie. Quant à Judith, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Un fantôme !

— C'est un miracle qu'elle ait supporté l'opération. Ils l'ont plongée dans un coma artificiel. Les prochaines vingt-quatre heures seront décisives.

— Leurs pronostics ?

— Le chirurgien semblait tellement incrédule quant au fait qu'elle ait survécu, qu'à partir de là, il n'a pas voulu se prononcer, disant d'elle qu'elle avait la peau dure. Et que donc, à ce stade, tout était possible.

REMERCIEMENTS

Aux membres du comité de lecture de Nouvelles Plumes, pour avoir pris le temps de lire, commenter et noter ce modeste roman.

À Aurore Erguy, sans qui ce livre n'aurait jamais été édité.

À Aurélie Charbonnier, pour son soutien indéfectible.

À Catherine Daniel, pour s'être abîmé les yeux sur les premières corrections.

Éditions de Noyelles,
avec l'autorisation des Éditions Nouvelles Plumes

123, boulevard de Grenelle, Paris

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© Éditions Nouvelles Plumes, 2014.

Design : telegraphicstudio.com

Couverture : dpcom.fr

Photo : © CollaborationJS / Arcangel Images

ISBN : 978-2-298-09051-2

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).